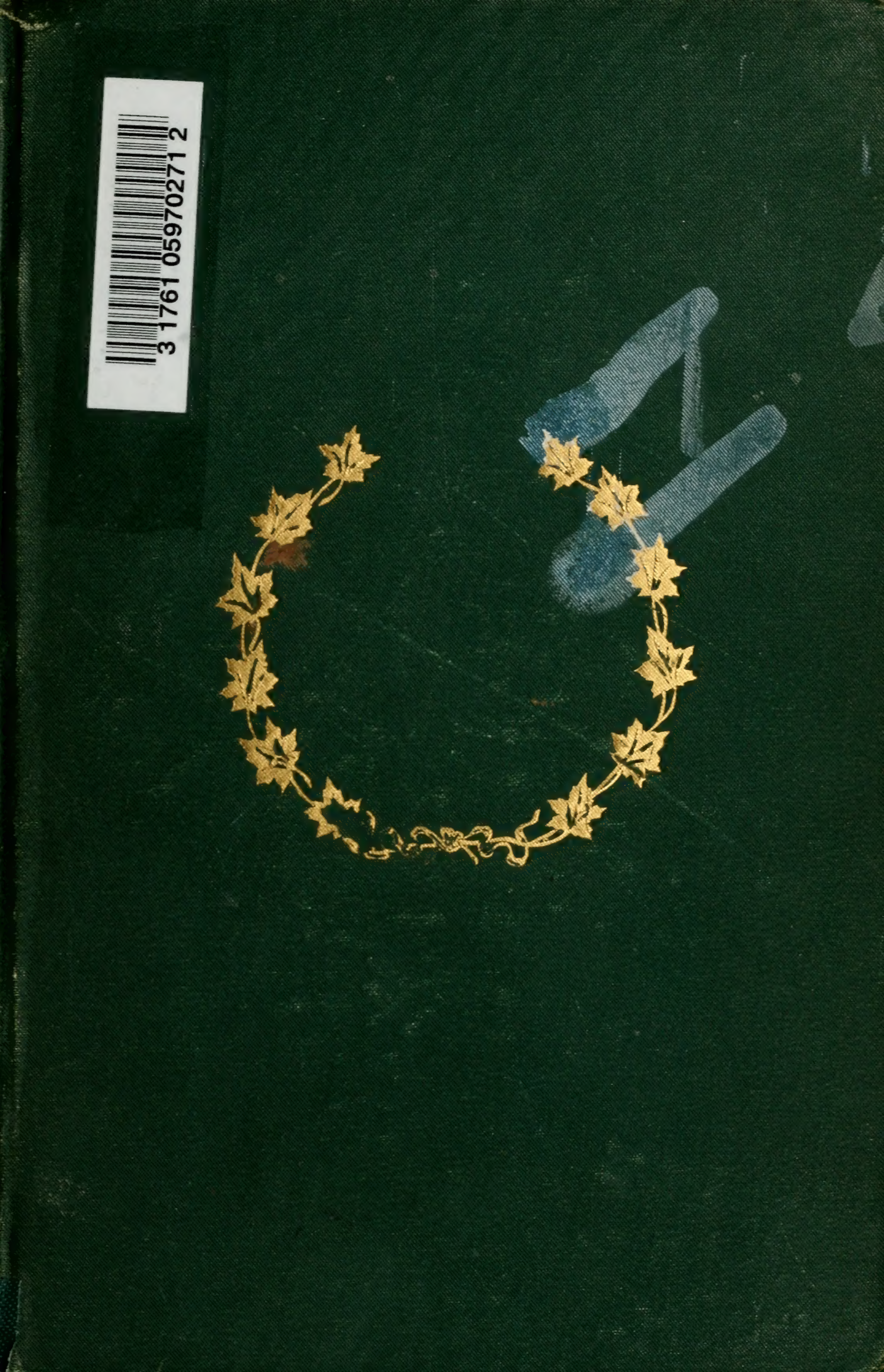

3 1761 05970271 2

L'ÉGLISE CATHOLIQUE DANS L'OUEST CANADIEN

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE
DANS L'OUEST CANADIEN

Du Lac Supérieur au Pacifique
(1659-1905)

PAR LE

R. P. A.-G. MORICE, O. M. I.

Licencié ès lettres et Lauréat de la Société de Géographie de Paris ; Membre de la Société Historique et Scientifique du Manitoba ; de la Société Historique de Saint-Boniface ; de l'Association artistique, historique et scientifique de Vancouver ; de la Société d'Histoire naturelle de la Colombie Britannique ; de la Société de philologie de Paris ; de l'Association anthropologique d'Amérique ; de l'Institut Canadien de Toronto ; des Sociétés de Géographie de Neufchâtel (Suisse) et de Québec, et du Comité ethnologique de l'Association britannique pour l'Avancement des Sciences

Auteur de

History of the Northern Interior of British Columbia
Dictionnaire historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest
Aux Sources de l'Histoire manitobaine ; Au Pays de l'Ours Noir
Notes on the Western Dénés ; The Great Déné Race
Minor Essays, etc., etc.

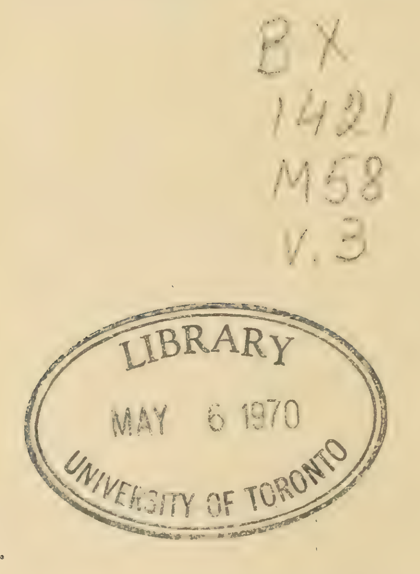
AVEC DE NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

VOL. III

WINNIPEG
CHEZ L'AUTEUR
West Canada Pub. Co.

MONTRÉAL
GRANGER FRÈRES
43, rue Notre-Dame O.

1912



Typ. Laflamme & Proulx, Québec

L'ÉGLISE CATHOLIQUE
DANS L'OUEST CANADIEN

LIVRE VIII
PERSÉCUTION SCOLAIRE *(suite)*

CHAPITRE IV

SPOLIATION DES DROITS SCOLAIRES

1888-1890

Et maintenant il nous faut, avec regret et répugnance, aborder le sujet de la grande iniquité qui fut consommée au Manitoba en 1890, injustice et commencement de persécution légale qui devaient assombrir les dernières années de Mgr Taché et probablement en abréger la vie. Il répugne tant d'enregistrer les exemples de la duplicité humaine, d'exposer en plein jour la perversité de ses semblables et de dévoiler les cas d'abus de pouvoir dont les gouvernants peuvent se rendre coupables !

Il est vrai qu'un catholique pourrait trouver une fiche de consolations dans la pensée que pareille intolérance et une injustice si criante doivent être mises au compte d'une classe de gens qui ne se lassent point d'imputer leurs propres fautes aux représentants de son Eglise. Mais la comparaison du traitement généreux accordé à la minorité protestante de Québec par sa majorité catholique avec l'intolérance manifeste de la majorité protestante du Manitoba vis-à-vis de la minorité catholique de cette province n'est guère de nature à consoler, par exemple, le pauvre contribuable manitobain qui doit payer de ses propres deniers gagnés à la sueur de son front l'éducation du protestant, et puis défrayer encore celle de ses propres enfants.

Ainsi que nous l'avons vu plus qu'une fois au cours de cet ouvrage, la cause de l'éducation avait toujours été regardée comme d'importance majeure par l'Eglise dans l'Ouest. En cela ses représentants avaient été puissamment aidés par les gouvernants civils du pays. L'une des instructions les plus significatives données aux premiers missionnaires de la Rivière-Rouge avait été la suivante : « Ils s'attacheront avec un soin particulier à l'éducation chrétienne des enfants, établiront à cet effet des écoles et des catéchismes dans toutes les bourgades qu'ils auront occasion de visiter. »

Les mêmes directions réclamaient explicitement pour leur futur établissement du « fort Douglass »

non seulement une église et un presbytère, mais une école, et nous avons vu que ces ordres avaient été scrupuleusement exécutés partout où le prêtre avait pénétré.

Le grand évêque qu'était Mgr Plessis, auquel les premiers représentants de l'Eglise dans l'Ouest furent redevables de ces sages directions, avait également spécifié que le double objet de fondations d'églises et d'écoles serait promu par l'usage judicieux des terres que le noble fondateur de la colonie avait octroyées à la mission catholique de la Rivière-Rouge. Puis, à la date du 9 mai 1818, Lord Selkirk avait explicitement approuvé ces arrangements [1], contribuant ainsi lui-même indirectement au support des écoles confessionnelles.

La compagnie de la baie d'Hudson qui, peu de temps après sa mort, devint le représentant de la Couronne directement et, plus tard, par l'intermédiaire du Conseil d'Assiniboia, marcha sur les traces de Lord Selkirk, aidant les écoles catholiques aussi bien que celles qui étaient sous des auspices protestants par des octrois de terre, le passage libre des instituteurs dans ses bateaux et des subventions pécuniaires, qu'elle savait devoir être appliquées en grande partie à l'avancement de l'éducation catholique.

1. "M. Provencher m'a montré les instructions et documents qu'on lui a donnés; ils paraissent contenir tout ce qu'on peut désirer" (D'une lettre à Mgr Plessis).

Pendant plus de cinquante ans, toutes les écoles de la colonie furent confessionnelles. D'un autre côté, comme on ne prélevait aucune taxe directe pour leur entretien, il est patent que toutes les sommes versées pour les institutions catholiques et protestantes (100 livres sterling pour les premières et encore plus pour les autres), devaient, dans l'intention des contribuants, être destinées aux écoles aussi bien qu'aux églises des deux grandes divisions religieuses.

De plus, lorsque, au cours de l'insurrection de 1869, le gouvernement canadien voulut rassurer les catholiques d'Assiniboia, qui se croyaient menacés dans leurs droits religieux et civils, et les préparer à accepter la juridiction du Canada, le secrétaire d'Etat leur écrivit par l'entremise de Mgr Taché que le gouvernement « regretterait vivement que la liberté civile et religieuse de la population entière ne fut pas efficacement protégée [2] ».

Or, chacun sait que, aux yeux de l'Eglise catholique, l'enfant étant le père de l'homme, dans ce sens que celui-ci sera généralement ce qu'on a fait celui-là, son éducation doit de toute nécessité reposer sur une base morale, et partant religieuse. Le seul droit de l'Etat en cette matière est de s'assurer que cette éducation n'est pas de nature à léser plus tard les droits de la société. Il est parfaitement inutile d'ar-

2. Sir Joseph Howe, 16 fév. 1870.

guer sur la légitimité de ces principes, que les protestants sont libres d'admettre ou de rejeter: ils constituent la position de l'Eglise en matière d'éducation, et pour un non-catholique empêcher qu'ils soient mis à exécution par elle pour le bénéfice de ses propres enfants est l'équivalent d'un acte de persécution ouverte.

Enfin, la Liste des Droits qui représentait les conditions auxquelles le peuple de l'Assiniboia consentait à s'annexer au Canada — annexion à laquelle personne ne pouvait le forcer, ainsi que le reconnut le sous-secrétaire d'Etat pour les colonies [3] — cette liste contenait une clause qui demandait expressément des écoles séparées pour les catholiques de la future province [4]. En réponse à cette réclamation, l'Acte du Manitoba stipula que « la dite législature peut exclusivement faire des lois sur l'éducation pourvu que les restrictions suivantes soient observées: Rien dans ces lois ne devra être de nature à porter préjudice à aucun droit ou privilège touchant

3. " Les troupes ne devraient point être employées à faire accepter de force la suzeraineté du Canada à la population de la Rivière-Rouge " (Sir F. Rogers, 22 mars 1870).

4. Il y en a qui ont prétendu que les écoles séparées n'étaient point mentionnées explicitement dans la Liste des Droits telle que préparée au fort Garry; mais, ainsi que l'historien protestant Alex. Begg le remarque fort à propos, ce document " demandait le respect de tous les droits et privilèges, et si, en conformité avec ses instructions, il [M. Ritchot] jugea bon de spécifier de son propre chef le droit aux écoles séparées, on ne peut guère l'accuser d'avoir outrepassé ses attributions " (*History of the North-West*, vol. III, p. 357). Mais nous tenons nous-même d'une très honorable personne, amie intime de L. Riel et de M. Ritchot, que celui-ci n'altéra d'aucune manière le texte de la Liste des Droits, qui reçut sa forme définitive

les écoles confessionnelles que n'importe quelle classe de personnes possède de par la loi *ou la pratique* dans la province au moment de l'union ».

L'article 16 de la Liste des Droits demandait également l'usage des langues anglaise et française à la Chambre et devant les tribunaux. A cette demande correspond la clause XXIII de la Constitution manitobaine, qui se lit ainsi :

« Soit l'anglais soit le français peut être employé par n'importe qui dans les débats des Chambres, et l'on se servira de chacune de ces deux langues dans les comptes rendus et journaux de ces Chambres, et l'une ou l'autre de ces langues est permise à toute personne ou dans les plaidoyers ou procédures, ou dans les actes émanant de tout tribunal du Canada établi sous l'autorité de l'Acte de l'Amérique du Nord, de 1867, ou bien dans tous les tribunaux de la province ou en ce qui concerne les documents qui pourront en émaner. Les actes de la législature seront imprimés et publiés dans chacune de ces deux langues. »

Ce double droit — aux écoles séparées et à l'usage officiel du français — paraissait donc garanti par un pacte aussi solennel et aussi explicite que l'homme pouvait le faire. Nous allons voir comment les prétendus représentants de la tolérance et de la liberté religieuse le traitèrent [5].

et officielle du Gouvernement Provisoire en tant que représentant attitré du peuple de l'Assiniboia.

5. Dès 1879, une loi avait été adoptée par la Chambre qui abo-

L'Hon. M. John Norquay, métis écossais très capable qui avait pendant de longues années tenu en mains le gouvernail de l'Administration manitobaine avec succès et une intégrité dont on ne douta jamais, s'était retiré du poste de premier ministre pour faire place au Dr Harrison, un conservateur comme lui (26 décembre 1887). Mais telle était alors l'excitation publique relativement à certains points affectant une ligne de chemin de fer, qu'on ne crut pas que le nouveau gouvernement put vivre sans être soutenu dans le district électoral de Saint-François-Xavier, qu'on prenait comme un critérium de l'opinion publique dans tout le pays.

Cette circonscription, dans laquelle l'Hon. Joseph Burke, de la nouvelle Administration, briguait les suffrages des électeurs, était en très grande partie française et catholique, et, malgré son nom, le candidat du gouvernement appartenait à cette nationalité et professait cette religion, tandis que son adversaire libéral était un Anglais protestant. La lutte était donc fort inégale, surtout si l'on considère qu'on soupçonnait, et avançait même parfois, que les libéraux étaient partisans de l'abolition du français comme langue officielle et même des écoles catholiques.

Un homme venu d'Ontario, Joseph Martin, connu depuis comme le pétrel-tempête de la politique cana-

lissait l'impression en français de tous les documents officiels, excepté les statuts; mais cette loi fut jugée si visiblement inconstitutionnelle qu'elle ne reçut jamais l'assentiment du gouverneur.

dienne, individu dont la parole n'avait aucun poids, comme les catholiques l'apprirent ensuite à leurs dépens [6], était le bras droit de Thomas Greenway, le chef de l'opposition provinciale. Sachant que « le gouvernement faisait de grands efforts pour faire croire aux électeurs que les libéraux étaient les ennemis naturels des Français et des catholiques, M. Jos. Martin et d'autres libéraux repoussèrent l'accusation en termes véhéments, affirmèrent qu'ils étaient en sympathie complète avec les catholiques français, et promirent formellement que leur langue et leurs institutions seraient conservées [7] ».

Au moyen de cette promesse, les libéraux gagnèrent l'élection, le 12 janvier 1888, et, quatre jours plus tard, M. Greenway fut appelé à former le premier cabinet libéral du Manitoba. Nous allons maintenant raconter ce qui arriva dans les termes mêmes [8] dont se servit M. John Ewart, libéral protestant dans une lettre publique qu'il adressa au même M. Greenway.

« Pour l'aider dans sa tâche, il [Greenway] alla lui-même trouver Sa Grâce l'archevêque de Saint-Boniface. Celui-ci était trop mal pour le recevoir. A

6. Pour ne citer que l'un des plus récents exemples de ses manières, il quitta la Colombie Britannique en déclarant qu'il avait irrévocablement dit adieu à la politique, et son premier soin en arrivant en Angleterre fut de se présenter comme candidat à Stratford-on-Avon.

7. J.-S. Ewart, Lettre ouverte à l'Hon. M. Greenway (V. *The Manitoba School Question*, p. 220. Toronto, 1894).

8. En y changeant simplement les mots "vous" en "lui" ou "il", selon le cas.

sa demande, il fit sa communication par l'intermédiaire du vicaire général Allard. Il assura l'archevêque qu'il était en pleine sympathie avec lui sur la double question des écoles catholiques et de la langue française; que ce serait l'ambition de son gouvernement de les maintenir inviolables, et il priait Sa Grâce de nommer quelqu'un qui fût acceptable à son peuple comme membre de son cabinet.

« Le vicaire général écouta ses promeses et sa demande, et convint de le rencontrer à Winnipeg le lendemain à 9 heures du matin.

« Il alla en effet le voir et lui dit que Sa Grâce était extrêmement satisfaite de ses protestations de bon vouloir; qu'Elle croyait que M. Prendergast avait la confiance de son peuple et que, la politique étant en dehors de sa sphère à part ce qui était nécessaire pour la défense de son peuple, Elle ne ferait aucune opposition à son gouvernement. Il [Greenway] fit les mêmes promesses aux libéraux français qui étaient membres de la Chambre, et il put ainsi faire l'élection générale avec M. Prendergast comme collègue dans son cabinet et plusieurs candidats catholiques et français dans les rangs de son parti. Après l'élection, il avait de son côté cinq ou six députés [français] [9]. »

L'homme de loi protestant termine sa lettre publique par cette déclaration bien nette: « Ces garanties ont toutes été violées, et un pouvoir qui a été

9. *Ubi supra,* pp. 220-21.

obtenu grâce à l'aide des catholiques romains a été prostitué pour effectuer leur propre déchéance. »

Le gouvernement Greenway commença sa campagne de persécution par un acte de spoliation. En conformité avec une clause de la loi des écoles qui déclarait que « chaque section du Bureau [d'éducation] peut mettre en réserve pour des cas imprévus une somme ne dépassant pas 10 pour cent de sa part d'appropriation [10] », la section catholique de ce bureau avait amassé, à force d'économies et même de sacrifices personnels de la part de ses membres et d'autres, un fonds de réserve se montant à $13.879.47. Le 12 juillet 1889, le gouvernement Greenway demanda cette somme à M. Th.-A. Bernier, surintendant des écoles catholiques, en remarquant que « cette demande n'a trait qu'à un détail d'administration interne, et aucunement à la propriété de la somme indiquée; la somme est sans contredit un droit inaliénable et ne fera jamais l'objet du moindre doute [11] ».

S'appuyant sur cette explication, Bernier versa dix jours après cette somme au gouvernement. Mais, au lieu de la mettre au crédit du département auquel elle appartenait, ou du moins de l'employer à des fins analogues à celle pour laquelle elle avait été amassée, le trésorier provincial l'inscrivit comme

10. Mgr Taché. *A Page of the History of the Schools in Manitoba*, p. 31.
11. *Ibid., ibid.*

faisant partie des épargnes faites par l'Administration.

Le mois suivant (août 1889), un brandon de discorde fut envoyé par les loges dans la personne d'un D'Alton McCarthy, pour enflammer les passions populaires contre les écoles catholiques et préparer les voies à leur abolition. Les orangistes du Portage-la-Prairie lui firent une réception solennelle, au cours de laquelle maint discours fut prononcé. McCarthy en fit alors un dans lequel il attaqua violemment le système d'écoles séparées et l'usage du français à la législature et devant les tribunaux. Il exhorta ses auditeurs à s'unir pour demander la suppression de cette double anomalie, comme il disait.

Jos. Martin assistait à cette assemblée. Après ce qui s'était passé à Saint-François-Xavier, son devoir le plus élémentaire était naturellement de protester contre pareilles propositions, puisqu'il devait le triomphe de son parti à l'engagement qu'il avait pris de défendre ces mêmes droits de la minorité catholique. Or Martin approuva chaudement les idées de l'orateur sur chacune de ces questions, bien qu'il reconnut que « la Constitution peut être contre nous [12] ».

Ce meeting fut le signal d'une violente agitation qu'entretinrent soigneusement dans la province les représentants du gouvernement libéral et leurs amis.

12. *Ibid*, p. 32.

Greenway paraît avoir au début répugné à faire si peu de cas de la parole donnée au chef de l'Eglise dans l'Ouest. Mais la peur d'avoir à céder sa place à Joseph Martin, son capable mais peu scrupuleux procureur général, l'entraîna graduellement dans le tourbillon de l'agitation et il finit par céder complètement.

Son gouvernement donna d'abord à entendre que le double système d'éducation allait être remplacé par un département unique sous un ministre qui serait responsable devant le peuple de l'administration des fonds scolaires. A la nouvelle de ces plans, une réunion de la section protestante du Bureau d'Education eut lieu le 29 août 1889, à laquelle furent adoptées des propositions condamnant la sécularisation des écoles et demandant la continuation d'un bureau avec double section. Puis, pour protester contre la nouvelle orientation, le secrétaire provincial, l'Hon. James-J. Prendergast donna sa démission, qui fut acceptée dans les premiers jours de septembre.

Alors, le gouvernement cessa, de sa propre initiative, de publier la version française de la *Gazette officielle.*

Entre temps, on signait un grand nombre de pétitions contre l'abolition des écoles séparées et du français comme langue officielle, lesquelles furent présentées à la Chambre lorsqu'elle s'ouvrit le 30 janvier 1890. M. Prendergast proposa alors un vote

de censure contre le gouvernement pour avoir cessé sans autorité la publication de la version française de la *Gazette*. Bien que basée sur un texte aussi explicite que possible de la Constitution, cette proposition fut rejetée, tous les députés de langue anglaise sans exception votant contre elle.

Une lutte, longue et acerbe, s'ensuivit pour la rétention des écoles séparées, au cours de laquelle les six députés français combattirent pouce par pouce l'établissement proposé d'un système scolaire purement laïque. Un jour, l'un d'eux parla neuf heures et demie sans discontinuer; un autre, M. Prendergast, « fit un discours admirable qui lui gagna les applaudissements d'amis et d'ennemis [13] ». Nonobstant leurs efforts, la législation qui abolissait ce qui avait prévalu depuis l'origine de la colonie de Lord Selkirk passa finalement, le 19 mars 1890, par un vote de vingt-cinq contre onze. Parmi les députés qui épousèrent la cause de la minorité, nous pouvons mentionner le défunt J. Norquay et M. R.-P. Roblin, qui devait plus tard tenir à son tour les rênes du gouvernement manitobain.

Cette loi créait un ministère de l'Education et décrétait la suppression des sections protestante et catholique du bureau; elle confisquait au profit des nouveaux districts scolaires les fonds qui avaient appartenu aux écoles catholiques, et défendait tout

13. Alex. Begg, *History of the North-West*, vol. III, p. 335.

enseignement religieux pendant les heures de classe et tout autre exercice que ceux qui avaient été approuvés par le bureau consultatif, qui était naturellement composé en très grande partie de protestants, et ne devait prescrire que ce qui pouvait plaire aux protestants.

Par manière de commentaire sur ce vandalisme, le protestant Begg ne peut s'empêcher de demander : « Va-t-on maintenant violer une promesse une fois donnée ? L'ordre du gouvernement impérial de respecter les droits et privilèges qu'avait le peuple à l'époque de l'union va-t-il être traité comme non avenu ? »

Le gouvernement du Manitoba savait que, par ses innovations injustifiables, il déchirait la Constitution et en jetait les lambeaux aux quatre vents du ciel. La preuve en est dans le fait que, au cours du débat sur l'abolition des écoles confessionnelles, il eut soin d'insérer dans l'évaluation des dépenses à venir une somme de $1.000, destinée à couvrir les frais de « litiges constitutionnels ».

Il peut jusqu'à un certain point paraître providentiel qu'une spoliation si inique ait été consommée alors que celui qui avait été le principal antagoniste de Riel, le Dr Schultz, était lieutenant-gouverneur de la province. Le but réel que visait le soi-disant parti canadien avant l'annexion au Dominion devenait plus patent par le fait qu'il fut atteint sous le règne de son ancien chef — nouvelle circonstance qui

met en plus vive lumière l'opportunité de la résistance que lui firent les métis en 1869, et devient une justification suprême de l'intervention de Riel. Ce lieutenant-gouverneur fut instamment prié de désavouer la nouvelle législation; mais, comme on peut se l'imaginer, il se garda bien de le faire [14].

14. Ce n'est nullement notre intention de noircir sans nécessité la mémoire de cet homme public. Il avait certainement ses qualités, alors même qu'elles n'eussent été que le courage et l'amour du combat. Mais, puisqu'il fut le grand adversaire des Manitobains de langue française en 1869, et des catholiques en général en 1890, ce n'est que simple justice à la cause des uns et des autres de montrer quelle espèce d'homme il était en réalité. En cela nous serons d'autant moins gêné par la peur de paraître partisan que nous n'avons qu'à reproduire l'opinion d'un auteur anglais qui est loin de se montrer favorable à la cause catholique ou française. Voici ce que Beckles Willson dit du Dr Schultz tel qu'il était pendant les années qui suivirent immédiatement l'insurrection de la Rivière-Rouge:

" Sur ces entrefaites, il arriva qu'un Conseil d'Hygiène fut formé au Manitoba, lequel envoya un chirurgien à la région envahie par la petite vérole, permettant à ce monsieur d'emporter avec lui les remèdes et douceurs qu'il déciderait de prendre, de concert avec le fameux Dr Schultz [*the notorious Dr S.* — cette épithète se prend en mauvaise part].

" On dit que Schultz se permit de fournir à ce chirurgien une grande quantité d'eau-de-vie, de whiskey et de rhum, pour la valeur de 120 livres [presque 30,000 francs]. Lorsque le capitaine Butler arriva au pays, cette abondante provision d'eau-de-feu avait été distribuée, et il s'aperçut que les Indiens et les métis, infectés ou non de la maladie, étaient pour la plupart dans un état d'ivresse qui rappelait celui de la brute. Butler crut nécessaire de détruire lui-même une grande quantité de liqueur, la répandant sur le sol, au grand chagrin et regret des aborigènes assoiffés. Comme il le dit à M. Smith, " voilà que j'arrive avec une loi qu'on a promulguée pour " défendre pareille chose, et, le croirait-on? j'y trouve un fonction- " naire du Dominion qui s'en sert sans discernement et en donne " libéralement à tous ceux avec lesquels il est en contact " (*Lord Strathcona*, p. 118).

Il convient d'ajouter que Schultz nia dans la suite le bien-fondé de cette accusation; mais M. Smith (Lord Strathcona) " s'était asssuré de l'exactitude de ses faits " (*Ibid.*, p. 119), et nous pensons que personne n'hésitera une minute entre l'affirmation de l'un et les négations de l'autre, surtout si le volume auquel nous empruntons cette citation

Trois jours plus tard, un projet de loi abolissant l'usage du français à la législature et devant les tribunaux fut adopté en Chambre par la même majorité libérale (?). Puis, comme si elle eut été anxieuse de prouver que l'objet de son animosité était bien réellement l'Eglise catholique, elle décréta en outre la suppression comme congés légaux de quatre sur six jours de fête catholiques que l'Etat avait jusqu'alors reconnus au Manitoba. Les deux qu'on retenait étaient les jours de Noël et de la Circoncision, que les protestants observaient déjà, et auxquels pour cette raison on ne voulut point toucher.

L'œuvre des sectaires était accompli: les écoles devenaient en pratique protestantes; la langue française, à tort ou à raison regardée comme le boulevard du catholicisme, disparaissait, et dans la vie publique il ne restait plus de traces de ces jours de fête qui rappelaient au chrétien les principaux mystères de sa foi. Le dimanche, ou sabbat protestant, était dès lors seul reconnu avec les deux jours susmentionnés.

Les inconvénients qui devaient résulter de la suppression des jours de fête tombant la semaine, jointe à la promulgation des nouvelles lois scolaires, sont ainsi décrits par Mgr Taché:

« Supposons que nous sommes au jour de l'Epiphanie ou de l'Ascension. La cloche de l'église sonne

l'a déjà rendu familier avec certaines autres transactions et assertions de cet "homme de violents préjugés" qui avait pour nom John-Ch. Schultz.

pour l'office divin, tandis que celle de l'école appelle à la classe: que vont faire les instituteurs et les élèves catholiques? S'ils vont à l'église, ils manqueront la classe, et seront passibles des peines encourues par ceux qui transgressent les règlements scolaires. S'ils vont à l'école, ils doivent avoir de très sérieux remords de conscience, et en ce faisant ils négligent un devoir important. Cela ne veut peut-être rien dire pour nos frères séparés, qui peuvent s'écrier: l'école avant tout. Mais cela signifie beaucoup pour la conscience du catholique qui répond: la religion avant tout, et « il vaut mieux obéir à Dieu « qu'aux hommes [15] ».

15. *A page of the History of the Catholic Schools,* p. 38.

CHAPITRE V

PROTESTATIONS ET LITIGES

1890-1892

Il est inutile de remarquer que ces mesures persécutrices affectèrent profondément le métropolitain de Saint-Boniface. Il était par nature si confiant dans l'honorabilité de l'homme, et il lui coûtait tant de croire à la duplicité et à l'injustice ! Et puis il avait travaillé comme un esclave, au moyen de lettres publiées dans les journaux et d'autres écrits, pour écarter le coup dont son troupeau était menacé, allant jusqu'à demander personnellement grâce pour ses chères écoles à un politicien qui avait deux ans auparavant promis spontanément de les conserver religieusement. Greenway se trouvait alors en compagnie de deux de ses collègues au ministère ; c'est pourquoi, par délicatesse et pour ne pas violer le secret qu'on lui avait demandé, l'archevêque ne voulut pas lui rappeler alors la promesse explicite qu'il lui avait faite par l'intermédiaire de son vicaire général. Il voulut lui épargner la confusion qu'eût pu lui causer la mention de cet incident en présence de ses compagnons. Nous verrons bientôt comment le politicien devait le récompenser de cette généreuse considération.

En attendant, accablé de chagrin et épuisé par le surmenage, le prélat tomba sérieusement malade au commencement de 1890. Le 1er mai de cette année, il écrivait au Révérendissime P. Fabre, O. M. I. qu'il n'avait pu se tenir debout pour célébrer même une messe basse depuis dix-huit jours. Plus tard, son état empira, et pendant quelque temps on eut dit que le même coup qui avait détruit les écoles catholiques du Manitoba devait aussi tuer celui qu'on pouvait regarder comme leur fondateur, ou du moins qui en était resté le plus puissant protecteur.

Son dévouement à la cause de l'éducation chrétienne était si connu du public protestant que les persécuteurs ne se gênèrent pas pour dire qu'il était seul, avec son clergé, dans cette lutte pour la préservation de ses écoles. Les principaux laïques de Saint-Boniface, Saint-Norbert, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Pierre-Jolys, Sainte-Anne et d'autres paroisses crurent donc de leur devoir de montrer par leurs protestations l'unanimité des catholiques sur ce point. Ils célébrèrent avec une pompe inaccoutumée la fête nationale des Canadiens-français (24 juin); puis tinrent un congrès dont un des résultats fut une déclaration aussi emphatique que possible de leur assentiment aux mesures prises par leurs représentants à la Chambre en vue de protéger leurs écoles et leur langue contre les nouveaux Vandales. Ils se dirent prêts à s'imposer, s'il était nécessaire, le fardeau d'une double taxe « afin de maintenir des écoles

dans lesquelles on respectât leurs convictions religieuses ».

Les laïques avaient parlé. Ce ne fut que trois mois plus tard que le chef du diocèse publia lui-même sa protestation solennelle contre la spoliation de droits garantis par la Constitution. Il le fit au moyen d'un mandement où il déterminait de main de maître les principes catholiques sur l'éducation et précisait le devoir qui incombait à son peuple dans les circonstances.

Mais les laïques n'avaient pas attendu jusqu'alors pour agir. Au mois d'août 1890, une pétition demandant justice contre l'intolérable position faite aux catholiques par la nouvelle législation fut adressée au gouverneur-général du Canada, laquelle, abstraction faite des principaux membres du clergé, était signée par MM. T.-A. Bernier, J. Dubuc, L.-A. Prud'homme, M.-A. Girard, A.-A. Larivière, M. P., James-E. Prendergast, M. P. P., Roger Marion, M. P. P., et 4,257 autres.

Disons de suite que les catholiques ne furent pas seuls dans leur campagne de protestation et de réclamations. Leur presse, il est vrai [1], les aida considérablement à présenter à l'ennemi un front uni et décidé. Le *North-West Review* [2] surtout, alors dirigé par M. J.-K. Barrett, soutint vaillamment les droits des catholiques en ces temps d'expédients et de four-

1. Composée alors uniquement du *Manitoba,* de Saint-Boniface, et du *Northwest Review,* de Winnipeg.

2. Cette publication paraissait depuis le 29 août 1885. Un M. J.-J. Chadock en fut le premier directeur-propriétaire.

berie. Mais le nombre de ses abonnés était restreint, et ses réclamations ne pouvaient atteindre qu'un petit nombre de protestants dont la plupart étaient d'avance bien déterminés à n'en faire aucun cas.

Il en était autrement du *Free Press,* alors le principal journal non-catholique de l'Ouest canadien. Cette feuille avait eu pour fondateur un esprit droit et ami de la justice, dont le nom fut longtemps synonyme d'intégrité, brillantes qualités intellectuelles et incorruptibilité. Il continuait à la diriger, et était parvenu à en faire une véritable institution. William-Fisher Luxon — tel était son nom — avait été le premier instituteur laïque de Winnipeg en 1871, époque où, de concert avec un ami, il jeta dans cette même ville, les bases de son journal. Pour saisir parfaitement la raison de la ligne de conduite qu'il crut devoir suivre relativement à la question des écoles séparées au Manitoba, il est nécessaire de se reporter à l'origine de ce pays comme province canadienne.

On a peut-être remarqué que l'Acte du Manitoba, dont nous avons cité les dispositions relativement à l'usage officiel du français, suppose plus d'une Chambre provinciale. En outre de la Chambre élective composée à l'origine de vingt-quatre députés, il y avait, en effet, au début de la province un Corps Législatif ou sénat, où siégeaient sept membres nommés pour la vie. Avec le temps, et en raison des dépenses que cette Chambre haute occasionnait, on crut bon de l'abolir, d'autant plus que cette abolition

était représentée à Ottawa comme une condition indispensable pour l'octroi de certains avantages pécuniaires dont la province avait grand besoin.

Mais cette suppression ne pouvait se faire sans le concours des sénateurs de langue française que le Corps Législatif contenait. Or, au point de vue des droits de leur nationalité, on attachait alors une immense importance au pouvoir modérateur qu'ils pouvaient exercer pour rendre ineffective toute législation hâtive ou dictée par les passions populaires ennemies de leur race. Ces sénateurs n'étaient donc point pressés de voter leur propre mort politique.

Mais on répétait à Ottawa que l'allocation monétaire demandée par la province ne pouvait s'accorder qu'à ce prix-là. Par pur patriotisme, Mgr Taché obtint donc le désistement des sénateurs français, et ainsi fut abolie la Chambre haute du Manitoba.

C'était en 1877.

M. W.-F. Luxton était alors député de Rockwood. Touché de cet acte de désintéressement, il déclara alors en pleine Chambre que la minorité française ne s'en repentirait pas et qu'elle n'avait pas à craindre de suites fâcheuses de l'effacement volontaire de ses représentants. « Nous leur savons gré de ce sacrifice », dit-il; « quant à moi, tant que je vivrai je me ferai un devoir de défendre les droits de la minorité s'ils sont attaqués. »

Ces promesses, M. Luxton les eut dans la suite toujours présentes à la mémoire, et, bravant l'opinion que les fanatiques s'acharnaient à créer au

Manitoba, il ne cessa de les mettre en pratique que le jour où un parvenu qui s'était engraissé aux dépens du public eut le cœur de lui enlever son journal, l'œuvre de sa vie, une publication qu'il avait rendue une véritable puissance dans le pays et sans contredit le meilleur périodique de l'Ouest [3].

Sa campagne en faveur de la justice n'avait pourtant pu détourner le coup dont dut souffrir cette même minorité qui, pour assurer à la province les avantages dont elle avait besoin, avait autrefois sacrifié le moyen de le rendre inefficace dont elle était alors nantie. Dans l'impossibilité de faire davantage, le *Free Press* se constitua alors le champion des opprimés, et, par ses colonnes chargées journellement de reproches à l'adresse des persécuteurs dont il exposait la duplicité, il empêcha peut-être que d'autres maux vinssent s'ajouter à ceux qui étaient venus fondre sur la minorité du Manitoba. Si le lecteur catholique veut bien se rappeler que Luxton était et mourut protestant, sa reconnaissance pour les services qu'il rendit à la cause de la minorité ne pourra que croître en proportion des sacrifices que cet homme fit pour elle [4].

En attendant, la situation faite aux catholiques

3. Même les protestants ont fini par reconnaître la valeur intellectuelle et morale de Luxton, et ont donné son nom à l'une des principales écoles publiques de Winnipeg.

4. On lui demandait un jour ce qu'il trouvait de si admirable dans la religion catholique pour qu'il en défendît si ardemment la cause. Ce à quoi il répondit qu'il n'avait pas plus d'inclination pour le catholicisme que pour le protestantisme, mais qu'il était sûr que dans le cas présent le droit et la justice étaient du côté du premier et que cela lui suffisait pour se croire obligé d'en devenir le champion.

était intolérable. Une chose s'imposait à eux: le recours aux tribunaux. Pour s'assurer du degré de validité possédée par les lois de spoliation, M. John-K. Barrett s'adressa donc à un tribunal local, auquel il demandait de faire annuler deux ordonnances passées par la ville de Winnipeg en vue de se créer des ressources pour ses écoles, conformément à

Signature de Sir Joseph Dubuc [5]

la loi passée par la législature provinciale. Le juge Killam débouta le demandeur, sous prétexte que les lois sur lesquelles ces ordonnances se basaient ne créaient point un système d'écoles confessionnelles, et parce qu'elles ne forçaient aucune classe de citoyens à contribuer à l'entretien d'autres écoles séparées que les leurs.

Sur appel de cette décision, le juge-en-chef Taylor

5. Après avoir passé trente ans " sur le Banc ", M. Dubuc, qui était juge-en-chef du Manitoba depuis le mois d'août 1903, fut mis à la retraite sans perdre un sou des émoluments attachés à son dernier poste, et, le 14 juin 1912, le roi Georges V couronnait une carrière bien remplie en le nommant chevalier.

Sir Joseph naquit en 1840 à Sainte-Martine, l'ancienne paroisse de M. Belcourt, et fit ses études classiques au collège de Montréal. Il était tout jeune avocat lorsqu'il se rendit au Manitoba. Tout en y exerçant sa profession, il s'occupa de politique et le 30 déc. 1870, il fut élu à la première assemblée législative du pays depuis son entrée dans la Confédération. En janvier 1873, il devenait membre du Conseil du Nord-Ouest, et l'année suivante il était promu au poste de procureur-général dans le cabinet de M. Girard.



Sir JOSEPH DUBUC

et le juge Bain l'approuvèrent, tandis que le juge Dubuc (qui avait succédé au juge Bétournay le 13 novembre 1879) fut d'une opinion contraire. Le cas fut alors porté à la Cour Suprême du Canada, dont les membres déclarèrent à l'unanimité que les lois scolaires du Manitoba étaient *ultra vires* et par conséquent frappées de nullité.

Là-dessus, un procès de nature identique fut intenté, soi-disant par un épiscopalien du nom d'Alexandre Logan, qui se plaignait des écoles publiques, avec l'approbation de l'évêque anglican de la Terre de Rupert [6], mais en réalité à l'instigation des ennemis de l'éducation catholique, qui espéraient par là embarrasser la minorité en démontrant par un cas pratique la confusion qui pourrrait résulter de l'admission de ses prétentions. N'était-il pas ridicule, semblaient-ils dire par là, d'accorder à une confession religieuse des écoles selon ses goûts, puisque toute autre secte protestante pourrait immédiatement réclamer le même privilège pour elle-même?

Mais les politiciens oubliaient un point d'importance capitale: toutes les sectes protestantes, y compris l'Eglise d'Angleterre, avaient constamment formé une section unique du Bureau d'Education, laquelle était la contrepartie de la section catholique et elles ne pouvaient logiquement demander plus que ne leur accordait la Constitution.

Quoi qu'il en soit, la Cour du Banc de la Reine

6. Lequel désavoua pourtant toute participation à ce cas une fois qu'il eut saisi le véritable but des politiciens qui l'avaient inspiré.

(comme on dit au Canada) se crut dans ce cas liée par la décision de la Cour Suprême relativement aux revendications des catholiques et donna gain de cause à Logan.

En conséquence, les controverses sans fin qui avaient agité la presse devinrent de plus en plus acrimonieuses, à tel point que l'Hon. Th. Greenway s'oublia jusqu'à nier qu'il eût jamais fait aucune promesse à l'archevêque de Saint-Boniface. C'est pourquoi le P. Allard, vicaire général de celui-ci, déclara publiquement par écrit que Greenway s'était bien effectivement rendu au palais épiscopal en compagnie de M. W.-F. Alloway, banquier, et que lui, Père Allard, avait reçu au nom du prélat malade la promesse spontanée et explicite de Greenway que 1° on ne toucherait point aux écoles catholiques; 2° l'usage officiel du français resterait en vigueur, et 3° les divisions électorales françaises ne seraient point changées.

Le même jour, M. Alloway confirma les dires du P. Allard par un document analogue, qu'il signa après avoir été assermenté, et dans lequel il affirmait qu'il « était présent tout le temps de la dite visite et entendit tout ce qui se dit entre le vicaire général et le dit Th. Greenway », et en outre que « le compte rendu de la dite visite tel que contenu dans la dite déclaration du vicaire général est vrai en substance et en fait ».

Sur ces entrefaites, la ville de Winnipeg avait porté le cas au Conseil Privé, de Londres, le plus

haut tribunal de l'empire britannique, qui, en juillet 1892, annula la décision de la Cour Suprême du Canada, en tant qu'il déclara que la législation scolaire du Manitoba était *intra vires*[7]. Les savants juges de la métropole se basaient pour cela sur le fait que « les catholiques romains et les membres de tout autre corps religieux du Manitoba sont libres d'établir et de soutenir leurs écoles selon leur propre foi sans molestation ni interférence ».

Ce à quoi les catholiques ne pouvaient s'empêcher d'ajouter que s'ils étaient seulement libres de refuser de payer double taxe, c'est-à-dire de contribuer au maintien des écoles publiques, ou protestantes, aussi bien que des leurs, toute la difficulté serait par là éliminée.

Mais, forts de leur droit, les catholiques du Manitoba ne se tinrent pas pour battus. Le 20 septembre 1892, M. Bernier et les autres membres du comité exécutif du Congrès national auquel nous avons déjà fait allusion adressèrent une pétition au gouverneur-général en conseil, représentant que le temps était venu pour Son Excellence de prendre en considération les requêtes qui lui avaient été adressées par les catholiques du Manitoba pour solliciter la cessation des injustices dont ils souffraient, et cela en

7. Ce n'était dans le temps un secret pour personne que la cause principale de cet échec fut l'avocat même des catholiques, un Anglais aux manières et à la diction impérieuses, qu'il suffisait, paraît-il d'entendre pour se sentir porté à différer d'opinion avec lui. De plus, cet homme avait alors à s'occuper activement de sa propre élection à la Chambre, et ne consacra qu'un temps beaucoup trop court à l'étude du dossier de la cause catholique.

vertu des sous-sections 2 et 3 de la section XXII de l'Acte du Manitoba. Ces sous-sections déclarent en substance qu'on peut en appeler au gouverneur-général en conseil de toute loi provinciale affectant les droits ou privilèges de la minorité catholique, et que si satisfaction n'est pas donnée par la dite législature, le parlement du Canada a le pouvoir d'y porter remède par une loi spéciale.

Des documents analogues furent signés deux jours plus tard par Mgr Taché et, en novembre de la même année, par lui, le président du Comité national, le maire de Saint-Boniface et cent-trente-huit autres personnes, ainsi que par M. John-S. Ewart, l'avocat de la minorité catholique devant les tribunaux canadiens.

Avant d'agir, le gouvernement fédéral voulut soumettre le cas à la Cour Suprême du Canada. Mais se croyant liée par la décision du Conseil Privé, celle-ci rendit un verdict contraire à la demande des catholiques. L'heure de la justice n'était point encore venue. De fait, elle ne devait point sonner tant que le vaillant champion des droits de la minorité, le vénérable Mgr Taché, serait de ce monde. Il était écrit qu'il boirait le calice jusqu'à la lie.

CHAPITRE VI

—

NOUVEAUX ÉVÊQUES ET NOUVELLES PAROISSES

1890-1891

Cette persécution de l'Eglise ne fut pas limitée à la province du Manitoba. Nous avons déjà mentionné les difficultés que soulevaient constamment un trop grand nombre de fonctionnaires dans les Territoires du Nord-Ouest, qui se laissaient guider par leurs préjugés de sectaires. Enhardis par l'audace de politiciens du Manitoba, ils renouvelèrent leurs vexations, auxquelles les plaintes de Mgr Grandin les avaient momentanément forcés de faire trêve. Cette nouvelle hostilité nécessita, en août 1890, un autre voyage pour le prélat, qui eut alors plusieurs audiences de certains ministres de la Couronne. Il avait préparé un mémoire soigné, détaillant les griefs des catholiques sous sa juridiction, qu'il avait l'intention de livrer à la publicité. Les promesses du gouvernement fédéral le portèrent à se désister sous ce rapport.

Le grand nom du métropolitain et l'influence dont il jouissait à Ottawa, influence qui avait occasionné plusieurs excellentes nominations à des charges sous le contrôle direct du gouvernement central, rendaient

à peu près impossibles de pareils ennuis dans son propre diocèse. C'était bien assez pour lui d'avoir à essuyer les tracasseries et manques de bonne foi qui lui venaient du gouvernement provincial. Sous la juridiction immédiate du P. Hugonard, l'école indienne de Qu'Appelle poursuivait ses travaux civilisateurs à la satisfaction de tous, tandis que le P. Prisque Magnan dirigeait la mission qui lui était attenante. Plus de 5,000 catholiques, dont 3,500 étaient indigènes, devaient recevoir ses soins et ceux de ses missionnaires. Cette population représentait sept races ou nationalités différentes, puisque le territoire évangélisé par cette mission contenait des Français, des Anglais, des Hongrois, des Cris, des Sauteux, des Sioux et des Assiniboines.

Les Sioux, on s'en souvient, étaient des émigrés de date récente au Canada. Sous la gouverne du P. Decorby, ils commençaient à faire des progrès dans les voies de la morale chrétienne, tandis que d'autres tribus, indigènes au sol sur lequel elles vivaient, se montraient plus réfractaires aux inspirations de la grâce et moins attirées par les charmes de la civilisation. Parfois, des incidents de nature assez saisissante s'ajoutaient aux exhortations du missionnaire pour accentuer le bien-fondé de ses paroles. Ainsi un jongleur-médecin — le prêtre du diable chez les aborigènes — avait commencé ses incantations pour conjurer une tempête en contrefaisant une cérémonie propre au culte catholique. Il fut terrassé par le tonnerre avec trois ou quatre de

ses assistants, circonstance qu'on ne manqua pas de regarder comme une intervention de la colère divine et un châtiment bien mérité de sa bouffonnerie sacrilège.

Le succès de l'école industrielle de Qu'Appelle encouragea Mgr Taché à établir à sa propre porte une institution du même genre, avec le concours actif du gouvernement d'Ottawa. Quelques jeunes sauvagesses furent d'abord recueillies à la maison provinciale des sœurs grises de Saint-Boniface, tandis qu'une maison en brique se bâtissait pour les abriter à quelque distance de là. Cette retraite fut bénite le 28 décembre 1890 par le prélat lui-même. Au cours de l'année suivante, il reçut un certain nombre de garçons et de filles appartenant aux tribus des alentours. Cette jeunesse bruyante fut d'abord sous la direction des religieuses elles-mêmes, que secondait un abbé Joseph Lavigne en qualité de chapelain [1].

Le lecteur se souvient sans doute des efforts faits par Mgr Provencher pour se créer un clergé indigène. Il n'a pas non plus oublié les désappointements qui avaient été son partage sous ce rapport, désappointements qui n'avaient pas été épargnés même à son successeur immédiat, comme dans le cas de Riel et de ses deux compagnons. Il était réservé à Mgr Grandin, l'évêque de « l'Ouest sauvage », d'ordonner le premier prêtre qui eût du sang indien dans

1. Vers le commencement de 1896, cet établissement passa entre les mains des Oblats et le P. Ambroise-C. Comeau en devint le principal.

les veines. C'est ce qu'il fit le 19 mars 1890, en conférant l'onction sacerdotale au P. Edouard Cunningham. Ce pionnier parmi les prêtres métis de l'Amérique Britannique avait fait ses études primaires à Saint-Albert, puis ses cours classique et théologique à Ottawa, où il était entré en 1889 dans la congrégation des Oblats. Son frère Samuel avait été élu membre de l'Assemblée législative des Territoires du Nord-Ouest en 1888.

Au cours de 1890, la mort de l'un des premiers apôtres du nord recouvrit Saint-Boniface comme d'un voile de deuil. Accablé d'infirmités, Mgr Faraud était resté après le Concile auprès de son métropolitain et avait donné sa démission de vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie au commencement de 1890. Le vénérable prélat demeurait non loin de l'hôpital, en compagnie du F. Boisramé, qui le servait, et, pendant les derniers mois de sa vie, avec le P. Pascal, l'un de ses anciens pères, que les circonstances avaient amené à Saint-Boniface et devaient bientôt conduire en France. Malgré les soins dont il fut entouré, Mgr Faraud déclina rapidement et, le matin du 26 septembre 1890, il rendit son âme à Dieu après une maladie dont il avait vaillamment supporté les souffrances.

Il fut inhumé sous le sanctuaire de la cathédrale, après un service solennel chanté par le P. Camper en présence de NN. SS. Taché et Ireland, ce dernier archevêque de Saint-Paul, Minnésota. Le train de



Mgr GROUARD, O. M. I.

Mgr Grandin étant arrivé en retard, celui-ci ne put assister à la cérémonie.

Mgr Faraud s'était montré surtout remarquable par son zèle pour les déshérités de la fortune, par ses aptitudes pour les travaux d'ordre matériel, et par sa grande prévoyance et sa sollicitude pour les besoins temporels de son pauvre vicariat, que d'aucuns se sentaient par moments portés à qualifier de tendance à thésauriser. Il est certain qu'il veillait avec un soin jaloux sur les intérêts généraux de son vicariat, auxquels il subordonnait soigneusement ceux des particuliers.

Depuis longtemps la maladie lui interdisait tout ministère actif, ce qui ne l'empêchait nullement de diriger avec sa sagesse habituelle les différents postes sous sa juridiction. Sa disparition de la scène du monde ne laissa donc pas que de faire impression. C'était un anneau de moins dans la chaîne qui reliait le présent aux temps héroïques des missions du nord.

Sa mort entraînait naturellement le choix d'un successeur. Il fut bientôt fait: le P. Emile Grouard, homme cultivé, qui s'entendait autant aux affaires qu'il avait fait preuve de tact et de savoir-faire dans la direction des Indiens, s'imposait à l'attention des autorités ecclésiastiques. Il fut nommé évêque d'Ibora le 18 octobre 1890 et préconisé le 4 du mois de juin suivant. Par les mêmes bulles, il devenait vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie. Mgr Taché l'avait lui-même promu à la prêtrise le 3 mai 1862; malgré l'état précaire de sa santé, il ne put

refuser de lui donner l'onction qui fait les pontifes. La consécration de Mgr Grouard eut lieu à Saint-Boniface le 1er août 1891, avec Mgr Grandin, de Saint-Albert, et Mgr Shanley, de Fargo, Etats-Unis, comme évêques assistants.

Dans le même consistoire (4 juin 1890), un autre oblat fut proclamé évêque, dont la nomination trahissait les grands progrès que l'Eglise faisait dans l'Ouest canadien. Cette promotion était le corollaire de la division du diocèse de Saint-Albert qui, demandée par le Concile de Saint-Boniface, n'avait pu s'accomplir sans de longs et laborieux pourparlers à Rome et à Paris. Une fois qu'elle eut été approuvée en principe au centre de la catholicité, le métropolitain envoya (le 21 octobre 1890) les noms des trois prêtres qu'on croyait les plus propres à remplir les fonctions de vicaire apostolique au supérieur général des Oblats, le priant de les faire parvenir à la Propagande au cas où il approuverait le choix du candidat, c'est-à-dire de celui dont le nom se trouvait le premier sur la liste.

Celui-ci n'était autre que le P. Henri Leduc, dont nous avons eu maintes fois à parler au cours de cet ouvrage. Ce choix ne plut point à l'Administration des Oblats, et cela pour des raisons qui ne pouvaient que rehausser le mérite du sujet qui en était l'objet. En cette circonstance, on subit à Paris l'influence de son propre évêque, Mgr Grandin, qui ne pouvait se faire à la pensée d'être privé des services de celui qu'il regardait avec raison comme son bras droit. De

concert avec l'évêque de Saint-Albert, le général oblat jugea le P. Leduc nécessaire à celui-ci, sans compter que sa santé, alors fortement ébranlée par des crises périodiques d'un rhumatisme inflammatoire, ne lui parut pas donner de garanties suffisantes en face de la tâche qui allait incomber au vicaire apostolique de la Saskatchewan.

Sur ces entrefaites, les journaux annoncèrent la division du diocèse de Mgr Grandin comme un fait accompli, et donnèrent à entendre que le nom du titulaire proposé avait déjà été envoyé à Rome. Or la nomination d'un Oblat à ce poste entraînait de grandes responsabilités pour son institut. Il n'était donc que juste que son chef eut son mot à dire sur l'opportunité d'y préposer l'un des siens. Ainsi le pensa le Révérendissime P. Fabre, supérieur général des Oblats, qui, n'ayant point encore reçu la lettre que Mgr Taché lui avait adressée à ce sujet, écrivit à ce dernier l'une de ces communications épicées dont il semblait avoir le secret.

Cette circonstance, jointe aux recommandations de Mgr Grandin, décida de la question, et le nom du P. Leduc fut définitivement écarté.

Reçue le soir du 30 octobre 1890, la lettre du général des Oblats bannit le sommeil des paupières de Mgr Taché qui, se levant à minuit, lui écrivit une lettre d'explications dont le ton humble et plein de déférence, devait plus tard émouvoir le cœur de l'inexorable supérieur. Le P. Fabre comprit alors que le tout était simplement un malentendu qu'il

fallait attribuer uniquement à l'indiscrétion des agences de presse. Néanmoins, sa résolution était prise: le P. Pascal, homme rompu aux affaires du Nord-Ouest, du moins en ce qui était de la direction des Indiens, étant momentanément rentré en France, les membres de l'Administration générale l'étudièrent de près, et comme résultat son nom fut proposé à l'approbation des autorités romaines [2].

+ Albert P. évq. de Mosynopolis
vic. ap. de Saskatch.

Signature de Mgr Pascal

En conséquence, ce missionnaire fut nommé évêque de Mosynopolis et vicaire apostolique de la Saskatchewan le 19 avril 1891. Le 29 juin suivant [3],

2. Le 5 fév. 1892. Ce jour-là même, le T. R. P. Soullier, O. M. I., assistant général, écrivait à un Oblat du diocèse de Saint-Albert:

" L'érection du vicariat apostolique de Saskatchewan ayant été décidée, restait à choisir le nouveau vicaire apostolique. Le nom du R. P. Leduc s'est présenté le premier, et je dois avouer que nous l'avons écarté pour deux raisons: 1o parce que nous l'avons cru nécessaire à Mgr Grandin et que ce prélat a pris soin de nous affermir dans cette conviction; 2o parce que sa santé, si gravement éprouvée par les crises périodiques de son rhumatisme inflammatoire, ne nous a pas paru présenter des garanties suffisantes en face du ministère à exercer dans des contrées aussi rudes et aussi étendues.

" Précisément à cette époque nous apprenions la venue en France du P. Pascal. Ce fut pour nous un trait de lumière. Nous allions avoir sous la main un homme rompu depuis 20 ans aux plus durs travaux de l'apostolat dans le Nord-Ouest, vertueux, régulier, en possession d'une vie sans tache et de l'estime de ses confrères. Nous nous promîmes de l'examiner de près; cet examen fut tout à son avantage, et notre choix fut fixé. "

3. Non pas le 5, comme Dom Benoît le dit au second volume de sa monumentale *Vie de Mgr Taché*, p. 635.

il fut sacré dans la cathédrale de Viviers, l'édifice même dans lequel son métropolitain avait reçu la consécration épiscopale.

Le territoire du nouveau vicaire apostolique avait pour limites : au nord, la mer Glaciale ; à l'ouest, le 109e degré de longitude et le vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie ; au sud, la province civile du Manitoba, et dans l'est, la baie d'Hudson, le fleuve Nelson et le bord occidental du lac Winnipeg jusqu'aux frontières du Manitoba.

Mgr Pascal était né à Saint-Genest de Beauzon, département de l'Ardèche, France, le 3 août 1848, et avait fait ses études à Viviers et à Aubenas. Nous l'avons déjà vu arriver au Canada en 1870. Il fit son noviciat à Lachine, près Montréal, et prononça ses vœux perpétuels comme Oblat le 27 septembre 1873. Il fut admis à la prêtrise le 1er novembre suivant. En 1874, il avait inauguré son ministère sacerdotal, qui devait avoir pour théâtre principal les bords du lac Athabaska et du Grand lac des Esclaves.

Un autre événement de caractère consolant, surtout pour le cœur sensible de Mgr Taché, fut la visite, en octobre 1891, du T. R. P. Martinet, l'un des assistants du général des Oblats. Depuis quelques années, les actes et les intentions de l'archevêque avaient parfois été jugés défavorablement à Paris, siège de l'Administration générale de sa congrégation. Mgr Taché était foncièrement attaché à son institut ; il souffrait donc amèrement de voir

qu'il ne possédait point la pleine et entière confiance de son chef à laquelle il croyait avoir droit, et soupirait après le moment où il pourrait s'expliquer verbalement.

Un voyage à Paris lui était devenu impossible. Par une délicate attention du R. P. Langevin, le représentant du général des Oblats, qui terminait une visite officielle de ses frères établis dans l'est du Canada, fut pressé de pousser son voyage jusqu'à Saint-Boniface. Le résultat de l'entrevue des deux éminents Oblats fut une justification complète de la conduite de Mgr Taché et un changement absolu dans les dispositions du Visiteur. Les nuages du malentendu furent définitivement dissipés, et cet éclaircissement fut un immense soulagement pour le vénérable prélat.

L'année 1891 venait de voir la mise en opération d'une nouvelle ligne de chemin de fer dans l'Ouest. Due à l'initiative de la compagnie à laquelle le pays devait déjà le transcontinental Canadien-Pacifique, elle reliait Calgary, dans le sud, à Edmonton, au nord. La mise en service de cette voie fut naturellement fort appréciée par les missionnaires de Saint-Albert, qu'elle tirait enfin de leur isolement et mettait en communication avec le monde civilisé. Cette voie ferrée fut en outre du plus grand avantage à son terminus septentrional, Edmonton, qui, grâce à cette ligne, devait bientôt se changer d'un poste de la compagnie de la baie d'Hudson et d'un entrepôt pour ses postes du nord en une ville florissante,

avant d'être choisie pour la capitale d'une nouvelle province.

Cette localité n'avait jamais été négligée par les autorités religieuses. Même lors des jours, maintenant assez lointains, de la prospérité de Sainte-Anne, elle avait été unie à cette dernière par une espèce de lien spirituel, en vertu duquel elle avait été mise sous la protection de Saint-Joachim, époux de la mère de Marie. Alors, et pendant une assez longue période de temps, les catholiques avaient dans l'enceinte du fort une église qui servait au culte chaque fois qu'un prêtre visitait Edmonton. En 1881, la Compagnie ayant, en prévision de l'importance que la place allait prendre, fait diviser en « lots de ville » une partie du terrain qu'elle possédait autour de son fort, le P. Leduc y acheta un bloc, ou carré formé par quatre rues, sur lequel on éleva une humble bâtisse de 30 pieds sur 24, dont le rez-de-chaussée servait de chapelle, tandis qu'un prêtre logeait au premier étage.

Cette maison-chapelle fut construite en 1882. C'est donc de cette année que date l'établissement d'une station permanente pour les missionnaires d'Edmonton. Néanmoins aucun prêtre n'y avait résidé plus de quelques mois consécutivement lorsque le P. Henri Grandin, neveu de l'ordinaire du diocèse, prit la charge des catholiques de la place. C'était le 1er octobre 1883.

Au cours de 1891, on jeta les fondations d'un nouveau centre dans l'Extrême-Ouest. C'était Mo-

rinville, village ainsi nommé en l'honneur de son fondateur, l'abbé Jean-Baptiste Morin, prêtre canadien-français de Montréal [4]. Le nouveau centre était situé à 22 milles au nord d'Edmonton, et les premiers colons de la région où il se trouvait arrivèrent sur les lieux au printemps de 1891. L'entreprise fut couronnée d'un tel succès que, trois ans plus tard, Morinville possédait une église qui, sans être un modèle d'architecture, n'en accusait pas moins par ses dimensions une population déjà nombreuse. Aujourd'hui Morinville est un centre d'industrie aussi bien que d'agriculture.

Non seulement Morinville, mais Beaumont, Saint-Emile de Legal, Villeneuve et Saint-Edmond, ou Rivière-qui-Barre, doivent leur existence aux efforts patriotiques de M. Morin. Pendant dix ans, ce prêtre se montra agent zélé de colonisation et organisateur émérite. Il donna à un centre de population à l'est d'Edmonton le nom d'un vétéran parmi les missionnaires oblats qui est déjà maintes fois revenu sous notre plume. C'était Végreville, aujourd'hui sur la ligne du Canadien-septentrional (C. N. R.), mais alors quatre milles et demi au sud de la localité qui porte ce nom. Les premiers habitants de cette colonie furent des Canadiens-français, qui rentrèrent ainsi dans leur patrie après avoir fait un stage plus ou moins long au Kansas. Ils arrivèrent dans la vallée de Végreville le 2 mai 1894. Le 14 juillet

4. Ce prêtre, qui a bien mérité de l'Ouest canadien, est mort le 23 déc. 1911 au collège de Joliette où il s'était retiré.



MGR PASCAL ET SON CLERGÉ SÉCULIER EN 1912
1. M. Perquis. — 2 M. Barbier. — 3. M. Chauvin. — 4. M. Voisin

suivant, la première messe fut dite chez eux, et, au printemps de 1895, on octroyait un bureau de poste à la colonie naissante.

Legal, ou Saint-Emile, est de fondation plus récente. Nous en reparlerons en temps et lieu.

Sur la ligne du Canadien-Pacifique, nous trouvons en outre Lacombe et Leduc, noms qui sont, sur la carte de l'Extrême-Ouest, d'éloquents témoins de l'estime dont y jouissent deux des plus dignes prêtres de l'Eglise catholique dans ce pays. Vers 1890, le lieutenant-gouverneur Dewdney établit, à vingt milles au sud d'Edmonton, une station de télégraphe à laquelle il donna le nom du P. Leduc. Avec l'avènement du chemin de fer, cette place se développa au point de nécessiter l'érection de l'église catholique dont elle est aujourd'hui dotée, malgré que sa population soit en majorité protestante.

Plus importante encore est la ville de Lacombe, qui doit son origine et son nom aux autorités du Canadien-Pacifique [5]. Les stations, ou points d'arrêt, qui se font remarquer par leurs vocables indiens sur la ligne de Calgary à Edmonton furent dans un certain sens baptisés par le P. Lacombe, bien qu'en réalité l'application des noms qu'il fournit à cet effet ait été le résultat d'un accident. Les directeurs de ce chemin de fer avaient demandé à ce vétéran la liste des noms que les aborigènes donnaient aux

5. Tandis que Morinville et Végreville ont depuis longtemps eu des prêtres résidents, Lacombe et Leduc n'ont eu que de modestes chapelles visitées une fois par mois de Wétaskiwin, vu que la majorité de leurs habitants étaient protestants.

divers points que leur ligne traversait, en vue de s'en servir pour désigner les stations qu'ils allaient établir. Le P. Lacombe accéda à leur demande; mais, par une distraction facile à expliquer, l'ordre dans lequel les vocables indiens avaient été inscrits fut renversé, et des noms par lesquels le missionnaire avait voulu désigner des points du sud furent appliqués à ceux qui étaient les plus proches de la tête de ligne septentrionale, et *vice versa*.

Toutes ces fondations se trouvaient dans les domaines de Mgr Grandin. D'autres additions au nombre des paroisses déjà existantes dans le territoire même du métropolitain en tant qu'évêque se faisaient alors (1891), en même temps qu'un nouvel ordre religieux s'introduisait dans l'Ouest. Le 14 mai 1891, Dom Paul Benoît, chanoine régulier de l'Immaculée Conception, accompagné de trois de ses frères en religion, ainsi que d'un premier contingent de colons français et suisses, jetait les fondations, au nord de Saint-Léon, dans la montagne de Pembina, d'une paroisse qu'il mit sous le patronage de N.-D. de Lourdes. L'année suivante, d'autres familles s'établirent à 17 milles au nord-est, près de la rivière des Ilets de Bois. La nouvelle colonie reçut le nom de Saint-Claude, et fut dès lors régulièrement visitée par les pères de N.-D. de Lourdes avant de recevoir de leur communauté un pasteur résident.

Ces religieux combinaient les pratiques de la vie contemplative, accompagnées des austérités des

grands ordres, avec les exigences du ministère paroissial, circonstance qui ne pouvait que les rendre un objet d'édification pour les fidèles et devait doubler leur mérite personnel.

Leur supérieur surtout, le vénérable Dom Joseph-Paul-Augustin Benoît, était une notable acquisition pour le pays. Né à Nans, dans le Jura, France, le 14 janvier 1850, il avait fait ses études classiques aux petits séminaires de Nazeroy et de Vaux, puis sa théologie au grand séminaire de Lons-le-Saulnier et à Rome, où il avait été ordonné par Mgr Fava le 18 octobre 1875. Après avoir été deux ans directeur au séminaire de Lons-le-Saulnier, il était entré chez les chanoines réguliers de l'Immaculée Conception fondés par Dom Gréa, et avait prononcé ses vœux en 1878. Le fondateur de N.-D. de Lourdes s'était toujours fait remarquer par ses goûts littéraires et l'attention qu'il donnait aux grandes questions du jour. Avant d'écrire la vie de son nouvel archevêque, il avait été l'auteur de deux volumes sur *La Cité anti-chrétienne;* d'autant sur *La Franc-maçonnerie,* et de deux tomes presque monumentaux sur *L'Histoire de l'Abbaye, de la Ville et de la Terre de Saint-Claude.*

L'année précédente (1890), un autre religieux édifiait dans la partie orientale du diocèse de Saint-Boniface, non pas un monument littéraire comme ceux de Dom Benoît, mais un temple plus digne de sa destination que ceux qui l'avaient précédé, au Portage du Rat, aujourd'hui Kénora. C'était la

troisième église bâtie en cette localité. Celle qui servait précédemment au culte était alors transformée en maison d'école. L'église du P. Baudin était une construction en pierre, avec une magnifique tour en granit rouge et gris. Elle mesurait 75 pieds sur 36.

Sous le rapport du zèle à s'acquitter du ministère paroissial et à promouvoir les entreprises qui en facilitent l'exercice, le clergé séculier n'entendait pas se laisser devancer par les religieux. Nous avons vu l'abbé N.-C. Jutras curé à Saint-Pie, petite paroisse qui, en 1885, n'était guère composée que d'une douzaine de familles canadiennes-françaises. En 1886, il s'était établi à Emerson, juste sur la frontière américaine, d'où il continuait à donner ses soins aux habitants de Saint-Pie, ainsi qu'aux sauvages de la rivière Roseau et à d'autres localités du Minnésota. En 1889, il cédait à d'autres ses missions des Etats-Unis, et, au cours de 1891, il s'établissait définitivement à Letellier, que l'autorité ecclésiastique constituait alors en paroisse régulière, après que ce centre eut été visité en tant que mission par M. J.-D. Fillion, de Saint-Jean-Baptiste, et par M. Joseph Marcil. Ce dernier, arrivé sur les lieux au cours de 1879 avec quatre ou cinq familles canadiennes-françaises, y avait construit une chapelle de 30 pieds sur 20, ainsi qu'un presbytère de dimensions encore plus modestes. L'une et l'autre de ces bâtisses avaient été construites sur un terrain donné

à la mission par un métis du nom de Benjamin Marchant [6].

Toutefois, c'est à M. Jutras que revient l'honneur d'avoir été le premier curé de la nouvelle paroisse. Lors de sa nomination, en 1891, il fit détruire ces deux bâtisses pour les remplacer par une église de 50 pieds sur 35, avec un presbytère à l'avenant.

La plupart des habitants de Letellier sont originaires de la province de Québec. Grâce à l'intelligente impulsion qu'ils ont reçue de leur pasteur, ils ont su faire de leur paroisse l'une de plus florissantes sous le rapport de l'agriculture et des industries qui en découlent [7].

Un autre centre de population qui, à la longue, devait lui disputer la palme à ce double point de vue, commençait alors à prendre forme, bien loin de là, dans une partie du Manitoba à laquelle le colonisateur avait encore à peine songé. Dans le nord de cette province, à huit milles du lac Dauphin et à vingt du lac Manitoba, se trouvent des terres qui doivent leur excellence à une ceinture de lacs, ainsi qu'à un cours d'eau, la rivière aux Tourtes, et à des « coulées » qui facilitent l'écoulement des eaux. Nous voulons parler de Sainte-Rose du Lac.

6. Le premier prêtre missionnaire qui ait visité Saint-Pie fut le P. Simonet, O. M. I., qui résida à Pembina jusqu'en 1877. De là, il allait dire la messe aux Canadiens chez M. François Parent, le père des excellents chrétiens qui ont noms Jacques, Edouard, Joseph et Elisée Parent.

7. Letellier est aujourd'hui composé de 85 familles canadiennes-françaises, qui viennent pour la plupart de la Baie-du-Febvre, Drummondville, Saint-Germain de Grantham, Boucherville et Saint-Pie de Rouville.

Au cours de 1889, quelques métis s'étaient faits, là comme partout ailleurs dans l'Ouest canadien, les précurseurs des blancs, et avaient quitté la vallée de la rivière Rouge pour s'établir dans cette région. De 1890 à 1892, quelques personnes venant de la lointaine France s'y rendirent également, parmi lesquelles nous remarquons les MM. de la Tremblaye, Didion et Jacob.

La jeune colonie, encore trop faible pour avoir droit aux services d'un prêtre résident, était alors desservie de la réserve d'Ebb-and-Flow, à vingt milles de son centre. Le missionnaire en était le P. Joseph-A.-P. Magnan, qui y fit le premier baptême en 1892. Une petite chapelle y avait été construite l'année précédente. Un an plus tard (1893), arrivaient les premières familles canadiennes - françaises, et avec elles le P. Decorby qui en 1894 devait être remplacé par le P. Philippe-Ph. Valès, auquel devait succéder l'année suivante le P. Lecoq, qu'on peut à bon droit considérer comme le véritable fondateur de la paroisse connue aujourd'hui sous le nom de Sainte-Rose du Lac.

Cette localité se fait surtout remarquer par le nombre d'excellentes familles françaises qui y ont élu domicile. Un autre centre de population dont les origines remontent à la même époque, Bruxelles, moins loin de Saint-Boniface, sans pouvoir se vanter d'être aussi bien dotée au point de vue social, n'en abrite pas moins dans ses limites au moins un esprit supérieur, un noble par l'intelligence plus que

par la naissance, M. Louis Hacault, docteur en droit, journaliste, publiciste et avant tout chrétien convaincu et écrivain convaincant. Il avait pendant vingt-cinq ans rempli les fonctions de rédacteur au *Courrier de Bruxelles*, en Belgique, lorsqu'une maladie provenant du surmenage le força à venir chercher dans le repos et l'air pur des grandes plaines du Canada la santé qui l'avait abandonné.

C'était en 1892.

L'abbé Gustave Willems, un Belge comme lui, l'accompagnait dans son lointain pèlerinage. Des Belges et autres émigrés de la vieille Europe s'étaient déjà joints à quelques Canadiens-français qui avaient transporté leurs foyers dans le voisinage de Saint-Alphonse. En considération du grand nombre des premiers, le nouveau groupe ne tarda pas à être connu sous le nom de Bruxelles. A l'arrivée de M. Willems, la population totale s'élevait à une trentaine de familles. Le nouveau desservant se retira d'abord dans un appartement au-dessus de l'école. Cette bâtisse fut, au cours de l'automne 1892, rasée par les flammes, lors d'un incendie qui le dépouilla de tout ce qu'il possédait. Une maison-chapelle de 30 pieds sur 24 était alors en construction. Elle fut bénite le 8 décembre suivant par M. Cloutier, qui demeurait alors à l'archevêché [8].

L'été de la même année 1892 avait vu l'établis-

8. Bruxelles est aujourd'hui une paroisse d'environ 500 âmes. La grande majorité de sa population se compose de Belges, dont beaucoup sont Flamands, et de Hollandais.

sement, encore plus proche du siège archiépiscopal, d'une institution de genre bien différent. Grâce surtout à la munificence de Mgr Taché et de M. Ritchot, curé de Saint-Norbert, une véritable thébaïde se formait sur les bords de la rivière Sale [9], à environ dix milles de Saint-Boniface. C'était un monastère de Trappistes, qui s'éleva, d'abord sur une échelle assez restreinte, au cours de 1892. Le 18 octobre de cette année, il fut solennellement béni par le métropolitain, qui le dédia à la Mère de Dieu sous le vocable poétique de N.-D. des Prairies. Les travaux agricoles auxquels allaient se livrer les nouveaux venus devaient devenir pour les métis des alentours un exemple d'industrie et un stimulant bien nécessaire pour leurs ambitions trop peu prononcées.

9. Les péripéties par lesquelles ce nom a passé méritent d'être rapportées. C'était d'abord la rivière au Sel, d'où les Anglais firent *Salt River*. Une nouvelle génération de Canadiens se rendant sur les lieux, ils s'emparèrent de ce dernier vocable, qu'ils crurent rendre dans leur langue par rivière Sale (*Salt*), appellation que des Anglais plus récemment dans l'Ouest ont maintenant traduit par *Stinking River*, ou rivière Puante.

CHAPITRE VII

—

INTOLÉRANCE DANS LES TERRITOIRES

1892-1893

Bien que les difficultés qui se pressaient sous les pas des prêtres qui se dévouaient au salut des âmes dans les centres naissants de la civilisation n'eussent, généralement parlant, pu souffrir la comparaison avec celles qui étaient comme le pain quotidien des missionnaires du Grand-Nord, les privations, et même parfois les dangers, n'étaient nullement inconnus des premiers. Témoin, par exemple, la fin prématurée de l'abbé Gratton. M. Damien Gratton était devenu desservant de Régina dans l'été de 1886. Dans les premiers jours de mars 1891, il s'absenta pour aller visiter certaines succursales de sa paroisse encore en voie de formation. En revenant chez lui, il devint évident que l'épaisseur de la neige et la fatigue qui s'ensuivait pour ses chevaux rendaient toute marche impossible.

On était au samedi 7 mars.

Comme son ministère était absolument requis à Régina, il envoya son compagnon chercher d'autres chevaux; mais quand celui-ci le rejoignit, il le trouva mourant. Frappé d'épouvante à cette vue,

son homme repartit immédiatement pour aller chercher un médecin. Quand il revint près de lui avec le représentant de la science médicale, M. Gratton avait passé de vie à trépas[1].

L'abbé Joseph Caron qui, par un effet spécial de la Providence, arriva dans l'Ouest quelques mois après ce triste événement, succéda à M. Gratton, le 25 août 1891. Il devait rester trois ans à la tête des catholiques de Régina.

Le nouveau titulaire de la jeune capitale des Territoires de l'Ouest était un homme doué de capacités exceptionnelles; cependant aucun talent ne semblait alors de taille à se mesurer avec les roueries des politiciens qui y demeuraient. Sous l'influence délétère de ceux qui étaient au pouvoir à Winnipeg, une nouvelle législation fut introduite en 1892 par l'Hon. W.-G. Haultain, laquelle, plus hypocrite et moins brutale que celle du Manitoba, était tout aussi efficace dans son but, qui ne pouvait être que de réduire à néant le droit dont les catholiques avaient jusqu'alors joui d'élever leurs enfants selon l'impulsion de leur conscience. Cette législation créait le spectacle étrange d'écoles appelées catholiques, qui étaient dirigées par des protestants, en conformité avec l'idéal protestant, et dans lesquelles était seul

1. L'abbé Damien Gratton était né à Saint-Martin, dans la province de Québec, le 11 sept. 1858, et avait fait ses études à Sainte-Thérèse et au séminaire de Montréal. Il fut ordonné prêtre le 25 mars 1882, et servit un an et demi de secrétaire particulier à Mgr Fabre, après quoi on le nomma vicaire à l'Ile Bizard, puis à la Pointe-Claire, d'où il partit pour l'Ouest.

permis l'usage de livres approuvés par des protestants.

Cette ordonnance déclarait bien par sa clause 4 que des écoles séparées pouvaient être établies dans le Nord-Ouest; par la clause 5 elle permettait à deux catholiques de donner leur avis au Conseil de l'Instruction publique, et par la clause 85 elle autorisait les maîtres d'école à donner une demi-heure d'instruction religieuse par jour. Mais par d'autres stipulations elle s'empressait de retirer ce qu'elle semblait avoir donné; sans compter que l'application draconienne de la dite loi rendait encore plus dures pour les catholiques des dispositions qui n'étaient rien moins que généreuses.

Tout d'abord, le surintendant du Conseil, qui jouissait de pouvoirs presque illimités, ne pouvait cacher son antipathie pour la cause catholique et les institutions avec lesquelles elle s'associait. Ce fonctionnaire était un M. David-James Goggin, franc-maçon avancé, dont le nom est devenu synonyme d'anti-catholicisme et de tyrannie en matière d'éducation. Deux ans seulement après la mise en vigueur de la fameuse ordonnance, il ne se gênait pas pour dire qu'il « avait été plus adroit et plus profond que le gouvernement Greenway, et qu'il avait atteint le même but qu'au Manitoba sans provoquer le même mécontentement ni la même opposition [2] ».

Ensuite il y avait la question des diplômes. Pour

2. P. Leduc, *Hostility unmasked*, p. 7.

les obtenir, il fallait que les religieuses — presque les seules institutrices catholiques alors dans le pays — assistassent à des cours donnés par des protestants dans des écoles normales fréquentées par des personnes de tout âge, de tout sexe et de toutes mœurs, alors qu'un grand nombre d'entre ces religieuses avaient infiniment plus d'expérience dans l'art pédagogique que les théoriciens qui prétendaient le leur apprendre. D'un autre côté, ces diplômes ou certificats étaient souvent refusés sans cause apparente à des instituteurs catholiques qui en possédaient déjà d'équivalents dans leur province d'origine.

Enfin, les inspecteurs, *regis ad instar,* faisaient aussi preuve de la partialité la plus éhontée, au profit des institutions non-catholiques.

Mais la plus forte objection consistait dans les livres de lecture ou d'histoire qu'on forçait la jeunesse catholique à étudier, livres qui fourmillaient d'inexactitudes et d'assertions qu'on pouvait considérer comme autant d'affronts gratuits à leur foi.

Les catholiques des Territoires protestèrent de toutes leurs forces; ils adressèrent force pétitions au gouvernement central pour obtenir l'abrogation de cette injuste législation; le P. Leduc publia une brochure en anglais et en français sous le titre significatif de l'*Hostilité démasquée,* dans laquelle il exposait les ruses savantes et les artifices trompeurs de la fameuse ordonnance et de ceux qui étaient chargés de veiller à son exécution.

Cette ligne de conduite qui témoignait d'un tel mépris pour la conscience catholique n'affectait pas seulement les blancs: même la population aborigène avait à en souffrir. Par suite de la ségrégation des Indiens dans des réserves à limites bien définies, qui ne pouvaient être franchies sans cause et sur lesquelles veillaient constamment des détachements de troupes — autant de mesures qui assuraient la tranquillité du pays — de véritables essaims de prédicants de toute nuance s'étaient abattus sur les premiers habitants du sol, pris d'un zèle tout nouveau pour leur conversion, et ne manifestant aucune répugnance à récolter là où d'autres avaient semé. Malgré la majorité numérique des sauvages catholiques, ces nouveaux missionnaires étaient partout favorisés aux dépens des prêtres qui s'étaient dévoués à leur évangélisation à une époque où ce genre de travail n'était pas sans danger. Pour trouver prétexte à cette partialité, on allait jusqu'à falsifier les statistiques de manière à majorer d'une manière ridicule le nombre des protestants sur les réserves.

Ainsi, pour ne parler que d'un coin des Territoires qu'on admettait être un champ exceptionnellement favorable au prosélytisme protestant, la réserve Gordon comptait 18 catholiques et 36 païens; pourtant elle était donnée comme exclusivement protestante dans les livres bleus d'Ottawa. Celle du « Pauvre » contenait 9 catholiques et seulement 4 protestants, tous ses autres habitants étant encore infidèles; mais Ottawa acceptait des rapports offi-

ciels qui la décrivaient comme entièrement protestante. La réserve de l'Etoile du Jour n'avait pas un seul protestant; ce qui n'empêchait pas ses habitants d'être tous classés comme appartenant à cette communion [3].

Néanmoins, même à l'aide de ces chiffres grossièrement surfaits, on n'arrivait qu'à une majorité de moins de 1,100 pour la foi « réformée » parmi les naturels de tout l'Ouest, à l'exclusion du nord où, en dépit des quelques défections que nous avons enregistrées, les catholiques formaient encore l'immense majorité parmi les sauvages. Les chiffres officiels pour les diocèses de Saint-Boniface et de Saint-Albert, ainsi que pour le vicariat apostolique de la Saskatchewan, donnaient 7,951 Indiens catholiques contre 9,040 protestants.

Et pourtant, dans ce même territoire il n'y avait alors que trois agents catholiques chez les sauvages, tandis que vingt-quatre autres professaient la religion protestante sous l'une ou l'autre de ses différentes formes. Cette immense disproportion dans le nombre des fonctionnaires qui avaient la charge des Indiens rendait ceux qui parmi eux étaient protestants d'autant plus osés dans leurs tracasseries journalières.

Humainement parlant, le seul espoir solide des missions catholiques chez les Pieds-Noirs consistait alors dans l'éducation de la jeunesse. La plupart

3. *Missions des Oblats de Marie Immaculée*, vol. XXXIII, pp. 280-81.

des adultes de cette tribu qui n'avaient point encore été convertis paraissaient à l'épreuve des charmes du christianisme; mais l'on fondait les plus grandes espérances sur des écoles où leurs enfants pourraient être formés à la vie et aux pratiques de cette religion.

Sans compter l'école industrielle de Dunbow, fondée depuis longtemps ainsi que nous l'avons vu, une école du jour avait été inaugurée dès le commencement de la mission des Piéganes, en 1881; mais elle n'avait pu fonctionner régulièrement que depuis 1886, sous la direction du P. Legal. Vers la même époque, le P. Doucet avait aussi son école du jour à la Traverse des Pieds-Noirs (Blackfoot Crossing). Ces deux dernières étaient appelées à se transformer en écoles-pensionnats.

En 1889, le P. Legal rendit aux Gens-du-Sang un service analogue, en dotant leur réserve d'une maison-école à la nouvelle mission qui avait été établie à environ six milles à l'ouest de la première résidence du prêtre, sur cette réserve. C'était un bâtiment convenable de 30 pieds sur 28, divisé en sept pièces dont la plus grande servait de classe. Il fut d'abord aidé dans cette œuvre par des instituteurs laïques, que remplacèrent les sœurs grises de Nicolet. Le F. Barreau, O. M. I., assistait aussi le directeur de cette mission.

Au cours de 1894, ce même père obtint du gouvernement fédéral quelques secours pour organiser une nouvelle école du jour chez les Gens-du-Sang, à quel-

ques milles seulement de la mission, pour protéger un village où les ministres protestants menaçaient de s'établir. Cette école fut aussi confiée aux sœurs de Nicolet.

Le nouveau genre de vie auquel les exigences de la civilisation avaient condamné les fiers Pieds-Noirs, en les confinant dans des réserves à limites bien déterminées et en les forçant, par suite de la disparition du buffle, à se nourrir plus ou moins comme les blancs, avait eu les effets les plus désastreux sur la constitution de ces indigènes naguère encore si virils et si sains de corps et d'esprit. En conséquence, le sang s'était appauvri chez eux, et ils étaient devenus sujets à des maladies comme la tuberculose et les scrofules qu'ils connaissaient à peine avant l'arrivée des blancs. Emus de cet état de choses, les PP. Legal et Lacombe voulurent au moins assister de tout leur pouvoir ceux qu'on pouvait regarder comme les victimes indirectes de l'intrusion d'une race étrangère chez eux. Le P. Lacombe réussit par ses démarches à Ottawa à intéresser le gouvernement à ce projet. Les fonds nécessaires à la construction d'un hôpital furent obtenus, et la bâtisse qui devait en être le siège fut élevée d'après les plans et sous la direction du P. Legal, qui dut pourvoir au transport des matériaux de McLeod et de Lethbridge et surveiller tous les travaux. Il y avait un corps principal de bâtiment à deux étages de 36 pieds carrés, avec dépendances en arrière, puis une grande salle de 36 pieds sur 30,

haute et bien ventilée, qui était divisée en deux parties et pouvait recevoir une vingtaine de malades.

Cet hôpital était probablement le premier du genre. Il ne devait être inauguré que dans l'été de 1903. Le P. Legal avait profité de l'occasion où de nombreux ouvriers étaient sur la réserve pour faire monter la charpente d'une jolie petite église, qu'il termina lui-même avec l'aide du F. Barreau. Cette église avait déjà son clocher qui ne devait pas rester longtemps sans voix.

Pour trouver des religieuses qui prissent charge de l'hôpital, il fallut frapper à bien des portes. Sur les instances du P. Lacombe, le vénéré Mgr Gravel, alors évêque de Nicolet, voulut bien accorder à l'institution naissante quelques-unes de ses sœurs grises, qui entreprirent cette œuvre avec un dévouement et une abnégation qui ne se sont jamais démentis.

Leur tâche était certainement des plus ingrates: sans aucune connaissance de la langue indienne, elles devaient soigner toutes sortes de gens, panser toutes sortes de plaies et vivre dans l'atmosphère viciée qui accompagne d'ordinaire la présence du scrofuleux et en général tout sauvage en mauvaise santé, quand elles n'avaient pas à braver les nuages de fumée dont ces gens sont coutumiers tant que la maladie ne les a pas complètement terrassés. Cependant il faut dire que les Indiens témoignèrent beaucoup de respect pour ces saintes femmes de la

prière, qu'ils regardaient presque comme des êtres d'une nature supérieure.

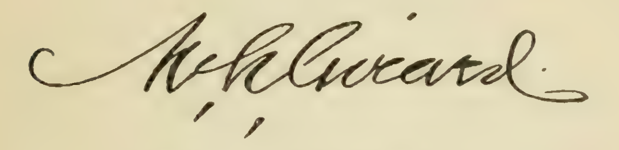
Retournant à des quartiers plus attrayants, pour la nature humaine, nous pouvons maintenant contempler l'érection d'une nouvelle église pour la paroisse de l'Immaculée Conception à Winnipeg et le commencement d'une cathédrale à Prince-Albert. La pierre angulaire de la première fut bénite par Mgr Taché le 8 mai 1892, et l'église fut ouverte au culte le 17 mars de l'année suivante. C'est le coquet édifice qu'on remarque aujourd'hui dans les environs de la gare du Canadien-Pacifique.

La première pierre de la cathédrale de Prince-Albert fut posée le 22 mai 1892 par le même prélat accompagné d'une assemblée brillante de dignitaires ecclésiastiques de l'Est, parmi lesquels nous pouvons citer Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, et Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières, ainsi que le nouveau prélat du Grand-Nord, Mgr Grouard. L'édifice sacré était de brique sur des fondations de pierre, et mesurait 96 pieds sur 50.

Un autre événement de nature consolante fut la tenue du Congrès national et l'adoption des énergiques protestations contre les lois scolaires du Manitoba dont nous avons déjà parlé. Même alors la joie ne fut pas sans mélange pour les catholiques : son président, le sénateur Girard, mourut à Saint-Boniface le 12 septembre 1892, presque immédiatement après avoir protesté contre les mesures de

spoliation dont l'effet continuait à se faire sentir dans cette province.

Marc-Amable Girard était l'un des plus remarquables membres de la phalange de laïques éminents dont Mgr Taché s'était entouré après les troubles de 1869-70 [4]. M. Thomas-A. Bernier fut nommé, le 26 octobre 1892, pour occuper son fauteuil au sénat du Dominion.



Signature du sénateur Girard

Une autre nomination que l'archevêque de Saint-Boniface hâtait de tous ses vœux était celle d'un coadjuteur qui partageât avec lui le fardeau de l'administration de son immense diocèse. Ainsi que nous l'avons vu, son désir était d'avoir un Oblat pour successeur; mais, après les longues hésitations de l'autorité générale de sa congrégation, ses instances avaient abouti à un refus dont les malentendus passés étaient sans doute partiellement responsables. La visite du P. Martinet les ayant fait dis-

4. Il était né à Varennes, province de Québec, le 25 avril 1822, et avait fait ses études au collège de Saint-Hyacinthe en même temps que le futur archevêque de Saint-Boniface. Il était maire de sa paroisse natale lorsqu'en 1870 celui-ci le porta à émigrer au Manitoba. Nos lecteurs ont une idée du rôle honorable qu'il y joua.

paraître, Mgr Taché se reprit à espérer et entama de nouvelles négociations à ce sujet.

Cette fois ses efforts furent couronnés de succès.

En tant qu'il dépendait du général des Oblats, le P. Langevin, alors à Ottawa, lui fut cédé avec permission de le présenter aux autorités romaines pour le poste de coadjuteur avec droit de future succession. Il devait partir aussitôt que possible pour le Manitoba, dans le but d'y exercer d'abord les fonctions de vicaire des missions parmi les siens et de se faire connaître de ses futurs diocésains. Mais, juste au moment où les négociations du prélat aboutissaient, survint la nouvelle de la mort du Révérendissime P. Fabre, qui était arrivée le 26 octobre 1892. Un des résultats de ce contretemps fut que le P. Langevin resta à Ottawa en attendant l'élection d'un nouveau supérieur général.

Le choix du chapitre tomba sur le R. P. Louis Soullier, qui fut élu le 11 mai 1893. Le 1er juillet suivant, le P. Langevin arrivait à Winnipeg avec le titre de supérieur de la maison Sainte-Marie et de vicaire de tous les Oblats sous la juridiction ecclésiastique de Mgr Taché.

C'était là une précieuse acquisition pour l'Eglise du Nord-Ouest. Elle venait s'ajouter à une autre que le Manitoba avait faite dans la personne d'un Oblat irlandais qui, jeune alors, n'a pas depuis paru destiné à vieillir et qui, par son inaltérable bonne humeur, non moins que par son zèle, devait bientôt devenir l'idole de ses compatriotes, et de tous ceux



LE Rme P. FABRE, O. M. I.

qui le connaissaient. Nous avons nommé le P. Cornélius O'Dwyer qui, arrivé à Winnipeg le 26 septembre 1892, devait pendant un grand nombre d'années seconder le curé de Sainte-Marie dans l'administration de sa paroisse.

Mais la joie causée par ces additions aux rangs du clergé régulier fut peu après tempérée par un accident qui eut les conséquences les plus fâcheuses pour l'un de ses vétérans. Après 45 ans de missions et d'autres services dans l'Ouest, le P. Maisonneuve, qui depuis longtemps était affligé d'une surdité à peu près complète, fut tamponné par un train le 12 juillet 1893, et en mourut le 28 du même mois. Malgré son âge et ses infirmités, le défunt remplissait les fonctions de procurateur, ou homme d'affaires, du diocèse de Saint-Boniface, ainsi que du vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie. C'est lui qui faisait toutes les emplètes pour les missions de ce dernier et les envoyait à destination. Son poste était donc loin d'être une sinécure. Il y fut remplacé avec avantage par le P. Joseph-U. Poitras, O. M. I., qui arriva à Saint-Boniface le 8 octobre 1893, après s'être activement employé à des œuvres similaires dans l'Est. Il avait bâti à Mattawa, où il était supérieur, une superbe église avec presbytère: il possédait donc les qualités requises pour s'acquitter dignement de ses nouvelles fonctions.

Mgr Taché n'était pas le seul prélat de l'Ouest dont le champ apostolique fut alors visité par l'impitoyable moissonneuse qu'est la mort. Au commen-

cement de 1893, Mgr Grandin avait été surpris au delà de toute expression d'apprendre le décès, arrivé le même jour (10 janvier), de vétérans comme les PP. Alexis André et Victor Bourgine. Le premier expira à Calgary et le second à Saint-Albert. L'un et l'autre avaient eu une carrière des plus remplies parmi les Peaux-Rouges et les blancs et des regrets universels les suivirent dans la tombe.

CHAPITRE VIII

—

MORT DE MGR TACHÉ

1892-1894

Pendant que des pionniers parmi les missionnaires allaient ainsi recevoir la récompense due à leurs travaux, de jeunes recrues s'efforçaient de marcher sur leurs traces. L'un d'eux, le P. Camille Lefebvre, pénétrait même jusqu'aux plages glacées de la mer Polaire. Au cours de 1892, ce jeune père était stationné à la mission du Saint Nom de Marie, sur la rivière Plumée, d'où il desservait les aborigènes de ces régions hyperboréennes. Ayant entendu parler de la prochaine visite d'un ministre protestant aux Esquimaux, il s'embarqua pour la Côte le 22 juillet 1892, dans l'*oumiak* (canot en peau de baleine) d'un chef nommé Toréatsiark, ou les Yeux Croches.

Les Esquimaux étaient loin d'être chrétiens, et le voyage qu'il fit alors en leur compagnie lui permit de toucher du doigt le misérable sort de la femme dans la société païenne. Parlant de son embarcation, le missionnaire écrivait : « J'occupais la place d'honneur à côté de mon père adoptif ; les chiens avaient la deuxième place, puis venait celle des femmes. Ce

n'est pas sans raison que celles-ci sont placées les dernières, puisque c'est à elles qu'est réservée la lourde charge de manier les grosses rames du matin au soir[1] ».

Après avoir descendu la rivière Plumée, le petit parti entra dans le Mackenzie, puis, le 30 juillet, atteignit le village esquimau, situé sur une île dont un côté se baignait dans les eaux du grand fleuve arctique, tandis que l'autre était caressé par les vagues de l'océan Glacial. Les naturels étaient en liesse, par suite de la capture d'une quinzaine de baleines blanches. C'est dire que le missionnaire en fut bien reçu.

Il y avait une semaine qu'il essayait d'instruire ses ouailles plus ou moins volontaires lorsque parut le canot du ministre. Les Esquimaux ne s'étaient jusque-là montrés rien moins qu'avides d'instruction religieuse; mais l'arrivée du prédicant les mit en demeure de se prononcer pour ou contre lui. Ils se décidèrent en faveur du prêtre, et lui demandèrent même de leur parler de « l'Homme crucifié » dont il portait l'effigie à la ceinture. Le P. Lefebvre accéda à leur requête autant que sa connaissance limitée de leur langue le lui permit. Mais quand vint la question de baptiser les enfants, aucun d'eux ne lui fut présenté.

Puis lorsque, le 15 août, les Esquimaux commencèrent à se disperser à la recherche du renne et

1. *Missions des Oblats de Marie Immaculée,* vol. XXXII, p. 168.

des animaux à fourrure, le missionnaire vit surgir devant lui une difficulté qui n'est que trop connue de ses collaborateurs dans le champ des missions indiennes, et que pour cette raison il nous paraît bon d'exposer en détail.

On lui annonça que personne n'avait l'intention de remonter jusqu'au fort sur la rivière Plumée. Le voilà donc sans aucun moyen de retourner chez lui, un étranger échoué sur une île solitaire de la mer Glaciale qui allait dans quelques jours redevenir un parfait désert. Que devait-il faire? Qu'allait-il devenir? Soudain, il se rappela qu'à environ trente milles en amont du fleuve quelques Loucheux se trouvaient campés: s'il pouvait seulement trouver quelqu'un pour le mener à eux! Par bonheur il apprit alors que des Esquimaux devaient remonter le fleuve au moins jusque-là; il s'embarqua avec eux, mais, arrivé au campement des Loucheux, il fut consterné de s'apercevoir que ces sauvages n'étaient plus là.

A force de cajoleries et de bonnes paroles, et surtout en offrant un prix exorbitant, il parvint à s'assurer les services d'une famille esquimaude — ces aborigènes ne voyagent jamais seuls.

C'était le 19 août.

Aux anxiétés des jours précédents succédaient maintenant la joie de l'espérance dans le cœur du pauvre missionnaire; mais ni l'une ni l'autre ne fut de longue durée. Le 20, le P. Lefebvre s'était levé frais et dispos: il était heureux, puisqu'il allait

enfin partir pour son humble foyer où l'appelaient des affaires pressantes. Mais il avait compté sans son hôte.

— A moins que tu n'ajoutes tant au prix convenu, je ne partirai point, lui déclare maître Esquimau.

Le prêtre est à sa merci; que peut-il faire sinon de céder, tout en protestant, et de supplier l'homme des glaces de partir au plus vite? Mais celui-ci n'est pas si pressé.

— Nous ne partirons que demain, dit-il.

Le lendemain, c'est encore la même histoire. Le missionnaire doit attendre jusqu'au 24. Puis, après deux jours de voyage accompli le plus nonchalamment possible, l'Esquimau juge qu'il a bien gagné un bon repos, d'autant plus qu'une petite brise commence à rider la surface du fleuve. C'en était trop: le P. Lefebvre était maintenant à bout de patience et parfaitement dégoûté de son homme.

— Puisque, lui dit-il alors, tu n'as évidemment pas l'intention de me mener au fort, je vais m'y rendre à pied.

Là-dessus, protestations bruyantes du rusé Esquimau, qui s'attend probablement à recevoir une nouvelle augmentation de salaire.

— Quoi! s'écrie-t-il, parcourir à pied une pareille distance sans aucun sentier? Tu n'y penses pas: il n'y a pas d'homme au monde qui puisse le faire. N'oublie donc pas que le fort est encore très loin, très loin.

Mais le prêtre avait appris par expérience qu'il

ne pouvait compter sur un homme si inconstant et si vénal. C'est pourquoi avec six maigres poissons, deux livres de farine et de la viande sèche pour un repas, le P. Lefebvre quitte son serviteur infidèle, et s'achemine vers le fort, à quelque 150 milles de là.

Impossible de décrire avec quelque degré d'exactitude les difficultés de la route qu'il avait à suivre. Elle consistait tout simplement dans le bord de la rivière, escarpé et hérissé de toutes sortes d'obstacles, quand il ne devait point se frayer un chemin au travers d'épais taillis de saules et franchir des ravins au fond desquels coulait quelque affluent du fleuve. Le missionnaire aurait certainement succombé à la fatigue s'il n'eut, par la plus grande des chances, rencontré après un jour de marche une tente de Loucheux, dont les habitants furent d'abord tentés de le prendre pour un revenant et qui consentirent à le ramener chez lui, par sentiment du devoir autant que pour protester contre l'inhumanité des Esquimaux.

Une différente épreuve affligeait alors le P. Bonnald, le vétéran des missions du Cumberland. Tous les campements des Indiens protestants dans cette région répétaient à l'envi qu'il avait perdu la raison et que, se défaisant de sa croix et de son habit religieux, il s'était enfui dans la direction des « grands pays », c'est-à-dire de l'Europe. Ses propres ouailles dans les parties éloignées de son district furent momentanément déçues et immensément mortifiées en

apprenant cette nouvelle, qui n'était probablement due qu'à l'impossibilité dans laquelle se trouvaient ses adversaires de lui tenir tête — l'erreur vaincue n'a souvent d'autre ressource que la calomnie.

La vérité ne fut pas plutôt connue que les Indiens furent eux-mêmes envahis par une épidémie qui ne tarda pas à les décimer. Le 8 novembre, Bonnald reçut un rouleau d'écorce de bouleau sur lequel était écrite en caractères syllabiques, une lettre dont voici la traduction :

Signature du P. Bonnald

« Mon chef de la prière et père en Dieu, j'ai le cœur brisé de ne point te voir ; mes yeux coulent jour et nuit en pensant que je ne te verrai plus sur la terre. Quel dommage pour mon âme que tu ne sois pas ici pour la laver et la purifier par ta prière ! Tu m'as vu bien malade le printemps passé ; j'étais mieux quelque temps après, et maintenant, quoique malade encore, j'espère en Dieu. Adieu, mon père, je baise ta main qui m'a souvent béni et a placé Jésus sur ma langue. Je ne pense pas avoir encore perdu Jésus. J'espère de sa bonté qu'il va me garder avec lui. Prie pour moi beaucoup. Moi qui

t'écris, je suis un pauvre mauvais chien. John Bighetti[2]. »

D'autres scènes nous attendent au lac Athabaska et dans la vallée du Mackenzie. Là un progrès matériel qui a revêtu une forme tout à fait inespérée essaie timidement de s'introduire parmi les établissements catholiques. Jusqu'alors un des principaux inconvénients du nord et la plus grande source de dépenses pour ses pauvres missions avait été les sommes exorbitantes qu'il leur fallait payer pour les frais de transport. Un fonctionnaire entreprenant de la compagnie de la baie d'Hudson, en même temps qu'un grand ami des missionnaires sans en partager les croyances, M. Roderick Macfarlane, avait réussi à introduire la vapeur comme force motrice sur les grands lacs septentrionaux et leurs principaux affluents. Mgr Grouard pensa qu'avec des moyens pécuniaires adéquats il pourrait en faire autant et par là diminuer considérablement les dépenses. Ayant reçu en Europe des aumônes qui lui avaient permis d'acheter le mécanisme d'une scierie dont le besoin se faisait grandement sentir au lac Athabaska, il conçut l'idée de le faire servir à actionner un petit bateau à vapeur. Le F. Lavoie l'aida à mettre ce projet à exécution; mais, après un essai le long du déversoir du lac, il devint évident que le moteur n'était pas de force à résister à un courant si rapide. Aidé par de généreux bienfai-

2. *Ibid., ibid.*, p. 51.

teurs, le prélat se procura des machines plus puissantes et finit par réussir dans son entreprise, épargnant par là chaque année des sommes considérables à ses missions.

Sur un autre cours d'eau, la rivière la Paix, où il avait lui-même travaillé à remettre tout sur un bon pied, Mgr Grouard avait alors un auxiliaire qui devait plus tard lui apporter son concours dans une sphère plus élevée. C'était le R. P. Célestin Joussard, qui travaillait dans ses missions depuis une douzaine d'années et dirigeait alors à la satisfaction de tous celle du fort Vermillon.

Pendant ce temps, le vétéran qu'était Mgr Clut souffrait tellement qu'on crut nécessaire de l'envoyer subir un traitement dans l'Est. Il quitta ses chers sauvages au milieu de la manifestation de la plus sincère désolation, circonstance qui prouve que la reconnaissance n'est pas si étrangère qu'on le dit à la constitution indienne.

Plus illustre encore était alors un autre patient. Par suite de l'âge et de ses travaux passés, et aussi en conséquence de l'anxiété que lui causait le sort de ses écoles, non moins que des ravages d'une maladie dont il lui répugnait d'admettre la présence dans sa personne, la vie de Mgr Taché était devenue un véritable martyre. Et pourtant, en attendant la nomination d'un coadjuteur, son activité continuait et sa vitalité paraissait avoir conservé toute sa vigueur. Il ne pouvait plus voyager en voiture, il est vrai; mais il profitait parfois des avantages mis

à sa portée par les progrès modernes. C'est ainsi qu'il put visiter, sur la ligne du Canadien-Pacifique, la ville naissante de Brandon, où il bénit, le 14 mai 1893, une modeste église pour les catholiques de la place.

Puis il se rendit, le 31 juillet suivant, à Somerset, pour y encourager les travaux des religieux qui étaient à la tête de la paroisse de Saint-Léon, les Chanoines Réguliers qui remplaçaient M. Bitsche, décédé le 16 mars 1892.

Le 22 septembre 1893, Mgr Taché nommait successeur de M. Pierre Pelletier à Labroquerie l'abbé Alexandre-R. Giroux, qui était dans l'Ouest depuis le mois de février 1891, et avait occupé le poste de vicaire à la cathédrale jusqu'en avril 1893. Saint-Joachim de Labroquerie comptait alors 62 familles, dont 52 étaient canadiennes-françaises, 7 métisses, 2 françaises et 1 belge [3]. Le nouveau curé devait, l'année suivante, se construire un presbytère de dimensions convenables, en bois revêtu de briques à l'extérieur.

Au printemps de 1894, Mgr Taché fut charmé de recevoir son supérieur général, le Révérendissime P. Soullier, accompagné du T. R. P. Antoine, provincial du Canada, dont le passage en Amérique donna lieu à une série de fêtes, de grandes récep-

3. Cette paroisse compte aujourd'hui 128 familles, dont 10 sont polonaises, 6 françaises, 5 métisses, 3 belges et 104 canadiennes-françaises. Les Polonais ne parlant ni le français ni l'anglais, ne peuvent guère être considérés comme une grande addition à l'effectif de la paroisse.

tions publiques dans les villes, et, dans l'intimité de la famille, de précieuses conférences entre le père et les enfants. Le général arriva à Saint-Boniface le 28 avril, et il ne quitta l'archevêque pour l'Extrême-Ouest et la Colombie que le 15 mai suivant. Le grand Oblat qu'était Mgr Taché avait vu et apprécié le nouveau chef de sa famille religieuse: il pouvait dès lors entonner son *Nunc dimittis*.

De fait, on aurait dit qu'il avait simplement attendu l'issue de cette visite pour quitter un monde qui ne lui avait pas toujours accordé cette mesure de justice à laquelle il avait droit. Quatre jours après l'arrivée du P. Soullier, l'archevêque se sentit si fatigué et si malade qu'il se retira au couvent des sœurs grises pour s'y faire soigner. De là il alla, le 8 juin, assister au service anniversaire célébré à la cathédrale pour son vénéré prédécesseur. Il ne devait point revoir vivant l'intérieur de cet humble temple qu'il avait lui-même élevé trente-deux ans auparavant.

Une maladie qui ne pardonne point, la pierre, le conduisait lentement, mais sûrement, à la tombe. Il ne put pourtant se résoudre à subir le traitement requis en pareil cas jusqu'à ce que la douleur eut eu raison de ses répugnances. Le 18 juin, il fut examiné par les hommes de la science, qui jugèrent une opération immédiate de toute nécessité. Celle-ci parut d'abord avoir réussi; mais la fièvre survint, et cette circonstance, jointe à son âge et à l'état de préoccupation dans lequel les troubles scolaires re-

tenaient son esprit, fit prévoir un dénouement fatal à brève échéance.

Mgr Grandin se trouvait journellement au chevet du malade avec les PP. Langevin et Allard, M. Messier et d'autres prêtres. Le 20 juin, son ancien coadjuteur lui donna le Saint Viatique en présence d'un clergé nombreux, séculier aussi bien que régulier. Deux jours plus tard, après avoir renouvelé sa profession de foi et récité la formule de son oblation, le premier archevêque de Saint-Boniface, le plus grand Canadien de l'Ouest, Mgr Alexandre-Antonin Taché, Oblat de Marie Immaculée, rendait son âme à Dieu, à l'âge de près de 71 ans, un peu après 6 heures du matin, le 22 juin 1894.

Sa mort fut le signal de lamentations universelles. Cinq jours durant, sa dépouille mortelle fut visitée par une foule interminable de personnes, parmi lesquelles on estime qu'environ 15,000 protestants devaient se trouver. Ses funérailles eurent lieu le 27 du même mois, en présence de quatre évêques, du lieutenant-gouverneur de la province, de deux de ses ministres, de plusieurs juges et de nombreux fonctionnaires du gouvernement. Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, prononça son oraison funèbre en anglais et Mgr Laflèche, qui avait autrefois refusé pour cause de santé le poste occupé par le défunt, en chanta les louanges en français.

Aux éloges des hommes d'Eglise la presse non-catholique du Manitoba ajouta sa voix puissante. Amis et ennemis furent unanimes à reconnaître la

grande perte que l'Ouest canadien faisait par sa disparition du théâtre de ses nombreuses luttes pour ce qu'il concevait être le droit et la justice.

« Il ne peut être remplacé », déclarait le *Free Press* dans un article de cinq colonnes. « La vie d'un tel homme se termine toujours trop tôt. Pourtant ceux qui sont dans le deuil diront de lui : « Puissé-je « mourir de la mort du juste, et que ma fin soit sem- « blable à la sienne !... » La bienveillance avec laquelle il recevait les étrangers ne pouvait être surpassée. Même au milieu des controverses, ses adversaires les plus déterminés n'avaient aucunement lieu de se plaindre des sentiments qu'il leur manifestait. Ses convictions étaient vives et grande était l'habileté avec laquelle il les soutenait ; mais sa manière d'écrire était de nature à dissiper plutôt qu'à exciter l'amertume... Il ne lui a point été donné de voir s'accomplir tout ce qu'il désirait ; mais il pouvait se rendre le témoignage qu'il n'avait rien négligé [4]. »

Cette dernière remarque a trait à la fameuse question des écoles. Le *Nor'wester* (aujourd'hui le *Telegram*) publiait le jour même de la mort de Taché un long article de fond encadré d'épaisses lignes de deuil, au cours duquel la grande figure du défunt était considérée à un différent point de vue. Il disait entre autres choses :

« Il nous apparaît plutôt comme un homme du

4. *The Daily Free Press*, 23 juin 1894.

monde que comme un religieux, et, le regardant à ce point de vue, nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer notre admiration pour le défunt archevêque. Il y a peu de gens qui possèdent une aussi grande bonté naturelle, et il y en a encore moins qui soient plus honnêtes et plus droits dans leurs relations avec leur prochain. Pour ceux qui l'ont connu, il ne peut y avoir qu'une opinion sur lui, et c'est qu'il était la bonté même. »

Puis, en venant à la question qui préoccupait tous les esprits, le même journal continuait ainsi :

« Les adversités des dernières années furent trop pour sa nature délicate, et le prélat âgé, bien que toujours ouvert à l'espérance, déclina lentement sous le poids de la confiance trahie par les autres... Quand nous contemplons en esprit ce grand homme qui était en même temps si bon, nous nous arrêtons comme étonnés, et ne pouvons que rendre témoignage à la carrière sans tache qui fut la sienne [5]. »

Même le *Tribune* se crut obligé de déposer son tribut d'éloges sur la tombe du grand archevêque. « Par cette mort », disait ce journal, « le genre humain a perdu un grand ami et l'Eglise qu'il aima tant un fidèle serviteur. De bien des manières l'absence de Mgr Taché sera vivement sentie par nos concitoyens, car il était un ami personnel, un conseiller et un guide pour un grand nombre qui ont appris à l'aimer... En présence de tout ce qui était

5. *The Daily Nor'Wester*, 22 juin 1894.

mortel dans ce prélat distingué, toute différence d'opinion est écartée, et il est impossible de discerner autre chose que le souvenir d'une vie bien remplie, d'une vie utile et faite de sacrifices pour la cause de Dieu... Il est mort sur le champ de bataille, l'épée à la main et ceint de son armure [6]. »

Cette dernière phrase fait également allusion aux incessants labeurs de l'éminent homme d'Eglise, surtout à ceux qui furent dus à sa plume et à son désir de promouvoir les intérêts de l'éducation chrétienne. Car Taché avait une plume qui était remarquable par son atticisme, sa logique inexorable et la délicatesse avec laquelle il exprimait les sentiments les plus secrets de son âme. Il écrivait en français, et l'on peut affirmer sans se tromper que, bien qu'il subit l'influence de son milieu, peu de ses compatriotes lui étaient supérieurs, même au point de vue du style.

L'écrit auquel le *Tribune* fait évidemment allusion était une défense des écoles catholiques qui parut dans la presse manitobaine et fut même reproduite dans le *Times* de Londres. Ce plaidoyer fut plus tard publié sous forme de brochure, en français et en anglais, sous le titre *Une Page de l'Histoire des Ecoles au Manitoba pendant soixante-quinze ans.* C'est un petit chef-d'œuvre de logique pressée, qui démontre dans 52 pages à doubles colonnes le droit des catholiques à des écoles

6. *The Daily Tribune,* 22 juin 1894.

confessionnelles, et cela par des preuves tirées des sources les plus sûres.

Indépendamment de cette brochure et d'autres dues à des conjonctures politiques, Mgr Taché publia deux ouvrages d'intérêt plus général, dont chacun eut au moins deux éditions. L'un et l'autre furent originairement écrits pour sa famille religieuse et parurent d'abord dans les *Missions de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.* Le premier était une plaquette exquise intitulée *Vingt Années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique,* qui présente au lecteur un exposé fidèle des travaux de ses frères les Oblats dans ce pays entre 1845 et 1865. Il fut, l'année suivante, publié à Montréal sous forme de volume. Le second, intitulé *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique,* après avoir paru en livraisons périodiques, eut en outre les honneurs d'une traduction anglaise. M. H. de Lamothe écrit de cet opuscule qu'il « est très certainement le recueil le plus complet et le plus exact de renseignements hydrographiques, ethnologiques, botaniques, zoologiques, sur cette vaste région, qui ait jamais été publié dans notre langue, et je doute que, parmi les nombreux ouvrages anglais sur le même sujet, il en existe qui lui soient réellement supérieurs [7].

La première édition de ce petit ouvrage parut en 1869. Il fut traduit en anglais l'année suivante, et on le réimprima en français au cours de 1901 [8].

7. *Cinq Mois chez les Français d'Amérique,* p. 267 ; Paris, 1879.
8. Chez C.-O. Beauchemin & Fils, Montréal.

Le lendemain de la mort de Mgr Taché, le principal journal du Manitoba disait que « l'œuvre de celui qui nous a quittés restera toujours comme un monument pour faire honneur à sa mémoire [9] ». On peut dire sans crainte de se tromper que quelques-unes de ses œuvres littéraires resteront; mais il fut avant tout un évêque dans l'Eglise de Dieu, et c'est à ce point de vue qu'il doit être jugé. Lorsqu'il fut ordonné en 1845, il n'était que le sixième prêtre catholique dans les possessions britanniques entre le lac Supérieur et les montagnes Rocheuses. A sa mort, la province ecclésiastique de Saint-Boniface dans le même territoire ne comptait pas moins de 147 prêtres sous 5 évêques, et environ 150 religieuses au lieu des 4 qui étaient venues dans l'Ouest l'année avant sa propre arrivée.

Ce personnel se distribuait ainsi en 1894:

Pour les 21,000 catholiques du diocèse de Saint-Boniface il y avait 31 prêtres séculiers, 36 prêtres réguliers (jésuites et oblats, sans compter 7 moines ou chanoines réguliers), 85 églises et chapelles, 35 paroisses, 1 collège, 1 séminaire avec 8 étudiants, 14 écoles industrielles pour les Indiens, 14 couvents de sœurs grises de Montréal, de Fidèles Compagnes de Jésus et de sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, 2 hôpitaux et 1 monastère de Trappistes.

Le diocèse de Saint-Albert comptait 28 prêtres réguliers (oblats de Marie), 4 prêtres séculiers, 9

9. *The Daily Free Press*, 23 juin 1894.

frères convers oblats, 2 écoles industrielles, 36 écoles paroissiales ou de missions, 3 orphelinats, 4 hôpitaux, 32 sœurs grises de Montréal, 5 sœurs grises de Nicolet, 26 Fidèles Compagnes de Jésus et 5 sœurs de l'Assomption.

Le vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie possédait, outre l'évêque auxiliaire (Mgr Clut), 23 pères oblats et des sœurs grises dans 3 établissements. Celui de la Saskatchewan avait un personnel un peu plus restreint, à savoir 17 prêtres réguliers (tous oblats), 1 prêtre séculier, l'abbé François-Xavier Barbier, qui venait d'y arriver (1894), 7 frères convers et un couvent de sœurs grises de Montréal, ainsi qu'un autre de Fidèles Compagnes de Jésus. La population catholique du nouveau vicariat était estimée à 7,000 [10].

Ces chiffres donnent une idée des merveilleux développements qu'avait pris l'Eglise dans l'Ouest sous la direction de pasteurs aussi sages que zélés tels que, par exemple, celui qu'elle venait de perdre. Comme tout ce qui existe ici-bas, ces pasteurs viennent et disparaissent; mais l'Eglise est immuable et pleine de confiance dans la promesse d'immortalité qui lui a été faite, immortalité que partagent dans une certaine mesure même ses branches d'importance locale. Tout regrettable qu'elle fut, la disparition de Mgr Taché n'était donc après tout

10. V. Appendice F.

qu'un épisode dans sa longue carrière. Un autre pasteur selon le cœur de Dieu n'allait pas tarder à lui succéder, lequel, bien que d'une personnalité différente, n'en allait pas moins poursuivre le même but, donner un merveilleux accroissement aux œuvres de son prédécesseur et en fonder une foule de nouvelles.



Mgr LANGEVIN, O. M. I.

LIVRE IX
LUTTES SCOLAIRES

CHAPITRE I

MGR LANGEVIN ET LA QUESTION DES ÉCOLES

1895-1896

Le P. Allard, O. M. I., qui avait joui d'une manière toute particulière de la confiance du défunt prélat, dont il était le vicaire général depuis nombre d'années, lui succéda temporairement comme administrateur du diocèse. Puis il fut lui-même remplacé au gouvernail par un digne pilote, mais seulement après que les tenants de deux partis distincts en eussent rendu le choix, sinon difficile, du moins plus laborieux que si séculiers et réguliers eussent été unanimes sur ce point.

Un excellent prêtre de Winnipeg était sur les rangs des candidats et comptait de nombreux adhérents; mais Rome jugea que les préférences du vénéré défunt, qui s'y entendait en hommes, ne pouvaient être négligées. En conséquence, le P. Louis-Philippe-Adélard Langevin, O. M. I., fut nommé

archevêque de Saint-Boniface le 8 janvier 1895. Le 19 mars suivant, il fut solennellement sacré par Mgr Fabre, archevêque de Montréal, assisté de NN. SS. Duhamel et Grandin, en présence d'un vaste concours de peuple et de prêtres. Parmi le clergé pré-

Veuillez croire, mon cher père, à tout mon dévouement en N. S. et M. I.
+ Adélard
o. m. i.
arch. de
St Boniface

Autographe de Mgr Langevin

sent, nous devons mentionner l'archevêque de Québec, les évêques de Trois-Rivières, Nicolet, Valleyfield et Ogdensburg (ce dernier siège était dans les Etats-Unis), ainsi que le coadjuteur de Saint-Hyacinthe et l'abbé mitré d'Oka.

Le nouveau prélat était le fils du notaire Fran-

çois-Théophile Langevin et de Marie Racicot, dont le frère fut longtemps l'auxiliaire de l'archevêque de Montréal. Il naquit le 24 août 1855 à Saint-Isidore de Laprairie, dans ce qui était alors le diocèse de Montréal, et fit de brillantes études au séminaire de cette ville. Avant son ordination, il entra dans la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, et prononça ses vœux perpétuels le 25 juillet 1882. Cinq jours après, 30 juillet, il était ordonné prêtre, après quoi il occupa dans son institut différents postes, dont le dernier, immédiatement avant son départ pour l'Ouest, avait été celui de directeur du grand séminaire d'Ottawa.

Il nous faut bien admettre au début que, humainement parlant, la position du nouvel archevêque n'était guère enviable. Le fait de succéder à un homme d'une éminence comme celle qui avait fait aimer et respecter de tous le grand prélat, homme d'Etat et patriote qu'était Mgr Taché suffisait à lui seul pour rendre difficile la position de celui qui allait occuper sa place. Mais il y avait en outre l'épineuse question des écoles, qui passionnait plus que jamais l'opinion publique et que l'opiniâtreté des gouvernants manitobains allait rendre à peu près insoluble.

Une solution satisfaisante paraissait pourtant alors aussi certaine que possible. Après la décision contraire aux intérêts catholiques qu'avait rendue la Cour Suprême du Canada, qui se croyait liée par le jugement de nature identique qui était précé-

demment émané du Conseil Privé, le cas avait été présenté sous un nouveau jour devant ce dernier tribunal. L'Hon. Edward Blake en était alors chargé et avait pour le seconder un homme très capable et épris de la justice, M. John Ewart, qui avait déjà été d'un immense secours à la minorité catholique. Par l'exposition claire et précise de la situation faite à celle-ci par la loi de 1890, le Conseil Privé fut convaincu que cette minorité avait des griefs très réels, auxquels le parlement du Canada était tenu de faire droit, si la législature du Manitoba refusait de lui rendre justice. Il rendit donc jugement dans ce sens et dit entre autres choses :

« Que l'on compare la position des catholiques romains avant et après les lois dont ils appellent. Avant que celles-ci fussent adoptées, il y avait des écoles confessionnelles, dont la direction était entre les mains des catholiques romains, qui avaient la faculté de choisir les livres dont on devait se servir et de déterminer le caractère de l'enseignement religieux. Ces écoles recevaient leur quote-part des fonds perçus pour les écoles par suite de la taxation de toute la province, et l'argent réalisé pour cette fin par les impôts locaux, en tant qu'il s'appliquait aux catholiques, servait uniquement à l'entretien des écoles catholiques.

« Quelle est la position de la minorité catholique sous les lois de 1890 ? Elle doit compter entièrement pour leur entretien sur les contributions de la population catholique romaine, tandis que les taxes qui

servent au soutien des écoles en vertu du statut tombent aussi bien sur les catholiques que sur les protestants. De plus, tandis que les habitants catholiques peuvent toujours être imposés pour des fins scolaires, le produit de ces impôts n'est plus destiné en aucune manière au soutien des écoles catholiques, mais sert à maintenir des écoles qu'ils regardent comme n'étant pas plus appropriées à l'éducation des enfants catholiques que si elles étaient distinctement protestantes dans leur nature. »

Cet important jugement fut rendu le 29 janvier 1895, c'est-à-dire vingt-et-un jours seulement après la nomination du P. Langevin au siège archiépiscopal de Saint-Boniface. C'était apparemment de bon augure; mais les persécuteurs du Manitoba étaient loin de désarmer. De fait, le 14 février suivant, le gouvernement de cette province lançait un défi public à l'autorité impériale en faisant dire au lieutenant-gouverneur dans son discours du trône: « Que le gouvernement fédéral demande ou non que cette loi soit modifiée... ce n'est point l'intention de mon gouvernement de se désister en aucune manière de sa détermination de soutenir le présent système, » et la législature vota un ordre du jour dans ce sens.

Ce refus n'empêcha pas le gouvernement fédéral de faire son devoir. Le parti conservateur était alors au pouvoir à Ottawa, et Sir McKenzie Bowell en était le chef. Le 21 mars 1895, après avoir entendu les avocats des deux parties, ce gouvernement

ordonnait aux autorités du Manitoba d'avoir à faire droit aux demandes des catholiques sous peine de s'exposer au danger d'être « dépouillées pour toujours dans une très grande mesure de leur autorité, et d'établir par là dans la province un système scolaire qui ne pourrait être changé ou aboli par aucun corps législatif du Canada ».

Mais, vers la mi-juin, le gouvernement Greenway répondait qu'il « ne pouvait assumer la responsabilité de mettre à exécution les termes de la loi remédiatrice » proposée par les autorités fédérales.

Les protestants ne se montraient pourtant pas unanimes dans cet injuste entêtement. Le *Nor'-Wester* avait même donné à ce sujet d'excellents conseils aux gouvernants provinciaux. « Mettons de côté », disait-il, « tous les préjugés créés et soulevés depuis quelque temps par certains ministres qui se proclament religieux et qui se laissent conduire par l'intolérance et le fanatisme. Oublions les fulminations de certains démagogues politiques qui ne cherchent qu'à retenir les dépouilles et débris d'un emploi, et pour qui les mots honneur et vérité sont inconnus. »

« Pour l'amour de Dieu et dans l'intérêt de la paix, pour la cause de l'humanité commune, considérons avec calme et réflexion la situation actuelle, et réparons nos torts afin de ne pas nous engager, ainsi que le gouvernement du Dominion, dans une guerre de race et de religion [1]. »

1. Reproduit du *Manitoba* du 10 avril 1885.

De son côté, le nouvel archevêque, qui avait pris pour devise le conseil de saint Paul, *depositum custodi*, « garde le dépôt [2] », s'efforçait de toutes manières — par des communications à la presse, par des sermons, des réponses à des discours de bienvenue, et même par de longs voyages — de promouvoir un changement dans les lois persécutrices. Tout fut inutile. Ceux qui détenaient le pouvoir à Winnipeg se raidirent contre toute idée de conciliation. Il faut admettre aussi que certains catholiques, au Manitoba et dans la province de Québec, eurent alors le grand tort de faire de cette question une question de parti. Un Canadien-français — partant un catholique — l'Hon. Wilfrid Laurier, politicien habile autant qu'orateur distingué, était alors le chef de l'opposition libérale au parlement canadien. Il commençait à faire des promesses qui portaient beaucoup de ses adhérents catholiques à espérer plus de lui que des conservateurs protestants qui étaient au pouvoir à Ottawa.

Cette situation avait probablement pour effet d'enhardir encore le gouvernement provincial à rejeter les offres conciliantes des autorités fédérales qui, en date du 25 juillet 1895, suggéraient un compromis pour remédier à la situation et empêcher toute intervention du gouvernement central. Greenway déclarait, le 21 décembre 1895, qu'il « rejetait positivement et définitivement la proposition

2. I Tim. VI, 20.

d'établir un système d'écoles séparées sous n'importe quelle forme ».

Là-dessus, le gouvernement fédéral introduisit au parlement du Canada (février 1896) un projet de loi remédiatrice qui fut déclaré satisfaisant par les évêques catholiques, et notamment par Mgr Langevin, qui alla jusqu'à envoyer à Sir Charles Tupper, qui venait de succéder à Sir McKenzie Bowell, le télégramme suivant: « Au nom de la minorité catholique du Manitoba, que je représente officiellement, je demande à la Chambre des Communes d'adopter le bill réparateur dans son entier, tel qu'il est aujourd'hui amendé. Cette mesure sera satisfaisante à la minorité catholique, qui l'accepte comme un règlement substantiel et final de la question scolaire, suivant la Constitution. »

De son côté, le P. Lacombe, toujours prêt à se mettre en avant lorsqu'il était question de faire du bien, écrivait le 20 janvier une lettre à M. Laurier dans laquelle il le suppliait comme catholique de ne pas s'opposer au passage de la loi remédiatrice. Mais celui-ci se garda bien de suivre son conseil. Il parla d'enquête, prétendit que la loi proposée n'était pas pratique, demanda le 3 mars 1896 de renvoyer à six mois la considération de ce projet, puis fit de l'obstruction systématique, au point que, comme les conservateurs avaient déjà perdu un temps précieux à se mettre d'accord et qu'il ne restait plus que quelques jours avant l'expiration de la session,

le parlement dut être prorogé avant que la loi eut pu être passée.

Une élection générale devait suivre cette prorogation. A la demande de Mgr Langevin, l'épiscopat canadien conseilla alors aux électeurs catholiques de ne voter que pour les candidats qui se déclareraient en faveur d'une loi remédiatrice. Soit parce que tous les candidats libéraux catholiques de la province de Québec, à l'exception de Laurier et de deux autres, avaient signé l'engagement de régler la question conformément aux droits de la minorité catholique; soit que le peuple canadien eut eu plus de confiance dans un catholique comme Laurier, qui promettait de régler la question dans six mois à la satisfaction de tous, qu'en un protestant comme Sir Charles, qui n'avait pu faire passer la loi remédiatrice; soit enfin que l'électorat de Québec eut été ébloui par la perspective de voir un compatriote à la tête du pays, le gouvernement fut battu le 23 juin 1896, et M. Laurier devint premier ministre du Canada le 8 juillet suivant.

Pendant ce temps, les catholiques du Manitoba gémissaient sous le poids d'une double taxe scolaire. Aucune de leurs écoles ne se rallia complètement au système scolaire préconisé par Greenway et consorts. Dans le but d'obtenir un octroi du gouvernement provincial, quelques-unes s'en approchèrent en prenant des biais lorsque le fardeau devenait trop lourd; mais le nombre de ces dernières fut très restreint. Généralement, les contribuables

préférèrent se priver du subside des municipalités et du gouvernement plutôt que d'accepter la loi de 1890. Puis, l'on établit ce qui fut appelé le Denier des Ecoles du Nord-Ouest, au moyen duquel les catholiques de la province de Québec vinrent généreusement en aide à leurs frères opprimés de l'Ouest, et leur permirent de maintenir leurs écoles tout en payant pour celles des protestants manitobains.

Signature de M. Cherrier

Enfin, en février 1897, l'abbé A.-A. Cherrier qui, comme représentant du collège de Saint-Boniface au Conseil de l'Université et par de nombreux écrits dans le *Northwest Review* et d'autres journaux, avait joué un rôle des plus importants dans la lutte scolaire, fut nommé surintendant des Ecoles catholiques. A ce titre, cet excellent prêtre, qui n'en continuait pas moins à diriger sa paroisse de l'Immaculée Conception, eut à veiller au bon fonctionnement de ces institutions et à la répartition des secours que leur procurait le Denier des Ecoles.

Avant d'exposer l'action du gouvernement Laurier en cette matière, il nous faut maintenant jeter un

coup d'œil sur les développements que prenait alors l'Eglise catholique dans les parties de l'Ouest moins affectées par la législation qui donnait lieu à tant de différends. Sur les frontières du Manitoba, et tout près de celles de la province actuelle de la Saskatchewan, se trouvait le fort Ellice, où le P. Decorby avait fondé une mission. Pour diverses raisons, le Conseil vicarial des Oblats, sous la présidence du R. P. Langevin, avait décidé en 1894 de l'abandonner. Mgr Taché, vivement secondé du P. Decorby, protesta contre cette décision, et, par déférence pour ses objections, l'exécution de cette mesure fut contremandée. En sorte que la mission qu'on avait momentanément crue avoir passé de vie à trépas finit par ressusciter sous le nom bien approprié de Saint-Lazare qu'elle porte aujourd'hui.

La même année (1894), entre les deux branches de la Saskatchewan et non loin de leur jonction, s'inaugurait une institution destinée à rendre au nord des grandes plaines de l'Ouest des services identiques à ceux par lesquels l'école de la Qu'Appelle se signalait dans le sud. Les métis et les blancs de la vallée de la branche septentrionale de cette rivière étaient déjà desservis par des Oblats stationnés à Saint-Laurent, Saint-Louis de Langevin, Batoche et lac Canard, ou Duck Lake. Ces missionnaires ne négligeaient pas les Indiens ; mais rien de particulier ne pouvait être fait pour leurs enfants. A la demande de Mgr Pascal, le gouvernement d'Ottawa consentit à doter son vicariat d'une école in-

dustrielle pour les enfants des sauvages qu'on avait parqués sur plusieurs réserves non loin du village du lac Canard. Au printemps de 1894, le surintendant des Affaires indiennes, M. Hayter Reed, en compagnie de M. McKenzie, agent de la réserve contiguë à ce village, en choisit l'emplacement juste entre ce petit groupe et le lac du même nom.

Le P. Mélasyppe Paquette fut nommé principal de l'institution naissante en mai 1894, et vers la mi-août de la même année il quitta sa mission de N.-D. de Pontmain, au lac Muskeg, pour entrer en fonctions. Il avait avec lui une quinzaine de jeunes sauvages, dont le nombre ne cessa de s'accroître jusqu'à ce que, en 1896, il fut de plus de cent.

Des laïques assistèrent d'abord le principal dans sa tâche; mais, au cours de 1895, ils furent remplacés par des Fidèles Compagnes de Jésus. Ces religieuses, qui acceptaient ce poste par pur dévouement et en contravention avec l'esprit, sinon la lettre, de leurs règles qui les destinent exclusivement à l'instruction, prirent alors la direction du temporel, en même temps qu'elles se chargeaient des filles. Un M. Alex. Vanne avait été le premier instituteur des garçons. Il eut plusieurs successeurs dans cette charge jusqu'en 1900, époque où le F. Joseph-M. Lacroix y fut nommé.

Considérablement plus à l'ouest, sur la ligne du chemin de fer entre Calgary et Edmonton, un des centres de population qui avaient été décorés d'un nom indien par le P. Lacombe, Wétaskiwin, avait

pris suffisamment d'importance pour réclamer les soins d'un prêtre. La première messe y fut célébrée dans une salle privée le dernier dimanche d'août 1894. La population catholique ne se composait pourtant encore que d'environ dix-huit familles, qui étaient presque toutes canadiennes-françaises. Ce poste fut d'abord desservi par l'abbé Louis Poitras, qui y fit bâtir en 1895 une petite église de 30 pieds sur 24. L'année suivante, sa place fut prise par le P. N.-D. Dubois, O. M. I., qui devait veiller sur les intérêts religieux du village jusqu'en 1902 [3].

Au Manitoba, le curé de Lorette ayant trouvé que son église devenait insuffisante pour les besoins croissants de sa paroisse, commença (en 1895) l'érection d'un édifice en brique qui ne devait être terminé que cinq ans plus tard, et allait devenir avec le temps un véritable petit bijou.

Pendant ce temps, au nord-est de cette province, le P. Charlebois déployait toutes les ressources de son zèle en faveur des Cris du district de Cumberland. Du lac Pélican, il rayonnait, à la raquette ou en canot, à la conquête d'âmes qui avaient souvent été flétries par le souffle délétère du protestantisme, et avait parfois la consolation d'en ramener au bercail. Certaines circonstances qui lui faisaient comme toucher du doigt la foi de ses néophytes le conso-

3. Il fut alors remplacé par un Prémontré, le P. J.-F. Van Wetten. Après deux ans de pastorat, le P. L.-C. Walravens, du même ordre, lui succéda. Ce religieux est encore (1912) à la tête de la paroisse. Il bâtit en 1911 une église en pierre et en brique de 60 pieds sur 34, à part du vestibule et du chœur.

laient aussi par moments des déboires inhérents à ce genre de ministère. Il venait, par exemple, d'arriver, au cœur de l'hiver, à l'un des postes sous sa juridiction, et avait été surpris de n'y trouver personne. Même le vieillard qui en gardait la chapelle n'était point là. Mais en entrant dans l'humble édifice, Charlebois trouva un châle suspendu à l'un des soliveaux, et, sur l'autel, une petite lettre en caractère cris qui était ainsi conçue :

« Mon père, ma femme m'a quitté pour aller dans l'autre vie. Mon cœur est trop chagrin ; je ne puis rester ici. Je pars pour aller demeurer plus loin. Je laisse du poisson pour tes chiens. Tu prendras le châle de ma défunte afin que tu pries pour son âme [4]. »

Le 1er avril 1894, ce missionnaire enregistrait le baptême de l'enfant d'une protestante apporté par sa propre mère ; le 6 du même mois, c'était une adulte qui abandonnait l'hérésie pour la vraie foi ; le 15 suivant, il recevait l'abjuration d'un jeune protestant. « C'était », écrivait-il alors, « le treizième [baptême de protestant] depuis le 1er janvier. C'est vraiment consolant. Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est que tous ces nouveaux convertis persévèrent dans de bonnes dispositions. L'un d'eux disait l'autre jour : « Depuis que je suis catholique, « il me semble qu'il fait clair dans mon âme. On me

4. *Missions des Oblats de Marie Immaculée*, vol. XXXIV, p. 146.

« couperait le cou que je ne deviendrais pas protes-
« tant [5]. »

Cependant l'esprit du P. Lacombe, toujours fertile en plans, mûrissait un projet de la plus haute importance pour le bien-être matériel et spirituel de ceux qui, au début, avaient tant fait pour le missionnaire. Frappé de l'état de pénurie et de détérioration morale des métis, provenant de l'envahissement de la race blanche au milieu d'eux, le vénérable missionnaire rêva de les réunir sur une grande réserve, juste au nord de la Saskatchewan, à l'est d'Edmonton. Au cours d'un voyage qu'il fit à Ottawa en 1895, il obtint du gouvernement fédéral la jouissance pour la colonie qu'il projetait de quatre « townships », ou cantons, au lac des Œufs, à l'est du lac la Selle. Puis il lança un appel à ceux des métis qui se trouvaient dans la gêne, ou voulaient améliorer leur position, appel par lequel il les invitait à y venir chercher la paix et une honnête aisance.

Imprimé en trois langues, cet appel exposait franchement les conditions auxquelles les métis devaient souscrire pour profiter des avantages qu'il offrait. Pour prévenir les résultats de l'inconstance et empêcher les spéculations immobilières auxquelles ils auraient pu être tentés de se livrer, il était bien entendu que les terres sur lesquelles on les admettait ne pourraient être ni aliénées ni hypothéquées,

5. *Ibid.*, *ibid.*, p. 165.

le territoire de la colonie toute entière étant simplement prêté par le gouvernement, et devant être géré par une corporation composée en grande partie d'évêques et de missionnaires catholiques. De plus, pour prévenir les désordres dont quelques-uns auraient auparavant pu être coutumiers, toute boisson forte y était interdite, et quiconque en apporterait devait en être expulsé.

En même temps, le vénérable fondateur obtenait le concours d'un prêtre qui devait s'occuper des détails et servir de pasteur à ceux qui accepteraient ces conditions. C'était le R. P. J.-A. Thérien, sur lequel le soin de tout organiser et de tout maintenir dans la bonne voie devait retomber. Le 8 juillet 1896, ce père partait d'Edmonton avec le F. Némoz et, arrivé à l'endroit convenu, y trouvait trois familles métisses, celles de Simon Desjarlais, de Joseph Cardinal et de Pierre Desjarlais. Le 15 suivant, il jetait les fondations d'une maison-chapelle, qui fut terminée pour Noël de la même année. A l'appel du P. Lacombe, alors stationné à Calgary, les métis commencèrent à se rendre à la nouvelle terre promise, mais sans manifester aucun enthousiasme. Ils venaient des localités les plus distantes, comme Saint-Albert, lac Canard, lac la Biche, Duhamel, rivière Bataille, Battleford, etc.

Saint-Paul des Métis était fondé.

Avec les ressources procurées par les appels, lettres et quêtes de l'infatigable P. Lacombe, le P. Thérien bâtit chapelle, maison de résidence, scierie

et moulin. Puis, avec les produits de sa ferme, il soutint une école de cent enfants métis, qu'il habilla et nourrit. Et pourtant cette entreprise philantropique, en dépit des capacités incontestables de son directeur sur les lieux, ne devait être un succès qu'en ce sens qu'elle préparerait les voies à d'autres colons de race blanche, tous catholiques, qui, à un moment donné[6] devaient être heureux de se précipiter sur les terres que la majorité des métis avaient dédaignées.

Ce fut là le principe d'une demi-douzaine de paroisses qui devaient plus tard remplacer la colonie métisse.

En attendant, de nouveaux centres de nature analogue se fondaient dans le diocèse de Saint-Boniface, et d'autres qui existaient déjà se développaient d'une manière merveilleuse, augmentant d'autant la sphère d'action catholique dans l'Ouest. Parmi les premiers nous pouvons citer Saint-Adolphe, sur la rivière Rouge, dont M. Joseph-Eugène Derôme fut curé entre 1895 et 1897; Sainte-Rose du Lac, que le P. Lecoq commençait en 1895 à mettre sur un pied qui pouvait faire présager les développements que cette paroisse a pris depuis, et Saint-Antoine des Prairies, dont l'abbé Gaire jetait les fondations l'année suivante. N.-D. de Lourdes comptait déjà, le 8 janvier 1896, 567 habitants, dont une bonne partie étaient originaires de France.

6. Le 10 avril 1909.

Quant à Mgr Grandin, il avait fait, le 25 août de l'année précédente, la consécration d'une église, cérémonie qu'il ne connaissait point par expérience malgré ses quarante années d'épiscopat. Le nouveau temple ainsi dédié irrévocablement à Dieu s'élevait à Lethbridge. C'était un édifice en brique et en pierre à la construction duquel avaient contribué Irlandais, Slaves, Hongrois, Français, Polonais, Anglais, Flamands, Allemands, Tyroliens, Italiens, Canadiens et autres. Les religieuses fidèles compagnes de Jésus y avaient déjà établi un pensionnat.

CHAPITRE II

—

LE PRÉTENDU RÈGLEMENT LAURIER

1896-1898

On ne pouvait donc être beaucoup plus cosmopolite que Lethbridge. L'Ouest, en général, participait pourtant de ce caractère; mais trois nationalités, dont les représentants étaient surtout catholiques, préféraient d'ordinaire fonder des colonies plus homogènes. C'étaient d'abord les Allemands, dont l'immigration avait surtout pour objectif les grandes plaines de ce qui est aujourd'hui la Saskatchewan. Dès le mois d'avril 1896, nous les voyons arriver en grand nombre. Beaucoup se sont déjà établis à Régina et dans les environs; ils vont maintenant fonder, à quelque distance de Saint-Lazare, Landshut, que dessert le petit P. Decorby, qui, disait-on, « parle toutes les langues ».

Puis viennent les Polonais qui, à Winnipeg et ailleurs, se reconstituent par leurs phalanges serrées comme une seconde patrie au soleil d'Amérique.

Enfin, à la mi-novembre 1896, les journaux de l'Ouest annonçaient l'arrivée de cinquante-cinq Galiciens, gens étranges par les mœurs et la religion,

pensait-on alors, mais avec lesquels le pays ne devait pas tarder à se familiariser. Ils arrivèrent d'abord par petites bandes; puis, par suite des avantages exceptionnels que leur offrait le gouvernement Laurier, les rangs de leurs compatriotes qui arrivaient dans l'Ouest grossirent bientôt, jusqu'à ce que les représentants de cette nationalité eussent littéralement inondé certaines parties de ce pays, où ils forment aujourd'hui de nombreuses et prospères colonies.

Catholiques du rite grec, pleins de foi, mais très ignorants et partant dupes faciles des intrigants, ces nouveaux venus de 1896 allaient avec le temps donner peut-être plus de soucis aux autorités ecclésiastiques que toutes les autres nationalités ensemble.

En attendant, ce qui préoccupait alors gens d'Eglise et laïques intelligents était la question des écoles catholiques au Manitoba, et même dans les Territoires [1]. En faisant échouer le projet de loi remédiatrice proposé par Tupper, Laurier était devenu le premier ministre du Canada, et l'on attendait avec une certaine impatience et une anxiété facile à comprendre la solution des difficultés scolaires à laquelle il s'était solennellement engagé devant le pays, et que tous ses partisans catholiques

1. En sept. 1895, Haultain avait demandé une refonte des lois scolaires, qui devait contenir des dispositions inacceptables aux catholiques.

de Québec, moins deux, avaient promise par écrit avant d'être élus députés.

Peu à peu on apprit que Laurier était sur cette question brûlante en pourparlers avec Greenway; mais l'on ne fut pas peu surpris de voir que celui qui était le plus intéressé à un règlement définitif, l'archevêque de Saint-Boniface, qui représentait la partie lésée dans ses droits, était complètement mis de côté dans ces négociations. Cette abstention de la part du gouvernement d'Ottawa ne paraissait pas dénoter un désir sincère de rendre justice aux catholiques. Il est vrai que l'on accusait Mgr Langevin de parler trop; ses revendications étaient, disait-on, inopportunes, et il nuisait à sa cause par l'ardeur même avec laquelle il la défendait. Alors même que ces accusations des sages du libéralisme eussent été fondées, le simple bon sens était là pour dire qu'une question importante ne pouvait se régler sans la coopération de la partie qui se plaignait.

Laurier en pensa différemment. Avant la fin de 1896, on commença à chuchotter dans les cercles politiques que les deux chefs libéraux, Laurier et Greenway, en étaient venus à une entente. On attendit, haletant et palpitant, pour en apprendre les conditions: rien ne venait. En même temps, l'on disait, et Laurier finit par admettre à la Chambre des Communes, qu'un abbé Jean-Baptiste Proulx, prêtre respectable de la province de Québec, avait été envoyé à Rome en mission officieuse, sinon offi-

cielle, dans le but de faciliter l'adoption du Règlement.

Là cet abbé fit imprimer une brochure de 173 pages in-folio, ayant pour titre: *Documents pour servir à l'intelligence de la Question des Ecoles du Manitoba,* que l'on tint la plus secrète possible, et qui contenait en outre un mémoire de M. Laurier lui-même signé le 23 novembre 1896. Le tout avait pour but de démontrer l'impraticabilité de la loi remédiatrice proposée par le précédent gouvernement et les avantages qui découleraient de la solution que proposait le nouveau.

Enfin, après une longue attente d'une part et beaucoup d'hésitation de l'autre, Laurier se décida à publier ce qu'il appelait le Règlement de la question scolaire au Manitoba (novembre 1896). Ce fut un immense désappointement pour les catholiques de l'Ouest. Il ne contenait aucune concession réelle, et ne rétablissait d'aucune manière les écoles séparées que les fanatiques de 1890 avaient confisquées. Les clauses qui offraient un semblant de satisfaction aux demandes de la minorité pouvaient se réduire à celles-ci:

Il pourra y avoir enseignement religieux d'une demi-heure s'il est demandé par la majorité des commissaires d'écoles ou par les parents d'au moins dix enfants à la campagne ou vingt-cinq dans les villes. Les écoles qui, dans les villes, comptent une assistance d'au moins quarante enfants catholiques, ou vingt-cinq dans les campagnes, pourront avoir

un instituteur catholique. Mais s'il y en a seulement trente-neuf, ces enfants n'y auront aucun droit. Par ailleurs, la direction des écoles restait aux protestants; il était strictement défendu de séparer les enfants catholiques des autres; les livres continuaient à être ceux qui plaisaient aux protestants et qui dénaturaient grossièrement l'histoire au profit de la soi-disant Réforme; le port du costume religieux et même l'image de Celui qui était mort pour protestants et catholiques étaient sévèrement défendus en classe; la langue française y était mise sur le même pied que l'allemand et le russe, etc.

Immédiatement, de tous les points du Manitoba catholique s'éleva une immense protestation contre cet arrangement. Saint-Boniface, Winnipeg, Saint-Pierre-Jolys, Saint-Lazare, Sainte-Anne des Chênes, Saint-Malo, Saint-Charles, Lorette, Saint-Eustache, Saint-Laurent, Bruxelles, N.-D. de Lourdes, Sainte-Agathe, Grande-Clairière, Labroquerie et d'autres paroisses unirent leur voix à celle de leur archevêque pour déclarer leur irréductible opposition à des termes si défavorables, et, dans une élection politique qui se fit bientôt après à Saint-Boniface, le candidat protestataire fut élu avec une immense majorité. Bien plus, l'abbé Proulx lui-même, qui avait de bonne foi négocié leur acceptation à Rome, condamna le mois suivant (décembre 1896) le soi-disant règlement, qu'il reconnaissait maintenant n'être qu'une farce et aucunement ce qu'on lui avait promis avant son départ pour la ville éternelle.

Voyant qu'il n'y avait plus rien à attendre du côté d'Ottawa, les catholiques du Manitoba, forts de l'appui que leur donnaient leurs frères de Québec sous l'impulsion de leurs évêques, se mirent à organiser partout des écoles indépendantes du gouvernement Greenway. Le 1er décembre, ils en avaient déjà 44 en pleine opération; 25 seulement qui avaient dû être fermées par suite des lois persécutrices restaient à rouvrir.

A la mortification de ne pouvoir recouvrer leurs écoles sans avoir en même temps à payer pour celles des protestants se joignait, pour les catholiques manitobains, la douleur de constater qu'il y avait dissension dans leurs rangs. Le malheureux esprit de parti, si fort et si riche en conséquences funestes parmi les Canadiens-français, porta quelques personnalités remuantes à se faire les défenseurs publics de la mesure qui voulait consacrer le sacrifice de leurs droits les plus chers. Même une intelligence supérieure comme était M. James Prendergast se laissa un moment entraîner par le courant du servilisme aux chefs de parti, et se déclara en faveur d'un essai des propositions Laurier.

C'était au commencement de décembre 1896.

Un mois plus tard, Prendergast remettait à qui de droit le mandat de député à la Chambre manitobaine qu'il tenait du peuple. C'est alors que le candidat protestataire fut élu avec l'écrasante majorité dont nous avons parlé. Celui-ci, M. Jean-Baptiste Lauzon, remportait une victoire si complète que son

adversaire y perdit son dépôt[2]. Moins de deux mois plus tard, le gouvernement d'Ottawa nommait Prendergast juge assistant à la Cour du comté de Winnipeg. « La politique n'était pas son élément », se contenta de remarquer le journal français de Saint-Boniface, qui, vu les capacités du nouveau magistrat, était persuadé qu'il ferait mieux au tribunal qu'à la législature.

Cependant, la lutte continuait, vive et acrimonieuse, autour du prétendu règlement Laurier, et il fait peine d'avoir à écrire que, aveuglés par l'esprit de parti, des catholiques de langue française s'oublièrent au point d'insulter l'archevêque de Saint-Boniface et ceux qui combattaient avec lui pour les droits de la minorité manitobaine en matière d'éducation. Les choses allèrent si loin que, après l'insuccès à Rome d'un mémoire sur la question signé par quarante-cinq députés et sénateurs catholiques libéraux, qui donnait à entendre que ce Règlement pouvait être considéré comme provisoire pourvu que les évêques se montrassent plus coulants, Laurier crut nécessaire d'envoyer à la ville éternelle le solliciteur-général de son gouvernement, l'hon. Charles Fitzpatrick, catholique irlandais[3] qui

2. Au Canada, tout candidat à une fonction législative est tenu de verser au trésor la somme de $200 (mille francs) comme garantie de respectabilité et pour prévenir des candidatures trop nombreuses et inutiles. Cette somme est rendue au cas où le candidat obtient une certaine proportion des votes; sinon elle devient la propriété de la province ou du Dominion, selon la nature de l'élection.

3. Le même que nous avons vu défendre Riel en 1885, et qui est aujourd'hui le juge-en-chef du Canada.

fut assisté dans sa mission d'un M. Russell bien connu dans les cercles politiques d'Angleterre. Le résultat de cette démarche fut l'envoi d'un délégué spécial, Mgr Raphaël Merry del Val [4], qui devait étudier la question sur les lieux et en faire rapport à l'autorité suprême.

En raison des circonstances, sa venue fut saluée assez froidement par l'épiscopat de l'Est canadien, qui voyait dans cet expédient un gage de la détresse du gouvernement fédéral, lequel, croyait-il, aurait fait droit à la demande des catholiques si Rome n'avait consenti à s'y prêter. Il est aussi à remarquer que, tout en demandant l'intervention de l'autorité pontificale, Laurier ne s'engagea jamais à se soumettre au verdict qui résulterait de son enquête.

Quoi qu'il en soit, Mgr Merry del Val fut bien reçu à Saint-Boniface, où il arriva le 5 juin 1897. Non seulement Mgr Langevin, mais le maire de Saint-Boniface, M. Bleau, et les sommités de la société catholique des deux villes allèrent, en soixante-dix voitures, le saluer à la gare de Winnipeg. Les partisans de Laurier ne purent certainement pas se plaindre d'avoir été négligés par le délégué. Plusieurs le crurent même porté à pencher de leur côté. Cependant, en conséquence du rapport qu'il dut faire au Souverain Pontife, celui-ci, tout en conseillant le calme, la paix et l'union, déclara dans son encyclique *Affari vos* que le prétendu Règlement était « défectueux, imparfait et insuffisant ».

4. Aujourd'hui le cardinal secrétaire d'Etat de Pie X.

Ce document était une complète justification de la conduite de Mgr Langevin. Mais les courses, discours et écrits de toutes sortes que s'était imposés l'intrépide prélat pour en arriver à ce résultat eurent bientôt raison de sa constitution, apparemment si robuste. Il tomba sérieusement malade vers la mi-août 1897, et dut rester plusieurs mois au lit. Ce qui ne l'empêcha pas d'être heureux: il avait fait son devoir, et, à la fin de cette année, il était fier d'avoir 82 écoles libres au Manitoba.

Un de ses prêtres qui pouvait aussi s'estimer heureux à la vue du succès qui couronnait ses longues années de travail en ce pays était l'abbé Ritchot, le doyen de son clergé. Grâce à la délicate intervention de son archevêque, ce vétéran était devenu, le 28 novembre 1896, Mgr Ritchot par suite de sa nomination comme protonotaire apostolique par Léon XIII.

Le collège de Saint-Boniface pouvait lui aussi se réjouir de succès, qui étaient pourtant d'un genre bien différent. Chaque année, ses élèves se faisaient remarquer par leurs succès aux examens de l'Université, et l'on ne tarda pas à s'apercevoir que, proportions gardées, cette institution recueillait considérablement plus que sa part de lauriers à ces joutes académique. Une fois pour toutes, et comme exemple de ce qui lui arrivait tous les ans, nous mentionnerons ici les prix obtenus par ce collège en juin 1897. D'abord, les deux bourses de grec furent gagnées par autant de ses élèves, l'un sur 26 concurrents,

l'autre sur 20. Antonin Dubuc fut le premier en latin sur 130 universitaires; Fortunat Lachance eut la bourse de français et d'histoire; Marius Cinq-Mars passa son baccalauréat avec distinction et en gagnant une médaille d'argent. En première année de philosophie, Noël Bernier et E.-J. Golden, deux catholiques, se partagèrent la bourse pour laquelle on pouvait concourir et reçurent chacun $100. Aucun des douze candidats que le collège présenta à l'examen universitaire n'échoua.

Signature de Mgr Legal

Enfin, un digne missionnaire était honoré d'une promotion qui est, selon le monde, la plus haute marque de succès pour un prêtre mais qui en réalité participe plutôt de la nature d'un fardeau et est regardée comme telle par ceux qui en sont dignes. Le 29 mars 1897, le P. Legal, qui s'était dépensé au service des Pieds-Noirs, fut préconisé évêque de Pogla et coadjuteur de Mgr Grandin. La nouvelle lui parvint au moment où il creusait la tombe d'un de ses Indiens; d'où le surnom d'évêque « fossoyeur » qu'on lui conféra en certains quartiers. Mgr Grandin jubilait: il lui donna la consécration épiscopale le 17 juin suivant, aidé de NN. SS. Durieu et Clut. Mgr Langevin assistait au trône.

Mgr Emile-Joseph Legal était né au diocèse de



Mgr LEGAL, O. M. I.

Nantes, France, le 7 octobre 1849, et avait fait ses études classiques et ecclésiastiques aux petit et grand séminaire de Nantes, puis avait reçu l'onction sacerdotale le 29 juin 1874. Après son ordination, il fut pendant cinq ans employé dans l'enseignement, professant les mathématiques au collège de Saint-Stanislas, à Nantes, et au petit séminaire de Guérande. L'abbé Legal était un lettré, et ses mérites avaient été reconnus par l'Université de France. Cette circonstance ne l'empêcha pas de devenir un missionnaire des pauvres, c'est-à-dire un Oblat de Marie Immaculée. Dans ce but, il se rendit en 1879 au noviciat de Nancy. L'année suivante était l'année des expulsions. Il passa alors au Canada pour continuer son noviciat à Lachine, près de Montréal. Le 24 septembre de cette année, il faisait sa profession religieuse, puis était envoyé au diocèse de Saint-Albert, où nous l'avons vu travailler au salut éternel de gens qui trop souvent ne s'en préoccupaient guère.

L'année de sa consécration épiscopale, Mgr Legal fut aussi nommé vicaire des missions que les Oblats avaient dans le diocèse de Saint-Albert.

Malgré qu'ils ne correspondissent pas toujours aux soins qu'on leur donnait, les aborigènes continuaient à être partout l'objet d'une attention toute spéciale. A une cinquantaine de milles au nord de Lebret, se trouvait une localité connue sous le nom de montagne de Tondre, dont les Indiens et métis avaient été desservis à partir de 1884 par le P.

Prisque Magnan. Au printemps de 1897, le P. Campeau y fixa sa résidence, lequel fut la même année remplacé par le P. Valès. On y commença alors une école industrielle pour les enfants Indiens, sur lesquels veilla un maître laïque jusqu'au 16 juillet 1897, époque où trois sœurs grises, avec une converse, arrivèrent pour en prendre la charge, sous la conduite de leur supérieure, Sœur Marie-Xavier. Les bâtisses de l'école furent élevées aux frais des Oblats, qu'aida généreusement le gouvernement fédéral.

Le 15 août suivant, un jeune prêtre, homme d'œuvres et de bonne volonté, arrivait à Winnipeg, qui, après un stage de quatre ans au Portage du Rat, devait par deux fois résider à la montagne de Tondre et en diriger l'école et la mission. Nous voulons dire le P. Joseph-E.-S. Thibaudeau, qui devait aussi se signaler par l'érection de la coquette église que le voyageur remarque aujourd'hui à Saint-Charles, sur l'Assiniboine.

La même année (1897), un établissement similaire était fondé par le P. Cahill au Portage du Rat. C'était le 1er mai. Comme à la montagne de Tondre, ce fut un laïque qui seconda d'abord le principal, et cela jusqu'au 2 novembre 1897, alors que quatre sœurs grises, dont une était converse, vinrent le remplacer. Les conditions financières dans lesquelles se fit cette nouvelle fondation furent aussi les mêmes : les Oblats se chargèrent des frais de construction et d'entretien, et le gouvernement fédéral

contribua la somme de $2,500. Pendant six ans, le P. Cahill se dévoua à cette œuvre qui fut toujours bien près de son cœur.

Le Portage du Rat, aujourd'hui Kénora, était dans la province civile de l'Ontario. Dans le nord du Manitoba, Sainte-Rose entrait, sous l'impulsion que lui donnait le P. Lecoq, dans une période de progrès qui ne devait point souffrir d'éclipse. Ce père jetait alors les fondations d'une église qui, avec la tribune et le sanctuaire, devait pouvoir contenir 450 fidèles assis. Vers la mi-juin 1897, le soubassement en était achevé, et les travaux avançaient, bien que 25,000 pieds de bois scié et payé fussent devenus la proie des flammes. Il faut dire que le P. Lecoq s'ingéniait de toute manière pour réussir, payant généreusement de sa personne et se faisant tour à tour maçon, forgeron, menuisier et peintre, comme l'écrivait un correspondant du temps [5]. Il avait en outre le don de communiquer son activité et son esprit de sacrifice. Aussi voyons-nous ses paroissiens coopérer à la construction de son église, dont chaque père de famille se fit un devoir de charrier sur place une partie des matériaux. Quant au pasteur même, il venait de se bâtir de ses propres mains un presbytère convenable.

De plus, les intérêts spirituels et intellectuels allaient chez lui de pair avec les progrès d'ordre

5. *Le Manitoba;* Saint-Boniface, 23 juin 1897.

temporel. Au moment même où pasteur et troupeau s'occupaient ainsi de constructions dont chacun devait bénéficier, la paroisse était fière de posséder une école catholique fréquentée par soixante-dix enfants.

Bruxelles perdait alors — été de 1897 — son premier curé, M. Willems, qui était transféré à Saint-Alphonse, et, jusqu'à l'arrivée de M. H. Heynen, prêtre originaire de Hollande, qui s'y rendit pour la première fois le 17 novembre 1899, le groupe belge dut se contenter des soins que lui donnèrent le curé de Saint-Alphonse et l'un des pères de N.-D. de Lourdes.

Plus loin vers l'ouest, un centre de population qui avait depuis plusieurs années occupé jusqu'à un certain point l'attention des autorités ecclésiastiques de Saint-Albert, Pincher Creek, recevait son premier curé résident dans la personne du P. Blanchet, O. M. I. Cette localité avait été visitée pour la première fois en 1884. Les PP. Legal et Van Tighem y firent tour à tour quelques apparitions, et, en avril 1886, ce dernier y avait même bâti une chapelle de modestes dimensions, dont il avait fait lui-même les portes et les fenêtres à sa résidence de McLeod. En 1889, le P. Moïse Blais passait la moitié de son temps à cette dernière place et l'autre à Pincher, et, en avril 1897, le P. Blanchet en devenait le curé. Ses ouailles comptaient alors seulement une vingtaine de familles canadiennes-françaises et deux ou trois anglaises.

Une autre mission qui allait sous peu se transformer en paroisse était celle de la montagne de Bois, ancien rendez-vous des chasseurs métis, plus connu aujourd'hui sous le nom anglais de Willow Bunch, ou sous son nom religieux de Saint-Ignace des Saules. Ce poste doit sa fondation au P. Saint-Germain qui, au printemps de 1885, alla y résider à la demande du lieutenant-gouverneur Dewdney. C'était l'époque du soulèvement des métis, et il y avait tout lieu d'appréhender que ceux de la montagne de Bois n'allassent prêter main-forte à leurs frères de la Saskatchewan. Pour les maintenir dans le sentier de la paix, les missionnaires oblats s'établirent au milieu d'eux, et il est à remarquer que, au lieu de grossir les rangs des révoltés, ils donnèrent à l'armée canadienne quelques-uns de ses meilleurs éclaireurs.

Le P. Saint-Germain y bâtit une chapelle de 40 pieds sur 20, puis laissa la place à un M. Leuret, prêtre séculier qui, le 26 octobre 1898, était à son tour remplacé par M. Emmanuel Garon, lequel ne devait y rester que deux ans.

CHAPITRE III

—

INSPECTIONS ET COMMISSIONS

1897-1899

L'avidité avec laquelle les terres du Nord-Ouest connues comme fertiles s'enlevaient, et la rapidité avec laquelle les grandes plaines canadiennes se peuplaient, faisaient déjà entrevoir le jour où l'on devrait chercher d'autres champs de colonisation. En outre, le gouvernement central, qui avait la haute main sur ces territoires et les immenses espaces non organisés au nord des plaines de l'Ouest, avait reçu certaines plaintes relativement à la facilité avec laquelle des boissons enivrantes s'introduisaient dans le district d'Athabaska. On assurait aussi que le peu de discernement que les Indiens et les métis de cette région mettaient dans l'usage de certains poisons destinés à faciliter la capture des animaux à fourrure était une source de danger sérieux pour ces utiles auxiliaires qui, dans le nord, sont beaucoup plus que les « fidèles compagnons de l'homme », nous voulons dire les chiens de trait qui y remplacent les chevaux, et qui en tombaient souvent les victimes. C'était l'occasion de rixes, voies de fait et autres désordres, quand les

pauvres Indiens n'avaient pas eux-mêmes à souffrir des suites de l'imprudence de leurs compatriotes.

On voulait enfin savoir au juste les conditions économiques de ce pays : la quantité de poisson qui s'y prenait annuellement, le nombre des bisons des bois qui pouvaient s'y trouver, l'augmentation ou la diminution des castors et autres animaux à fourrure, l'état forestier de ces lointaines régions, et la qualité du bois qu'elles renfermaient, etc.

Un détachement de la police à cheval y fut donc envoyé sous la conduite de l'inspecteur A.-M. Jarvis, qui arriva le 1er janvier 1897 au fort Saskatchewan, d'où il partit le 4 du même mois pour le lac la Biche avec trois traîneaux, à chacun desquels quatre bons chiens étaient attelés.

Ce n'est point notre intention de relater les péripéties de ce voyage d'inspection, ni de détailler le travail — jugements, amendes et réprimandes, sans compter les observations — qu'y fit ce tribunal ambulant, qui assurait lui-même l'exécution de ses sentences. Mais nous ne croyons pas inutile de reproduire ici les renseignements que ce protestant donna dans son rapport officiel sur chacune des missions catholiques qu'il eut l'occasion de visiter, alors même que ces renseignements porteraient exclusivement sur des points d'ordre matériel. Ces observations ne sauraient nous laisser indifférents, d'autant plus que nous aurons souvent l'occasion de constater par là les progrès que les établissements de

nos missionnaires faisaient enfin dans les grandes solitudes du nord.

Le premier poste catholique mentionné par l'inspecteur de police Jarvis est la mission de la Nativité, à côté du fort Chippewayan, sur le lac Athabaska. Il en décrit ainsi l'état matériel:

« Il y a en outre ici une grande mission catholique romaine à laquelle préside Mgr Grouard, aidé de deux prêtres, quatre frères convers, quatre sœurs grises et autant de sœurs converses. Elle a un pensionnat qui compte aujourd'hui 27 filles et 18 garçons, enfants qui sont propres et paraissent bien portants. Cette mission fut établie en 1848 par feu Mgr Taché [1]. Elle possède une scierie, un bateau à vapeur de soixante pieds de long sur neuf de large, avec roues de chaque côté, qui fait le service sur la même route que le steamer de la compagnie de la baie d'Hudson.

« Cette mission consomme du 1er novembre au 1er mai 22,000 poissons, qui sont pris dans le lac Athabaska. Son jardin est le lit d'un lac que les pères ont draîné. Ils y font venir 500 boisseaux de pommes de terre, mais cette récolte n'est pas toujours sûre. Ils cultivent aussi des légumes et de l'orge... L'évêque a une imprimerie et s'occupe lui-même de son fonctionnement et de la reliure des livres. Il a imprimé des livres en six langues différentes [2]. »

Il note ensuite l'état satisfaisant au point de vue

1. Erreur. C'est Mgr Faraud qui fut le fondateur de cette mission.
2. *Police Patrol, Athabaska District*, p. 6.

moral des quatre cents Indiens et métis du Fond-du-Lac, mais regrette d'avoir à remarquer qu'ils souffrent de la faim et que, même pendant son séjour à cette place, quelques-uns en sont morts. Plus loin, il rencontre un ancien soldat des Etats-Unis qui, échoué sur ces plages inhospitalières, se meurt aussi de faim.

A côté du fort Résolution, sur le Grand lac des Esclaves, qui était depuis longtemps sous la gouverne d'un catholique, M. C.-F. Gaudet, le juge-policier trouva « une mission catholique romaine et une école sous la direction de deux prêtres. Cette mission se glorifie de posséder un steamer à roues de bord, qui traverse le Grand lac des Esclaves et transporte l'approvisionnement des missions établies sur les rivières Plumée et Mackenzie. L'église est bâtie en troncs d'arbres et a 60 pieds sur 30. Quatre frères convers sont employés par la mission.

« Pendant l'hiver, la population ne consiste qu'en 108 âmes environ. Comme au fort Chippewayan, elle atteint en été jusqu'à six et sept cents personnes [3]. »

Là le P. Dupire, qui est chargé de cette mission, se plaint à l'inspecteur de ce que les pêcheurs de baleines, généralement de nationalité américaine, font le commerce avec les Esquimaux et les sauvages du nord, qu'ils paient en boissons enivrantes,

3. *Ibid.*, p. 9.

pour lesquelles ils n'ont à débourser aucun droit d'entrée, faute de poste de douane dans le nord. Ces matelots s'adonnent, paraît-il, à toutes sortes de désordres et sont une cause de démoralisation pour ce pays.

Au fort Smith, Jarvis vient en contact avec le P. Alfred de Chambeuil, que nous reconnaissons sous le nom quelque peu fantastique de Dischambeneal qu'il lui donne dans son journal. Ce père revient mourant d'un voyage chez les Indiens. Quelques jours plus tard, l'Anglais se croise avec Mgr Grouard, qui va porter secours à ce prêtre bien méritant qui travaille dans le nord depuis près de dix-sept ans.

De là il se rend au fort Vermillon, sur la rivière la Paix, et se met en rapport avec « la mission catholique romaine, qui est située à un quart de mille en amont. Elle est sous la direction du P. Jaussard (*sic* pour Joussard), assisté du P. Dupin et de deux frères convers. Ils ont une école avec 4 filles et 2 garçons comme externes, 13 filles et 20 garçons comme pensionnaires... L'église actuelle étant trop petite pour le nombre des catholiques, va être agrandie, et les matériaux destinés à la construction d'une bâtisse de 55 pieds sur 22 sont sur place [4] ».

Vient alors la mission du Petit lac des Esclaves (aujourd'hui Grouard). Elle se trouve, dit l'homme de la police, à « quatre milles de l'établissement de la Compagnie, a quatre cents arpents de terre en-

4. *Ibid.*, p. 11.

tourés de clôture et trente en culture. Elle cultive le blé, l'orge, l'avoine et divers légumes. Elle a une église convenable de 45 pieds sur 25, une résidence de 39 sur 23, un réfectoire et une cuisine séparés de 35 sur 20, un atelier de même grandeur, etc. Le bois pour ces différentes bâtisses a été coupé dans la forêt et scié à la main, puis des bardeaux faits, par le R. P. Husson qui va bientôt y construire un couvent, pour lequel les matériaux sont prêts [5].

Comme on le voit, ces missions étaient, même sous le rapport temporel, en pleine voie de progrès. On en peut dire autant d'un autre poste sur une baie du Petit lac des Esclaves, « une florissante mission catholique romaine avec école », dit Jarvis, qui ajoute que « le pensionnat a 72 pieds de long et 28 de large, avec deux étages et demi de haut [6] ».

Une autre visite d'inspection qui se faisait au cours de la même année était celle de Mgr Pascal, vicaire apostolique de la Saskatchewan. Parti de Prince-Albert où il avait établi sa résidence, ce prélat visitait tour à tour les missions indiennes du nord et du nord-est de son vicariat. Au fort Cumberland, il trouva le P. Charlebois, qui y continuait l'œuvre d'évangélisation et de conversion qu'il avait inaugurée au lac Pélican. A ce dernier poste, se trouvait maintenant le P. Bonnald, avec un jeune et peu morose compagnon, le P. Xavier Simonin. De là, le visiteur voulut se rendre jusqu'au lac Caribou,

5. *Ibid.*, p. 13.
6. *Ibid.*, *ibid.*

qu'il voyait pour la première fois et où il trouva le P. Gasté avec le P. Ancel et de nombreux Mangeurs-de-Caribou, qui ne se préoccupaient plus exclusivement de la nourriture matérielle dont s'étaient contentés leurs ancêtres.

Signature du P. Charlebois

En novembre de la même année, le jeune P. Simonin passait trois mois avec les chrétiens du fleuve Churchill; puis, comme la confiance de ses confrères avait appelé le P. Bonnald au chapitre général des Oblats qui devait se tenir en Europe, le P. Charlebois alla le remplacer près des sauvages du fort Nelson, pendant que le P. Simonin se rendait du lac Pélican au fort Cumberland. Des conversions relativement nombreuses de Cris païens ou protestants signalaient partout le passage de ces deux missionnaires.

Et ce n'était pas seulement les bassins de l'Athabaska et de la baie d'Hudson qui voyaient alors les missions catholiques progresser. Dans la vallée de la Qu'Appelle où l'école du P. Hugonard portait bien haut le drapeau de l'éducation chrétienne, se trouvait entre autres une pièce d'eau connue sous le nom de lac Croche. Une chapelle avait déjà été bâtie sur ses bords en 1889. Une mission catho-



MISSION ACTUELLE DE LA NATIVITE

lique y fut fondée dans l'automne de 1898, où le P. Siméon Perreault devait bientôt se signaler, et, au cours de la même année les religieuses françaises qui tirent leur nom du vocable de N.-D. des Missions y transportèrent leur foyer, après avoir fait une étape à Grande-Clairière, où l'abbé Gaire les avait fait venir. L'année suivante (1899), ces mêmes religieuses devaient établir à Lebret une école-pensionnat pour les enfants des blancs, et en 1900 elles quittaient le lac Croche pour y être remplacées, en août 1901, par des sœurs de Saint-Joseph, dont la maison-mère est à Saint-Hyacinthe.

A N.-D. de Lourdes, la population continuait à augmenter. Elle comptait alors 628 habitants qui, de concert avec leurs pères spirituels, furent heureux de saluer, vers la fin d'août 1898, Dom Gréa, fondateur des Chanoines réguliers de l'Immaculée Conception. Celui-ci fut heureux de bénir, le mois suivant, la nouvelle église de cette paroisse. En même temps, un autre dignitaire de la vie monastique, l'abbé mitré de Bellefontaine, supérieur général des Trappistes, visitait ses enfants de Saint-Norbert.

Cependant, le flot de l'immigration galicienne montait toujours. Plusieurs centaines de familles avaient déjà quitté l'Autriche pour s'établir à Yorkton et dans les environs du lac Dauphin. Ce fut un grave problème pour les autorités ecclésiastiques. Presque tous ces colons étaient grecs-unis, et, pour assurer le bon ordre et l'harmonie, la Propagande

crut opportun de faire certains règlements qui déterminaient les rapports des représentants du rite ruthène — auquel appartenaient les nouveaux venus — avec les évêques du rite latin auxquels ils devaient être soumis tant qu'ils exerceraient leur ministère dans les plaines du Canada occidental.

En attendant l'arrivée de représentants de leur clergé, les PP. Page et Kulawy prodiguaient leurs soins aux colons du lac Dauphin. Le premier prêtre ruthène dans l'Ouest fut un basilien du nom de Jean-Damascène Poliwka qui, en 1899, jeta à Winnipeg les fondations d'une paroisse de ce rite, qui devait avec le temps devenir la plus populeuse de toutes celles de cette ville.

Malgré qu'ils eussent un pasteur, ces chrétiens étaient plus ou moins, faute d'église, dans la position d'un troupeau sans bercail. Plus heureux étaient les habitants des différents groupes français, qui d'ordinaire rivalisaient de zèle pour la construction de temples convenables où se déployaient les majestueuses cérémonies de leur culte. C'est ainsi qu'à Wolseley l'abbé Roy commençait en 1899 l'érection d'une église en brique qui devait avoir 90 pieds de long sur 40 de large[7]. Saint-Pierre-

7. La paroisse de Sainte-Anne du Loup (Wolseley) se compose aujourd'hui de près de 80 familles catholiques, dont 40 sont canadiennes-françaises, 10 françaises, de 12 à 15 anglaises et américaines, 15 polonaises et galiciennes. Tandis que les chefs de ces dernières sont des ouvriers qui travaillent en ville, la grande majorité des autres sont des fermiers établis dans un rayon de 8 à 10 milles autour du centre, ville toute protestante d'environ mille habitants qui ne possèdent pas moins de six temples représentant les confessions presbytérienne, méthodiste, anglicane, baptiste et luthérienne.

Jolys ne pouvait rester en arrière : le 17 novembre de la même année, Mgr Langevin y bénissait la première pierre d'une église qui allait coûter $36.000 et était ouverte au culte le 19 octobre de l'année suivante.

Ces travaux se faisaient naturellement sous la direction du curé de chaque paroisse, MM. Roy et Jolys. Bien différents et d'intérêt moins local étaient alors les soucis de M. Cherrier, l'ami de ce dernier. Nous avons déjà salué dans sa personne le surintendant des Ecoles catholiques. Indépendamment de la gestion de la paroisse de l'Immaculée Conception qui lui incombait toujours, ce prêtre avait en effet à s'occuper d'une manière toute spéciale de l'éducation chrétienne dans toute la province. Du 1er janvier au 30 juin 1898, il distribua entre les écoles de vingt localités, y compris Winnipeg et Saint-Boniface, des secours se montant à $4.262.65, somme relativement modeste, mais qui put paraître d'autant plus satisfaisante que, par suite d'un semblant de modération dans l'application de la loi néfaste de 1890, la situation devenait un peu moins intolérable, du moins dans les campagnes [8].

Dans le but d'améliorer encore cette situation, les évêques de l'Ouest crurent bon d'adresser, au printemps de 1899, une lettre collective à leurs véné-

8. L'abbé Alphonse-A. Cherrier naquit à Laprairie le 26 sept. 1849, et fit ses études classiques et philosophiques au collège de Sainte-Thérèse, après quoi il prit ses grades à l'Université Laval. Il fut ordonné prêtre par Mgr Fabre le 30 août 1874.

rables frères de l'Est, dans laquelle ils leur demandaient deux choses: le service de leur influence en faveur de la colonisation catholique de l'Ouest et la continuation de la quête de la Pentecôte pour les écoles indiennes du même territoire. Les signataires de ce message en profitaient pour remercier leurs collègues de l'Est de ce qu'ils avaient fait pour venir en aide à l'œuvre des métis, inaugurée par le P. Lacombe.

La colonisation catholique et française s'imposait alors d'autant plus aux patriotes qui dirigeaient les différents diocèses et vicariats de l'Ouest que ce pays était inondé de la lie de la société européenne, qui lui arrivait à flots pressés sous le nom de Doukhobors et de Mennonites, sans compter les repris de justice et autres caractères plus ou moins louches que lui envoyait la branche anglaise de l'Armée du salut. On calcule que, du mois de juillet 1897 au 30 juin 1899, pas moins de 7,300 Doukhobors, semi-barbares amenés à grands frais par le gouvernement Laurier, s'étaient déversés sur l'Ouest, où ils n'allaient pas tarder à déployer leur exclusivisme et leurs excentricités, pour ne pas dire leurs folies, religieuses et sociales. Durant la même période de temps, l'immigration galicienne avait été encore plus abondante: pas moins de 11,500 individus!

Nous avons déjà vu Mgr Pascal visiter en 1897 les missions indiennes du nord de son vicariat. C'était alors la région des marais et des lacs, des sombres forêts et des grands froids. En 1899, nous le voyons

entreprendre une nouvelle tournée d'inspection, cette fois surtout aux postes échelonnés le long de la verte savane. Quittant sa résidence le 12 juin de cette année, il n'y rentre que le 31 août suivant. Au lac Vert, il prend la voie des lacs et des rivières, et fait 700 milles par eau au cours d'un voyage qui lui fait visiter successivement les Indiens de l'Ile-à-la-Crosse, du portage la Loche, de la rivière la Loche, du lac au Bœuf, du lac Canot, du lac des Prairies, du lac Brochet et de Battleford. Les aborigènes de quelques-unes de ces localités laissent encore à désirer; pourtant à la vue de la transformation qui s'est opérée dans la plupart, l'évêque voyageur ne peut s'empêcher de s'écrier: « Oh! quel bienfait a été la religion pour ces êtres infortunés! Avec quelle ferveur ils prient pour leurs bienfaiteurs! »

Quant à Mgr Langevin, le métropolitain de Mgr Pascal, il semble avoir pris à cœur de conformer sa conduite à l'adage latin: *vita in motu* [9]. Nous n'essaierons point de le suivre, même de loin, dans ses interminables visites pastorales. Qu'il nous suffise de remarquer une fois pour toutes qu'il est douteux que le précepte qui oblige tout évêque à inspecter périodiquement chaque paroisse de son diocèse ait jamais été mieux rempli qu'il ne le fut par ce prélat. Confirmations, bénédictions d'églises ou autres édifices, inspections d'écoles et de réserves sauvages, sermons de circonstances, présidences de fêtes reli-

9. "La vie est dans le mouvement".

gieuses ou d'anniversaires se partagent le temps qu'il n'emploie point à sa correspondance et aux mille soucis inhérents à la direction d'un immense diocèse comme le sien.

Encore une autre tournée, cette fois présidée par des laïques et de caractère officiel, se préparait alors à Winnipeg, laquelle devait avoir le nord du pays pour objectif. L'événement de 1898 avait été la découverte de dépôts aurifères d'une grande richesse au Klondike, territoire situé immédiatement au nord de la Colombie Britannique. Cette découverte avait eu pour résultat une émigration d'un nouveau genre: des miliers d'hommes de tout âge et de toute condition, banquiers et domestiques, fermiers et commis de magasin, qui, par tous les chemins, possibles et impossibles, s'étaient précipités vers l'Eldorado de l'extrême Nord-Ouest. Comme on pouvait s'y attendre, un très grand nombre de ces chercheurs d'or ne réussirent qu'à s'appauvrir, et plusieurs perdirent tout ce qu'ils possédaient avant d'y être arrivés — heureux encore lorsqu'ils ne laissaient point la vie ou la raison dans quelque coin solitaire de la forêt subarctique.

Beaucoup ne virent jamais la terre promise, mais s'échouèrent momentanément de chaque côté des montagnes Rocheuses.

La présence au milieu des tribus indiennes de ces pauvres affamés, de ces désappointés aigris par les revers, créait un situation qu'il importait de ne pas laisser devenir trop nuisible à la paix publique et

au bien-être des aborigènes du nord. Pour éviter tout embarras et garantir à ceux-ci les droits dont l'observation devait empêcher tout conflit et assurer la bonne entente entre blancs et Peaux-Rouges, le gouvernement d'Ottawa décida d'envoyer dans le nord une commission officielle qui ferait accepter par différentes tribus un traité par lequel elles céderaient la majeure partie de leurs terres— dont elles ne pouvaient d'ailleurs retirer aucun profit — en retour d'aide matérielle et de perpétuelle protection de la part du gouvernement central.

C'est ce qu'on appela le traité No. 8.

Il devait affecter un immense territoire, et allait, pour cette raison, être considéré comme l'un des plus importants qui puissent être enregistrés par l'histoire de l'Ouest canadien.

Et comme on prévoyait que de simples laïques n'auraient pas beaucoup de chance de réussir avec des aborigènes qui n'avaient jusque-là obéi qu'à leurs guides spirituels, on crut prudent, sinon nécessaire, de s'assurer les services du vénérable P. Lacombe, le recours ordinaire du gouvernement et des grandes corporations en cas de trouble ou de difficulté avec les Indiens. Ce père fut donc attaché à la Commission en qualité de membre consultatif, et, malgré son âge avancé [10], il ne recula point devant la tâche que lui proposaient ceux qui étaient à la tête du pays.

10. La Commission célébra dans les bois le cinquantième anniversaire de son ordination, et cette petite fête fut, à son retour à Saint-Albert, répétée avec plus d'éclat.

Cette Commission se composait officiellement de l'Hon. David Laird, président, de l'Hon. James Ross et de M. J.-A. McKenna, ce dernier un excellent catholique. Outre cette Commission, destinée exclusivement à traiter avec les Indiens, il y en avait une dont l'objet était de distribuer aux métis des titres légaux aux terres qu'ils occupaient ou qu'ils voudraient prendre. Cette seconde Commission était composée du major Walker et de M. H.-A. Côté, Canadien-français d'Ottawa, auxquels MM. Charles Mair et Joseph-P. Prud'homme (frère du juge du même nom), de Saint-Boniface, étaient adjoints comme secrétaires.

Signature du juge Prud'homme

Accompagné d'un certain nombre d'hommes de la police à cheval et d'employés d'ordre secondaire, le double parti quitta Edmonton pour le nord le 29 mai 1899, et fut rejoint par Mgr Grouard à Athabaska Landing. Le 19 juin, les deux Commissions se trouvaient au Petit lac des Esclaves, et, malgré l'astuce propre aux Indiens et la défiance dont ils font preuve quand ils ont à traiter avec des étrangers, le P. Lacombe n'eut pas de peine à faire con-

sentir aux termes du traité les sauvages qui s'y trouvaient réunis.

Les métis se montrèrent plus difficiles. Ils firent d'énergiques objections à la nature du document qu'on leur offrait: ils voulaient un *scrip*, ou titre, négociable, c'est-à-dire qu'ils pussent céder moyennant finances, et les représentants du gouvernement durent le leur accorder.

Puis la Commission des Indiens se dispersa temporairement. Pendant que quelques-uns de ses membres répétaient leurs opérations aux forts Vermillon et Saint-John, d'autres en faisaient autant au Fond-du-Lac Athabaska.

Le passage de ces fonctionnaires fut tout un événement pour le Nord. L'isolement séculaire de ses lointaines forêts semblait désormais brisé: la civilisation, avec ses avantages comme ses désavantages, s'avançait évidemment vers ces contrées si déshéritées de la fortune.

D'un autre côté, la religion ne put qu'y gagner: le rôle même qu'on y fit jouer au P. Lacombe témoigna aux yeux des Indiens de l'importance qu'y attachaient les représentants de l'autorité chez les blancs. Ensuite, la question de futures écoles y ayant été soulevée, le président de la Commission indienne, M. Laird, déclara formellement, au nom du gouvernement, que les sauvages auraient l'espèce de maîtres qu'ils choisiraient eux-mêmes. Séance tenante et par un mouvement des plus spontanés, les Indiens affirmèrent ne vouloir que des écoles catho-

liques, et firent une véritable ovation au P. Constant-Louis Falher, supérieur de la mission du Petit lac des Esclaves, malgré la présence de ministres protestants, qui voulurent ensuite les faire revenir sur leur résolution, mais en vain.

Enfin, un incident qui arriva chez les Montagnais du lac Athabaska mit en relief le genre d'enseignements qu'ils avaient reçu de leurs missionnaires et montra jusqu'à quel point ils avaient été compris de leurs ouailles. Un chef indien demanda formellement au représentant du gouvernement la promesse d'un chemin de fer comme condition de son consentement à la cession de son pays. C'était, écrit M. McKenna, « la première fois dans l'histoire du Canada qu'un Peau-Rouge posait à ce propos une semblable condition[11] ».

11. Ch. Mair, *Through the Mackenzie Basin*, p. 65; Toronto, 1908.

CHAPITRE IV

—

« DE TOUTE LANGUE ET DE TOUTE NATION »

1899-1900

L'abbé J.-A. Messier, qui avait été vicaire à la cathédrale sous M. Geo. Dugas, en était le curé depuis 1889. L'homonyme de ce dernier, l'abbé François-Azarie Dugas, qui avait déjà été quelque temps (1885-89) chargé de la première paroisse du diocèse sous Mgr Taché, mais était retourné dans l'Est, revint à Saint-Boniface en juin 1899. Alors non seulement il y remplaça M. Messier comme curé, mais il fut même élevé par Mgr Langevin à la dignité de vicaire général du diocèse. Son prédécesseur immédiat à la cathédrale devint alors aumônier de l'hôpital des sœurs grises, poste qu'il occupe encore aujourd'hui.

Ne laissons pas l'année 1899 se clore sans enregistrer ce que d'aucuns regardaient comme une juste rétribution pour le mal fait aux catholiques par les moyens les plus vils et les subterfuges les plus déshonorants. Le gouvernement Greenway fut battu le 7 décembre 1899. Hugh-John Macdonald, fils de l'ancien premier ministre du Canada, fut alors appelé à la tête de l'administration provin-

ciale; mais il fut lui-même remplacé dans ce poste au cours de l'automne suivant par M. Rodmond-Palen Roblin.

Peu après, dans la nuit du 21 au 22 décembre 1899, une des institutions les plus chères au cœur du curé de Saint-Pierre-Jolys, le couvent-pensionnat qu'il y avait établi, devenait la proie des flammes. Mais ce n'était qu'une éclipse momentanée: cette institution devait bientôt après renaître de ses cendres.

L'une des premières marques de bonne volonté de la nouvelle Administration manitobaine vis-à-vis des catholiques fut la nomination d'un métis français, M. Roger Goulet, au poste d'inspecteur des écoles. Le nouveau fonctionnaire était un ancien élève du collège de Saint-Boniface, auquel il avait fait honneur en passant avec distinction les examens universitaires. Malheureusement, cette nomination était loin d'équivaloir au retrait des lois spoliatrices de 1890, retrait que le gouvernement provincial disait attendre des autorités d'Ottawa, qui représentaient le parti responsable de ces lois. Quant aux tenants de ce parti, ils prétendirent que la question était définitivement réglée, qu'elle n'avait plus aucune actualité, en un mot qu'elle était morte et enterrée, prétention contre laquelle Mgr Langevin ne négligea aucune occasion de protester, directement ou indirectement.

Et ce n'était que simple justice, puisque toutes les écoles catholiques de Winnipeg et de Brandon,

les deux seules villes du Manitoba, continuaient à être ostracisées par les autorités locales. Non seulement ces écoles ne recevaient aucune partie des taxes que les catholiques versaient pour fins scolaires, mais même leurs bâtisses étaient l'occasion d'un nouvel impôt: ceux qu'on regardait comme leurs propriétaires devaient contribuer au trésor des écoles publiques, c'est-à-dire protestantes, une somme proportionnée à la valeur de ces bâtisses.

Maintes fois — notamment le 27 mars 1900 [1] et le 21 août 1901 — les catholiques de Winnipeg protestèrent-ils devant la commission scolaire de cette ville contre cette injustice criante, et essayèrent-ils par les voies les plus conciliantes d'en venir à un arrangement. Ce fut en vain: on se servit constamment des termes de la loi comme d'une excuse pour perpétuer une situation que condamnaient toutes les

1. Ils exposèrent aux fonctionnaires protestants dans leur tentative de 1900 qu'il y avait alors 700 enfants dans les écoles catholiques de Winnipeg et plus de 200 qui ne fréquentaient aucune école. Ils leur firent remarquer que les écoles catholiques avaient des instituteurs diplômés, et qu'ils étaient prêts à accepter le système d'inspection des écoles publiques. En conséquence, ils demandaient au Bureau des Commissaires de louer les locaux affectés aux institutions catholiques et de prendre à leur charge l'entretien des immeubles ainsi que le paiement des instituteurs. Le pensionnat Sainte-Marie avait alors 191 élèves, l'école des frères 196, celle des Saints-Anges 99, celle de Saint-Joseph 70, celle de l'Immaculée Conception 170, soit un total de 729.

Pour toute réponse, les commissaires auraient voulu pouvoir mettre des protestants dans les écoles catholiques et envoyer des enfants catholiques aux écoles protestantes. Ils refusaient en outre de permettre le port du costume religieux dans les écoles catholiques s'ils les prenaient sous leur contrôle. M. Marrin eut beau leur demander quelle clause de la loi s'opposait au port de ce costume. On fut obligé de répondre qu'il n'y en avait point; mais on ne voulut point démordre de ces conditions peu libérales.

règles de la justice et de l'équité. Pendant ce temps, le gouvernement Laurier criait sur tous les toits que la question des écoles était réglée.

Cependant le nombre incroyable d'étrangers qui se déversaient continuellement sur l'Ouest, surtout de ceux qui, comme les Allemands, les Polonais et même les Galiciens, partageaient leur foi, préoccupait de plus en plus les autorités ecclésiastiques. La congrégation des Oblats, qui était plus ou moins cosmopolite par la composition de son personnel, s'efforçait de fournir au pays les sujets nécessaires à l'organisation de nouvelles paroisses parmi ces nouveaux venus. Dès 1899, l'un des trois frères Kulawy qui s'étaient rangés sous la bannière de Marie Immaculée avait jeté les fondations d'une église pour les Polonais de Winnipeg. Cet édifice fut ouvert au culte le dimanche de la Pentecôte 1900. Il était forcément d'assez humbles dimensions; il n'en accommoda pas moins pour un temps les Allemands et même les Ruthènes, en plus de ceux auxquels il était surtout destiné, deux messes de rite différent étant dites chaque dimanche dans la même enceinte [2].

Par suite de l'ignorance d'un trop grand nombre d'entre eux, les Ruthènes étaient portés à attacher plus d'importance aux cérémonies du culte qu'au dogme même, et pour cette raison ils ne trouvaient guère d'attrait dans le ministère des prêtres latins.

2. Les Ruthènes avaient aussi eu pendant quelque temps leurs offices dans l'église Sainte-Marie.

Quatre de leurs propres prêtres étaient, à un moment ou à un autre, passés en Amérique avec eux, mais aucun ne paraissait devoir rester au pays. Les évêques de l'Ouest crurent donc de leur devoir d'en faire venir d'autres du même rite et appartenant, autant que possible, à quelque ordre religieux.

Dans ce but, c'est encore au P. Lacombe qu'on eut recours. Il s'embarqua à Halifax pour Rome et l'Autriche le 20 mars 1900, et, bien qu'il ne fut guère habitué qu'à l'étiquette des tipis indiennes, il n'en visita pas moins plusieurs cardinaux et même l'empereur François-Joseph, dont il attendait évidemment plus que des encouragements. Lacombe était un homme pratique: pour lui une aumône donnée pour la cause des pauvres Galiciens valait infiniment plus que toutes les belles paroles du monde. Parce que l'empereur d'Autriche ne le comprit point, il baissa immensément dans l'estime du vétéran des plaines canadiennes.

Ce contretemps ne l'empêcha point de solliciter une audience de quelques-uns de ses ministres et d'autres personnages éminents, tels que le métropolitain des Ruthènes, l'archevêque de Lemberg. Si ce voyage n'eut point tout le succès qu'on en avait attendu, il n'en servit pas moins à tenir présente à l'esprit des autorités civiles et religieuses du pays ruthène la nécessité de faire quelque chose pour les pauvres exilés de leur rite. Il rendit aussi plus intelligible et plus satisfaisante toute communication subséquente.

D'abord, dans le but de se mettre encore plus au courant des besoins de ses compatriotes, le métropolitain de Lemberg, chef du rite ruthène dans le monde entier, envoya dans l'Ouest canadien son propre secrétaire, l'abbé Zoldak (1900), qui trouva à Winnipeg les rudiments de paroisse ruthène dus au M. Poliwka dont nous avons déjà parlé. Celui-ci retourna peu après au pays de ses ancêtres : M. Zoldak y resta jusqu'à ce qu'un prêtre de son rite put demeurer en permanence au milieu de ses compatriotes du Manitoba. Pendant plusieurs années, il fit ainsi l'office de curé et de missionnaire parmi les milliers de Galiciens établis à Winnipeg et dans les environs.

L'année 1900 vit ainsi l'érection de la première église ruthène dans l'Ouest — celle qui se trouve sur la rue McGregor, à Winnipeg. Deux ans plus tard (1902), des pères basiliens vinrent prendre la direction définitive de la paroisse et de ses succursales, bien que M. Zoldak dut rester encore deux ans dans l'Ouest canadien [3].

3. Sous la direction du prélat actif et entreprenant qu'est Mgr Langevin, l'Eglise latine a certainement fait son possible pour fournir des prêtres aux émigrés de la Galicie. Se faisant toute à tous, elle est allée jusqu'à encourager certains de ses prêtres à passer au rite grec, pour se faire plus facilement accepter de ces chrétiens si ennemis de toute innovation dans la partie extérieure du culte. Sans compter les prêtres du rite latin oblats ou rédemptoristes, polonais ou autres, qui se sont consacrés à ce pénible ministère sans adopter le rite de leurs ouailles, presque une demi-douzaine de prêtres canadiens-français, ayant l'abbé Adonias Sabourin à leur tête, ont généreusement abandonné les cérémonies du culte dans lequel ils ont grandi pour passer au rite grec-ruthène et se consacrer irrévocablement au salut des fidèles qui le suivent dans l'Ouest canadien.

Au commencement de la même année, une institution tout aussi importante pour le recrutement du clergé latin dans l'Extrême-Ouest s'était établie sous les auspices du vénéré Mgr Grandin. C'était le petit séminaire de Saint-Albert, qui fut béni le 25 janvier 1900, et auquel le P. Louis Culérier fut immédiatement préposé.

Vers la même époque, un autre établissement, qui témoigne de la multiplicité des soucis de l'Eglise catholique, était ouvert à Winnipeg, nous voulons dire le magnifique hôpital de la Miséricorde pour les cas de maternité, dont la fière coupole s'élève non loin de l'Assiniboine, entre les rues Sherbrooke et Maryland. M. J.-A. Sénécal, qui s'était fait comme une spécialité de ce genre de constructions, en était non seulement l'architecte, mais l'entrepreneur.

Cet hôpital est un témoignage vivant de la sollicitude de l'Eglise pour la vie de l'enfant qui n'a point encore vu le jour. Quelle que puisse être son origine aux yeux de la société, elle le protège comme une bonne mère, plutôt que de le voir exposé au sort qui ne devient que trop souvent son partage dans les milieux qui ne connaissent point son influence. Même une fois qu'elle a assuré son existence, l'Eglise est loin de l'abandonner aux tendresses d'un monde qui le flétrit d'un nom particulier, bien que ce même enfant soit la meilleure preuve du peu d'honorabilité de ce monde. Légitime ou non, l'orphelin a des droits tout particuliers à sa bienveillance, et nom-

breuses sont les âmes qu'elle sauve au moyen des refuges où elle recueille ces épaves de la société.

Le P. Didace Guillet, le sympathique curé de Sainte-Marie depuis la nomination de Mgr Langevin, avait longtemps senti le besoin d'un orphelinat pour sa paroisse. Il en avait même installé l'embryon dans la bâtisse qui avait servi de premier presbytère et de première église à Winnipeg. Aidé de la charité publique et avec le concours des sœurs grises, à la tête desquelles se trouvait la bonne sœur Prince, il avait réussi à procurer un gîte plus spacieux à ses orphelins dans une bâtisse spéciale qu'il avait fait construire près des limites de la ville. Le 13 mai 1900, jour du Patronage de saint Joseph, auquel il devait être dédié, cet orphelinat était solennellement béni par Mgr l'archevêque. Une lourde dette avait été contractée; mais on comptait sur la charité des catholiques de la capitale manitobaine, et cette charité fit rarement défaut [4].

Une institution identique s'inaugurait alors à Prince-Albert sous les auspices de Mgr Pascal. Le 17 août 1900, quatre enfants, dont deux étaient Canadiens-français et les autres métis, étaient recueillis dans un local à quelque distance de l'évêché dont le P. Guillaume-Jean Bruck, aidé de Filles de la Providence, de Saint-Brieuc en France, allait diriger les pensionnaires. Là comme ailleurs, cette petite population allait être des plus cosmopolites.

4. Cet orphelinat ne recevait que des garçons. Un autre, érigé à Saint-Boniface, est spécialement affecté aux filles.

En effet, Anglais, Irlandais, Allemands, Polonais, Français, Canadiens, Galiciens, Roumains, Américains et autres allaient coudoyer des métis, et recevoir avec eux les soins du corps, que la société leur refusait souvent, en même temps que cette attention à leurs besoins spirituels qu'elle ne pouvait guère leur donner.

Au bout de six ans de dévouement, les Filles de la Providence, manquant de sujets de langue anglaise, durent faire place à l'orphelinat de Prince-Albert aux sœurs de la Charité de Saint-John, N.-B. (30 juillet 1906).

Pendant ce temps, l'immigration catholique, à laquelle nous avons vu les évêques de l'Ouest demander à leurs frères de l'Est de s'intéresser, n'était pas négligée. Un abbé Ozias Corbeil s'y était momentanément consacré, pour se retirer vers des plages plus septentrionales où nous le retrouverons. Plus constant que celui-ci dans cette tâche aussi ingrate que méritoire, le P. Moïse Blais s'en occupait sérieusement et non sans succès. Le besoin de déplacement continuel qui semblait inné en lui ne le rendait que plus apte à ce genre de ministère. Il avait déjà publié une brochure destinée à promouvoir l'émigration de ses compatriotes de la province de Québec et des Etats de l'est de l'Union américaine. Le 10 avril 1900, nous le voyons arriver avec un fort contingent de Canadiens-français venant de Québec, du Wisconsin et du Michigan. L'abbé Poulin, alors curé de Saint-Maurice, l'une des fonda-

tions de M. Gaire, voyait par l'arrivée de ces colons sa paroisse s'augmenter de vingt-cinq familles.

Lourdes comptait alors 714 habitants, et à Saint-Pierre-Jolys un nouveau couvent, plus beau que le premier, se terminait dans l'hiver de 1900. A Calgary, les Fidèles Compagnes de Jésus avaient plus de 200 enfants à leur école du Sacré-Cœur et l'hôpital Sainte-Croix, de la même ville, était toujours plein.

A Saint-Ignace des Saules (Willow Bunch), 550 milles à l'ouest de Saint-Boniface, M. Garon n'était pas resté inactif. Pendant le séjour de deux ans qu'il y fit, non seulement il put y fonder un couvent, mais il fit préparer la pierre nécessaire à l'érection d'une belle église, qu'il se proposait d'avoir près de l'école, à deux milles de la vieille chapelle, sur un terrain de 80 arpents que lui avait donné M. Jean-Louis Legaré, lorsque Mgr Langevin l'appela à prendre la direction de la paroisse de Wolseley. Le P. Saint-Germain, qui semble avoir eu la spécialité des intérims, le remplaça à Saint-Ignace. Il dut y passer six mois sans voir un confrère. Le 25 avril 1901, son archevêque le tirait momentanément de sa solitude en le visitant, ainsi que ses ouailles accourues pour la circonstance, après avoir fait un trajet de 90 milles en voiture et campé sur six pouces de neige, dont une tempête imprévue avait recouvert la terre.

Puis vint à Saint-Ignace le règne de M. C. Passa-

plan et de M. A. Lemieux, qui furent successivement chargés de cette paroisse [5].

Pendant ce temps, M. Gaire, toujours infatigable quand il s'agissait d'étendre la sphère de l'action française dans l'Ouest, fondait (1900) High River, ou Dumas, puis les missions de Deleau et de Bellevue, ou Belleview. Enfin, le 4 décembre 1900, Mgr Langevin bénissait à Saint-François-Xavier, sur l'Assiniboine, en présence de Mgr Ritchot, de M. A. Dugas, vicaire général, du P. Dandurand qui, en septembre de la même année, avait été remplacé par le P. Baudin dans la cure de Saint-Charles, une église en pierre due aux talents de l'architecte de la Miséricorde à Winnipeg et au zèle du curé, M. Kavanagh.

Au cours de cette même année 1900, un chemin de fer d'intérêt plutôt local, le Sud-Est (*South-Eastern*), s'était construit dans la partie méridionale, c'est-à-dire française, du Manitoba. Aussitôt qu'il eut été mis en opération, l'abbé R.-A. Giroux fut chargé de la desserte des missions de Marchand, Bedford, Sandyland, Woodridge, Badger, Vasser, Pine Valley, en un mot de toutes les stations échelonnées le long de cette ligne jusqu'à la frontière des Etats-Unis.

Ces soi-disant missions n'avaient naturellement qu'une population blanche. Les missions du nord, établies pour le bénéfice des Indiens, suivaient géné-

5. Ce dernier y arriva le 10 avril 1905. En novembre de l'année suivante, il y fit construire l'église actuelle qui mesure 80 x 40.

ralement la même voie de progrès et d'expansion. Le P. O. Charlebois avait un moment (février 1900) été destiné par Mgr Pascal à fonder un nouveau poste sur la rivière Nelson, au lac la Croix, ou Traverse (*Cross L.*), lorsque les circonstances portèrent son supérieur à confier cette tâche honorable au P. Bonnald, dont le P. Charlebois allait recueillir la succession dans le district du Cumberland. Celui-ci devint donc directeur de la mission du lac Pélican, tout en conservant les postes du Grand-Rapide et du Cumberland, où l'aidaient deux jeunes auxiliaires nouvellement arrivés dans le pays.

Cette contrée avait au point de vue religieux une physionomie à part : exclusivement païenne et protestante peu d'années auparavant, elle était devenue, grâce au zèle du P. Bonnald et de ses collaborateurs, un véritable champ de bataille entre l'Eglise de Dieu et ses contrefaçons. Déjà 190 personnes avaient embrassé la vraie foi au lac Cumberland, 300 au lac Pélican et 71 au fort Nelson, résultat des plus satisfaisants si l'on considère les circonstances.

Pendant que les missionnaires de ce qui fut longtemps appelé le Keewatin guerroyaient ainsi contre l'infidélité et le protestantisme, l'évêque du territoire contigu, Mgr Grouard, saluait au fort Good Hope, au cours d'un voyage qui allait le mener jusqu'au Klondike, le vénérable P. Séguin qui, depuis quarante ans, gardait fidèlement son poste sous le cercle polaire, dont les neiges l'avaient rendu pres-

que aveugle [6], ainsi que le P. Kearney, Irlandais instruit qui, pour l'amour des âmes les plus abandonnées, s'était lui aussi enseveli dans les neiges du nord, où il poursuit encore ses humbles labeurs. A la Petite rivière Rouge, non loin de la Plumée, le prélat salua en outre le P. Giroux qui se dévouait au salut des Loucheux qui, en ces deux places, édifièrent grandement leur évêque.

Nous repliant maintenant vers le sud-ouest, nous retrouvons les Pieds-Noirs, que le missionnaire ne peut arracher qu'un à un, et avec la plus grande difficulté, aux ténèbres du paganisme. Après de si persévérants efforts, on en est venu à désespérer presque de les convertir par un autre moyen que celui des écoles. A la Traverse (*Blackfoot Crossing*), un jeune père garde une mission dont la véritable fondation ne remonte guère qu'au mois de janvier 1899. Exactement un an plus tard, Mgr Legal y bénissait un pensionnat avec 5 élèves, nombre qui, moins de douze mois après, se montait à 42. Cette institution avait été confiée aux sœurs de la Providence de Montréal.

Non loin de là, s'élevait la jeune reine du sud-ouest, l'entreprenante cité de Calgary, qui prenait constamment de nouveaux développements. Un vénérable missionnaire avec lequel nous aurons mainte

6. Ce bon père mourait, presque en odeur de sainteté, le 11 déc. 1902, dans sa paroisse natale d'Ennezat, diocèse de Clermont, où il était retourné dans l'espoir de prévenir la cécité complète dont il était menacé, après avoir en outre été la victime d'un accident qui lui avait démis une épaule.

fois l'occasion de faire connaissance en Colombie Britannique, le P. Léon Fouquet, s'y était dépensé quelque temps. Les PP. Lacombe, Louis Culérier [7], et Alphonse Lemarchand rivalisaient de zèle avec lui et ajoutaient au soin des catholiques de cette ville celui de leurs coreligionnaires de Fish Creek, Pine Creek, Cochrane, Canmore et Anthracite.

Quelques chiffres donneront une idée de la croissance de cette ville, même à une époque où elle n'était point encore entrée dans cette ère de merveilleux développements qui en ont fait un centre de plus de 50,000 âmes. En 1900, sa population était estimée à 6,000 habitants: en 1899, le nombre des familes catholiques qu'il contenait était de 94; l'année suivante, il s'élevait à 137, augmentation de 41 familles, soit presque un tiers de plus en douze mois.

Beaucoup moins prospère au point de vue matériel était Saint-Albert, qu'on ne pouvait appeler « ville épiscopale » que par courtoisie. Cependant, avec ce sage conservatisme qui paraît si commun chez les autorités ecclésiastiques, Mgr Grandin tenait à ce bourg, où étaient représentés tant d'intérêts religieux et autres. Aussi, lorsqu'il fut question de bâtir une nouvelle cathédrale pour remplacer celle de 1869, maintenant trop étroite, il insista pour qu'on l'élevât à la même localité que l'ancienne.

Le nouveau temple devait avoir 180 pieds de long

7. Avant sa nomination au petit Séminaire de Saint-Albert.

sur 72 de large et être orné de deux tours, dont la plus haute aurait 218 pieds. Les habitants de Saint-Albert firent noblement leur devoir en cette circonstance. Non seulement ils se cotisèrent et, malgré leur pauvreté, firent une première offrande de $1,900, mais dans une semaine ils n'amenèrent sur la colline pas moins de quatre-vingt-dix charretées de grosses pierres destinées à sa construction.

La première pierre en fut bénite le 6 octobre 1900 par Son Excellence Mgr Falconio, délégué apostolique au Canada, en présence de NN. SS. Pascal et Legal et d'un nombreux clergé.

CHAPITRE V

NOUVEAU VICARIAT ET MORT DE MGR GRANDIN

1901-1902

Cependant, la course au clocher qu'avaient faite les milliers de mineurs, réels ou prétendus, qui s'étaient précipités vers le Klondike à la recherche de l'or et la double Commission des Indiens et des métis avaient contribué à attirer l'attention des autorités ecclésiastiques sur l'immense vallée du Mackenzie et celle non moins importante du Youkon supérieur, véritable pays de cocagne, où même le blanc qu'avait favorisé la fortune pouvait mourir de faim à côté d'un monceau d'or.

En conséquence, le 22 juillet 1901, ces deux vallées furent constituées en vicariat apostolique distinct sous le nom de vicariat du Mackenzie et confiées à un jeune prêtre, le R. P. Gabriel Breynat, O. M. I., qui devint par le fait même évêque d'Adramyte *in partibus infidelium,* et fut sacré à Saint-Albert le 6 avril de l'année suivante par Mgr Grouard, assisté de quatre évêques en plus des deux co-consécrateurs ordinaires.

Mgr Grouard gardait le reste du territoire, dans le sud, avec le titre de vicaire apostolique de l'Athabaska.

Chez Mgr Langevin, nous avons encore d'autres progrès à enregistrer. C'est d'abord la fondation d'une nouvelle paroisse, Thibauville, où une trentaine de familles catholiques se sont établies près de l'*épinettière,* autrefois si abondante, où feu M. Thibault alla avec ses métis couper et scier le bois de la première cathédrale de Saint-Boniface. La première messe y fut dite dans la maison d'école le 1er août 1901, et M. Giroux, curé de Sainte-Anne, en fut le célébrant.

Juste vingt-deux jours plus tard, les paroissiens de Lorette, non loin de là, recevaient des sœurs de Saint-Joseph, qui venaient de Saint-Hyacinthe prendre la direction de l'école du village. Elles habitèrent d'abord l'étage supérieur de la maison d'école et firent la classe au rez-de-chaussée, jusqu'en 1903, époque où l'abbé Dufresne fit construire le couvent à côté.

Pendant ce temps, la mission encore plus ancienne de Saint-Laurent, sur le lac Manitoba, passait aux mains d'un nouvel arrivé, plein de bonne volonté et doué de la tenace énergie qui caractérise tout véritable Breton. Le P. Hervé Péran était arrivé au pays en octobre 1900, et, après avoir passé deux mois au fort Francis, était venu s'établir à Saint-Laurent, où, en septembre 1901, il était nommé supérieur et curé. Sous son pastorat d'une dizaine d'années, l'église locale, qui n'avait alors que les murs et le toit, devait se terminer et se meubler, tandis que d'autres amé-

liorations n'allaient pas tarder à se faire à la mission.

Celle-ci avait alors pour succursales le groupe de Saint-Ambroise, le centre de Posen, peuplé surtout de métis, N.-D. de la Paix et la Pointe-aux-Lièvres, que visitaient régulièrement les deux compagnons du P. Péran.

Le 27 octobre suivant, l'église de Saint-Andrews, où nous avons vu l'abbé Gillies, s'enrichissait d'une cloche de 1640 livres, qu'y bénissait Mgr Langevin, et, pendant la première semaine de décembre 1901, une église dont les murs en bois étaient revêtus de brique à l'extérieur était ouverte au culte à Labroquerie. Le nouvel édifice mesurait 105 pieds sur 45, avec une sacristie de 30 sur 22.

Et ce n'était pas seulement la population de langue française qui témoignait ainsi de sa vitalité religieuse. L'abbé François Woodcutter, jeune prêtre d'origine allemande, avait organisé la paroisse hongroise de Kaposvar, où il faisait l'office de curé, et à Mariahilf, près de Grayson, à 15 milles de Broadview, sur le Canadien-Pacifique, les Oblats fondaient une résidence de missionnaires dirigée par le P. Albert Kulawy (automne de 1901), et à la tête de laquelle devait longtemps se trouver le P. Marc Kasper. Cette résidence était exclusivement pour le bénéfice d'une colonie d'Allemands établis dans le voisinage.

Plus à l'ouest encore, et non loin des Pieds-Noirs, un poste dont le nom trahit l'origine étrangère à la

race française, Gleichen, avait depuis 1881 été visité périodiquement par les PP. Oblats établis chez ces Indiens. Cette place fut pendant quelque temps un « point de division » dans le système du chemin de fer Canadien-Pacifique, ce qui lui donna une importance passagère. Pourtant le nombre des catholiques y était restreint. Heureusement, il y en avait au moins un dont la foi et la générosité pouvaient en quelque sorte compenser l'absence de coreligionnaires. C'était un M. Victor Beaupré qui, après avoir veillé sur la construction d'une partie de la ligne, en vertu d'un contrat qu'il avait passé avec la compagnie qui fournissait les fonds nécessaires, s'était finalement fixé à Gleichen. Là il s'était bâti un magasin au-dessus duquel il installa une petite chapelle avec chambre attenante pour le missionnaire qui pouvait visiter la localité. Non seulement ces deux pièces, mais même la table de M. Beaupré furent constamment à la disposition du prêtre, le P. Doucet ou tout autre qui desservit Gleichen jusqu'en octobre 1901. Alors l'un des deux pères du « Crossing » put se consacrer exclusivement au ministère pour la population blanche de Gleichen et de ses environs. Après le P. Riou, nous y voyons le P. Salaun, puis le P. Lépine et le P. Le Chevalier.

Telles sont les origines de la paroisse Saint-Victor (patron de M. Beaupré) de Gleichen.

Un autre poste doté d'un nom tout aussi étrange, bien que fondé comme paroisse par un prêtre fran-

çais bien connu de nos lecteurs, était Wauchope. Dès qu'il eut cru Grande-Clairière assez solidement établie pour ne plus avoir besoin de ses services, l'abbé Gaire tourna ses regards vers l'ouest et, en pleine solitude, sauf la présence d'une unique famille, celle de M. Maurice Quennelle, il planta de nouveau sa tente et répéta les tactiques qu'il avait suivies pour assurer la réussite de Grande-Clairière et autres places dans l'Ouest.

C'était au mois de mai 1902.

Grâce à ses efforts, il y avait là 15 catholiques au mois d'août suivant. Il y en a aujourd'hui plus de vingt fois autant: Français, Belges, Canadiens-français, avec quelques Irlandais, Anglais et Allemands.

Un certain nombre de paroisses ont été ainsi créées de toutes pièces par leurs curés sur les fertiles plaines de l'Ouest canadien; mais c'est la grande exception. Le plus souvent l'immigration se portait indifféremment sur plusieurs points à la fois, et le manque de cohésion de la part des colons empêchait les groupes de catholiques d'avoir assez de consistance, et partant de ressources, pour y permettre le séjour d'un prêtre. Il importait pourtant souverainement de ne pas laisser à eux-mêmes ces pauvres gens, plus ou moins désorientés dans leurs nouveaux domaines, et portés à se préoccuper de leurs intérêts matériels à l'exclusion de leurs besoins spirituels.

D'où pour l'administration ecclésiastique de

lourdes charges, dont elle dut longtemps porter tout le poids. Pour faire face à ces nombreux besoins, Mgr Grandin s'en ouvrit à ses collègues de l'Est dans une lettre datée du 3 octobre 1901, qui fut accueillie avec la respectueuse sympathie que réclamait pour elle l'âge et les vertus de celui qui l'avait écrite. Le P. Lacombe voulut joindre sa voix à celle de l'évêque de Saint-Albert; mais certains représentants de la presse canadienne se permirent de faire leurs réserves relativement à quelques points de sa propre communication. On blâmait en particulier l'attitude des missionnaires du Nord-Ouest sur la question nationale: on leur reprochait de ne point enseigner le français dans certaines institutions, comme les écoles industrielles pour les Indiens, dans lesquelles l'usage de cette langue était proscrit par ceux-là même que les critiques québecquois avaient aidés à mettre au pouvoir à Ottawa.

Se rendant mieux compte que personne de la véritable situation, le métropolitain vint alors à la rescousse dans une lettre qu'il adressa aux journaux et dans laquelle il disait:

« Il s'agit de bâtir des églises ou des chapelles et de les pourvoir de tout ce qui est nécessaire au culte. Il faut en outre assurer une subsistance honorable aux missionnaires qui consentent à partager la pauvreté du colon. Puis il y a des œuvres de charité et d'éducation à fonder ou à développer. Les Galiciens catholiques seuls sont au nombre de 40,000 âmes! Tous sont arrivés depuis peu dans le pays. Il y a

des milliers d'enfants galiciens sans écoles. Il nous faudrait pour eux une armée de maîtres catholiques. »

Puis Mgr Langevin faisait généreusement abstraction de ses propres besoins pour appuyer sur ceux de son suffragant. « Pour quiconque connaît notre pays », dit-il, « il est évident que le diocèse de Saint-Albert, plus jeune et composé jusqu'ici presque exclusivement de missions sauvages, est dans un besoin plus urgent de secours pécuniaires. »

Par nature très actif et pénétré de l'importance de l'éducation chrétienne, l'archevêque de Saint-Boniface voyait souvent ses faits et gestes, non moins que ses dires, devenir le thème de commentaires plus ou moins justifiés de la part des grands quotidiens de Winnipeg, ou même de sa province d'origine. Comme ces commentaires étaient quelquefois de nature à donner le change et occasionnaient des rectifications qui n'étaient pas toujours reçues du meilleur cœur, le prélat crut opportun de se créer un organe qui fut l'interprète fidèle de sa pensée. Ainsi furent fondées *Les Cloches de Saint-Boniface,* petite revue bi-mensuelle dont le premier numéro parut la première semaine de 1902, et où l'on trouve, éparpillé sans trop d'ordre ou de méthode, tout ce qui peut intéresser un prêtre, ou même un chrétien intelligent.

C'est dans le même ordre d'idées que Mgr Langevin publiait, le 19 mars suivant, un mandement important, dans lequel il rappelait les recommanda-

tions de l'encyclique *Affari vos,* et formulait les réclamations qu'il basait sur les termes de ce grave document. Ces réclamations portaient sur le droit de diriger les écoles affectées aux catholiques; « nous acceptons les programmes d'études des écoles publiques », déclarait-il, comme pour prévenir toute accusation d'infériorité. Il réclamait en outre le droit de retenir les services de maîtres ou maîtresses catholiques; affirmait qu'on ne pouvait empêcher les institutions similaires sous sa direction de se servir de leurs livres d'histoire, de lecture et de géographie, et voulait la liberté la plus complète de l'enseignement et des exercices religieux.

Puis il esquissait à grands traits les devoirs en matière d'éducation des catholiques en général, et des parents, des maîtres et maîtresses, des commissaires d'écoles, des curés et des missionnaires en particulier.

Ainsi parlait avec toute l'autorité qui s'attachait à son rang, le plus haut représentant de l'Eglise dans l'Ouest canadien. Le plus ancien de ses suffragants, prélat qui avait, lui aussi, maintes fois élevé la voix contre les empiètements du pouvoir séculier en matière d'éducation, n'allait bientôt plus pouvoir donner à ses diocésains que l'enseignement qui découlerait du souvenir de son zèle et de ses vertus. Mgr Grandin avait depuis des années été malade, et plusieurs fois on avait même cru qu'il touchait au terme de sa carrière. Après de longues souffrances patiemment supportées, ce prélat s'endormit dans

la paix du Seigneur le matin du 3 juin 1902, en présence de Mgr Clut, des prêtres de Saint-Albert et de ses familiers.

« La paroisse de Saint-Albert s'éveillait au son du glas », écrit son biographe. « Il n'y eut qu'un cri sur toutes les lèvres : « Le saint évêque est mort. » On n'entendait que des sanglots, on ne voyait que des visages tristes baignés de larmes. Tous voulaient pénétrer dans le salon de l'évêché, où il demeura exposé quatre ou cinq jours [1]. »

Il serait bien difficile d'exagérer les mérites du premier évêque de Saint-Albert. On pourrait le représenter comme le type du missionnaire chez les Indiens. Par ailleurs, cœur sensible à l'excès, homme qui s'oublie pour ne penser qu'à ceux dont il est chargé, prêtre doux et humble de cœur, pénétré du sentiment du devoir et dévoré d'un saint zèle pour le salut des âmes, sa vie avait été faite de dévouement et ses longues années d'apostolat dans le nord peuvent être représentées comme une suite de sacrifices. Indépendamment du bien qu'il fit sur le champ des missions ou comme directeur d'un vaste diocèse, qui dira celui qui résulta de ces prédications, et surtout de ces conférences apparemment si simples mais si touchantes, qu'il fit dans un grand nombre de séminaires et d'autres institutions analogues? La sincérité de ses avancés était si évidente et sa diction si peu apprêtée, qu'on se laissait convaincre

1. Jonquet, *Monseigneur Grandin*, p. 500 ; Montréal, 1903.

comme malgré soi, et l'on était à son service avant qu'il eut fini. Alors les aumônes affluaient dans la sébile du noble pèlerin, et les jeunes cœurs se sentaient portés à le suivre dans les glaces, ou sur les plaines sans horizon, du Nord-Ouest.

Mgr Grandin avait comme une spécialité de ces conférences. Les supérieurs majeurs le savaient, et, lors de ses voyages en France, ils mettaient ses services à profit pour recruter des missionnaires pour son diocèse ou leur congrégation. Très nombreux sont parmi les Oblats de l'Ouest et d'ailleurs ceux qui lui doivent leur vocation.

Par la mort de Mgr Grandin, son coadjuteur Mgr Legal devint le second évêque de Saint-Albert. La tâche qui incombait au nouveau titulaire était lourde; mais l'esprit d'ordre et d'organisation qui le caractérisait, non moins que l'état satisfaisant dans lequel son prédécesseur avait laissé son diocèse, devait être un précieux appoint pour lui assurer le succès.

La principale difficulté qui se dressait devant lui était les besoins créés par le flot toujours montant de l'immigration, besoin qu'il ne faisait, du reste, que partager avec le vicaire apostolique de la Saskatchewan. Un coin du territoire de ce dernier, dont Batoche pouvait être regardé comme le centre, passait alors (1902) par une ère de transformation qui allait le laisser en majorité français de langue et catholique de religion. Batoche était peuplé à peu près exclusivement de métis français. A quelque

vingt-cinq milles au nord, et du même côté de la rivière, s'étendait la colonie de Saint-Louis, dont nous avons aussi parlé à différentes reprises. Entre ces deux localités, se trouvait une paroisse dont le nom trahissait la nationalité des habitants, Domrémy.

Cette paroisse avait eu pour premier desservant un prêtre français du nom de Jean Berthelot, qui s'y trouvait dès 1895, mais n'y avait point encore d'église. Ses paroissiens, presque tous de sa nationalité, avaient été amenés de France par un agent d'émigration du nom de Bodard, aux efforts duquel cette partie du pays doit à peu près tous les Français qui s'y trouvent et que nous voyons aujourd'hui domiciliés non seulement à Domrémy, mais à Saint-Louis et à Carlton.

Le P. Victorin-Prosper Gabillon, O. M. I., qui avait précédemment travaillé chez les Indiens du diocèse de Saint-Albert, était arrivé la même année (1895) dans le vicariat apostolique de la Saskatchewan. Il passa l'hiver de 1896-97 à la mission historique de Saint-Laurent, de l'autre côté de la rivière, et en fut le dernier desservant. Le printemps suivant il la fermait, en conformité avec des ordres qu'il avait reçus de l'autorité vicariale.

Pendant ce temps, M. F.-X. Barbier, autre prêtre français qui n'est point un inconnu pour nos lecteurs, était chargé de Saint-Louis. En septembre 1897, il céda sa place au P. Gabillon, puis, après une étape à Prince-Albert, se dirigea vers le lac Croche,

à environ 18 milles de Batoche, où il dressa sa tente au milieu d'un petit groupe de colons, dont plusieurs étaient encore originaires de France. Barbier donna le nom aussi poétique que religieux de Bonne Madone à la nouvelle colonie, où il se bâtit un pied-à-terre à environ quatre milles du lac, puis fut nommé curé de Domrémy, qu'il devait administrer de longues années et où il eut à essuyer plus d'une difficulté.

Sur ces entrefaites, vers le 20 juillet 1902, deux religieux qui avaient passé une dizaine d'années au Manitoba, les PP. Laurent (Voisin) et Jean (Garnier), Chanoines réguliers de l'Immaculée Conception, arrivaient à Bonne Madone pour y recueillir la succession de M. Barbier. Un des premiers soins des nouveaux venus fut de transporter sur les bords du lac l'ancien logis du premier desservant de la paroisse en formation, qu'ils améliorèrent et auprès duquel ils bâtirent une église, tout en favorisant le plus qu'ils purent l'immigration de leurs compatriotes — ces deux pères étaient Français.

Indépendamment de M. Bodard, la cause de la colonisation avait alors un champion attitré dans la personne du P. Hercule-Léandre Vachon, O. M. I., qui venait de passer deux ans à Prince-Albert, après avoir été quelque temps chargé des Cris du lac Muskeg. Grâce à ses efforts, de nouveaux colons vinrent bientôt s'adjoindre à ceux qui se trouvaient déjà dans la région, et, en 1902, une nouvelle paroisse, Bellevue, aujourd'hui toute canadienne, sur-

gissait comme par enchantement sur les hauteurs à 9 milles à l'est de Batoche, c'est-à-dire entre cette place, Domrémy et Bonne Madone [2].

C'était donc quatre paroisses co-limitrophes exclusivement catholiques et de langue française. De l'autre côté de la rivière, se trouvait le centre important du lac Canard, en majorité français, qui comptait alors dans son territoire la future paroisse de Carlton, dont les éléments, français pour la plupart, prenaient aussi leur place au soleil des grandes plaines de l'Ouest, grâce aux efforts intelligents de M. Bodard.

Ce monsieur opérait exclusivement en France. Le P. Vachon avait pour territoire à peupler les bords de la Saskatchewan et travaillait chez les Canadiens de Québec ou des Etats-Unis, tandis que le P. Blais avait le titre officiel de missionnaire-colonisateur du Manitoba. La position de chacun de ces agents était reconnue par le gouvernement, dont ils étaient les fonctionnaires. Quant à l'abbé Gaire, il

2. La messe y fut d'abord dite dans une très modeste maison en troncs d'arbres superposés qui servait en même temps d'école. En 1907, on éleva les murs de l'église actuelle qui mesure 60 pieds sur 40; mais à cause de difficultés d'ordre local, avec lesquelles la presque totalité des paroissiens n'avaient rien à faire, on ne put en continuer la construction qu'en 1910, alors que l'abbé J.-H. Chauvin y fut transféré de Marcellin où il était curé depuis le 19 sept. 1907. La paix ayant été rétablie par cet esprit conciliant — arrivé à Bellevue le 10 mai 1910 — les travaux de l'église furent poussés avec vigueur, et elle fut bientôt après ouverte au culte par l'évêque diocésain.

Les deux premiers colons de Bellevue furent MM. Azarie Gareau, qui s'y rendit en 1885, et Ulrich Grenier, qui y arriva en 1894. Bellevue est une paroisse homogène et, à de très rares exceptions près, composée de bons chrétiens, gens naturellement paisibles, alors même qu'ils se trouvent sous la férule d'un esprit brouillon et plus ou moins bien équilibré.

unissait le ministère paroissial au soin de se trouver des paroissiens. Les premiers allaient et venaient, provoquant par des conférences publiques et d'autres moyens de publicité un aussi fort courant que possible d'émigration vers le territoire qui leur était assigné; le second agissait surtout par correspondance, en attendant qu'il se créât un organe qui devait paraître périodiquement — bien qu'il ait fait à ses frais des voyages de propagande en France et même en Belgique.

L'historien ne saurait le méconnaître: c'est grâce à ces missionnaires d'un nouveau genre, et surtout en raison du caractère sacré dont ils étaient revêtus, que l'Ouest canadien voit aujourd'hui plusieurs de ses districts complètement français, et partant catholiques. Leur tâche était souvent bien ingrate et ils durent essuyer bien des reproches de la part de ceux qui n'étaient faits que pour aller s'étioler dans les filatures de la Nouvelle-Angleterre; mais il n'est que juste d'affirmer que si l'élément français dans l'Ouest maintient ses positions en face des innombrables hordes d'étrangers que la vieille Europe a vomies sur ce pays, celui-ci le devra surtout aux Lacombe, aux Gaire, aux Morin, aux Blais, aux Vachon et aux autres prêtres qui, sous la direction d'évêques aussi patriotes que prévoyants, s'efforcèrent d'y grouper autant de leurs compatriotes que possible.

———

CHAPITRE VI

CRIS ET ESQUIMAUX

1902-1903

Cependant, pour s'être retiré du district du Cumberland, le P. Bonnald était loin d'avoir été mis à la retraite. Il était, au contraire, plus actif que jamais. Il avait porté la guerre en Afrique, ou, pour parler sans métaphore, il s'était établi au lac la Croix (*Cross Lake*), au milieu même des protestants, où il disputait une à une les âmes à l'hérésie. Les ministres méthodistes étaient nombreux dans ce pays et s'étaient jusque-là crus sûrs de leurs positions. Son arrivée chez eux avait produit l'effet d'une pierre jetée dans une fourmillière. Ils allaient et venaient pour prévenir leurs adeptes contre les embûches du prêtre français et ridiculisaient à l'envi sa religion. Mais le P. Bonnald était un ardent: toujours aux aguets, il ne laissait passer aucune occasion d'ouvrir les yeux des Indiens protestants à la lumière de la foi catholique.

De février 1902 à la débâcle des glaces, c'est-à-dire au mois de mai, il ne fit pas moins de onze baptêmes et deux mariages et reçut l'abjuration de dix protestants.

Il avait commencé son apostolat à la mission de Sainte-Croix dans l'automne de 1901 et avait d'abord loué une pauvre masure d'un sauvage de l'endroit. Au printemps de l'année suivante, il fut heureux d'en sortir pour aller s'installer sous une tente, puis dans une maison que lui construisirent des ouvriers venus exprès de Winnipeg.

Pendant qu'il était encore occupé avec ses hommes à ces travaux matériels, il eut vent que les ministres méthodistes, qu'irritaient souverainement ses opérations au lac la Croix, tentaient l'impossible pour corrompre ses néophytes du fleuve Nelson. L'un d'eux se faisait surtout remarquer par son acharnement contre la foi catholique. Brandissant d'une main la bible protestante et de l'autre un livre de prières catholique, il criait à tue-tête : « La vérité divine se trouve dans la bible et le mensonge dans le livre catholique. ». Ayant appris qu'une pauvre veuve s'était laissée prendre à ses pièges, le P. Bonnald se rendit à sa pêcherie et constata avec peine que la fille d'Eve avait réellement mordu à l'appât : de l'indienne pour deux robes avait été le prix de son apostasie. Mais tous les autres avaient refusé les offres du ministre de l'erreur.

Une occasion pour ses néophytes du lac la Croix d'affirmer leur foi ne tarda pas à se présenter. Un beau matin, on aperçut sur le lac les voiles de plusieurs bateaux venant du sud. C'était l'agent des sauvages que le gouvernement envoyait distribuer les petites annuités qu'il accorde à ceux qui ont pris

le traité. Il était flanqué d'un gros monsieur coiffé d'une casquette de commodore américain, qui ne daigna même pas regarder le prêtre catholique. Ce personnage solennel n'était autre que l'inspecteur général des missions méthodistes du Canada. Naturellement, le ministre local ne pouvait manquer à pareille réunion, d'autant plus que le représentant officiel du gouvernement était lui-même un ancien ministre méthodiste.

Or, on avait répandu le bruit que quiconque ne suivait pas la religion du roi d'Angleterre n'aurait point part à ses largesses. On voulut même avoir chaque soir la prière près des trois ministres, ou ex-ministres. Mais le P. Bonnald réclama ses droits; ses fidèles tinrent bon, et, en présence des représentants officiels de l'hérésie, quatre-vingts proclamèrent l'indéfectibilité de leur foi en récitant leurs prières et en chantant leurs plus beaux cantiques autour de la tente du prêtre catholique. L'agent des sauvages fut d'ailleurs correct dans ses relations avec ce dernier, et ne chercha point à inquiéter ses ouailles.

Encore plus au nord, un vétéran de la solitude, le P. Gasté, quittait en 1901 son poste du lac Caribou pour Prince-Albert, où l'appelait la confiance de son évêque, qui le nommait supérieur des Oblats de sa propre maison, en attendant qu'il en fit, deux ans plus tard, son vicaire général et l'administrateur de son vicariat pendant ses absences. Ce missionnaire avait passé quarante années révolues de rudes la-

beurs couronnés de succès dans l'Extrême-Est. Mais en disant adieu à sa mission, il léguait à son successeur, le P. Arsène Turquetil, un projet qui avait toujours été cher à son cœur. Les Mangeurs-de-Caribou étaient maintenant complètement convertis au christianisme; mais au nord de leur froid territoire s'étendaient les plages glacées de l'immense méditerranée connue sous le nom de baie d'Hudson, où vivotaient des centaines, et même des milliers d'Esquimaux, qu'aucun prêtre n'avait encore visités. Le P. Turquetil s'empressa de mettre ce projet à exécution. Le 26 décembre de cette même année (1901), il partait en compagnie d'Indiens pour se rendre à leur campement le plus éloigné, soit à environ deux cents lieues du lac Caribou, où il espérait pouvoir se mettre en rapport avec des représentants de cette branche de la grande famille humaine qui semble si peu faite pour notre civilisation.

Il y rencontra effectivement quelques Esquimaux qui s'y étaient rendus pour troquer contre des munitions et instruments de pêche des peaux de bœufs musqués et de renards blancs. Comme ces quelques individus avaient fait espérer au prêtre la visite de trois ou quatre autres familles et que celles-ci tardaient à arriver, le P. Turquetil se décida à aller lui-même les trouver à leur campement.

C'était, dans les circonstances, une détermination qui faisait plus honneur au zèle qu'à la prudence du jeune prêtre. L'hiver est sévère dans tout le Nord

canadien, mais à peu près insupportable dans le Nord-Est, là où les courants glacés qui viennent directement du pôle tuent toute végétation.

« A la vue de ce malheureux pays, il semble qu'une malédiction l'ait converti en affreux désert », écrit à ce sujet notre missionnaire. « De quoi vivent donc ses habitants? Quelles ressources offre cette immensité de neige durcie par le froid où paraissent à peine de loin en loin quelques rochers dénudés? Par un contraste frappant, le souvenir de la belle France vient accroître encore la tristesse de ce paysage; puis soudain aussi je me sens heureux d'avoir été appelé à secourir ces pauvres païens, les plus malheureux du monde vraiment.

« Nous avançons avec peine, moi surtout, car la veille, je m'étais laissé geler à moitié le genou gauche, et une douleur violente m'empêchait de plier la jambe. Comme mes compagnons, d'ailleurs, j'avais le visage profondément gelé, et, avec nos joues et nos nez noirs, nous ressemblions moins à des Indiens qu'à des nègres du Congo. Il faisait grand froid, plus de 50° au-dessous de zéro; nous entendions distinctement le sifflement de notre respiration au contact de l'air froid, et parfois aussi nous la voyions retomber en fine poussière blanche. J'éprouvais parfois comme l'impression d'un glaçon qui m'aurait pénétré dans la tête, et c'était là, pour moi du moins, la souffrance la plus cruelle. Pas de bois pour faire le thé; il faut courir, courir toute la

journée sans thé, sans feu, malgré la fatigue et le froid excessif [1]. »

Après les terreurs de pareille marche, le lecteur jugera sans peine du désappointement du P. Turquetil en constatant, à son arrivée au camp esquimau, que les douze familles qui l'avaient habité étaient parties. Leurs huttes de neige étaient bien là, mais elles étaient maintenant vides, à l'exception d'une qui contenait un cadavre. Quelques pierres entouraient celui-ci, formant un rampart dérisoire contre la dent des bêtes fauves. Au dégel, quand la maison de glace aurait disparu, renards, loups et corbeaux allaient en faire leur pâture.

Le missionnaire apprit dans la suite que ces pauvres gens s'étaient dirigés vers lui, mais que l'un d'eux étant mort presque subitement, ils avaient rebroussé chemin et repris la direction du pays des frimas perpétuels.

L'heure de la grâce n'avait point encore sonné pour les habitants des glaces.

Pendant ce temps, un prêtre de race métisse, le second, et jusqu'ici le dernier, ordonné dans l'Ouest canadien (1901), le P. Patrice Beaudry, faisait ses premières armes en donnant des missions ou retraites aux alentours d'Edmonton, allant pour cela jusqu'à Athabaska Landing, dans le nord, et atteignant les montagnes Rocheuses, à l'ouest. C'est ainsi que Sainte-Anne, Saint-Jean l'Evangéliste (Stony

1. *Missions des Oblats de Marie Immaculée,* vol XLII, pp. 52-53.

Plain), Rivière-qui-Barre, Hobbema, et d'autres places ou résidaient blancs, métis et sauvages, reçurent successivement sa visite. Armé du triple glaive du français, de l'anglais et du cris— qu'il maniait également bien — le P. Beaudry put alors et dans la suite faire beaucoup de bien.

Depuis très longtemps, un prêtre s'était rendu tous les deux ou trois ans au fort Jasper, à l'entrée des montagnes Rocheuses, afin de faciliter l'accomplissement de leurs devoirs aux catholiques de la contrée, pas assez nombreux pour soutenir un prêtre et trop éloignés des centres de population pour jouir plus souvent du ministère de ceux qui se trouvaient stationnés ailleurs. Les catholiques qui fréquentaient le fort Jasper étaient des métis anglais, français et iroquois [2], nomades qui vivaient exclusivement de la chasse et qui parlaient tous le cris. Le P. Beaudry fut, en 1903, désigné pour aller les visiter. Il put ainsi jouir des agréments d'un voyage à cheval de près de six cents milles. Malheureusement, comme il arriva à destination après l'époque où il était attendu, c'est-à-dire après la mi-septembre, une quinzaine de familles qui pensaient qu'il ne viendrait point étaient parties pour la chasse. En sorte que, pendant les cinq jours qu'il passa avec celles qui étaient restées, il ne put entendre qu'une vingtaine de confessions et administrer qu'une dizaine de communions. C'était un bien mince résul-

2. Descendants d'Iroquois que la compagnie de la baie d'Hudson y avait autrefois transportés pour les nécessités de son service.

tat pour une aussi grande tournée; mais le missionnaire se consola à la pensée que plusieurs des absents s'étaient peu avant rendus à la mission Sainte-Anne et en avaient profité pour mettre ordre à leur conscience.

Le zèle du nouveau prêtre s'exerçait surtout près de ses nationaux, les métis, bien qu'il put s'adresser avec autant de succès aux blancs et aux purs sauvages. Dans le sud-est du territoire qui nous occupe, c'est-à-dire au Manitoba et ce qu'on appelait alors le district d'Assiniboia (la partie méridionale de la province actuelle de la Saskatchewan), ces derniers se trouvant alors parqués dans des réserves et par ailleurs décroissant plutôt qu'augmentant en nombre, c'étaient surtout les blancs que le prêtre devait favoriser de son ministère. Non loin de l'ancienne mission de M. Belcourt, à Saint-Eustache, sur l'Assiniboine, M. Télesphore Campeau remplaçait, le 9 juin 1902, M. Arcade Martin, qui s'y trouvait depuis 1887 et dont la santé ne lui permettait plus de satisfaire comme il l'eut voulu aux besoins spirituels de la population — quelque cent cinquante familles, métisses pour la plupart [3]. M. Campeau cédait en même temps à l'ancien curé de Saint-Eustache sa propre paroisse de Saint-Joseph, moins populeuse et sans succursale à desservir, où il était arrivé en septembre 1895.

Un des premiers soins du nouveau curé de Saint-

3. Sa nomination à cette cure datait du 19 mai 1902.

Eustache fut de se procurer les services des sœurs de N.-D. des Missions, qui ouvrirent chez lui une école-couvent le 15 mars 1903. Puis il tourna son attention du côté de l'église du village, et, le jour de Noël de la même année, un édifice en bois lambrissé de briques à l'extérieur fut ouvert au culte [4]. Cette construction mesurait 120 pieds de long sur 50 de large et ne devait pas coûter moins de $16.000.

Les principales paroisses manitobaines avaient déjà, ou allaient bientôt acquérir, de semblables écoles tenues par des religieuses. Par exemple, sans mentionner les plus anciennes, Sainte-Agathe, que dirigeait M. A. Bourret depuis 1891, possédait les sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, qui s'y étaient établies en 1899; Saint-Alphonse avait celles des Cinq Plaies du Sauveur, dont l'établissement datait de la même année; les sœurs franciscaines missionnaires de Marie s'étaient installées l'année précédente à Camperville, mission située sur le lac Winnipegosis, à laquelle présidait alors le P. Adélard Chaumont, qui se trouvait dans le pays depuis 1886; Saint-Claude venait de recevoir (le 8 septembre 1901) des sœurs des Cinq Plaies; Saint-Léon possédait les mêmes religieuses depuis le 8 septembre 1897; Sainte-Rose jouissait depuis 1900 des services des sœurs françaises de N.-D. des Missions,

4. La pierre angulaire de la nouvelle église fut bénite le 20 sept. 1903, en la fête de saint Eustache et compagnons martyrs, et, dès le 25 déc. suivant, la première messe y était dite.

qui ont même établi là un noviciat, et la ville de Brandon les avait aussi depuis 1899.

Au cours de 1902, le curé de Letellier, M. Jutras, avait appelé les sœurs de N.-D. des Missions pour faire la classe aux enfants du village et des environs; mais ce ne fut que l'année suivante qu'un couvent put leur être bâti. Kénora recevait alors (1903) des sœurs de la Présentation, de Saint-Hyacinthe, pour son école catholique, et des sœurs de la Providence, de Montréal, pour un hôpital qui s'y fondait cette même année.

Enfin, ce fut également en 1903 que fut construite la première partie du superbe édifice qui abrite aujourd'hui le pensionnat Sainte-Marie de Winnipeg. Malgré les grands développements que cette cité prenait alors, cette institution était restée dans un local érigé en 1881, sur l'avenue Notre-Dame, juste en face du premier couvent des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. La position n'étant plus tenable, on avait dû songer à se transporter ailleurs, et le P. Guillet, alors curé de la paroisse Sainte-Marie, avait fortement conseillé aux supérieures de s'établir sur l'Assiniboine, dans cette partie de la ville maintenant connue sous le nom de Crescentwood, qui était alors en pleine campagne. Cette distance de la ville les avait fait hésiter quelque temps. Aujourd'hui que ce quartier est le plus aristocratique de Winnipeg, elles doivent bénir Dieu d'avoir eu un si bon conseiller et d'avoir suivi son avis.

Elles entrèrent dans le nouveau bâtiment le 14 août 1903, et la première messe s'y disait deux jours après.

Bien loin au nord de la métropole de l'Ouest, c'était alors non pas une fondation ni un simple transfert d'un local à un autre, mais un changement important dans le personnel d'une institution presque analogue qui s'opérait. Les Fidèles Compagnes de Jésus avaient accepté le soin de l'école industrielle du lac Canard par pur dévouement et bien que l'œuvre ne fut pas précisement en conformité avec l'esprit de leur vocation. Elles étaient là sept religieuses qui s'étaient dévouées corps et âme au salut des enfants qui leur étaient confiés. Le 3 juillet 1903, elles furent heureuses de remettre leur école entre les mains de douze sœurs de la Présentation, de Saint-Hyacinthe, qui allaient lui donner, sous la direction du principal, les développements qu'on y admire aujourd'hui. En même temps, le fondateur de l'établissement, le P. M. Paquette, retournait à son ancienne mission du lac Muskeg, et, le 28 août 1903, le P. O. Charlebois arrivait de ses missions du lac Cumberland pour consacrer à la direction de l'école les sept années qui allaient le séparer de sa nomination à une position à laquelle il était alors loin de songer [5].

Mentionnons encore, avant de clore ce chapitre,

5. Le 29 août 1910, le P. Charlebois fut nommé évêque de Bérénice et vicaire apostolique du nouveau vicariat du Keewatin, et il était sacré le 30 novembre suivant.

les débuts, non loin du lac Canard, d'une place qui était appelée au plus brillant avenir. Dès l'année 1883, un groupe de fermiers anglais venant de la Mâchoire d'Orignal (Moosejaw) s'étaient établis dans le voisinage de ce qui est aujourd'hui Saskatoon. La petite colonie, qui était née sous des auspices distinctement protestants, végéta longtemps, et les rares catholiques qui s'y adjoignirent furent d'abord visités de Prince-Albert, quand ils ne se rendaient point eux-mêmes pour leurs devoirs religieux à Batoche, situé à une cinquantaine de milles plus bas, sur la même rivière — la branche sud de la Saskatchewan.

Entre 1890 et 1902, les PP. Blais et Lecoq en furent surtout chargés, ainsi que le P. J.-H. Emard, de Prince-Albert. Celui-ci acheta en 1901 une pièce de terre sur laquelle fut bâtie la première église de Saskatoon. C'était un humble édifice en bois, qui s'élevait sur les bords de la rivière, dans lequel le P. Aug. Lecorre, que nous avons vu dans les missions du Mackenzie, puis le P. Joseph Paillé, firent dès lors tous les exercices propres à une paroisse régulièrement constituée.

Tels furent les humbles commencements de la paroisse aujourd'hui si florissante de Saint-Paul de Saskatoon.

CHAPITRE VII

—

LATINS ET RUTHÈNES

1903-1904

Une paroisse qui n'était pas destinée à prendre l'importance de celle de Saskatoon se fondait alors au Manitoba au souffle vivifiant de Mgr Langevin qui, sous ce rapport comme sous tant d'autres, se montrait le digne successeur de Mgr Taché. Au point de vue ecclésiastique, Woodridge n'était encore qu'une simple mission, qui ne pouvait se vanter de posséder une forte population. C'était pourtant déjà un rassemblement d'une quarantaine de familles catholiques et le centre d'autres groupes qui pouvaient en devenir les succursales. Ce centre avait déjà été visité par M. Alex. Giroux, curé de Labroquerie: le 24 janvier 1903, ce prêtre y chanta dans la maison d'un M. Rougeau la première grand'messe qui y ait jamais été célébrée. On se mit alors à bâtir une église et une école, et l'année suivante l'abbé Charles Deshaies, jusqu'alors vicaire à Labroquerie, en fut nommé le premier desservant.

Peu après, le diocèse de Saint-Boniface accueillait avec la sympathie due à l'infortune des représentants d'une nouvelle famille religieuse qu'on

pouvait regarder comme des épaves de la tempête qui sévissait alors en France. C'étaient les Fils de Marie Immaculée, communément appelés Pères de Chavagnes, du nom de la localité où se trouvait leur maison-mère. Arrivés au Manitoba en avril 1903, ils s'installèrent au mois d'août suivant à Cartier, paroisse de Saint-Adolphe, sous la direction du R. P. J. Thibault, et, l'année suivante, y établirent en vue du recrutement une institution analogue à celles dont les Oblats peuvent être regardés comme les inaugurateurs en France [1], nous voulons dire un juniorat, ou école préparatoire aux études philosophiques et théologiques, dont devaient bénéficier ceux qui croyaient avoir la vocation à leur genre de vie.

En même temps, Mgr Langevin leur confiait la mission de Saint-Hubert, en Saskatchewan, avec les postes adjacents de Whitewood, Moosomin, Broadview et autres qu'ils ont depuis desservis.

Peu auparavant, les Oblats du même diocèse avaient fait une importante fondation dans cette dernière partie du pays. Les catholiques de Régina étaient en majorité de langue allemande. Faute de sujets qui la parlassent dans les rangs du clergé séculier, on avait eu beaucoup de difficulté à subvenir à leurs besoins sprituels. Nous y avons déjà vu MM. Lamarche et Gratton, ainsi que les PP. oblats Saint-Germain et McCarthy. Avec la proportion

1. Mgr Faraud fut l'une des prémices de cette institution, qui était alors située à N.-D. de Lumières, dans le Dauphiné.

toujours croissante du nombre des Allemands à la capitale des Territoires, on avait plus tard fait appel à la bonne volonté d'un M. J.-E. Zerbach, qui n'y était resté que de 1896 à 1897. Puis, après avoir encore reçu quelques mois les soins du P. Saint-Germain, la place avait été abandonnée, en ce sens qu'elle était restée trois ans sans prêtre résident, la population catholique en étant alors desservie par le curé de Balgonie.

A l'expiration de cet intérim, un Prémontré, le P. A.-J. Van Heertum, y avait séjourné trois ans. Mais il était évident que les intérêts spirituels de la petite population catholique ne pouvaient s'accommoder de pareille instabilité. Pour obvier à cet état de choses, on fit appel au zèle des Oblats, qui seuls possédaient un personnel adapté aux besoins de la localité, et, en novembre 1903, le P. Augustin-J.-B. Suffa, accompagné des PP. Auguste Kim et Marc Kasper, y plantaient leur tente.

La population totale de Régina était alors de 3,500 habitants, dont 300, pour la plupart de langue allemande, se réclamaient de la religion catholique. Cette petite paroisse possédait alors une église d'humbles dimensions au coin de la rue Cornwall et de la Douzième avenue. Les Oblats s'ingénièrent pour trouver un meilleur emplacement et se construire une église qui put suffire aux besoins qu'on jugeait devoir se faire sentir avant longtemps. Le résultat de leurs efforts, non moins que de leurs propres contributions monétaires, fut l'église Sainte-

Marie qui s'élève aujourd'hui sur la rue Scarth, et qui fut bâtie en 1905.

Dès lors, les pères de Régina desservirent un grand nombre de missions où prédominait généralement l'élément allemand, telles qu'Arat, Milestone, Chamberlain, Craik, Davidson, South Grenfell, Lang, Rouleau, Kronan et plusieurs autres qui occupèrent les deux compagnons du P. Suffa.

Un autre centre de composition bien différente recevait la même année (1903) un pasteur, dont la présence l'élevait au rang de paroisse. Nous avons vu l'abbé J.-B. Morin diriger ses colons au nord d'Edmonton, où il avait déjà créé un bourg qui portait son nom, Morinville. Encore plus au nord, il avait fondé en 1898 un groupe français auquel il donna le nom du coadjuteur de Mgr Grandin. Deux ans plus tard, Saint-Emile de Legal comptait quelque vingt-cinq familles canadiennes-françaises, pour lesquelles on bâtit une église de 30 pieds sur 24. Au cours de 1903, cette localité reçut son premier curé dans la personne de l'abbé J.-A. Normandeau, qui faisait de suite agrandir l'église et devait en neuf ans voir sa colonie se développer au point de ne compter pas moins de deux cents familles canadiennes-françaises.

Dès 1904, un village comprenant magasins, forge, hôtel et téléphone, commençait à se former autour de l'église paroissiale [2], et de 1903 à 1906 quatre dis-

2. Rebâtie en 1910 en brique sur charpente de bois. Cette dernière a 80 x 50, plus un chœur de 28 x 22.

tricts scolaires étaient établis dans les limites du territoire desservi par M. Normandeau. Le 26 juin 1904, Mgr Legal y fit la première confirmation, conférant le sacrement des forts à 48 personnes, et l'année suivante la population totale était déjà montée à 70 familles environ.

Un groupement moins considérable, que nous avons vu se former à même la paroisse de Sainte-Anne des Chênes, recevait alors un certain degré d'autonomie par l'arrivée de l'abbé Joseph-Alexandre Defoy en qualité de desservant. Thibauville prenait par le fait même place (7 avril 1903) parmi les paroisses du diocèse de Saint-Boniface.

Le 28 août suivant, Mgr Langevin faisait, en présence d'une foule nombreuse, la consécration solennelle de l'église que les pères rédemptoristes venaient d'élever à Brandon, où ils se trouvaient depuis 1898. C'était une église gothique en pierre et en brique, avec flèche de 132 pieds de haut, dont le plan était dû au génie d'un architecte rédemptoriste de Belgique, le P. Paquay. Cette église s'était construite par les soins d'un excellent religieux, le P. G.-M. Godts, et n'avait pas coûté moins de $30,000, dont une tante de ce père devait bientôt fournir une bonne partie.

Disons de suite que ce bon religieux ne devait pas jouir longtemps du fruit de ses labeurs. Le matin du 7 mars, 1904, il fut trouvé mort, assis sur le bord de son lit et la tête appuyée sur la main gauche. Les travaux auxquels il s'était livré pour mener à bonne

fin son entreprise, les voyages pénibles qu'il avait accomplis par un froid rigoureux pour fonder, ainsi que nous le verrons bientôt, une maison de son ordre au milieu des Ruthènes du nord, et les soucis inhérents à sa charge de supérieur avaient probablement abrégé sa vie.

Il n'avait que 62 ans. C'était encore lui qui avait dirigé la fondation du monastère des Rédemptoristes de Brandon, et c'était également par ses soins que des chapelles avaient été bâties pour les catholiques de Huns' Valley, Souris, Rapid City et Austin.

Uu autre bon ouvrier qui avait quelque temps auparavant été recueillir la récompense due à ses longs travaux était Mgr Clut qui, après quinze jours de maladie, quittait ses frères en religion le 9 juillet 1903. Sa mort arriva au Petit lac des Esclaves. Mgr Clut s'était toujours montré plein de zèle pour la propagation de la foi dans les déserts de l'Extrême-Nord, et s'il ne fut point doué des qualités qui font les bons administrateurs, il n'en put pas moins se rendre le témoignage qu'il ne s'était jamais épargné quand il avait été question du devoir.

Peu après, eut lieu au Manitoba la bénédiction d'une autre église qui était une nouvelle preuve des progrès que faisait le pays sous la haute direction de son énergique archevêque. Le 1er décembre 1903, s'inaugurait à Sainte-Elisabeth une église de 70 pieds sur 40, que dominait une tour abritant une cloche de 1,400 livres. Cette paroisse reliait Saint-

Jean-Baptiste à Saint-Pierre, et elle avait pour curé l'abbé Elie-B. Rocan, qu'on pouvait regarder comme un enfant du pays, puisque, né à Montréal, il avait dès son bas âge été élevé à Saint-Boniface.

Ainsi que les autres paroisses de la campagne, Sainte-Elisabeth avait alors, grâce à un arrangement de nature privée et qui n'engageait point le gouvernement du Manitoba, ses écoles où, à côté de l'anglais, on pouvait enseigner le français et jouir d'une certaine liberté au point de vue religieux. Il n'en allait malheureusement point ainsi dans les villes, où les catholiques devaient toujours payer double taxe scolaire. Dans le but de mitiger ce fardeau, une députation de catholiques de Winnipeg fit, au commencement de juillet 1904, de nouvelles tentatives près de Roblin, premier ministre du Manitoba, qui la renvoya à Laurier. Elle se rendit alors à Ottawa pour soumettre de vive voix ses griefs au chef du gouvernement fédéral. Mais celui-ci ne voulut rien faire pour les catholiques.

Cette apathie des gouvernants n'empêcha pas les catholiques de la paroisse Sainte-Marie, dans la même ville, d'élever, juste en face de leur église, une maison d'école qui pouvait rivaliser avec les plus belles de Winnipeg et ne devait pas coûter moins de $40,000, contractant par là une lourde dette qui devait peser longtemps sur eux. Elle fut ouverte le 10 octobre 1904.

Un accident des plus regrettables avait déjà coûté une somme au moins égale à la Congrégation des

Oblats de Marie Immaculée. Nous avons maintes fois eu l'occasion de parler de l'école industrielle des Indiens à Lebret, dans la vallée de la Qu'Appelle. Après avoir été successivement agrandie en 1886, 1890 et 1894, elle était devenue la plus grande du Canada, et pouvait loger 225 élèves. Dans les premiers jours de janvier 1904, ce bel établissement devint la proie des flammes. Tout était perdu, et il ne restait pour se consoler du désastre que la satisfaction de penser qu'il n'avait été accompagné d'aucune perte de vie.

L'année suivante, l'école était rebâtie sur un meilleur plan, et en 1906 elle devait se rouvrir, plus grande et mieux agencée que jamais, après avoir reçu la bénédiction de Mgr Langevin. Elle contient maintenant facilement place pour 250 enfants, sans compter les sœurs et le personnel enseignant. En outre de ce qu'on enseigne dans les écoles primaires, les enfants y apprennent divers métiers comme la menuiserie, la cordonnerie, l'agriculture, etc.

Cependant, à cinquante milles d'Edmonton, Végreville, qui était surtout anglais en dépit de son nom si français, croissait toujours en importance. A côté de quelques familles irlandaises, cette ville en comprenait déjà une quarantaine qui étaient de nationalité canadienne-française. C'était assez pour leur valoir les services d'un prêtre résident. Les Chanoines de l'Immaculée Conception y furent donc envoyés sous la direction du R. P. Augustin Bernier, fils du sénateur de ce nom. En outre des catholiques

de la place, ces religieux desservaient plusieurs succursales éparpillées dans les environs.

Au nord-ouest de la ville, il y avait en outre une colonie considérable de Galiciens de rite ruthène, que desservaient les pères basiliens, aidés en ce qui était de l'éducation de la jeunesse de Petites Servantes de Marie, religieuses du même rite qui se trouvaient dans le diocèse de Saint-Albert depuis 1892.

Ainsi que nous l'avons vu, ces groupes ruthènes étaient souvent l'occasion d'embarras pour l'autorité ecclésiastique. Une concession de quarante arpents de terre avait été faite à Mgr Grandin pour fins de culte. Ce terrain ayant passé aux mains d'un comité de Ruthènes, ceux-ci appelèrent au milieu d'eux un prêtre schismatique de leur rite. D'où au tribunal d'Edmonton un procès dont les séances ressemblèrent parfois à des séances de concile, tellement il y fut question de l'Eglise grecque et de ce qui la sépare de Rome. Heureusement qu'il y avait encore des juges à Berlin. Au commencement de 1904, le tribunal donna gain de cause à l'évêque de Saint-Albert, et les schismatiques durent restituer le terrain et payer les frais du procès.

Mais les Galiciens n'étaient pas les seuls à manifester des tendances à la révolte contre l'autorité légitime. Les Polonais, leurs frères par le sang bien qu'ils suivissent le rite latin, devenaient de plus en plus nombreux à Winnipeg, où ils étaient sous la houlette du P. William Kulawy, O. M. I. Quelques mécontents s'étant séparés de la paroisse régulière,

ils se bâtirent une église (1904) et y maintinrent quelque temps un individu qui se disait prêtre, faisait les offices religieux et, dans le but de mieux tromper ses adeptes, allait jusqu'à prier publiquement pour le Pape.

Pourtant, comme Dieu sait toujours tirer le bien du mal, ces menées schismatiques eurent pour résultat de raviver la foi des fidèles catholiques, qui allaient d'ailleurs maintenant jouir des services d'un excellent prêtre oblat, le P. François-Boniface Kowalski, fraîchement arrivé d'Europe pour assister le P. Kulawy dans la direction de la paroisse. L'église du Saint-Esprit devenait déjà trop petite, bien que non loin de là les Allemands eussent bâti, sous la direction de l'entreprenant P. Joseph Cordès, une église-école distincte pour les catholiques de cette langue qui avaient jusque-là fréquenté l'église polonaise. L'édifice allemand reçut la bénédiction de l'Eglise des mains de Mgr l'archevêque le 8 octobre 1904. Onze jours plus tard, son vicaire général, M. Az. Dugas, ouvrait au culte la nouvelle église de Saint-Pierre-Jolys.

Un édifice analogue se construisait alors au prix de $18,000 pour la population ruthène de Winnipeg, sur la rue Stella, non loin de la chapelle devenue beaucoup trop petite. Pour cette église et les œuvres qui s'y rapportaient, la corporation épiscopale du diocèse avait elle-même déboursé quelque $25,000, qu'elle avait dû emprunter à une banque locale. Le P. M. Hura, basilien, était chargé de la paroisse,

tandis que le P. Kryzanowski desservait les colonies galiciennes dispersées dans le Manitoba.

Or, comme si les Ruthènes de Winnipeg eussent refusé de laisser aux rebelles polonais la palme de l'insubordination, quelques-uns d'entre eux subissaient alors l'influence d'un certain personnage d'opéra comique appelé Sérafin, qui se disait évêque et avait prétendu ordonner prêtres plusieurs individus dont six étaient passés aux presbytériens et recevaient des salaires réguliers des autorités de cette secte. C'était un autre schisme qui devait végéter quelque temps pour s'éteindre misérablement dans le mépris universel.

En attendant, l'Eglise catholique faisait certainement tout ce qu'elle pouvait, dans les circonstances, pour retenir ses enfants ruthènes dans la voie de l'unité et de l'orthodoxie. Rome ne permettait pas encore ces sacrifices de rite auxquels plusieurs prêtres latins allaient bientôt se condamner avec son approbation; mais l'Eglise de Saint-Boniface envoyait l'un de ses plus dignes représentants à un groupe considérable de Galiciens qui s'était formé à Yorkton, ville située à quelque distance au nord de la vallée de la Qu'Appelle, et dans les environs. Dès 1902, M[gr] Langevin avait demandé aux pères rédemptoristes de Brandon qui savaient le polonais de visiter les fidèles de ce centre important, tâche à laquelle ne suffisaient ni le P. Decorby, du fort Pelly, ni le P. Page (un Oblat comme le « Petit Père ») qui fut plus tard domicilié à Yorkton même.

En conséquence, les Ruthènes de Yorkton furent dûment visités par les Rédemptoristes en 1903, et, en janvier de l'année suivante, le P. Achille Delaere, C. SS. R., s'établissait au milieu d'eux. Pour faciliter cette fondation, ses confrères se défirent en 1903 et en 1904 de deux missions polonaises du Manitoba qu'ils avaient jusque-là desservies, à savoir celle de Sainte-Elisabeth, à Huns' Valley, et celle de Saint-Jean Kant, à Oakburn, lesquelles, fondées par le même P. Delaere, furent alors transformées en paroisses et confiées, la première à l'abbé Kostorz et la seconde à M. Finke.

Pendant l'été de cette même année (1904), un monastère avec une chapelle provisoire fut bâti à Yorkton, et, à la fin de 1905, quatre pères et trois frères habitaient le premier. En outre des Galiciens, cette importante mission devait desservir des Polonais, des Anglais et des Hongrois, et les pères missionnaires allaient exercer leur ministère dans la langue de chacune de ces nationalités.

Une autre colonie ruthène était celle de Sifton, au Manitoba. Elle était alors dirigée par le P. Kryzanowski. Enfin, à la capitale de cette même province et de l'Ouest tout entier, le P. William Kulawy, curé des Polonais, faisait appel à la presse pour l'aider à préserver son troupeau des artifices du schisme et de l'hérésie. En avril 1904, il fonda pour eux et leurs compatriotes dans l'Ouest le journal *Glos Kanayiski,* « La Voix Canadienne », qui malheureusement ne put vivre plus d'un an. La population

polonaise n'était encore ni assez nombreuse, ni assez aisée pour faire vivre un organe de sa langue, et la « Voix Canadienne » dut cesser de se faire entendre en septembre 1905[3].

3. Un autre journal polonais, aujourd'hui assez prospère, a depuis remplacé ce périodique. Il est l'un des quatre hebdomadaires publiés, en autant de langues différentes, par la *West Canada Publishing Co.*, dont le R. P. O. Plourde, O. M. I., est le gérant.

CHAPITRE VIII

—

ÉRECTION DE NOUVELLES PROVINCES

1904-1905

Plus vivace que la feuille polonaise fut *Saint-Peters Bote,* « Le Messager de Saint-Pierre », que le P. Bruno, O. S. B., aujourd'hui abbé de Muenster, avait fondé juste deux mois auparavant dans l'intérêt d'une colonie allemande qu'il commençait alors à établir et qui devait prendre des proportions tout à fait considérables. S'étant assuré les premiers droits sur une grande étendue de terre au centre de ce qui est aujourd'hui la province de la Saskatchewan, ce religieux, qui est doué d'une faculté d'organisation peu commune, fit, au moyen de son propre organe, une campagne de publicité qui détermina un grand nombre d'Allemands catholiques du Minnésota à émigrer vers le nord. Au lieu de s'établir au milieu de ceux qui parlaient la langue dans laquelle il était rédigé, son périodique alla les chercher lui-même aux Etats-Unis et les fit passer au Canada, où il devait ensuite les aider à s'organiser et à prospérer (1903).

En attendant l'organisation de sa colonie, le P. Bruno s'établit à Rosthern, municipalité contiguë à la paroisse du lac Canard, d'où il commença à diri-

ger le *Saint-Peters Bote* au cours de février 1904. Cette feuille fut d'abord imprimée à Winnipeg, et, en outre des soins qu'il lui donnait, son rédacteur veilla en même temps sur les intérêts spirituels des Allemands et autres catholiques de la petite ville d'où il organisait sa colonie. Puis, avec un esprit d'entreprise qu'on ne saurait trop admirer, il monta au centre même de ses nouveaux domaines, qui avaient reçu leurs premiers colons au cours de 1903, dans une solitude que rien n'avait encore troublée, le matériel d'une imprimerie d'où son hebdomadaire sortit régulièrement à partir de septembre 1905.

Ce centre était Muenster, où un très primitif monastère avait été élevé. Là vivaient quelques pères bénédictins, qui allaient bientôt rayonner tout autour et desservir les nombreuses missions, telles que Sainte-Anne, Saint-Benoît, Saint-Joseph, et bien d'autres, qui se groupèrent graduellement autour de la capitale religieuse de ce petit pays. Les Bénédictins possèdent aujourd'hui vingt-deux églises sur ce territoire, tout catholique allemand, lesquelles sont, ou bien visitées périodiquement de Muenster, ou bien desservies par des prêtres bénédictins établis à peu près en permanence dans des presbytères qui leur sont contigus.

Ces religieux furent une très importante addition aux membres du clergé du vicariat apostolique de la Saskatchewan. Un institut religieux moins connu, celui des pères de la Salette, avait peu auparavant

été forcé de quitter la patrie aimée pour venir trouver la liberté sur les grandes plaines de l'Ouest canadien. Son établissement dans le diocèse de Saint-Boniface datait de 1889. Son principal poste se trouvait à Forget, où le P. Morard devait, en 1905, faire construire une église du coût de $15,000. En 1903, les mêmes pères s'établirent à Estévan, et ils ont depuis veillé sur les intérêts spirituels d'un certain nombre de succursales.

Par l'arrivée du R. P. H. Houle, le Manitoba s'enrichissait encore d'une nouvelle congrégation religieuse, au cours de 1904. Ce religieux appartenait aux Clercs de Saint-Viateur, qui se trouvaient depuis longtemps dans l'Est. Le premier siège de leur communauté dans le diocèse de Saint-Boniface fut à Makinac, petite paroisse dans la région du lac Dauphin, qui avait originairement été desservie de Sainte-Rose; après quoi MM. Adolphe Beauregard et L. Bélanger s'y étaient succédés jusqu'en 1904. On ne devait pas tarder à y établir un orphelinat. Enfin, le 6 juillet de la même année, le monastère des Trappistes de Saint-Norbert se complétait par la bénédiction solennelle d'une superbe église conventuelle, à laquelle officiait le vicaire général de Saint-Boniface, M. Az. Dugas, entouré d'un grand nombre de prêtres.

Quant à Mgr Langevin lui-même, il pensait alors sérieusement à remplacer par un temple plus digne de sa destination l'humble cathédrale de Mgr Taché, désormais incapable de contenir les foules qui au-

raient voulu se presser dans son enceinte. Un monument vaste et solide, symbole de l'universalité de l'Eglise catholique et du roc indestructible sur lequel elle est bâtie, devait selon lui se dresser sur les bords de la Rouge, à l'entrée des immensités pour lesquelles cette même Eglise avait tant fait. Ce devait être comme un phare lumineux qui rappellerait son passé dans l'Ouest aux générations futures, en même temps qu'il attesterait sa foi dans l'avenir de ce pays. Grâce à l'énergique prélat, un plan grandiose fut donc élaboré, et les travaux de construction n'allaient pas tarder à commencer [1].

Cependant, l'œuvre de la colonisation catholique et française semblait reprendre un regain de vitalité. Le 1er août 1904, on signalait le passage à Saint-Boniface d'environ deux cents émigrants sous la conduite de l'abbé Gaire. C'étaient pour la plupart des Bretons qui avaient dit adieu au « doulx païs » de France pour s'établir sur les plaines de la Saskatchewan. Juste un mois plus tard, le 1er septembre, M. Adrien Potvin, jeune Canadien maintenant au service du gouvernement manitobain, renchérissait encore sur les exploits du prêtre français;

1. Une cathédrale monumentale, toute en pierre, fut commencée au printemps de 1906 et sa pierre angulaire bénite par l'archevêque le 15 août de la même année. Le 4 octobre 1908, elle était livrée au culte au milieu de cérémonies qui avaient attiré un immense concours de catholiques de toutes nationalités et des deux rites latin et grec. Cet édifice a une longueur extérieure de 280 pieds, sans la sacristie qui en est la prolongation; avec la sacristie et le porche, elle mesure 312 pieds de long. Sa largeur extérieure est de 88 pieds, ou de 100 à la base des tours. Du sol à l'extrémité de leur croix, celles-ci ont 150 pieds. La grande nef a 68 pieds sous voûte et 56 de large.

ce qui était d'ailleurs d'autant plus facile que les obstacles qu'il avait eus à surmonter ne pouvaient se comparer à ceux qui s'étaient dressés sur le chemin de M. Gaire. Quoi qu'il en soit, M. Potvin arrivait au commencement de septembre 1904 avec huit cents Canadiens-français, l'un des plus forts contingents de personnes de cette nationalité qui aient jamais été amenés des provinces ou Etats de l'est.

Comme pour se mettre en position d'aider à subvenir aux besoins spirituels qu'allait créer cette immigration, un homme qui n'était plus jeune et avait déjà passé par plusieurs des étapes dont l'ensemble constitue la vie publique, s'était présenté peu auparavant (juillet 1904) aux portes de l'archevêché, pour compléter ses études en vue d'entrer dans l'état ecclésiastique. C'était M. Théophile Paré, natif de Lachine, près Montréal, d'où il était venu en 1872 passer une bonne partie de sa vie à Sainte-Anne des Chênes. Il avait été trésorier de la municipalité de cette paroisse et de Labroquerie depuis 1880 jusqu'en 1904, puis gardien des registres entre 1882 et 1890, et avait enfin brigué avec succès les suffrages de ses concitoyens, qui l'avaient porté aux honneurs législatifs en l'élisant député pour le comté de Provencher en 1892, ainsi qu'aux élections provinciales qui suivirent.

Et maintenant, il quittait les honneurs, comme la responsabilité, de la vie politique pour redevenir écolier et se creuser la tête en présence de tomes de théologie, en attendant le jour (26 juillet 1906) où il serait fait prêtre pour l'éternité.

Les années 1904-05 furent une période de grande activité religieuse et civile dans tout l'Ouest canadien. Si nous quittons les bords de la Rouge pour la vallée de la Saskatchewan, où nous avons vu les Bénédictins s'établir en 1903, et avec eux un si grand nombre de leurs nationaux, nous assisterons à l'établissement, à Prince-Albert même, d'une nouvelle communauté religieuse jusqu'alors inconnue dans ce pays. Nous avons déjà été témoin des succès des Fidèles Compagnes de Jésus dans cette ville. Malheureusement ces succès n'avaient pas amené l'aisance à leur foyer. Ces bonnes sœurs y avaient une école du jour, qui en était venue à végéter par suite de l'hostilité des commissaires qui eussent préféré des maîtresses laïques, et un pensionnat dont le nombre des élèves était trop restreint pour en assurer le maintien. En conséquence, ces religieuses s'étaient vues moralement forcées de se retirer pour concentrer leurs forces dans l'Extrême-Ouest, où leurs services semblaient plus appréciés.

C'est le mardi 23 février qu'elles avaient quitté Prince-Albert.

Les catholiques de cette ville se trouvaient donc sans institutrices pour leurs enfants. Or, il arriva que M[gr] Pascal ayant envoyé de tous côtés une circulaire qui sollicitait des secours pour l'achèvement de sa cathédrale, ce document tomba sous les yeux d'une communauté de Lewiston, dans le Maine, Etats-Unis, dont l'attention fut par là attirée sur cette ville lointaine jusque-là inconnue de

ses membres. Ces religieuses enseignaient non seulement à Lewiston, mais à Auburn et à Brunswick, trois paroisses dont les curés insistaient pour qu'elles donnassent l'instruction aux garçons comme aux filles, tâche dont elles s'étaient jusqu'alors acquittées par pure condescendance, mais que le chapitre général de leur congrégation tenu à Paris en 1903 avait déclaré être contre l'esprit de leur institut.

Cette communauté était celle de la Congrégation de N.-D. de Sion, fondée par le P. Marie-Théodore Ratisbonne, frère du célèbre converti juif.

Pendant que ces bonnes sœurs étaient à Lewiston dans la position fausse due au conflit entre les désirs des curés et les ordres de leurs supérieures majeures, elles reçurent, le 7 juin 1904, la visite de Mgr Pascal, qui se rendait en France pour la tenue du chapitre général de sa propre congrégation. La supérieure lui ayant précédemment demandé s'il ne connaissait point de place où les services de religieuses enseignantes fussent demandés, le prélat leur avait proposé sa propre ville épiscopale, qu'elles connaissaient par la circulaire susmentionnée.

En conséquence, après un voyage d'étude fait par la supérieure, Mère Marie-Edouard de Sion, un détachement de vingt-quatre sœurs partait le 30 juillet 1904 pour Prince-Albert. Là, ces religieuses firent l'achat d'une maison appartenant à un M. McKay, qui fut le berceau de la nouvelle communauté, en

attendant la construction d'un local plus approprié, qui fut bénit le 30 octobre suivant, bien que la première messe ne put y être dite que le 9 novembre.

Treize élèves s'étaient présentées à elles dès le 16 août pour des cours particuliers. Les classes proprement dites ne commencèrent que le 12 décembre 1904. Depuis, ces bonnes sœurs se sont acquises non seulement l'estime du public de Prince-Albert et des environs, mais l'affection très réelle de leurs enfants, point qu'on peut regarder comme l'une des caractéristiques de toutes leurs communautés.

Avant de quitter la Saskatchewan, mentionnons à la hâte la fondation, en 1904, d'une nouvelle paroisse, Marcellin, ainsi appelée du nom de son premier habitant. Le premier prêtre résident en fut un M. Caron qui devait mourir Oblat et allait avoir pour successeur, au cours de l'été 1905, le P. Arthur Lajeunesse, O. M. I., neveu du P. O. Charlebois, le nouveau principal de l'école industrielle du lac Canard [2].

Pendant ce temps, Végreville ouvrait ses portes à une communauté d'origine française, celle des Filles de la Providence, de Saint-Brieuc, qui y établissaient un couvent-pensionnat au cours de 1904. Non loin de là, Saint-Paul des Métis se pourvoyait d'une nouvelle église, qui existe encore. Malheureusement, cette amélioration n'allait pas tarder à être compensée par un sinistre qui devait d'autant plus

2. Cette jeune paroisse a une église de 40 x 30.

aller au cœur du P. Thérien, le directeur de la mission, qu'il était dû à la malice humaine : en janvier 1905, les enfants auxquels on y donnait l'éducation mettaient le feu à leur école !

Bien regrettable était sans doute pareil acte de vandalisme ; il n'avait cependant qu'une importance locale. D'ordre bien plus général étaient les soucis qui préoccupaient alors l'opinion publique dans l'ouest comme dans l'est du Canada. L'immigration à outrance poursuivie par les autorités fédérales avait maintenant rempli les Territoires du Nord-Ouest d'une population cosmopolite qui ne pouvait plus se contenter du degré d'autonomie accordée en 1875. Elle demandait à grands cris l'organisation de ces mêmes Territoires en provinces régulières, jouissant de toutes les prérogatives que possédaient les autres parties de la Confédération canadienne. Cette immense région avait d'abord été divisée en trois districts qui portaient les noms d'Assiniboia, rectangle contigu au Manitoba dont l'un des longs côtés était formé par la frontière américaine ; l'Alberta, division analogue entre les montagnes Rocheuses et l'Assiniboia, et l'Athabaska, territoire qui s'étendait au nord des deux autres.

Le 21 février 1905, Sir Wilfrid Laurier présenta au Parlement du Canada un projet de loi qui faisait de ces trois districts deux grandes provinces, appelées respectivement la Saskatchewan et l'Alberta, et qui devaient être toutes les deux bornées par la

frontière américaine au sud et le 60e degré de latitude au nord, et avoir le 110e degré de longitude pour ligne commune de démarcation.

Jusque-là tout était pour le mieux. La pierre d'achoppement pour le législateur allait consister dans les droits scolaires qu'il voulait conférer à la minorité des deux nouvelles provinces, question d'autant plus importante que la législation qu'on allait adopter à Ottawa devait servir de Constitution dont les dispositions seraient à peu près immuables. Les catholiques comptaient alors pour au moins un septième dans la population de ces territoires, et, après les embarras qu'on s'était attirés au Manitoba par l'inique spoliation de 1890, on sentait en haut lieu la nécessité d'en prévenir la répétition en rendant justice à ceux qui se trouvaient dans les limites des provinces qu'on voulait créer.

Les autorités fédérales avaient en 1875 garanti la liberté d'enseignement confessionnel à la minorité des Territoires du Nord-Ouest. Deux ans plus tard, le même Parlement avait accordé à la langue française le rang de langue officielle à l'égal de l'anglais dans toute la contrée. Emanant de l'autorité supérieure, ces deux mesures ne pouvaient évidemment être changées ou révoquées par un pouvoir qui lui était subordonné. Pourtant le français fut à peu près relégué à l'arrière-plan par les ordonnances territoriales de 1891, 1892 et 1901, dont chacune restreignait de plus en plus les droits scolaires des ca-

tholiques, et qui, pour cette raison, devaient être considérées comme nulles et non avenues. Voulant remettre les choses à point et satisfaire aux justes aspirations de ses coreligionnaires, Sir Wilfrid Laurier inséra donc la clause suivante dans son projet de loi:

« *a*) La majorité des contribuables de tout district ou partie de la dite province ou de toute moindre partie ou subdivision d'icelle, quelles que soient ses croyances religieuses, pourra y établir les écoles qu'elle jugera à propos et y faire la répartition et la perception des taxes nécessaires; *b*) la minorité des contribuables, qu'elle soit protestante ou catholique romaine, pourra y établir des écoles séparées et y faire la répartition et la perception des taxes nécessaires; et *c*) dans un tel cas, les contribuables établissant des écoles séparées, protestantes ou catholiques, n'auront à leur charge que les taxes qu'ils se seront imposées à cet égard.

« Dans l'allocation des deniers publics pour la législature, il ne sera fait aucune distinction entre les écoles publiques et les écoles séparées. »

Cette clause, devenue fameuse sous le nom de Clause XVI, satisfit pleinement les catholiques, mais offensa gravement les fanatiques qui, sous prétexte d'uniformité, voulaient à tout prix imposer leurs vues à la minorité, afin de pouvoir mouler les générations à venir conformément à leur propre mentalité, c'est-à-dire en faire des protestants ou des

agnostiques. Parmi ces fanatiques un nommé Clifford Sifton, que M. Laurier avait eu le tort d'admettre dans son cabinet en qualité de ministre de l'intérieur, s'était toujours fait remarquer par l'étroitesse de ses vues, l'acerbité de ses invectives et l'intransigeance de ses réclamations en matière d'éducation. Pour protester contre la Clause XVI, il démissionna bruyamment le 27 février 1905.

Puis commença dans l'Ontario et certaines autres provinces de l'Est une agitation plus ou moins factice, dont l'un des résultats fut la présentation par l'Hon. Robert-L. Borden, le chef de l'opposition conservatrice, d'un amendement au projet Laurier que même les journaux catholiques de son parti déclarèrent inacceptable. Devant cette opposition, Sir Wilfrid capitula. Il remania son *bill* et offrit de la Clause XVI une nouvelle rédaction qui fut jugée d'autant plus sévèrement qu'elle en remplaçait une qui donnait pleine et entière satisfaction à la partie intéressée, c'est-à-dire aux catholiques.

D'un autre côté, M. Frédérick Monk ayant proposé, au mois de juillet, de rendre l'usage de la langue française facultatif dans les Chambres et les tribunaux des nouvelles provinces, sa proposition fut immédiatement rejetée et, sous l'empire de l'esprit de parti, même beaucoup de députés français de la province de Québec votèrent contre elle. Un M. Bergeron présenta alors un amendement qui donnait à l'Ouest des écoles séparées nettement autonomes: il se heurta aux mêmes préjugés et à un

manque de patriotisme identique. Deux libéraux, MM. Bourassa et Lavergne, se firent seuls remarquer par leur désir de rendre justice à leurs nationaux et coreligionnaires des nouvelles provinces.

« Nos droits sont sacrifiés; nous sommes frappés d'ostracisme; la spoliation de 1892 va devenir définitive », s'écriait alors douloureusement Mgr Langevin, la sentinelle vigilante qui, des bords de la Rouge, veillait sur les intérêts spirituels de tous les catholiques de l'Ouest—ceux de la partie méridionale de la future province de la Saskatchewan étaient sous sa juridiction immédiate. Le zélé prélat basait son cri de détresse sur le fait que la nouvelle rédaction du projet de loi enlevait aux catholiques le droit de diriger leurs écoles à leur guise, de choisir leurs livres d'histoire et autres, de nommer leurs propres inspecteurs et d'avoir des écoles normales pour former leurs instituteurs.

D'un autre côté, il faut reconnaître que la Constitution des nouvelles provinces telle qu'alors proposée offrait à la minorité des avantages qui, dans le premier moment de surprise causée par la reculade de Sir Wilfrid, échappèrent à l'attention de beaucoup de ses critiques. La véritable situation faite aux catholiques par le second projet de loi était celle-ci:

Il devait y avoir dans les deux provinces des écoles publiques et des écoles séparées. Les premières seraient établies par la majorité des contribuables d'une localité, et les secondes pourraient

être érigées par la minorité du même endroit. L'enseignement devait être identique dans les unes et dans les autres, et chacune d'elles devait être entretenue par des taxes prélevées sur la partie de la population qui devait en bénéficier, auxquelles s'ajouteraient des octrois gouvernementaux basés sur la quantité et la qualité de l'instruction donnée. Sur la demande écrite de trois contribuables de la région, un district d'écoles séparées pourrait être érigé, et ce district serait gouverné par des commissaires élus par la population intéressée, qui auraient le droit de nommer les instituteurs — lesquels devraient toujours avoir un diplôme accordé dans la province où ils auraient à enseigner. Aucune instruction religieuse ne devait être permise en dehors de la dernière demi-heure de la classe du soir, et l'enseignement devait se donner en anglais, à l'exception d'un cours primaire qui pourrait être en français là où la demande en serait faite.

Adoptée le 29 juin 1905, cette législation ne vint en vigueur que le 1er septembre suivant, époque de la naissance réelle des provinces sœurs de la Saskatchewan et de l'Alberta. Un catholique bien connu de nos lecteurs, M. A.-E. Forget, qui se trouvait déjà à la tête des Territoires du Nord-Ouest depuis 1898, fut nommé premier lieutenant-gouverneur de la Saskatchewan, pendant qu'un protestant anglais était préposé à l'Alberta.

L'érection de ces provinces fut saluée comme un acte de justice, et la Constitution qu'on leur avait

donnée reçut aussi l'approbation universelle, excepté en ce qui était de ses clauses scolaires, qui servirent de thème à des discussions et récriminations sans fin entre libéraux et conservateurs. Ceux-ci les critiquaient, avec Haultain et compères, maintenant dans l'opposition en Saskatchewan, parce qu'elles « n'accordaient aux gouvernements provinciaux qu'un pouvoir restreint sur l'éducation », qu'ils auraient évidemment voulu avoir la liberté de charger d'encore plus d'entraves ; les libéraux, à peu d'exceptions près, les trouvaient parfaites, parce qu'elles avaient été proposées et adoptées par leur parti, tandis que les catholiques sans attaches politiques regardaient comme insuffisantes les concessions qu'elles renfermaient.

Pendant ce temps, loin du tumulte des factions politiques, un certain nombre de femmes qui ne voulaient que leur sanctification personnelle et le bien de la jeunesse se préparaient, dans le silence et la retraite, à profiter du degré de liberté que laissaient aux catholiques la nouvelle législation fédérale et la tolérance des autorités provinciales du Manitoba, pour se consacrer à l'éducation chrétienne de l'enfance dans les paroisses et les missions du pays. Le nombre des religieuses était certes assez grand dans l'Ouest ; pourtant celles qui pouvaient se livrer à l'enseignement dans les conditions que le pouvoir civil y avait faites étaient peu nombreuses. Sans compter celles dont la vocation était uniquement le soin des malades, des orphelins, ou des personnes de leur

sexe dont l'état moral était en danger, la plupart des religieuses enseignantes qui venaient de France ne connaissaient point l'anglais, et bien rares étaient parmi les autres celles qui possédaient le diplôme exigé par la loi. Aux demandes réitérées de Mgr Langevin, les supérieures dans l'Est répondaient presque uniformément: Nous n'avons pas de sujets.

Voyant que la cause de l'éducation chrétienne à laquelle il s'intéressait tant péricliterait aussi longtemps qu'il n'aurait pas sous la main des religieuses diplômées et familières avec les deux langues, l'entreprenant archevêque résolut de tourner la difficulté en en formant lui-même qui pussent remplir cette double condition.

Il avait déjà fait bâtir en 1902 sur la rue Aulneau, à Saint-Boniface, une maison avec chapelle, où avaient séjourné quatre dames qu'on reconnut ne point avoir la vocation pour l'œuvre projetée. D'autres, comme les demoiselles Ida Lafricain, de Montréal, et Alma Laurendeau, de Saint-Boniface, s'étant présentées, Mgr Langevin crut pouvoir leur faire commencer un noviciat qui devait les mener aux premiers vœux de religion.

L'érection canonique du noviciat eut lieu le 4 mars 1904. Après 14 mois d'épreuves subies sans l'aide d'une personne expérimentée dans ce genre de vie, les novices reçurent une maîtresse formée de vieille date à la vie religieuse dans la personne de la sœur Agnès-Emilie, religieuse française appartenant aux Filles de la Croix (Saint-André), et le 9

septembre 1905 les deux novices susmentionnées devenaient par des vœux temporaires les sœurs Marie Saint-Viateur et Marie-Joseph du Sacré-Cœur respectivement. Leurs quatre autres compagnes des premiers jours étaient retournées dans le monde — l'une d'elles devait pourtant revenir se joindre aux deux qui avaient persévéré malgré toutes les difficultés, dont le doute et même la désapprobation de personnes bien intentionnées n'étaient pas la moindre.

Ainsi fut fondé, dans l'épreuve et la contradiction, l'institut des sœurs Oblates du Sacré-Cœur et de Marie Immaculée, la première, et jusqu'ici la seule, famille religieuse qui ait vu le jour dans le jeune pays qu'est l'Ouest canadien. Avec la bénédiction de Dieu, cette faible plante s'est fortifiée d'une manière remarquable pendant les quelques années de son existence. Aujourd'hui la nouvelle congrégation, qui a pour but spécial l'enseignement dans les paroisses et les missions, compte déjà 6 religieuses à vœux perpétuels, 32 à vœux temporaires, 24 novices et 5 postulantes, sans compter un certain nombre de junioristines, élèves qui se préparent à y entrer une fois qu'elles seront arrivées au terme de leurs études. Ce petit personnel se répartit entre six maisons, ou résidences, dans des paroisses régulières et des missions indiennes.

Les premières de ces religieuses n'avaient pas encore prononcé leurs vœux temporaires que, de

leur côté, les Oblats de Marie Immaculée faisaient tout à côté une fondation dont eux aussi attendaient le plus grand bien. A cause de sa proximité de la grande ville de Winnipeg, l'école indienne de Saint-Boniface ne répondait plus au but pour lequel elle avait été établie. Aussi fut-il résolu de la fermer pour en instruire ailleurs les élèves, aussitôt que certains arrangements que le P. Ed. Gendreau négociait avec le gouvernement d'Ottawa auraient été conclus. En vertu de ces arrangements, la propriété des bâtiments, ainsi que du terrain de cette institution passa entre les mains de la congrégation des Oblats, qui s'engageaient en retour à établir pour les enfants indiens trois écoles-pensionnats au prix d'environ $12,000 chacune; à savoir, une à Sandy Bay, sur le lac Manitoba, une autre au fort Alexandre, sur le lac Winnipeg, et une troisième au fort Francis, sur la rivière la Pluie, dans l'Ontario.

En conséquence, au printemps de 1905, l'école industrielle de Saint-Boniface, alors sous la direction du P. A.-N. Ruelle, fut fermée, et l'on prépara les voies à l'établissement dans le même local d'un juniorat, dont les premiers élèves se réunirent en septembre de la même année, pendant que se construisaient aux places susmentionnées les bâtiments des écoles indiennes que les Oblats s'étaient engagés à établir. Le P. Adélard Chaumont, prêtre sérieux qui avait travaillé de longues années dans le nord du diocèse, fut le premier directeur du juniorat, tâche

dans laquelle il fut aidé par le F. scolastique Arthur-J. Labonté qui, ordonné prêtre l'année suivante, devait se faire si avantageusement connaître des paroissiens de Sainte-Marie, à Winnipeg.

Trois ans plus tard, le P. Chaumont cédait sa place au P. Zacharie Lacasse, qui égayait depuis quelque temps les bords de la Seine, en compagnie du P. Gladu, revenu dans l'Ouest le 7 mai 1904. Retournant à ses premières amours, ce dernier, qui avait dans sa jeunesse connu la carrière du journalisme, venait de fonder, au cours du mois d'août 1905, une petite revue de famille, *L'Ami du Foyer,* qui n'a guère vu depuis que des jours prospères, et dont les revenus sont destinés à l'œuvre du juniorat.

D'autres événements d'intérêt moins général que nous devons mettre au crédit de cette année si importante dans les annales de l'Ouest canadien sont la mort de Mgr Ritchot, arrivée le 16 mars 1905; la nomination à la cure laissée vacante par le vénérable prélat de M. Gabriel Cloutier, qui s'était déjà fait remarquer à l'archevêché par ses talents d'administrateur; l'élévation, également par suite de ce décès, du vicaire général M. Azarie Dugas à la dignité de protonotaire apostolique; le choix du P. Henri Grandin pour remplacer Mgr Legal dans la charge de vicaire des missions oblates de l'Alberta, que les développements pris par son diocèse empêchaient dès lors ce prélat de remplir avec tout le soin qu'il eût voulu y consacrer, et l'établissement à

Winnipeg de la paroisse française du Sacré-Cœur, dont l'église fut bénite le 10 septembre sous l'administration de son premier curé, le P. Xiste Portelance, O. M. I.

LIVRE X

SUR LE PACIFIQUE

CHAPITRE I

—

PREMIÈRES ORIGINES

Le détroit de Nootka, à l'extrémité sud-ouest de de l'île Vancouver, fut le berceau de l'Eglise catholique sur la côte septentrionale du Pacifique et en Colombie Britannique. Les Espagnols furent les premiers représentants de la race blanche sur ces lointaines plages. Comme il convenait à de fidèles sujets de Sa Majesté Catholique, leur premier acte en abordant à une place était un acte de religion. « Nous avons nommé ce poste *De Los Remedios* », écrit un ancien chroniqueur à propos d'un point qu'ils atteignirent et qui se trouvait un peu au nord du 57e degré de latitude. « Le même jour, nous étant préparés à nous défendre contre les Indiens, cinq d'entre nous ont mis pied à terre vers midi, alors que, nous étant postés à l'endroit que nous avons cru le plus sûr, nous avons planté la croix avec toute la dévotion qui convenait et en avons gravé une autre sur un rocher, tout en arborant l'étendard

espagnol en conformité avec les instructions que nous avons reçues à ce sujet [1]. »

La même cérémonie fut répétée à une baie située près du 56e degré de latitude, que les Espagnols appelèrent Buccarelli. Ils avaient avec eux un prêtre qui leur dit la messe en d'autres endroits de la Côte, mais qui n'est point mentionné comme s'étant acquitté de ce ministère en aucun point du territoire qui appartient aujourd'hui au Canada.

La prise de possession à *Los Remedios* eut lieu le 18 août 1775.

Trois ans plus tard, le fameux capitaine Cook visita l'extrémité sud-ouest de l'île Vancouver, que les Espagnols avaient reconnue en 1774. L'un des résultats de ces explorations fut la divulgation des richesses de ce pays en fourrures et en poisson. En conséquence, le vice-roi espagnol, Don Flores, résolut d'occuper le détroit de Nootka, afin de prévenir une mesure identique de la part des Anglais. On y

1. *Journal of a Voyage in 1775 to explore the Coasts of America, northward of California,* par Don François-Antoine Maurelle; p. 504 des *Miscellanies* de l'Hon. Daines Barrington; Londres, 1781. Les Indiens durent attacher à ce symbole une valeur extraordinaire; car le navigateur ajoute que, presque immédiatement après, " ils l'emportèrent et le fixèrent à la façade de leur maison ", démarche que son annotateur anglais interprète à tort comme un signe de mécontentement de la part des naturels, qui voulaient par là protester contre l'appropriation de leurs terres que signifiait cette croix. Ces Indiens ont leurs " totems ", ou emblèmes héraldiques, sculptés au pignon de leurs loges, et le fait qu'ils mirent celui des Espagnols à cette place d'honneur marque plutôt le respect qu'ils professaient pour l'œuvre de leurs mains. Inutile de remarquer que des sauvages qui n'avaient jamais vu de blancs et n'en pouvaient par conséquent connaître les coutumes ne devaient point s'offusquer d'un acte dont ils ne pouvaient comprendre la véritable signification.

commença donc, en mai 1789, un établissement ayant à sa tête un gouverneur nommé Martinez.

La vieille carte qui indique les différents bâtiments de cette colonie qui devait être de si courte durée ne marque ni église ni chapelle; mais d'autres sources nous empêchent de douter qu'il y ait eu là un édifice de ce genre, lequel s'élevait au centre du village. Sa place est aujourd'hui connue des Indiens, qui parlent encore de deux pères franciscains que leurs ancêtres avaient vus avec les autres étrangers.

Nous savons que le P. Magin Catala se trouvait là en 1793-94, et qu'il fut remplacé par un P. Gomez, qui resta probablement avec les colons jusqu'à ce que ceux-ci dussent céder leur place aux Anglais. La présence de ces missionnaires ne fut pas sans résultats appréciables, même sur la population indigène. En effet, lorsque les Espagnols durent quitter Nootka, une vingtaine d'Indiens les accompagnèrent jusqu'à San Carlos, en Californie, où ils furent baptisés et se fixèrent définitivement.

Ces faits, qui ont été jusqu'ici fort peu connus, sont confirmés par les traditions même des sauvages d'autres tribus qui ont leur habitat sur la même côte. Le premier évêque de l'île Vancouver a écrit quelque part que, en 1850, un matelot français qui avait déserté son navire fut racheté des Youkltas, qui le tenaient en esclavage. Cet individu affirmait ensuite qu'une vieille femme de cette tribu lui avait parlé d'hommes vêtus d'habits de sombre couleur qui se rasaient la tête à l'exception d'une couronne de che-

veux et avaient, longtemps auparavant, enseigné à ses gens à prier et à chanter. Comme dernier vestige de leurs leçons, elle produisait, entre autres, le mot *alleluia,* qu'elle prononçait très distinctement [2].

De plus, les premiers missionnaires canadiens dans la vallée de la Basse-Colombie trouvèrent entre les mains des Indiens tchinouks, tribu qui de temps immémorial avait commercé avec les naturels de Nootka, de « très anciens crucifix », qu'ils assuraient devoir aux nautoniers espagnols [3].

Enfin, lorsqu'une mission fut plus tard établie sur la côte occidentale de l'île Vancouver, son fondateur vint en contact avec des Indiens chez qui la tradition avait perpétué le souvenir d'un établissement religieux au milieu d'eux. « Du temps des Espagnols », lui déclarait-on, « il y avait deux prêtres, de gros hommes qui étaient l'un et l'autre chauves. Mon grand-oncle qui me l'a dit », ajoutait son interlocuteur, « avait coutume de venir à Friendly Cove. Les blancs observaient le dimanche. Il y avait une église. Ces gens s'agenouillaient et se signaient, et, au retour du solstice d'hiver, ils avaient une grande fête, avec deux bébés — n'est-ce point là ce que vous appelez Noël? Oh! oui, il y avait des prêtres ici, et

2. *Rapport sur les Missions du diocèse de Québec;* mars 1855, pp. 112-13.

3. *Ibid.,* juillet 1847. Ces Espagnols paraissent avoir été très pieux. Avant de s'aventurer définitivement dans le nord, " chacun d'eux promit de contribuer sa part pour faire chanter une messe solennelle à N.-D. de Bethléem, la suppliant de nous aider à atteindre la latitude spécifiée dans nos instructions " (*Journal of a Voyage in 1775,* p. 501).



Mgr DEMERS

chaque homme ou femme devait se baigner le samedi et se préparer pour le dimanche. Ils chantaient aussi des cantiques. Je les sais encore [4]. »

Là-dessus, le vieillard se mit à rendre le mieux qu'il put un chant où l'on pouvait reconnaître les mots *Mi Dios* (mon Dieu). La tonsure monastique donna aux naïfs Indiens l'idée que les prêtres étaient chauves, et les amples manteaux des Franciscains les faisaient paraître bien plus corpulents qu'ils n'étaient en réalité.

Mais cette semence des premiers jours n'était point destinée à avoir des résultats pratiques sur les aborigènes de la côte du Pacifique. Elle avait à peine eu le temps de germer et de lever qu'elle fut étouffée par l'ivraie apportée par les navires des Anglais, qui dépossédèrent les Espagnols de leur établissement à Nootka (25 mars 1795) et firent litière de leurs droits aux autres points du littoral. Ce n'en est pas moins une consolation de pouvoir affirmer que les missionnaires catholiques furent les premiers représentants d'un culte chrétien sur la côte de l'île Vancouver.

Il en était ainsi de la partie continentale de ce qui est aujourd'hui la Colombie Britannique. Les premières colonies de blancs dans cet immense pays furent fondées dans le nord, à l'extrémité septentrionale d'une vaste région qui porta longtemps le

4. *Vancouver Island and its Missions; Reminiscences of Rev. A. J. Brabant*, p. 2.

nom de Nouvelle-Calédonie [5]. Dès 1793, six catholiques de race française sous le célèbre Alexandre Mackenzie, de la compagnie du Nord-Ouest, découvrirent ce pays dans un voyage qui les mena des montagnes Rocheuses au Pacifique. En 1805-07 furent établis les forts McLeod, Stuart ou Saint-James, Fraser et Georges, sous la direction et avec la coopération active de Simon Fraser. Au cours de l'année suivante (1808), le même traiteur explora jusqu'à son embouchure dans la mer le fleuve important qui porte aujourd'hui son nom.

Simon Fraser était un catholique, « doué de beaucoup de conscience, et animé en général d'honnêtes intentions », ainsi que l'avoue [6] Hubert-H. Bancroft, historien anglais qui est loin d'avoir un faible pour l'Eglise catholique. Catholiques aussi étaient les Canadiens-français qui devinrent les premiers habitants non-indiens du pays, et Jules-Maurice Quesnel, l'un des lieutenants de Fraser dans sa périlleuse exploration du cours d'eau torrentiel auquel il a donné son nom.

Fraser était né à Bennington, province du Ver-

5. Pour des intéressants détails sur ces différentes fondations et les émouvantes aventures qui accompagnèrent l'arrivée et l'établissement des blancs chez les sauvages du nord, le lecteur familier avec l'anglais pourra consulter notre *History of the Northern Interior of British Columbia;* Toronto, 1904.

6. *History of the Northwest Coast,* vol. II, p. 89. Bancroft, qui prétend que Fraser était querelleur par nature, dit que, selon Ross Cox, il périt à Paris, au cours d'une dispute qu'il eut avec un M. Warren, en 1829; ce en quoi Bancroft se trompe grandement, puisque Cox parle d'une toute autre personne, un nommé Alexandre Fraser (Cf. *Adventures on the Columbia River,* vol. II, p. 237). Simon Fraser ne mourut que le 19 avril 1862, à l'âge de 86 ans.

mont, vers l'année 1776, d'un Ecossais qui était capitaine dans l'armée de Burgoyne. Après la mort de son père, sa mère vint avec sa famille s'établir aux Trois-Rivières, plutôt que de vivre sous la domination de ceux que son mari avait combattus. Simon n'avait que seize ans lorsqu'il entra dans la compagnie du Nord-Ouest, mais son avancement y fut rapide. Il occupa différents postes de confiance et rendit de grands services à sa corporation; mais tous ses exploits pâlissent devant sa terrible exploration du Fraser, ce torrent qui « jure horriblement », comme l'a écrit un auteur, et qui menaçait constamment d'engloutir le voyageur aventureux.

Quant à J.-M. Quesnel, il était le frère de l'Hon. Frédéric-Auguste Quesnel, qui brilla longtemps au barreau et à la législature du Bas-Canada. En 1804, Jules était commis au fort des Prairies, ou Edmonton, d'où il franchit les montagnes pour se rendre dans l'Extrême-Ouest en 1807. Un tributaire important du Fraser, ainsi qu'une petite ville à son embouchure, lui doivent leur nom.

Plus tard, la plupart des employés des traiteurs de fourrures qui, jusqu'en 1850 ou à peu près, gouvernèrent le pays, de leur capitale sur le lac Stuart, étaient des Canadiens-français, partant des catholiques.

En 1834 et 1846, une personne qui contribua puissamment à préparer les voies à l'évangélisation de cette contrée fut la femme indienne de Peter-Skene Ogden, bourgeois de la compagnie de la baie

d'Hudson fameux dans les annales du Pacifique. Elle avait été baptisée dans ses plaines natales, et ne se lassait point de communiquer ses connaissances religieuses aux aborigènes qui fréquentaient le fort Saint-James, sur le lac Stuart; en sorte que les tribus indiennes, qui étaient alors aussi populeuses que nombreuses, entendirent bientôt parler de Dieu et de ses ministres, les Robes-Noires, par son intermédiaire et celui des blancs qui, dans la majorité des cas, prenaient femme parmi elles.

Les fruits de ces unions furent une génération de métis qui devinrent nombreux surtout dans la vallée de la Wallamette, tributaire de la Colombie, où plusieurs blancs qui avaient été « voyageurs » au compte de la compagnie de fourrures du Pacifique, fondée par John-Jacob Astor, s'étaient réunis pour cultiver le sol. Ils formèrent bientôt une colonie importante qui, ajoutée à celle du fort Vancouver, le principal poste des traiteurs sur le Pacifique, avait le plus grand besoin de l'influence de la religion lorsque, le 24 novembre 1838, deux prêtres arrivèrent de Québec à cette dernière place.

C'étaient MM. Norbert-François Blanchet et Modeste Demers, dont nous avons déjà enregistré le passage à Saint-Boniface. Tandis que le premier devait concentrer son activité sur le territoire américain, le second allait devenir l'apôtre de la Colombie Britannique. Sa mémoire est jusqu'à ce jour vénérée par une foule de tribus indigènes qui se sou-

viennent de lui comme du prêtre qui porta le premier la bonne nouvelle à leurs ancêtres.

Né le 12 octobre 1809, à Saint-Nicolas, Bas-Canada, Modeste Demers fut ordonné prêtre le 7 février 1836, après quoi il servit quatorze mois comme vicaire à la paroisse de Trois-Pistoles. Le 27 avril 1837, il s'embarqua à Lachine pour le Pacifique par la voie de terre, et, en compagnie de M. Blanchet, son supérieur, il atteignit le 10 octobre suivant la limite orientale de ce qui est aujourd'hui la Colombie Britannique. Quatre jours plus tard, il offrait le saint sacrifice à Big Bend, sur la Colombie supérieure. C'était la première fois que ce suprême acte de religion était accompli sur la partie continentale de cette province.

Les deux missionnaires établirent leurs quartiers généraux sur le cours inférieur de la Colombie, au fort Vancouver, où ils restèrent jusqu'au mois d'octobre 1839. Ils reçurent alors des traiteurs l'autorisation de se bâtir une station permanente près du fort Wallamette. Mais, brûlant de zèle pour la conversion des humbles de ce monde, M. Demers se retrouva bientôt au nord de la présente ligne internationale.

Sur le Bas-Fraser, et le territoire adjacent, se trouvaient des villages populeux de sauvages appartenant à la grande famille séliche. Le jeune apôtre résolut de leur porter la parole de Dieu, sans faire cas des avertissements charitables de ceux parmi lesquels il avait jusqu'alors travaillé. On

basait ces avertissements sur l'état d'hostilité continuelle dans lequel vivaient les différentes tribus et, pis encore, sur des rumeurs persistantes qui voulaient que les terribles Youkltas du nord se préparassent à faire incessamment l'une de leurs irruptions périodiques sur leurs ennemis traditionnels de la vallée du Bas-Fraser. Les Youkltas étaient une tribu puissante, la terreur des Indiens du sud, et vivaient ordinairement du fruit de leurs rapines et de leurs boucheries humaines [7].

Sans se laisser intimider par ces rapports, M. Demers se rendit au fort Langley, à quelque dis-

7. " Les limiers altérés de sang auxquels j'avais ainsi échappé étaient les Acoltas (*sic* pour Youkltas), tribu indienne qui a donné plus d'embarras au gouvernement de la colonie que n'importe laquelle de celles qui se trouvent le long de la côte. Les meurtres et les outrages qu'ils ont commis sur des blancs inoffensifs et leurs femmes sans défense sont innombrables ", écrivait longtemps après un auteur anglais (Francis Poole, *Queen Charlotte Islands ",* p. 289; Londres, 1872).

" On peut les regarder comme les Ismaélites de la Côte ", ajoute un autre. " Leurs mains sont littéralement levées contre celles de n'importe qui, et celles de n'importe qui contre eux. Plusieurs batailles ont eu lieu à différentes reprises au cap Mudge ou dans les environs. Une fois, ils massacrèrent presque tout l'équipage d'un vaisseau de la compagnie de la baie d'Hudson qui avait mouillé là pour s'approvisionner d'eau; je crois qu'un garçon métis put seul leur échapper. Ils sont hardis aussi bien que sanguinaires et aucunement disposés à céder à un simple déploiement de force, comme le font généralement les Indiens. Il y a deux ans, un de leurs canots ayant capturé deux bateaux pleins de Chinois à quelque distance de l'île Saltspring, la canonnière *Forward* fut envoyée après eux. Les habitants du village du cap Mudge, qui est pourvu de fortifications en règle, mirent au défi la canonnière et tirèrent dessus. Le *Forward* dut les bombarder, leur tirant boulets et obus, et mettre en pièces leurs canots avant qu'ils se rendissent et livrassent ce qu'ils avaient volé... Ils ont aussi la réputation, qui peut cependant n'être pas tout à fait méritée, d'être plus traîtres que les sauvages d'autres tribus " (R.-C. Mayne, *Four Years in British Columbia and Vancouver Island,* pp. 245-46; Londres, 1862).

tance de la mer, où il arriva vers la fin du mois d'août 1841. Là il se trouva avec un M. J. Yales, gentilhomme protestant qui le traita avec beaucoup d'égards, huit Canadiens-français, un Iroquois et plusieurs Canaques, qui vivaient tous avec des femmes indiennes. Il régularisa leur position aux yeux de l'Eglise, puis tourna son attention vers les Indiens proprement dits.

Il fut d'abord agréablement surpris de s'apercevoir que la plupart d'entre eux savaient déjà faire le signe de la croix et pouvaient chanter quelques simples cantiques. Ils devaient cette instruction préliminaire à leur commerce avec des tribus qu'il avait déjà évangélisées. Parmi la foule de trois mille aborigènes auxquels il prêcha alors la parole de Dieu, il remarqua un chef youklta, grand et sec, qui différait de tous les autres par l'ampleur de son front, ses longues tresses et son air général de distinction. Le potentat du nord confessa à l'humble ministre du Christ qu'il avait été mauvais, mais l'assura qu'il porterait fidèlement à son peuple le merveilleux message qu'il avait eu le privilège d'entendre. La voix publique assurait que sa confession spontanée n'était que l'expression de la pure vérité, puisque le chef étranger avait été dans l'habitude de décapiter ses prisonniers et d'en boire le sang.

Le 3 septembre 1841, Demers baptisa 99 enfants, et les jours suivants pas moins de 263. N'étant point encore familiers avec les idées chrétiennes concernant le pardon des injures, la plupart des Indiens

vinrent d'abord aux instructions armés de pied en cap; mais le prêtre leur fit bientôt déposer à ses pieds leurs flèches et leurs fusils, et peu après il les amena même à les laisser chez eux. Des meurtres sans nombre, sans compter d'autres crimes, avaient auparavant été commis par la foule hétérogène qu'attirait maintenant la prédication de l'humble prêtre canadien, et dans maints cœurs brûlait le désir d'une prompte vengeance. Il est pourtant digne de remarque que pas la moindre altercation n'eut lieu tant que le représentant du Prince de la paix resta parmi eux.

Il n'eut à déplorer qu'un seul acte de barbarie, qui paraissait aux Indiens la chose la plus naturelle du monde. Il fournit au missionnaire une bonne occasion de leur donner une leçon de morale chrétienne et de leur expliquer la dignité de tout homme devant Dieu. De concert avec toutes les nations belliqueuses, les Indiens de la Côte avaient des esclaves nombreux, sur lesquels ils croyaient avoir droit de vie et de mort. Un jour, un membre du troupeau de M. Demers enfonça profondément sa dague dans le corps d'un esclave qui lui avait déplu. Le prêtre le blâma vertement de son acte d'inhumanité, puis le laissa à ses pensées. Comme résultat de cette réprimande, le fier Peau-Rouge, pleurant de honte, confessa publiquement son crime, en demanda pardon aux pieds du missionnaire et promit de n'y plus retomber.

Le 7 septembre, pas moins de 758 enfants avaient

été régénérés dans les eaux du baptême lorsque Demers retourna à ses foyers sur les bords de la Wallamette, après une absence de quarante-quatre jours, dont il n'avait passé qu'une partie dans les environs du fort Langley.

Pendant ce temps, le P. de Smet, S. J., annonçait l'Evangile aux Koutenays et aux Okanagans, Indiens dont les terres de chasse s'étendaient immédiatement à l'ouest des montagnes Rocheuses. Dès 1840, nous le trouvons parmi les premiers; bien que ces aborigènes vécussent au sud aussi bien qu'au nord de la frontière internationale, on peut dire qu'il pénétra alors dans les possessions britanniques. En mai 1842, ce célèbre missionnaire se rendit de Colville au fort Vancouver, pour conférer avec les deux prêtres canadiens sur les meilleurs moyens d'étendre le règne de Dieu dans ce lointain pays.

A quelque sept ou huit cents milles au nord du fleuve Colombie, par delà des forêts sans fin de sombres conifères et des montagnes couvertes de neiges perpétuelles, se trouvaient les villages primitifs, ou les groupes de tentes, de représentants de la grande famille dénée, avec laquelle nous sommes maintenant si familiers. Quatre tribus, les Tchilkotines, les Porteurs, les Babines et les Sékanais avaient entendu parler de « l'homme de Dieu » et de son merveilleux message, et demandaient à grands cris la faveur de sa visite.

D'un autre côté, les blancs qui s'étaient établis chez eux — c'est-à-dire les traiteurs et leurs servi-

teurs — ne désiraient pas moins faire sa connaissance. Dans ce but, et afin de venir en aide à la mission qui commençait dans l'Orégon, ainsi qu'on appelait alors la vallée de la Colombie, le surintendant des postes du nord, M. Peter-Skene Ogden, adressa le 15 novembre 1841 la circulaire suivante au personnel sous sa juridiction :

« MM. Blanchet et Demers, les missionnaires catholiques sur la Colombie, me prièrent, avant mon départ de Vancouver l'été dernier, de demander aux engagés de l'intérieur de ce district de contribuer au soutien de leur mission, et je dois vous demander de prendre les mesures nécessaires à cette fin. »

Nous ne croyons point inutile de donner ici le résultat de l'appel d'Ogden aux blancs et aux métis de la Nouvelle-Calédonie. Voici les noms des contributeurs dont le montant des offrandes nous est connu [8] :

	£	s.	d.
William McBean	3	0	0
Louis Gagnon	2	0	0
Jean-Baptiste Boucher (c).	2	0	0
Jean-Baptiste Boucher (d).	1	0	0
P. Gun	1	0	0
W.-F. Lane	2	0	0
Pierre Letendre	2	0	0

8. Quatre autres personnes n'eurent vraisemblablement point le temps de verser leurs cotisations avant que la feuille qui contenait celles énumérées ci-dessus ait été envoyée aux quartiers généraux d'Ogden au lac Stuart.

	£	s.	d.
William Morwick	1	0	0
P.-S. Ogden	2	0	0
William Thew	1	10	0
Jos. Brunette	0	10	0
Jean Couturier	1	0	0
Paul Fraser	2	0	0
O. La Ferté..............	2	0	0
J. Tubault (Thibault?)....	1	0	0
Pierre Roy	1	0	0 [9]

Dans le but de montrer d'une manière tangible la reconnaissance des missionnaires pour leurs lointains bienfaiteurs, et en même temps pour étendre encore le règne de l'Evangile parmi les Indiens, il fut décidé que M. Demers se joindrait à la brigade de chevaux et de bateaux qui menait chaque année l'approvisionnement des postes de la Nouvelle-Calédonie. En conséquence, ce prêtre partit le 29 juin 1842 en compagnie de M. Ogden et d'un certain nombre d'engagés canadiens-français. Il nous a laissé de ce voyage un récit dont nous reproduisons une partie.

« Ces sortes de caravanes », écrit-il, « se composent d'une troupe nombreuse d'hommes et de chevaux chargés à dos de bagage et de marchandises destinées aux différents postes du nord. Tout cet attirail d'hommes, de chevaux et de bagage rend

9. *History of the Northern Interior of British Columbia*, pp. 227-28 de la troisième édition.

naturellement la marche longue et ennuyeuse. Les préparatifs de chaque matin ne finissent qu'à neuf ou dix heures. Il faut aller à la recherche des chevaux envoyés à l'aventure pendant la nuit, et dispersés dans toutes les directions. Après de longues attentes, on se trouve enfin au complet, et le hennissement des chevaux, les cris des engagés, les jurons arrachés par l'impatience, les contestations, les cris des chefs forment un brouhaha dont les oreilles scrupuleuses ne sont pas toujours flattées. Enfin, après avoir pris sur l'herbe un repas de saumon sec, on charge les chevaux et à dix heures l'on est en route.

« La marche est extrêmement lente et remplie d'incidents plus ou moins désagréables. C'est une atmosphère enflammée, un soleil qui écrase, une poussière qui suffoque, une côte à gravir, un ravin à franchir. Les premiers jours surtout, l'on éprouve un malaise général et de nombreuses incommodités par la position gênante où l'on est, sur un cheval ayant en croupe sa chapelle, son lit, son ménage et même sa cuisine. Heureux encore si un vent malencontreux ne nous force pas à respirer une poussière épaisse qui ne laisse pas voir à deux perches devant soi. Un bruit sourd de conversation se fait entendre avec une monotonie qui n'est interrompue qu'au passage d'un ruisseau ou d'une rivière. Alors on se rapproche, les chevaux hésitent, on crie, on se fâche, on se pousse, on se culbute, et il s'ensuit souvent des naufrages qui excitent l'hilarité générale

et raniment les conversations pour le reste du jour.

« On n'arrête que pour camper, c'est-à-dire, en langage du pays, l'on ne fait qu'une *attelée,* et la journée se termine à trois ou quatre heures. Alors on fait les dispositions du camp; on décharge les chevaux que l'on envoie paître à l'aventure; on range le bagage en ordre; on s'associe par bandes pour passer la nuit; on prend son repas de saumon sec, et le soleil a disparu à l'horizon [10]. »

Une marche de cinq jours conduisit le parti aux Fourches des Okanagans, où M. Demers fut salué avec joie par les natifs qui, le printemps précédent, avaient reçu la visite du P. de Smet, S. J. Après avoir baptisé 28 enfants, il se rendit, à la suite de sa caravane, à Kamloops, où aucun prêtre n'avait encore pénétré. Reçu comme l'envoyé spécial de la Divinité, il n'en dut pas moins s'arracher à ses nouveaux enfants et, toujours en compagnie des traiteurs, il atteignit le 24 août le fort Alexandre, sur le Fraser. En chemin à partir de Kamloops, il n'avait pas régénéré moins de 85 enfants dans les eaux du baptême.

Le fort Alexandre était le terme du voyage par terre. Là, les chevaux furent remplacés par une flottille de bateaux qui devaient remonter le Fraser, la Nétchako et la Stuart. Il en trouva les habitants en proie à cette corruption qui ne suit que trop souvent le mélange des blancs avec les Peaux-Rouges.

10. A Mgr de Québec, 20 déc. 1842.

« Ils ignorent tout frein », dit-il, « toute loi de décence qui semble naturelle aux humains, tout lien de la nature et du sang: les liens sacrés du mariage y sont plus relâchés que chez aucune nation de l'Amérique du Nord; la promiscuité semble une espèce de droit public[11]. »

Le missionnaire va jusqu'à écrire de ces pauvres gens « qu'ils dépassent les animaux même par la bassesse de leurs actions[12] ».

Après leur avoir rappelé des lois sacrées qu'ils violaient si ouvertement, et fait 66 baptêmes, la plupart d'enfants en bas âge, Demers continua son chemin jusqu'au lac Stuart, qu'il atteignit le 16 septembre 1842. Le fort Saint-James, sur cette belle pièce d'eau, était alors le grand entrepôt du nord à l'ouest des montagnes Rocheuses et la capitale de la Nouvelle-Calédonie. Néanmoins, le séjour qu'y fit le missionnaire fut forcément limité à trois jours, dont il consacra tous les instants à l'instruction des adultes et à l'administration du baptême aux enfants. Dans la première tâche il fut, comme d'habitude, aidé par l'*Echelle catholique* de son confrère, M. Blanchet, œuvre originale que nos lecteurs connaissent déjà quelque peu[13]. En dépit de la

11. *Ibid., Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec,* juillet 1845, p. 18.

12. *Ibid., ibid.*

13. Uu auteur protestant qui résida en Colombie Britannique longtemps avait son annexion au Canada, M. Matthieu Macfie, en donne l'aperçu qui suit dans son ouvrage *Vancouver Island and British Columbia* (Londres, 1865). " Elle consiste en une longue feuille de papier, sur laquelle sont marqués les principaux événements racontés

brièveté de son séjour à la « capitale », M. Demers alla même jusqu'à enseigner aux natifs quelques cantiques de facture primitive qu'il avait composés au fort Alexandre.

Retournant à cette dernière localité, il y construisit une humble église, puis descendit au lac William, où il donna aux Chouchwapes une mission de seize jours. Elle fut suivie avec tant d'empressement, qu'un jour que le missionnaire était arrivé en retard au catéchisme, il dut passer sur les épaules de son peuple en se rendant à son siège, tellement compacte était la foule qui s'était rassemblée pour l'entendre.

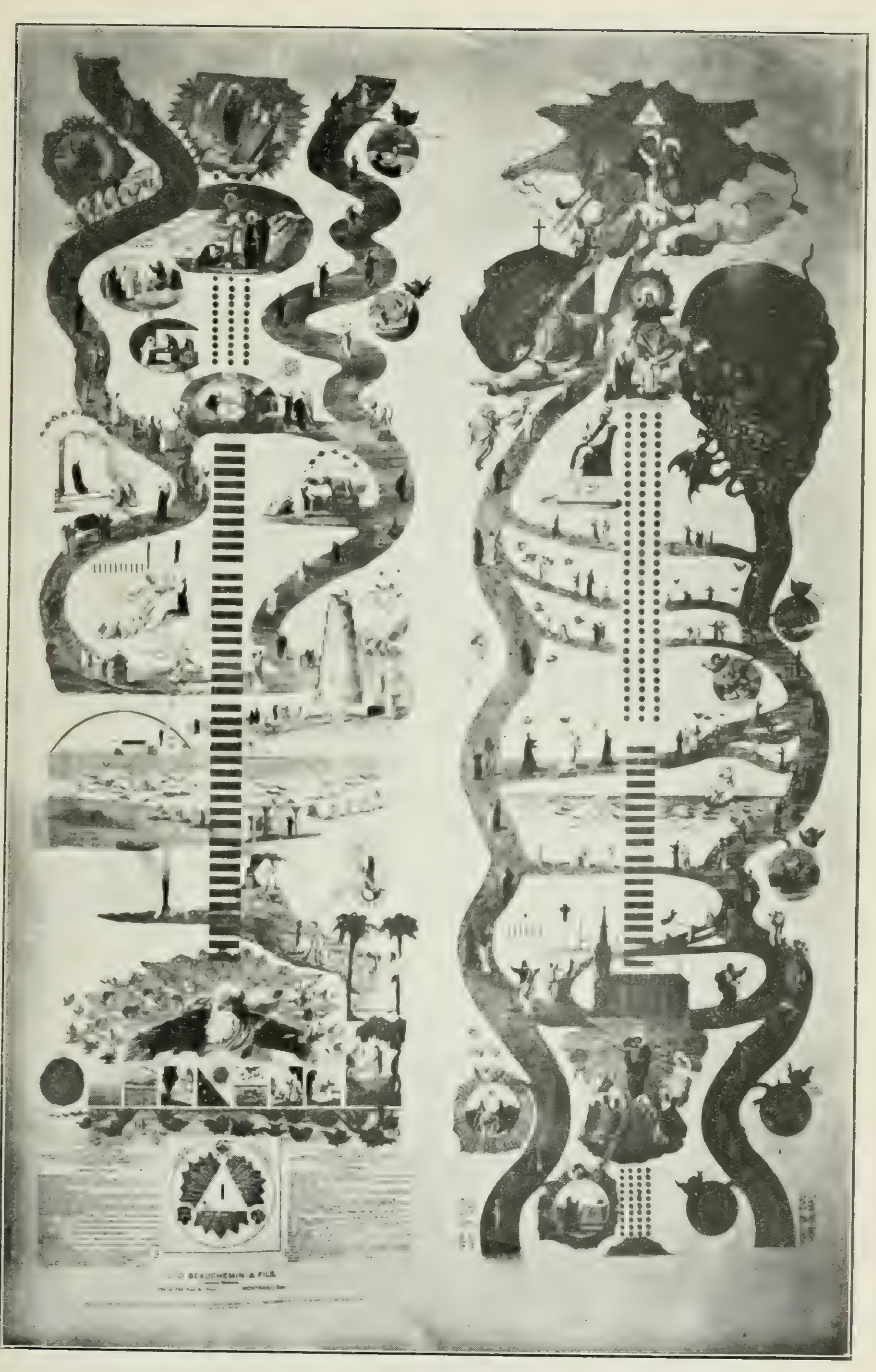
Là aussi les fidèles bâtirent une humble chapelle, dont les fenêtres étaient fermées de morceaux de parchemin en guise de vitres. En janvier 1843, un

dans les Ecritures depuis la création du monde jusqu'à la fondation de l'Eglise chrétienne. Le développement progressif de l'Eglise de Rome à partir de ce temps-là jusqu'à nos jours y est aussi représenté. L'avantage de cet arrangement est qu'une foule de renseignements religieux sont condensés dans des limites très restreintes. La version hébraïque des Ecritures se lit de droite à gauche; mais cette Bible, qui n'a pas besoin d'un interprète, se lit de bas en haut. Au bas de la page, le globe paraît émerger du chaos et, immédiatement au-dessus, se tiennent de chaque côté d'un arbre un homme et une femme, qui représentent nos premiers parents dans l'acte de prendre le fruit défendu. Les autres détails de cette invention peuvent facilement se deviner, jusqu'à ce que nous ayons atteint la Réforme protestante, point avant lequel la voie suivie par l'instructeur est droite et intelligible. De là, une autre ligne sort à angle droit de la première et conduit à un abîme. Cette nouvelle voie est intitulée Chemin du Protestantisme. Alors la ligne droite se continue jusqu'à Pie IX et de là jusqu'au ciel" (*Op. cit.*, pp. 475-76).

Le Tableau-Catéchisme du P. Lacombe, dont nous offrons au lecteur une reproduction très réduite, est aujourd'hui universellement usité dans les missions de l'Ouest canadien. La partie à droite n'est que la continuation de celle qui se trouve à gauche, à laquelle on l'ajoute ordinairement en en collant les deux bouts de manière à en faire une " échelle " continue, dont le prototype est évidemment celle de M. Blanchet.

froid sibérien sévissait dans la vallée lorsque ses néophytes s'aperçurent un matin que ce parchemin avait été mangé par les chiens; en sorte que le soir on dut tendre des collets aux fenêtres pour attraper les délinquants.

Le 21 février 1843, Demers quittait ses enfants bien-aimés du nord pour retourner chez lui. Il arriva à sa résidence en Orégon le 13 avril suivant, après un voyage excessivement fatigant.



L'ECHELLE CATHOLIQUE DU P. LACOMBE

CHAPITRE II

—

MONSEIGNEUR DEMERS

1853-1859

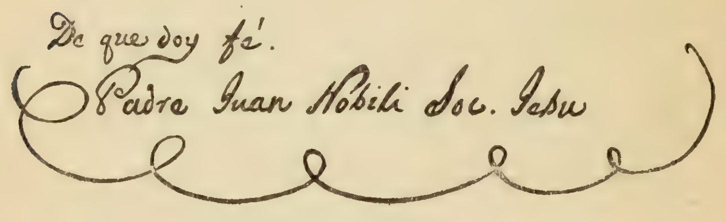
Pendant que M. Demers quittait le théâtre de ses travaux en Colombie Britannique, une nouvelle recrue, l'abbé Jean-Baptiste Bolduc, prêtre canadien nouvellement arrivé, accompagnait le facteur-en-chef James Douglas sur l'île Vancouver. Ce dernier était venu, à la tête de vingt-deux hommes, ériger à l'extrémité méridionale de cette île, sous le nom de Victoria, un fort qui devait plus tard, devenir la capitale politique de tout le pays canadien à l'ouest des montagnes Rocheuses. Il était parti du fort Vancouver le 13 mars 1843, pour arriver à destination le lendemain.

Une grande foule d'Indiens le reçut, et avec lui le prêtre catholique, et le 19 du même mois, celui-ci célébra les saints mystères en présence des employés de la compagnie de la baie d'Hudson, du bourgeois lui-même et d'environ douze cents sauvages, parmi lesquels il baptisa 102 enfants [1].

1. Hubert-Howe Bancroft donne à ce propos un dialogue de sa propre invention entre le prêtre et le chef indien; après quoi il voudrait nous faire croire que "Bolduc baptisa jusqu'à ce qu'il fut

C'était la première messe dite sur l'Ile depuis l'évacuation de Nootka par les Espagnols.

Dans le but de faire face à tous les nouveaux besoins qui se faisaient sentir, le P. de Smet était parti pour l'Europe, d'où il revint le 4 août 1844 avec quatre prêtres et quelques religieuses. Parmi les premiers était le P. Jean Nobili, S. J., qui reçut pour mission de visiter les postes du nord de la Nouvelle-Calédonie déjà évangélisés par M. Demers.



Signature du P. Nobili

En conséquence, ce père jésuite partit en juin 1845, accompagné d'un jeune novice convers, le F. Noël Savio, pour le lac Stuart et points intermédiaires. Il resta cinq jours au fort Saint-James,

arrêté par un épuisement complet" (*Hist. of British Columbia,* p. 98; San Francisco, 1890). Il est facile de voir par le contexte que cet historien peu sérieux veut parler de baptêmes d'adultes, des adultes non préparés, et non d'enfants en bas âge, insinuation qui n'a pas plus de fondement que son assertion que Bolduc était un Jésuite.

Ce missionnaire était un prêtre séculier, qui était né le 30 nov. 1818 à Saint-Joachim, comté de Montmorency, Québec, et avait été ordonné le 22 août 1841 après avoir fait ses études à la ville de Québec. Il était parti pour l'Orégon le 1er septembre de la même année, et y resta jusqu'en 1846. Après avoir rempli divers postes dans la métropole ecclésiastique de l'Est, il y mourut le 8 mai 1889, honoré du titre de prélat domestique que lui avait conféré Léon XIII.

après quoi il dut retourner par les bateaux qui allaient chercher une cargaison de grain au fort Alexandre. Il revit le nord l'année suivante, et arriva au fort Georges, à l'embouchure de la Nétchako avec le Fraser, le 12 décembre 1846. Là, il trouva, en plus des Indiens de la place, cinquante Sékanais venus des montagnes Rocheuses pour le voir, et qui l'avaient attendu dix-neuf jours.

Le 24, il était au lac Stuart, où il passa onze jours à prêcher non seulement contre les vices communs à toute l'humanité, mais encore contre certaines coutumes propres aux Porteurs, comme celle de brûler les morts et de réduire les veuves en esclavage. Une grande loge qui avait servi aux incantations du jongleur fut convertie en église, et parce que l'excellent religieux ne rencontra sur le moment aucune résistance effective à ses exhortations, il emporta avec lui la douce impression qu'il avait aboli tout ce qu'il avait blâmé [2].

Du lac Stuart il passa au fort Kilmars, sur le lac Babine, qu'il fut le premier missionnaire à voir. Puis retournant au fort Saint-James, il ne put d'abord se faire écouter de son peuple, gêné qu'il était par sa timidité naturelle et entravé dans son action par une série de fêtes plus ou moins païennes qui se donnaient dans le voisinage du fort. Mais, au commencement de janvier 1847, il compensa le

2. "J'eus le bonheur d'abolir la coutume de brûler les morts et celle de torturer le corps des femmes survivantes du mari. Ils renoncèrent solennellement à toutes leurs jongleries et à leur idolâtrie", (P. de Smet, *Western Missions and Missionaries*, p. 514).

temps perdu en prolongeant ses instructions et catéchismes jusqu'au carême, époque où il reprit la direction du sud.

Au cours de la même campagne apostolique [3], le P. Nobili visita les Tchilkotines, tribu dénée fort remuante et la division de cette famille la plus méridionale en Colombie. Ces Indiens n'avaient jamais vu de prêtre lorsqu'il atteignit leur premier village, le 24 octobre (probablement de l'année 1847). Après avoir béni une espèce de cimetière pour cette bande de sauvages, il visita deux autres de leurs rendez-vous, auxquels il offrit une semblable occasion de profiter de son ministère. Bienveillant par nature, plutôt optimiste et par ailleurs encore peu habitué au véritable caractère des aborigènes, le P. Nobili baptisa chez les Tchilkotines un certain nombre d'adultes qu'il eut certainement soumis à une plus longue épreuve s'il eut eu plus d'expérience de l'inconstance propre à l'Indien [4].

Pendant que ce missionnaire évangélisait ainsi

3. Il est difficile de déterminer au juste l'année. Les mémoires du P. Nobili paraissent dire que c'était 1856, erreur évidente probablement pour 1846. Mais cette dernière date ne peut être non plus absolument correcte, puisque des certificats de baptême écrits de sa propre main que nous avons vus nous-même nous rendent absolument certain qu'il était au lac Babine, à environ 500 milles de là, le 25 oct. 1846.

4. Le P. Jean Nobili naquit à Rome le 8 avril 1812. Fils d'un homme de loi, il fut élevé au Collège Romain, et entra dans la société de Jésus comme novice le 14 nov. 1828. Mais ce ne fut qu'en 1843 qu'il fut ordonné prêtre. Vers la fin de cette année, il fit voile pour l'Orégon en compagnie du P. de Smet. En 1849, ses supérieurs l'appelèrent en Californie et, à la fin de fév. 1856, nous le voyons supérieur du collège de Santa Clara, où il mourut. Ses funérailles eurent lieu le 3 du mois suivant.

les naturels de la Nouvelle-Calédonie, son frère en religion, le P. de Smet, venait lui-même en contact avec quelques-uns de leurs représentants, au cœur même des montagnes Rocheuses. Ecrivant le 6 mai 1845, de la source de l'Athabaska, qu'il venait d'atteindre au cours de ses incessantes pérégrinations, ce missionnaire donne sur l'entrevue qu'il eut avec eux les détails typiques suivants.

« Dans le voisinage de la rivière Miette, nous rencontrâmes l'une de ces pauvres familles de Porteurs ou « Ltaoten » de la Nouvelle-Calédonie dont je vous parlai dans une lettre précédente. Ils nous aperçurent du sommet de la montagne qui domine la vallée que nous traversions, et, voyant que nous étions des blancs, ils s'empressèrent de venir à nous. Ils parurent charmés de nous rencontrer, surtout lorsqu'ils découvrirent que j'étais une Robe-Noire. Ils se pressèrent autour de moi, et me demandèrent le baptême avec des instances qui m'arrachèrent des larmes, bien que je ne pusse accorder cette faveur qu'à deux de leurs plus petits enfants : les autres avaient besoin d'instruction, mais il n'y avait point d'interprète. Je les engageai à retourner vite dans leur propre pays, où ils trouveraient une Robe-Noire (le P. Nobili) qui les instruirait.

« Ils firent le signe de la croix, récitèrent quelques prières dans leur propre langue et chantèrent quelques cantiques avec une grande dévotion apparente. La condition de ces gens paraissait bien misérable ; ils n'avaient d'autres habits que des haillons et des

morceaux de peaux; et pourtant, malgré leur extrême pauvreté, ils mirent à mes pieds le moufflon qu'ils venaient de tuer. »

Le missionnaire ambulant rapporte alors un trait qui peint à merveille les mœurs de ce temps-là. Il parle ainsi d'une jeune femme qui se trouvait avec eux :

« Lorsqu'elle avait une quinzaine d'années, son père, sa mère et ses frères, ainsi qu'une autre famille de sa nation, furent surpris dans les bois par un parti de guerriers assiniboines qui les massacrèrent sans pitié. Au moment où se déroulait ce drame horrible, la jeune fille se trouvait dans une autre partie de la forêt avec ses deux sœurs, toutes les deux plus jeunes qu'elle. Elles parvinrent ainsi à échapper aux mains des assassins.

« La malheureuse orpheline erra deux ans dans le désert sans rencontrer un être humain, sans couteau ni hachette, faisant son feu au moyen de deux pièces de bois, et vivant de racines, de fruits sauvages et de porcs-épics. Pendant l'hiver elle se réfugia dans une caverne d'ours abandonnée. Ses sœurs la quittèrent au bout de la première année, et depuis lors elle n'en avait point entendu parler. Enfin, au bout de trois ans, elle eut le bonheur d'être trouvée par un bon Canadien, qui l'emmena chez lui, lui fournit une nourriture abondante et des habits, et six mois après la rendit à sa tribu [5]. »

5. Traduit de l'anglais de *Life, Letters and Travels of Father Pierre-Jean de Smet, S. J.*, pp. 539-40, vol. II; New York, 1905.

Ayant traversé les montagnes Rocheuses, le P. de Smet se rendit chez les Koutenays de la plaine au Tabac, qui occupaient alors trente loges (août 1845). La faim avait contraint un grand nombre de familles à traverser les montagnes Rocheuses à la recherche du bison.

Là encore nous nous trouvons face à face avec la tendance au prosélytisme qui était propre aux premiers Français d'Amérique. Un Canadien du nom d'Edouard Berland avait été pendant quelque temps au service de la compagnie de la baie d'Hudson lorsque le P. de Smet fit sa connaissance [6]. Le missionnaire fut charmé de voir que les Indiens avaient tenu les bonnes résolutions qu'ils avaient prises à peu près cinq ans auparavant. Depuis sa dernière visite, ils avaient, dit-il, « suivi à la lettre tout ce qu'ils se rappelaient de [ses] recommandations »; et pourquoi? parce que « M. Berland avait employé son zèle à les maintenir, eux et leurs frères, dans les bonnes dispositions dans lesquelles [il avait] la consolation de les trouver... Ils avaient l'habitude de se réunir pour les prières du matin et du soir, continuaient la coutume de chanter des cantiques en français et en tête-plate, et observaient fidèlement le précepte dominical [7] ».

6. Pour une circonstance intéressante de la vie de Berland (ou Breland), parmi les traiteurs de l'Ouest, voir notre *Dictionnaire historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest*, art. Berland.

7. Lettre datée du Gué supérieur de la Rivière aux Arcs-Plats (ou Koutenay), le 2 sept. 1845.

De Smet fut le premier ministre d'un culte à pénétrer parmi les Koutenays du Canada. Il en profita pour baptiser 105 personnes, dont 20 adultes, parmi eux. Il fit suivre sa dernière mission de l'érection d'une croix destinée à rappeler au peuple les obligations qu'il avait contractées. Il quitta ces Indiens pour le pays des Pieds-Noirs le 30 août 1845.

Retournant à M. Demers, nous voyons qu'un événement qui devait avoir des conséquences de la plus haute importance allait bientôt s'accomplir en sa personne, événement qui, malgré sa modestie naturelle, allait le prendre dans les rangs du clergé inférieur pour l'élever sur un trône.

A cause de la distance des missions de l'Orégon de tout centre ecclésiastique, son supérieur, M. Blanchet, qui était venu au Pacifique avec le titre et les facultés de vicaire général, avait été promu à l'épiscopat et presque immédiatement après nommé archevêque, avec la ville naissante d'Orégon City comme siège. Plein de zèle pour l'avancement du catholicisme dans ces lointaines contrées, le nouveau prélat avait ensuite soumis à la Congrégation de la Propagande un mémoire géographique, historique et sociologique dans lequel il recommandait la division en huit diocèses de la région sise à l'ouest des montagnes Rocheuses, que d'aucuns appelaient vaguement l'Orégon. Ces diocèses proposés étaient les suivants : Orégon City, Nesqually, Walla-Walla, Fort-Hall, Colville, île de Vancouver, îles de la Reine Charlotte et la Nouvelle-Calédonie.

C'était là, à n'en pas douter, un plan qui ne manquait pas d'ampleur. Il n'avait qu'un défaut: par suite du manque de clergé et de fidèles, il était prématuré d'un siècle. Le Saint-Siège se contenta donc de trois diocèses, à savoir: celui d'Orégon City, constitué en siège métropolitain, celui de Walla-Walla, confié au frère de Mgr Blanchet, et celui de l'île Vancouver, comprenant la Nouvelle-Calédonie et les îles de la Reine Charlotte, que M. Demers dut accepter.

Malgré ses protestations [8], cet humble prêtre fut donc sacré à Orégon City par son métropolitain le 30 novembre 1847, et, bien que, par extraordinaire, il ne tirât point son titre épiscopal d'un nom de ville, il choisit pour résidence permanente ce qui était encore à peine le village de Victoria. Puis il passa au Canada, et, après avoir attendu quelque temps l'issue de la révolution française de 1848, il poussa jusqu'en Europe pour y chercher les moyens d'organiser un diocèse dans une région qui n'était encore qu'une forêt où régnait la plus authentique barbarie.

Ses diocésains, en effet, n'étaient autres que des Indiens démoralisés, avec une poignée de blancs de diverses nationalités qui, en des cas trop nombreux,

8. " Je ne sais de quelles larmes me servir pour exprimer mon malheur ", écrivait-il de Saint-Paul, Orégon, au vicaire général Cazeau le 22 sept. 1847. *O me miserum!* Que dois-je faire? Je ne voudrais pas accepter, et en même temps je ne me sens pas le courage de faire ce que je disais que je ferais dans ma dernière lettre. Je ne puis me faire à l'idée de quitter Mgr l'archevêque dans les circonstances critiques où il se trouve de différentes manières. "

étaient l'écume de leur propre pays d'origine, tous groupés sur un seul point de l'Ile.

Il est permis de douter que jamais Eglise locale ait été fondée en des circonstances plus décourageantes. Lorsque Mgr Demers se rendit pour la première fois à Victoria, il n'avait pas même un prêtre à sa disposition. Quand il y retourna en 1851 après son voyage en Europe, il s'aperçut qu'il s'en trouvait un qui aurait bien fait de ne jamais quitter son pays natal. Dans son inexpérience, et faute d'avoir quelqu'un près de lui pour lui donner des conseils, ce prêtre avait baptisé plus de quatre mille Indiens et en avait marié autant qu'il s'en trouvait parmi eux qui avaient besoin de la bénédiction de l'Eglise sur leur union — et cela après seulement huit jours d'instruction et de probation! Le résultat de cette hâte lamentable était que les naturels se trouvaient maintenant dans un état infiniment plus triste qu'avant d'avoir vu un prêtre. Ils savaient qu'ils avaient reçu « l'eau du bon Dieu », et n'en demandaient pas davantage. Beaucoup avaient déjà repris les femmes qu'ils avaient dû rejeter pour recevoir le premier sacrement et étaient retournés à leurs anciennes superstitions.

Or, comme l'excellent prélat le disait dans une lettre en date du 26 octobre 1852, ces Indiens « sont si abrutis, si grossiers, si charnels! Il faut en faire des hommes avant d'en faire des chrétiens [9] ». Ce

9. Lettre de Mgr Demers à Mgr de Québec; Victoria, 26 oct. 1852.

missionnaire mal avisé était resté neuf mois parmi les Cowitchins, mais les avait quittés avant que l'évêque revint prendre possession de son siège.

Cette prise de possession s'effectua le 5 septembre 1852.

Elle a, croyons-nous, peu d'équivalents dans l'histoire de l'épiscopat. « Que n'étiez-vous là », écrivait-il quelque temps après à l'un de ses amis de l'Est, « pour être témoin d'un spectacle qui aurait eu tant de nouveauté pour vous! Vous auriez été émerveillé, et peut-être édifié, de voir l'évêque de Vancouver agenouillé sur un vieux tronc d'arbre que les vagues avaient roulé au rivage, prendre possession au nom du catholicisme de cette terre idolâtre que lui a confiée le successeur de Pierre [10]. »

Signature de Mgr Demers avant son sacre

Cette remarque du nouvel évêque se rapportait, il est vrai, à son arrivée à Victoria le dimanche 29 août précédent. Mais la cérémonie de la prise de possession de son siège ne put être beaucoup plus solennelle, puisqu'il ajoute dans la même lettre: Elle « ne put se faire dans ma cathédrale, et vous devinez pourquoi: le bois qui doit servir à sa construction, ainsi qu'à celle de mon palais épiscopal,

10. Victoria, 2 nov. 1852.

est encore à croître dans la forêt ». Pour le moment, ce « palais » consistait en une humble baraque en bois et en terre.

Le 29 du même mois, il bénissait une cloche de cinquante livres, que les Canadiens-français lui suspendirent entre trois troncs d'arbres disposés en forme de chèvre. Il avait alors pour tout clergé trois prêtres et un sous-diacre. A la fin de 1853, il n'avait encore ni résidence, ni même une modeste chapelle pour lui servir de cathédrale. D'un autre côté, la compagnie de la baie d'Hudson, sur laquelle il avait compté, lui refusait tout secours [11].

Et pourtant une plus grande épreuve l'attendait encore. Un autre de ses prêtres, natif de Belgique et membre d'une communauté religieuse, se montra infidèle à ses vœux et indigne de sa haute vocation, occasionnant par là un scandale qui fit un mal infini aux Indiens et à la tourbe cosmopolite qui se pressait alors dans ce qu'on commençait à appeler la ville de Victoria. Ce religieux dut être renvoyé à son monastère de Gand, et Demers resta sur l'île aux sombres forêts à pleurer sur les ruines spirituelles amoncelées par celui qui aurait dû faire sa part dans l'édification de l'Eglise de l'île Vancouver.

Cependant, même alors un rayon de lumière perçait les ténèbres de la désespérance qui entouraient le pasteur affligé sur les bords du Pacifique. Le 5

11. " Contre mon espérance, la Compagnie me refuse tout secours: plus de passage comme autrefois sur les vaisseaux ou avec les caravanes allant dans l'intérieur du pays; plus de support du côté du fort " (Demers à Mgr de Québec: Victoria, 26 oct. 1852).

septembre 1847, trois prêtres oblats accompagnés d'un frère scolastique et d'un frère convers étaient arrivés à Walla-Walla, dans ce qui est aujourd'hui l'Etat de Washington, et avaient depuis travaillé avec de nouvelles recrues parmi les tribus sauvages de ce territoire et de ce qui est maintenant l'Orégon. Demers avait une excellente opinion d'eux comme missionnaires chez les Indiens. Il en avait donc demandé quelques-uns à leur fondateur et supérieur général. « Depuis que je suis ici », écrit-il, « je n'ai cessé d'en demander, et on m'écrit de Marseille qu'il y a des besoins plus pressants ailleurs. Cependant, comme les Oblats de Marie Immaculée ont accepté la mission chez moi [12], je m'en décharge sur eux, et c'est dans ce sens que j'en écrirai à la Propagande. Les tribus si bien disposées de la Calédonie demandent des missionnaires: l'évêque de Marseille le sait; cela me suffit [13]. »

L'évêque de l'île Vancouver devait être quelques années sans voir la réalisation de ses plans relativement à l'arrivée des missionnaires oblats dans son diocèse. En attendant, il faisait son possible, avec le concours de quelques prêtres canadiens, pour promouvoir les intérêts spirituels des aborigènes et autres qui se trouvaient sous sa juridiction.

Il avait certainement qualité pour guider son clergé dans la ligne de conduite à suivre dans ses relations avec les Indiens. Malgré la douceur qui

12. C'est-à-dire les missions parmi les Indiens de mon diocèse.
13. A Mgr Turgeon, archevêque de Québec; Victoria, 26 oct. 1852.

lui était naturelle, son tact et l'influence qui en découlait étaient tels que les tribus les plus farouches avaient appris à le regarder avec un respect mêlé de crainte. Il avait déjà fait la connaissance des terribles Youkltas, les Vikings du Pacifique septentrional, redoutés de toutes les tribus ripariennes, surtout celles du Bas-Fraser, comme leurs pires ennemis. Il baptisa le fils de leur chef, et l'on raconte que, nouveau Rollon, le sauvage potentat voyant dans le missionnaire un être de caractère plus ou moins surnaturel, n'osa approcher de lui qu'en se traînant sur ses genoux et en tremblant de tout son corps.

Le pouvoir mystérieux dont se prévalait Demers fut pourtant parfois une cause d'ennuis et d'embarras pour lui. Par exemple, l'un des chefs qui fréquentaient le fort Langley se mit dans la tête d'entendre les confessions, pensant s'attirer par là une partie de la considération que ce genre de ministère valait au missionnaire. « Puisque le prêtre le fait, il ne peut y avoir aucun mal à l'imiter », se disait l'enfant de la forêt.

C'est à cette époque que nous devons rattacher un incident qui montre bien le pouvoir civilisateur de la religion catholique même sur les natures les plus revêches. Un mois avant l'arrivée de Mgr Demers chez les Nanaïmouhs, Indiens du sud de l'Ile, les terribles Youkltas ayant appris par un faux rapport que le « grand priant » y était arrivé, se mirent en route, en trente canots, pour aller l'y

trouver. Le seul nom de Youkltas, nous l'avons vu, suffisait alors pour épouvanter les plus valeureux. On peut donc se faire une idée de l'émoi qui s'empara des Nanaïmouhs à la vue des six cents barbares qu'ils reconnurent de loin à la coupe de leurs voiles et à la grandeur de leurs canots [14].

Immédiatement tous les bras se chargent de fusils, et chacun se poste sur le rivage là où il pourra contribuer le plus efficacement à repousser les corsaires du nord.

Or ceux-ci croyant l'évêque parmi cette tribu n'avaient même pas songé à prendre leurs armes avec eux. Que faire? Allaient-ils rebrousser chemin, et par là se déshonorer à tout jamais? Impossible; ce serait une conduite indigne de Youkltas. Soudain, une idée lumineuse traverse l'esprit du chef.

— Hommes, femmes et enfants, s'écrie-t-il, levons-nous dans nos canots et faisons le signe de la croix.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Immédiatement les armes tombent des mains des Nanaïmouhs, qui se pressent maintenant sur la grève pour recevoir en amis leurs ennemis de la veille qui voudraient devenir leurs frères dans la foi [15].

A propos du signe de la croix, un auteur anglais, R.-C. Mayne, rapporte que l'évêque anglican Hills ayant défendu ce signe de salutation aux Indiens qui

14. Certains de ces canots, immenses troncs de cèdres habilement creusés et artistement décorés, pouvaient facilement contenir soixante rameurs.

15. Cf. E.-T. Paquet, *Fragments de l'Histoire religieuse et civile de la Paroisse de Saint-Nicolas*, pp. 279-82; Lévis, 1894.

le prenaient pour un prêtre, vit bientôt le vide se faire autour de lui [16].

Au printemps de 1855, Mgr Demers entreprit une tournée pastorale le long de la côte orientale de l'Ile, au cours de laquelle il fit une immense impression sur son primitif troupeau avec son « long chapeau » et son « bâton croche », ainsi que les natifs appelaient la mitre et la crosse. Ses exhortations ne furent pas sans porter des fruits, et même les barbares Youkltas consentirent alors à enterrer la hachette de guerre pour se mêler à leurs ennemis héréditaires et suivre les exercices d'une retraite. Il est vrai que l'évêque missionnaire éprouva certaines difficultés relativement à la question de la monogamie; mais il eut d'ordinaire raison des instincts pervers de ses diocésains peaux-rouges, même des chefs dont quelques-uns se plaignaient que l'abondance avait fui leurs foyers depuis qu'ils avaient renvoyé leurs femmes additionnelles [17].

Il devint enfin possible aux Oblats d'entreprendre un établissement dans le diocèse de l'île Vancouver. Leur première fondation en dehors de l'Orégon fut décidée à Olympia le 21 octobre 1857, et la localité qui en bénéficia fut Esquimalt, excellent port tout près de Victoria, où ils bâtirent en 1857-58 une maison avec une modeste église [18]. Ce nouveau poste

16. Cf. *Vancouver Island and British Columbia*, p. 475

17. Lettre de Mgr Demers; Victoria, 21 janvier 1856.

18. On dit qu'entre 1849 et le commencement de 1852 l'un d'eux qui avait résidé à Olympia, alors les quartiers généraux du supérieur

devint alors la résidence officielle du P. Louis-Joseph D'Herbomez, le vicaire des missions oblates sur le Pacifique. De là, il dirigea les établissements de sa congrégation qui se trouvaient déjà dans ce qu'on appelait alors l'Orégon, ainsi que ceux qui n'allaient pas tarder à se fonder sur l'Ile et dans la partie continentale de la Colombie Britannique.

On sentait que peu de bien pouvait se faire aux indigènes en contact journalier avec les blancs, vu que la conduite désordonnée de ceux-ci était toujours une pierre d'achoppement pour ceux-là. La découverte de riches mines d'or sur le continent amena aux portes de l'évêque une vague d'humanité qui demandait toute son attention. Dans l'impossibilité d'exercer une influence appréciable sur les nouveaux venus d'âge mûr, Mgr Demers concentra ses efforts sur la jeunesse. En 1858, il se rendit de nouveau au Canada, d'où il revint le 5 juin de l'année suivante avec quatre sœurs de Sainte-Anne, institut qui venait de se fonder dans le Bas-Canada. C'étaient les sœurs Marie du Sacré Cœur (dans le monde Salomé Valois), Marie-Angèle (Angèle Gauthier), Marie-Luména (Virginie Brasseur), et Marie de la Conception (Mary Lane).

Ces courageuses femmes établirent aussitôt à Victoria une école pour les filles des blancs, mesure que l'évêque avait rendue plus facile par l'acquisi-

des Oblats en Orégon, demeura presque en permanence au fort Victoria, (Cf. Begg, *History of British Columbia*, p. 478; Toronto, 1894).

tion préalable de six petits terrains, ou « lots de ville », sur lesquels il construisit aussi sa résidence ainsi que sa cathédrale.

Avec le prélat vint aussi du Canada un prêtre d'une grande bonté qui devait passer plus de quarante ans dans son pays adoptif, généralement en qualité de chapelain des religieuses et comme pasteur de Quamichan, village indien au soin duquel fut bientôt après ajoutée la desserte des quelques blancs qui s'étaient établis dans son voisinage. C'était l'abbé Pierre Rondeau, natif de Berthier, Bas-Canada, où il était né le 19 juillet 1824. Il avait été ordonné à Montréal le 30 août 1857.

CHAPITRE III

—

LES OBLATS EN COLOMBIE BRITANNIQUE

1859-1861

Quant aux Oblats, ils veillaient à Esquimalt sur les intérêts spirituels des matelots irlandais, qui étaient assez nombreux sur les navires anglais qui mouillaient à ce port. Puis ils tournèrent leur attention vers les aborigènes de l'Ile. Le premier de leurs missionnaires à essayer de réformer ces tribus fut le P. Casimir Chirouse, l'un des cinq Oblats qui étaient venus en Orégon en 1847. Dans une visite préliminaire qu'il leur fit en 1859, il baptisa environ quatre cents enfants et porta plus de deux mille adultes à renoncer publiquement aux jeux de hasard, à la sorcellerie et aux meurtres dont ils avaient été coutumiers. Ses prédications eurent tant de succès et les Indiens étaient si sincères dans leurs promesses, qu'ils chargèrent son canot des dépouilles du jongleur, ainsi que des roulettes des jeux de hasard, des coutelas et des autres accessoires du vice.

Les efforts désastreux de la hâte et d'une indulgence extrême avaient été trop manifestes pendant les années précédentes, et les Oblats se refusèrent constamment à admettre dans le giron de l'Eglise

quiconque n'avait pas abandonné définitivement tout ce qui rappelait l'esclavage de Satan.

De son côté, bien qu'il n'eût alors que deux prêtres séculiers dans son diocèse, l'évêque de l'île Vancouver pensait souvent aux lointains sauvages du Continent (ou *Mainland,* comme on dit dans l'Extrême-Ouest, par opposition à l'Ile, mot par lequel est désignée l'île Vancouver). C'était aussi le cas du P. D'Herbomez, le supérieur des Oblats sur le Pacifique. Celui-ci envoya donc le P. Charles-Marie Pandosy, l'un des pionniers de l'Orégon, préparer les voies à un établissement de sa congrégation de l'autre côté des montagnes de Hope. Dans le même but, le P. Pierre Richard, accompagné du F. Surel, se rendit au fort Hope, sur le Fraser, au mois d'août 1859. Puis, s'étant procuré à Kamloops, point de jonction des deux branches de la Thompson, des chevaux pour transporter ses provisions et son équipement, il traversa les montagnes et rejoignit le P. Pandosy. Ainsi fut fondée, sur le bord oriental du lac Okanagan, la mission de l'Immaculée Conception.

C'était le premier poste des Oblats sur la partie continentale (le *Mainland*) de la Colombie Britannique. Il y fut établi le 8 octobre 1859.

Pour prendre les places laissées vides sur l'île Vancouver par cette fondation, arrivèrent de France le 12 décembre de la même année deux prêtres oblats, les PP. Pierre-Paul Durieu et Léon Fouquet, qui devaient devenir probablement les deux meilleurs

missionnaires chez les sauvages du Pacifique. Le P. Fouquet fit ses premières armes en compagnie du P. Chirouse. Pour cela, les deux pères quittèrent Victoria le mercredi après Pâques 1860 pour une tournée apostolique parmi les indigènes de l'Ile qui devait durer plus de trois mois. Comme les Indiens qu'ils se proposaient de visiter étaient connus pour leur extrême barbarie, leur départ fit sensation parmi les blancs de la jeune capitale.

Mais de nouveaux champs d'action réclamaient les services d'autres ouvriers. Dans le coin sud-est de la province telle qu'elle existe aujourd'hui, les Jésuites de ce qui était alors le Territoire du Washington évangélisaient les Indiens koutenays, avec des résultats que la citation suivante fait deviner: « M. Brazeau m'assure que ces sauvages sont maintenant de réellement bons chrétiens; des partisans de la vérité, braves et moraux, et si honnêtes que s'ils trouvent la plus petite chose, comme un couteau de poche ou un morceau de tabac, ils la rapporteront au campement de celui qu'ils croient l'avoir perdue et en publieront la découverte jusqu'à ce qu'ils en aient trouvé le possesseur. »

Ce qui précède est emprunté à l'ouvrage de Lord Southesk, *Saskatchewan and the Rocky Mountains* [1]. Le noble auteur ajoute: « M. Brazeau considère qu'à l'ouest des montagnes les catholiques romains ont accompli une grande œuvre de réformation parmi les Indiens. »

1. P. 154.

Le *Mainland,* ou la partie continentale de la Colombie Britannique, dont l'importance économique fut révélée par la découverte (1858) de riches gisements aurifères, venait d'être constituée en colonie distincte, avec New Westminster pour capitale. Le vicaire des missions oblates retira alors ses sujets du diocèse de Nesqually [2], dont l'ordinaire [3] voulait leur imposer des conditions incompatibles avec l'esprit de leur vocation. Puis le P. Fouquet fut envoyé établir dans la ville en formation près du delta du Fraser le poste qui, avec le temps, devait devenir l'importante maison de Saint-Charles (13 septembre 1860). L'église qu'il y construisit fut bénite le 14 juillet 1861 par Mgr Demers et mise sous le vocable de saint Pierre.

Parmi les ouvriers évangéliques que l'abandon des missions de Nesqually rendait disponibles, étaient les PP. Jayol et Grandidier, celui-ci une nouvelle recrue venue directement de France, celui-là un Oblat qui avait fait son noviciat dans les missions de l'Orégon, après avoir servi quelque temps comme prêtre séculier [4]. Le P. Jayol reçut en partage les Sanitches de l'île Vancouver, et, au commencement de décembre 1860, le F. Blanchet, qui par

2. Précédemment de Walla-Walla, aujourd'hui Seattle.

3. Mgr A.-Magloire Blanchet, frère de l'archevêque du même nom.

4. Il avait quitté la France avec Mgr F.-N. Blanchet et en compagnie d'une nombreuse caravane apostolique le 2 fév. 1847, et était arrivé en voilier à l'embouchure de la Colombie le 13 août de la même année. Il fut ordonné prêtre le quatrième dimanche du mois de septembre suivant.

suite d'un accident de chasse [5] avait renoncé à la prêtrise, alla l'aider à se construire une espèce d'abri en attendant l'érection d'une résidence plus substantielle au cas où la nécessité d'une mission permanente parmi ces Indiens devint évidente.

Ecrivant à propos des Indiens évangélisés par l'évêque du diocèse, le P. D'Herbomez remarque que, bien que dix années se soient écoulées depuis son passage au milieu d'eux, « pour ne pas oublier ces heureux jours, quelques sauvages ont imaginé de marquer chaque jour et chaque dimanche qui se sont écoulés depuis lors en faisant un nœud chaque jour sur une ficelle. Leur petite corde a maintenant environ cent mètres de longueur [6] ».

Comme les missions indiennes ont été longtemps à peu près l'unique souci des prêtres de la province du Pacifique et sont restées l'objet principal du zèle d'un grand nombre d'entre eux, il convient d'apprendre au lecteur le cérémonial qui y fut suivi dès les débuts pour la réception du missionnaire par les différents villages échelonnés sur la Côte et éparpillés dans l'intérieur des terres.

Aux yeux des aborigènes et grâce aux instructions qu'on leur donna, le prêtre était par-dessus tout l'homme de Dieu, un être tout à fait à part dans la création, auquel trop d'honneurs ne sauraient être

5. Pendant qu'il était à l'affût de canards, la décharge de son fusil, qui partit par accident, lui coupa un doigt, et dans son humilité il se considéra dès lors exclu du service des autels jusqu'à ce que ses supérieurs lui eussent persuadé de se laisser ordonner.

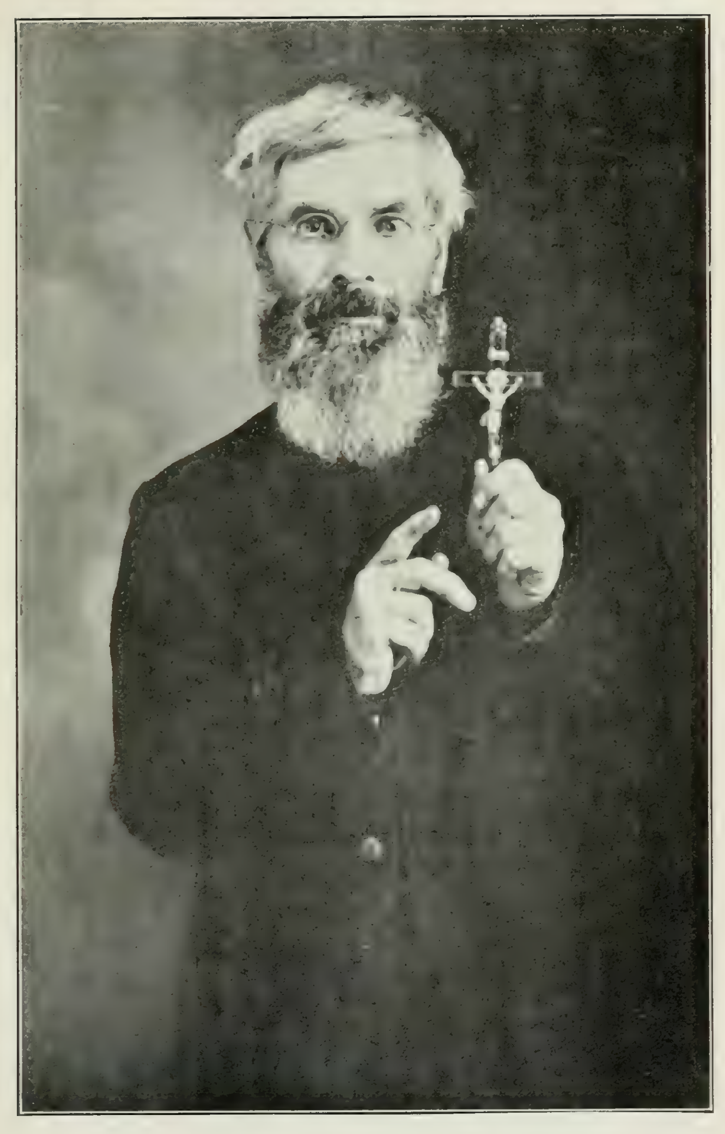
6. A Mgr de Mazenod, Saint-Joseph d'Esquimalt, 15 fév. 1861.

rendus. Aussitôt qu'on avait signalé son canot, monté par un équipage appartenant au dernier village visité, une volée de mousqueterie saluait le drapeau de la tempérance dont la croix rouge sur un fond blanc entouré de rouge flottait au vent au-dessus de la frêle embarcation. Alors les hommes qui pouvaient être sur le rivage se séparaient des femmes, et, formant des lignes distinctes des leurs en avant des maisons, recevaient tour à tour une bonne poignée de main du missionnaire, après que chacun se fut signé d'un grand signe de croix. Comme il passait le long de ses ouailles en rangs, le prêtre devait veiller à ne pas oublier même le plus petit marmot dans la distribution de ses attentions paternelles.

Alors le chef souhaitait au nom de son peuple la bienvenue à l'envoyé du Ciel; puis celui-ci disait en retour aux villageois combien il était heureux de revoir ses enfants, et donnait délicatement à entendre qu'il attendait d'eux beaucoup de bonne volonté et de docilité à la voix de Dieu dont il allait être l'instrument au milieu d'eux.

Les pauvres Indiens avaient certainement grand besoin de son ministère, surtout après leur premier contact avec les blancs, gens non mariés en général, et pour la plupart d'une classe plutôt inférieure. L'un des pionniers parmi les missionnaires fait l'exposé suivant de leur condition lors de son arrivée chez eux:

« Une immoralité qui aurait fait rougir Sodome



LE P. FOUQUET, O. M. I.

et Gomorrhe, Rome païenne et Constantinople la Turque, avait répandu parmi eux la plus affreuse corruption; les infortunés, ils avaient appris à associer à leurs grossiers vices d'autrefois tous les immondes raffinements que porte avec elle l'écume dégoûtante d'une civilisation corrompue. Ce n'est pas tout: des hommes sans conscience et sans honte faisaient, en dépit des lois du pays, un infâme traffic de poisons qu'ils appelaient *liqueurs :* c'était de l'alcool avec un mélange de camphre et de jus de tabac. A cette époque on ne rencontrait partout que des sauvages ivres. D'après ce que j'ai vu pendant cinq ou six mois, je ne pense pas que sur mille il y en eut cent qui ne s'enivrassent pas souvent; il y en avait beaucoup qu'on ne trouvait jamais sobres. On les voyait par bandes autour et jusque dans les places où sont les blancs, se battre et se tuer en hurlant comme des bêtes féroces. Dans une seule nuit, deux furent tués à New-Westminster; le dimanche précédent, je les avais séparés et dispersés; ce jour-là, nous étions absents. Dans leurs camps, là où ils n'avaient rien à craindre des blancs, c'était encore plus horrible. Que des parents, et même des frères, se battissent et se tuassent entre eux, ce n'était pas chose rare: on a vu des pères ivres poignarder leurs enfants inoffensifs [7]. »

Ce n'était guère encourageant.

Néanmoins, les missionnaires se mirent à l'œuvre

7. Le P. Fouquet au P. Tempier; New Westminster, 8 juin 1863. *Apud*: *Missions des Oblats de Marie Immaculée*, vol. III, pp. 200-01.

avec une énergie indomptable, combattant de tout leur pouvoir le double vice de l'intempérance et de l'immoralité. Et ce ne fut pas sans succès; car, dès le 2 mai 1861, le P. Grandidier écrivait que le gouverneur de la colonie lui avait fait l'honneur d'aller le voir et lui avait « témoigné la vive satisfaction qu'il éprouvait de voir [les Indiens] sobres [8] ».

Signature du P. Fouquet

Le P. Grandidier se trouvait alors au fort Hope, sur le Fraser. Et les résultats des travaux du missionnaire ne devaient pas être éphémères, ainsi que nous le voyons par le fait que, deux ans plus tard, le *British Columbian,* journal dirigé par des méthodistes à New Westminster, publiait l'extrait suivant d'une lettre envoyée par un correspondant de Yale, quelques milles seulement plus haut que le fort Hope: « On peut remarquer ici les heureux fruits des labeurs des missionnaires romains, fruits qui se manifestent non seulement par la propreté et l'aisance qu'on observe parmi les sauvages, mais par leur abstinence prononcée des boissons enivrantes et de toute conduite désordonnée [9]. »

8. *Ibid.*, p. 205.
9. Numéro du 3 juin 1863.

En outre, on s'opposait énergiquement aux unions immorales entre les blancs et les sauvagesses, et l'on commençait à dire que *the squaws are all leaving the white men, and there is the greatest excitement,* « les femmes indiennes quittent toutes les blancs, et il y a le plus grand émoi », ainsi que l'écrivait alors le P. Fouquet, qui citait par là un passage d'une lettre qu'il venait de recevoir d'un Anglais [10].

Nous devons citer comme décrivant encore mieux la merveilleuse transformation opérée par une poignée de prêtres français au milieu des Indiens de la Colombie Britannique une lettre qui parut vers le même temps dans le *British Colonist* de Victoria. Cette lettre a trait aux sauvages de l'Ile, et montre par conséquent que les succès des missionnaires étaient partout les mêmes. Le correspondant commence par faire allusion à l'évêque anglican de Victoria, dont le diocèse jouissait d'une fondation de 25,000 livres sterling, soit 121,250 francs:

« Après qu'un ecclésiastique distingué a tant dit qui est de nature à tromper le public éclairé de la Grande-Bretagne, concernant l'influence de la religion catholique sur notre population aborigène, je suis forcé, bien malgré moi, de faire une déclaration nette des faits.

« Je réside dans le district susmentionné [celui de Cowitchan], au milieu d'environ 2,000 Indiens qui, il y a dix-huit mois, étaient adonnés à la boisson,

10. *Missions*, vol. III, p. 207.

source de meurtres dont la relation ferait horreur. Aujourd'hui on peut les regarder comme un peuple réformé! La boisson est interdite parmi eux, et les chefs punissent tous ceux qui s'enivrent. La conséquence en est que les autres crimes sont très rares. A qui, je le demande, est dû ce changement? Au zèle et aux efforts persévérants d'un pauvre prêtre catholique qui ne reçoit aucun salaire et que les Indiens nourrissent autant que leurs moyens le leur permettent. Pendant dix-huit mois, ce seul prêtre a baptisé 520 enfants et 50 adultes, qui savent répéter leur catéchisme dans leur propre langue. Au moyen de leur argent et de leur travail, ils se sont construit une belle église capable de contenir mille personnes, et chaque dimanche elle est remplie. J'en ai vu par centaines se tenir exposés à la pluie pour saisir le son des paroles qui sortaient de la bouche du prêtre.

« Ils collectent maintenant des fonds pour acheter les accessoires de leur église et la mettre sur le même pied que celles des blancs. J'ai vu plus de 900 sauvages bien lavés et bien habillés assister à la messe dans l'une de leurs loges. »

Le correspondant ajoute alors avec une pointe d'ironie :

« Bien qu'élevé moi-même dans l'Eglise nationale des Anglais, puis-je demander au seigneur évêque où, dans toute l'Angleterre civilisée, avec ses magnifiques cathédrales et son clergé dodu et aux joues

rubicondes, ainsi que ses pairs spirituels [11]; où, dans toute la Colombie Britannique ou dans l'île Vancouver, avec ses copieuses dotations épiscopales; où dans le monde *civilisé* pourrez-vous trouver 900 âmes sur 2,000 qui soient aussi morales et aussi attentives à leurs devoirs religieux que ces prétendus païens? Sous ce rapport, M. le Directeur, je désire que nous ayons beaucoup plus de semblables païens. Je pense sérieusement envoyer, quand mes moyens seront plus abondants, un détachement de ces « païens » comme missionnaires aux 200,000 voleurs de la religieuse Angleterre. J'ai à Sanitch des amis en position de vous fournir des faits aussi frappants et aussi charmants relativement au grand changement opéré par les catholiques de cette région [12]. »

Plus tard, le même journal constatait que les sauvages avançaient de progrès en progrès. « Ils ont renoncé aux boissons enivrantes », disait-il; « ils refusent de travailler le dimanche et veulent prendre à cœur la civilisation. »

C'étaient là incontestablement de bien glorieux résultats. Mais il serait à peine possible de donner une idée du zèle extraordinaire, de la persévérance opiniâtre et de la vigilance de tous les instants dont les missionnaires catholiques devaient faire preuve pour les obtenir. Les supérieurs oblats des missions du Pacifique eux-mêmes affirmèrent dans leurs

11. C'est-à-dire ses évêques.
12. *The British Colonist,* 26 mars, 1861.

lettres que leurs subordonnés se livraient à des travaux d'Hercule et faisaient des efforts si continus qu'ils semblaient à peine possibles à l'homme.

L'année 1861 fut exceptionnellement chargée dans leurs annales. En effet, les Oblats bâtirent alors deux chapelles à Esquimalt, une maison pour le prêtre à Sanitch, trois églises dans d'autres villages indiens, deux chapelles à New Westminster : l'une pour les indigènes, l'autre pour les blancs, parmi lesquels on comptait un certain nombre de soldats, ainsi qu'un presbytère et un hôpital dans la même localité. Au fort Hope, ils construisirent une chapelle et une maisonnette pour le missionnaire, tandis qu'au lac Okanagan ils s'employaient à ériger les différents bâtiments dont l'ensemble constitue une mission bien organisée.

Plus de 12,000 Indiens furent visités et instruits au cours de la même année, et nous pouvons juger de la somme de travail fournie par chacun des missionnaires par l'extrait suivant d'une lettre de l'un d'eux :

« Nous comptons ici les sauvages non par centaines, mais par milliers. Depuis un an, j'ai visité de cinquante-cinq à soixante camps ou campements sauvages, cinq ou six places où vivent des gens civilisés. J'ai marché pendant environ trente journées en canot, vingt à pied, quatorze à cheval et douze en bateau à vapeur pour faire ces visites. Comme elles n'avaient pour but que de connaître le pays, les résultats et les fruits n'en sont pas très grands. Néan-

moins, j'ai baptisé cinq cents enfants sauvages, sans compter les trois cents qu'a baptisés le R. P. Chirouse, pendant les deux mois que nous avons passés ensemble [13]. »

Même chez les blancs, des résultats appréciables couronnèrent leurs efforts. Ainsi, le même P. Fouquet qui nous énumère ses pérégrinations nous apprend qu'il avait aussi baptisé une quinzaine de leurs enfants. Dans un village qui ne comptait qu'une soixantaine de catholiques, neuf qui avaient oublié le chemin de l'Eglise furent réconciliés avec leur Créateur et redevinrent des chrétiens pratiquants. Parmi les sauvages, 1,800 hommes sur 2,000 firent vœu de tempérance au cours d'une seule mission, et plus de 1,600 l'observèrent fidèlement.

Ces victoires, toutes pacifiques qu'elles étaient, n'en coûtaient pas moins des peines infinies de la part du prêtre, contre lequel les pires passions de blancs sans principes se liguaient souvent. Les propriétaires de cabarets se plaignirent bientôt de ce qu'ils appelaient l'ingérence indue des étrangers dans les affaires de leur métier, pour lequel ils avaient obtenu un permis à prix d'argent. Au fort Hope, le P. Grandidier fut même insulté publiquement par des gens qui se livrèrent presque à des voies de fait sur lui. Comme le bon prêtre refusait de poursuivre ses assaillants, les blancs qui se respectaient n'en furent que plus indignés. Le gouver-

13. *Missions des Oblats de Marie Immaculée,* vol. III, p. 171.

neur de la colonie, accompagné du juge O'Reilly et du juge-en-chef M. Begbie, alla même, comme nous l'avons vu, le féliciter en personne dans son propre logis sur les résultats heureux de sa campagne en faveur de la tempérance et de la civilisation.

Le P. Grandidier fit, cette même année, un long et fatiguant voyage au travers de la Colombie Britannique dans l'intérêt spirituel des blancs et des Peaux-Rouges, au cours duquel il se rendit jusqu'aux célèbres mines d'or du Caribou. Quittant le fort Hope le 3 juillet 1861, il prit le chemin du fort Douglas et de Lillouet. A cette dernière place, dont les habitants avaient précédemment reçu le P. Durieu avec enthousiasme, il eut le chagrin de ressentir les effets délétères de l'hérésie. Des ministres protestants étaient passés par là peu auparavant, et le résultat de leur visite fut que les natifs manifestaient maintenant de la défiance et même de l'hostilité qui empêchèrent le prêtre de baptiser un certain nombre d'enfants.

Néanmoins il prêcha, exhorta et enseigna autant qu'il put dans les circonstances, programme qu'il suivit religieusement dans toutes les localités qu'il visita dans la suite. Hâtons-nous d'ajouter que l'intervention des prédicants à Douglas et à Lillouet n'eut en définitive aucun résultat durable. Il n'y a pas un seul protestant indien dans ces parages aujourd'hui.

Le voyage du P. Grandidier avait jusque-là été fait à pied. Malgré une chaleur sénégalienne, le

pauvre prêtre avait même dû porter ses bagages sur son dos. Plus au nord, il se procura un cheval avec lequel il se rendit jusqu'à Keithley Creek, Anler Creek et Williams Creek, les principaux centres de la région aurifère. Dans ces différentes places, il s'efforça de faire aux âmes des mineurs autant de bien que possible. Comme partout ailleurs, les Irlandais montrèrent par leur générosité jusqu'à quel point ils appréciaient sa bonne volonté.

En retournant à ses foyers, il se mit en contact avec les Indiens d'Alexandria, ou fort Alexandre, qui furent charmés de voir un prêtre après un intérim de quatorze ans. Mais il protestèrent vigoureusement, et firent même preuve d'un découragement qui devait être fatal à leur avancement spirituel, lorsque le missionnaire dut leur annoncer qu'il ne pouvait rester en permanence chez eux.

CHAPITRE IV

LE PREMIER ÉVÊQUE DE LA COLOMBIE CONTINENTALE

1861-1867

Quant au R. P. D'Herbomez, le supérieur du P. Grandidier et des autres missionnaires oblats sur la côte du Pacifique, il avait été convoqué au chapitre général qui devait élire un successeur au fondateur de son institut. Il traversa donc l'océan pendant l'été de 1861, laissant au jeune P. Fouquet la charge de ses missions.

De concert avec ses frères en religion qui l'avaient précédé au pays, le pro-vicaire comprenait qu'aucun résultat, quelque satisfaisant qu'il fût, ne les autorisait à se relâcher dans l'exercice de leur saint ministère. Il savait — et l'expérience était là pour le prouver — que les premiers fruits du zèle sacerdotal chez les Indiens ne doivent jamais éblouir, mais qu'il faut au contraire toujours, dans leur cas, faire la part de l'enthousiasme né de la nouveauté. Les ouvriers dans la vigne du Seigneur devaient donc se multiplier sans cesse et ajouter encore au nombre de leurs stations si l'on voulait que le feu sacré allumé dans le cœur des Indiens continuât à brûler.

C'est ce qu'ils firent en établissant, toujours au

cours de 1861, à environ 35 milles de New Westminster, la mission Sainte-Marie, qui devait devenir le grand centre d'activité des missionnaires parmi les indigènes de la vallée du Bas-Fraser, sur lesquels elle devait laisser une empreinte indélébile au moyen de l'école industrielle qu'on devait y fonder deux ans plus tard (1863). C'est au P. Fouquet que nous devons l'établissement de la mission même.

Pour combler les places laissées vides ailleurs par cette nouvelle fondation, le vicaire des missions revint d'Europe en 1862 avec trois excellents sujets, les PP. Julien Baudre, Jean-Marie Lejacq et Florimond Gendre. Les deux derniers, surtout le P. Lejacq, devaient avec le temps devenir autant de grands luminaires qui éclaireraient les Indiens de la Colombie Britannique. Le P. Gendre, ce tendre et jovial ami de l'aborigène, n'était point, hélas! destiné à fournir une longue carrière comme missionnaire; mais les quelques années que la Providence allait lui accorder devaient être passées dans l'exercice d'un zèle qui ne connaîtrait point de bornes.

Le premier poste qu'il occupa avant de se consacrer à l'éducation de la jeunesse indienne à la mission Sainte-Marie fut New Westminster. Seul pendant quelque temps à cette place encore à ses débuts, il décrivait ainsi peu après sa position :

« Que je me trouvais donc drôle pendant ces premiers jours passés dans l'ermitage! Je formais une communauté parfaite allant toujours en ordre.

Quand je faisais ma cuisine, quand je pétrissais mon pain, lorsque je le faisais cuire sur une plaque de fer-blanc dans mon petit poêle, toute la communauté se trouvait présente au spectacle. Le point de la règle que j'observais le mieux, après la charité fraternelle, c'était le silence; toujours, toujours grand silence, excepté lorsque, ennuyé par le tintamarre des rats, je leur disais: Taisez-vous donc! au risque de lancer un anathème français à messieurs les rats sauvages qui ne le comprenaient pas [1]. »

Pendant que ces précieuses recrues donnaient ainsi les prémices de leur zèle à la population de la partie continentale de la Colombie, une addition non moins importante se faisait aux rangs du clergé de l'Ile dans la personne d'un prêtre français, l'abbé Jean-Marie Mandart, né à Vannes en Bretagne, qui arriva à Victoria au printemps de 1862. Ce jeune ecclésiastique devait être l'un des plus persévérants des prêtres séculiers de ce pays. De fait, il consacra sa vie entière au service des sauvages, et le berceau de sa vie de missionnaire devait, longtemps après, devenir son tombeau. Il fut le premier prêtre qui visitât l'Alaska en s'y rendant de la Côte après le transfert de ce territoire aux Etats-Unis en 1867.

En attendant, comme si ces hommes apostoliques eussent été inoccupés au milieu de leurs néophytes, les rangs de la population blanche étaient encore grossis par l'arrivée de toutes sortes de gens que la

1. *Missions des Oblats de Marie Immaculée,* vol. IV, p. 255.

fièvre de l'or poussait vers le nord. En 1862, huit ou dix mille étrangers s'abattirent sur la Colombie Britannique, gens qui ne donnèrent généralement que fort peu de consolations à leurs guides spirituels, malgré que ceux-ci n'hésitassent point à les suivre dans les montagnes agrestes où ils allaient chercher fortune. Nous avons déjà mentionné le rude voyage du P. Grandidier en 1861; Mgr Demers se rendit lui-même au Caribou au cours de 1863.

Cette invasion de la race blanche avait malheureusement les effets les plus délétères sur le bien-être aussi bien matériel que spirituel des premiers habitants du sol. Non seulement leurs mœurs en souffraient, mais ils reçurent des nouveaux venus la plus terrible malédiction qui put affliger leurs tribus: la petite vérole se répandit bien vite parmi elles, et en peu de temps elle eut décimé leurs rangs d'une manière alarmante. Ceux qui ne sont point familiers avec le manque absolu de précautions hygiéniques en cas de maladie qui caractérise les aborigènes américains ne peuvent se faire une idée exacte des ravages que fit alors la terrible visiteuse au sein des tribus relativement populeuses et séparées les unes des autres par des distances généralement peu considérables [2].

Les missionnaires durent alors se transformer en

2. Quand l'auteur du présent ouvrage arriva à Victoria, le 26 juillet 1880, les prêtres de l'évêché lui assurèrent que, peu d'années auparavant, les forêts d'alentour étaient encore jonchées des ossements blanchis des victimes de la petite vérole.

chirurgiens et en médecins. Le P. Pandosy vaccina plusieurs milliers d'Indiens; le P. Fouquet rendit le même service à au moins 7,000, et, à eux deux, les PP. Chirouse et Durieu firent la même opération sur un nombre égal ou à peu près.

La calamité qui occasionna ces nouveaux labeurs pour les missionnaires n'empêcha point l'inauguration en 1863 d'une nouvelle mission dans le voisinage du fort Rupert, sur une petite île près de la côte nord-ouest de l'île Vancouver. Saint Michel fut donné pour patron au nouveau poste. Disons de suite que les sauvages pour lesquels il fut établi n'apprécièrent jamais la source de bénédictions qui se trouvait à leurs portes. D'une grossière immoralité et encroûtés dans leurs anciennes coutumes et les superstitions d'un autre âge; par ailleurs dénués apparemment de toute aspiration religieuse autre que celle qui se manifestait par le battement du tambourin et les roulements de la crécelle magique, les Kwakwioutles récompensèrent leurs bienfaiteurs, les PP. Fouquet, Durieu et Lejacq, incontestablement les meilleurs missionnaires du Pacifique, en les tournant en ridicule, ou tout au moins en faisant preuve de la plus grande indifférence pour l'objet de leur mission; en sorte que, après des années de patients labeurs, les dignes prêtres durent les laisser à leur sort.

Dans l'extrémité méridionale de la même île Vancouver, des événements de nature moins décourageante réjouissaient alors le cœur de l'évêque et

des catholiques bien pensants parmi son petit troupeau. Tout d'abord les sœurs de Sainte-Anne faisaient des merveilles avec leur école qui, dès 1863, comptait une trentaine d'élèves de toutes les religions. « L'attention que ces femmes dévouées donnent aux pauvres et aux orphelins contribuent plus à leur assurer le respect et la confiance même des familles protestantes que ne pourraient le faire mille volumes de polémique théologique. La conduite des élèves des écoles catholiques sur la Côte, du moins au nord du Mexique, n'est surpassée par celle d'aucune maison d'éducation protestante. »

Ces remarques sont empruntées au livre d'un ministre protestant [3], et elles font autant honneur à leur auteur qu'à celles auxquelles elles sont consacrées.

Mgr Demers avait aussi établi une école pour les garçons dans sa ville épiscopale. Elle fut bientôt confiée aux Oblats qui la convertirent en un collège auquel ils donnèrent le nom de saint Louis, patron de leur supérieur, le P. Louis-J. D'Herbomez. On éleva alors pour cette institution un édifice en brique à deux étages, de 45 pieds sur 30, dont la première pierre fut bénite le 25 août 1863. Les directeurs de la nouvelle institution étaient le P. Baudre, président, avec le F. scolastique McGuckin et les FF. convers Allen et McStay comme professeurs.

Le Rév. James-M. McGuckin fut peu après or-

3. M. Macfie, *Vancouver Island and British Columbia*, p. 81.

donné prêtre (1 novembre 1863), et, par suite de sa nationalité et de sa familiarité avec la langue anglaise, il devint bientôt un sujet très précieux.

Un peu plus de deux semaines après, une autre excellente recrue arrivait à Victoria. C'était le 19 novembre 1863, et le nom du nouvel arrivé était Charles-Jean Seghers, jeune prêtre originaire de Gand, en Belgique, où il était né le 26 décembre 1839. Bien que de santé délicate, M. Seghers fit dès son arrivée une bonne impression sur l'évêque de l'île Vancouver, qui lui confia presque immédiatement l'administration des finances de son diocèse.

Mais un événement d'encore plus d'importance, une mesure qui devait faire époque dans l'histoire des missions du Pacifique, nous voulons dire la division du diocèse de Mgr Demers, allait bientôt devenir un fait accompli. Avant d'entrer dans cette nouvelle phase des missions du Pacifique, considérons un instant l'état de l'Eglise sur ces plages lointaines à la fin de 1863.

Nous trouvons alors le saint évêque qui la dirige à Victoria, où il lutte, aidé d'un ou deux prêtres séculiers, contre l'indifférence religieuse, sinon l'hostilité des blancs, pendant que quelques Oblats sont chargés du collège Saint-Louis. Sanitch et Cowitchan sont d'autres postes où l'on veille sur les intérêts spirituels des aborigènes et de quelques rares colons. A quelques milles de Victoria, comme cette ville était alors, se trouve Esquimalt, quartiers généraux du vicaire des missions oblates, où un père

et un frère de sa congrégation lui tiennent compagnie, quand ils ne sont point occupés aux soins du ministère parmi les matelots catholiques de la place et les quelques autres coreligionnaires des alentours. A l'extrémité opposée de la même île, est la mission Saint-Michel, tandis que, sur la partie continentale de la Colombie, nous trouvons les stations apostoliques de Saint-Charles, à New Westminster, Sainte-Marie, 35 milles plus haut sur le même fleuve, et l'Immaculée Conception, sur le lac Okanagan.

Les Oblats de ces divers postes, les véritables pionniers et les premiers missionnaires qui aient réussi parmi les Indiens du Pacifique, sont les PP. D'Herbomez, vicaire des missions, Chirouse, Pandosy, Richard, Durieu, Fouquet, Grandidier, Jayol, Lejacq, Gendre, Baudre et McGuckin. Au point de vue matériel, ils sont aidés par le F. Blanchet, scolastique qui n'est plus jeune et remplit les fonctions de procureur, ou économe, pour les différentes missions, ainsi que les FF. convers Vernet, Janin, Surel, Allen et McStay. Quelques autres prêtres oblats se trouvent encore à deux établissements en territoire américain, seules reliques des premières missions oblates de l'Orégon.

Les Indiens dont le bien-être spirituel était alors l'objet de la sollicitude de la plupart de ces missionnaires appartenaient à de nombreuses tribus qui pouvaient toutes se rattacher à six stocks, ou familles principales. Leur population est aujourd'hui

bien réduite; chacune de ces familles n'en existe pas moins toujours en tant qu'unité ethnique distincte.

Ces six stocks aborigènes sont, du nord au sud: les Dénés, les Tsimpsianes, les Haidas, les Kwakwioutles, les Séliches et les Koutenays. A l'exception du dernier, chacun de ces groupes est en outre subdivisé en plusieurs tribus, parlant des dialectes différents, bien qu'évidemment apparentés sous le rapport de la terminologie et de la syntaxe. Les mœurs et coutumes de ces tribus ne sont point non plus identiques, et parfois leurs caractéristiques ethniques et leurs particularités physiologiques sont presque l'opposé de celles d'autres divisions de la même race.

Les Koutenays de la Colombie Britannique sont établis dans la vallée de la Colombie supérieure et de la rivière à laquelle ils ont donné leur nom. Ils ne sont aujourd'hui guère plus de 590, et se font remarquer par leur virilité, comme par leur entêtement, leur esprit sérieux et la régularité de leurs mœurs.

Le stock séliche est, numériquement parlant, le plus important de toute la province. Son territoire est contigu à celui des Koutenays, et s'étend de 52° 30' de latitude à la frontière américaine et au delà. Il comprend aussi le littoral du fiord Dean, sur le continent, et la plus grande partie de la moitié orientale de l'île Vancouver. Dans les limites de la province actuelle, cette famille est divisée en sept

tribus dont chacune possède un plus ou moins grand nombre de villages, formés de grandes maisons abritant plusieurs familles à la fois. Les plus connues de ces tribus sont les Chouchouapes, qui sont établis le long d'une partie de la Thompson et du Fraser, entre 51° et 52° 30'; les Stalos, sur le Bas-Fraser, de Yale à la mer, et les Sichalhs (communément appelés Sechelts), à quelque 50 milles de là sur la Côte. Les Séliches de la Colombie Britannique sont aujourd'hui au nombre de 11,000.

Dans la même province, les Dénés sont divisés en cinq tribus, dont la principale est celle des Porteurs, qu'évangélisa M. Demers. Ils forment un total d'environ 2,500 âmes.

Immédiatement à l'ouest de cette famille, sont les Tsimpsianes (près de 5,000) qui, comme les Kwakwioutles du littoral du Continent et des îles (lesquelles ne sont plus guère que 1,900), ainsi que les Haidas de l'île de la Reine Charlotte (2,000), sont essentiellement des familles maritimes. Ils habitent les vallées de la Skeena et de la Nass, ainsi que la côte qui s'étend entre l'embouchure de l'une et de l'autre de ces deux rivières. La plupart des représentants de ces trois familles du Pacifique septentrional sont plongés dans la débauche et l'intempérance [4]. Ils n'ont jamais voulu ouvrir les yeux à la

4. C'est parmi les Tsimpsianes qu'un homme capable et entreprenant, M. William Duncan, établit une mission qui fut longtemps célèbre par ses succès de civilisation, mais qui devait piteusement crouler faute de base solide — la soumission à l'autorité légitime — pour aller se reproduire sous une forme modifiée dans une île de

lumière évangélique que leur portèrent les premiers Oblats et, au point de vue numérique, leurs excès même les ont réduits à un état où ils ne sont plus qu'une ombre de ce qu'ils étaient autrefois. Certaines de leurs tribus ne sont même guère plus aujourd'hui qu'un nom conservé par la tradition.

Nous avons déjà entendu des protestants rendre publiquement témoignage à la merveilleuse transformation qui s'était opérée parmi les aborigènes de la partie méridionale de la province. Avant de reprendre le fil de notre récit, nous nous permettrons d'ajouter à leurs appréciations la note discrète d'un ministre à l'esprit droit, qui devint auteur après un séjour de quelques années sur le Pacifique. Nous lisons donc ce qui suit dans l'ouvrage de Macfie déjà cité:

« Arrivant en canot à Cowitchin, un soir d'été, vers huit heures, après une longue journée passée

l'Alaska. Sous les auspices d'une société religieuse d'Angleterre qui lui fournissait les fonds nécessaires, M. Duncan réunit à Métlakahtlah, non loin du fort Simpson, quelques centaines de Tsimpsianes qui, avec le temps, adoptèrent beaucoup des pratiques extérieures du monde civilisé, avec une sorte de protestantisme anodin et tout à fait éclectique, qui ne se préoccupait d'aucune autre autorité que celle du directeur de la mission. Un évêque anglican étant venu étaler son ritualisme aux yeux d'Indiens qui s'arrogeaient toutes les prérogatives du libre examen, ses prétentions ne furent du goût de personne. Après de longs démêlés fort peu édifiants, qui fourniraient la matière à une épopée tragi-comique plutôt qu'à un récit de missions, on vit à Métlakahtlah l'étrange spectacle d'un "évêque" arrêté par l'un de ses subalternes qui, aux yeux du pouvoir civil, jouissait du titre de juge de paix. Une corvette dut être envoyée au lieu des désordres, et, après une longue controverse et certains litiges, il fut décidé que Duncan devait laisser aux représentants de ceux qui l'employaient la libre disposition des immeubles qui leur appartenaient, ou bien se retirer. Il choisit la dernière alternative, et une assez grande partie de ses Indiens le suivirent au territoire américain.

à pagayer, j'entendis chanter à l'église indienne, qui avait été construite en grande partie, sinon tout à fait, aux frais des aborigènes. C'était une construction en troncs d'arbres d'environ 50 pieds sur 20 bâtie sur une hauteur. A quelque distance en avant, se dressait une énorme croix — cet emblême sacré tenant habituellement compagnie aux stations des missionnaires catholiques.

« Etant entré dans l'église, je remarquai un frère qui enseignait à de jeunes sauvages quelques cantiques dont l'on se sert au cours des exercices religieux. Ils les chantaient avec goût et vigueur. En se retirant, ils ne manquaient pas de faire le signe de la croix.

« Je visitai le pasteur, qui vivait dans une humble baraque contiguë à l'église, et je ne pus m'empêcher d'être frappé de l'abnégation exemplaire dont il faisait preuve dans ses labeurs ardus. Il avait vécu là quelque temps avant l'arrivée des blancs dans la localité, et, malgré l'absence absolue de tout confort et même l'insuffisance des nécessités de la vie qui étaient son partage, il paraissait gai et heureux. Il n'y avait chez lui aucune disposition à exagérer les résultats de ses efforts. Je dois même tous les rapports favorables que je reçus à des témoins désintéressés de ses travaux. J'appris que le dimanche des centaines d'Indiens assistaient aux offices; qu'il avait réussi à faire observer la monogamie, et que, sous beaucoup d'autres rapports, les mœurs de son peuple ne laisaient rien à désirer.

« On me parla d'un cas de marchands illicites de whiskey qui, ayant essayé de débarquer de l'alcool de leur sloop, furent repoussés et leurs barils roulés dans la mer. Je crains bien que nous cherchions inutilement l'exhibition d'un semblable zèle pour la cause de la morale et de la tempérance dans un centre blanc de la même importance [5]. »

Or, malgré les succès des prêtres catholiques parmi la majorité des Indiens, de nombreux prédicants protestants leur faisaient une guerre à outrance. Il nous faut ajouter qu'ils essayaient trop souvent de compenser leurs insuccès en répandant les bruits les moins fondés sur la position des « prêtres étrangers » et le sort qui attendait leurs prosélytes, même au point de vue temporel. Il arriva pourtant qu'en mai 1864 le gouverneur, Sir James Douglas, résolut d'avoir une grande fête publique pour célébrer l'anniversaire de la naissance de la Reine. Voulant réunir à cet effet autant d'Indiens que possible, il s'adressa à leurs guides spirituels, les missionnaires français que d'aucuns méprisaient tant.

En conséquence, le R. P. Fouquet descendit de Sainte-Marie à New Westminster avec une flottille de six ou sept cents canots montés par environ 3,500 Indiens, avec 60 drapeaux de la tempérance — une croix rouge sur un fond blanc entouré de rouge, avec les mots-programme Religion, Tempérance, Civili-

5. *Vancouver Island and British Columbia*, pp. 473-74.

sation en grosses lettres d'or. Le P. Gendre se trouvait là aussi avec les enfants de son école. En face de la résidence du gouverneur, eut lieu un rassemblement des différentes tribus, en présence des blancs de la ville qui n'avaient jamais vu tant d'aborigènes à la fois. Le P. Gendre décrit ainsi ses impressions à la vue de la réception officielle des chefs et de leurs sujets :

« Enfin, à midi, l'heure indiquée sur le programme de la fête, le R. P. Fouquet, invité à occuper la place d'honneur, se rend à la résidence de Son Excellence. Le gouverneur sort alors de ses appartements avec ses premiers officiers en grande tenue ; il est accompagné de ses gardes et il s'avance précédé d'un corps de musique. Arrivé au lieu de la réunion, toutes les têtes se découvrent, et un tonnerre de vingt mille hourras acclame Son Excellence et retentit au loin. Quel moment solennel pour nos chers sauvages ! Il fallait les voir, les yeux écarquillés, la bouche entr'ouverte, contempler ce premier chef anglais, aux habits et aux épaulettes d'or, tandis qu'à sa droite marchait, plus humble qu'une violette, le modeste P. Fouquet, avec un misérable chapeau sur la tête, vieux rebut qu'il trouva dans notre pauvre maison de New Westminster, et qui remplace celui que la tempête lui a enlevé. C'était un beau jour pour le missionnaire [6] ! »

6. *Missions*, vol. IV, p. 300-01. Léon-Marie-Joseph Fouquet naquit le 30 avril 1831 à Argentré-les-Laval, France, de Jean Fouquet et de Marie-Renée Caluau, et fit son oblation perpétuelle au scolasticat de Montolivet, près Marseille. Là, il fut ordonné prêtre par Mgr de

Après une série de discours, le représentant de la souveraine distribua des cadeaux à tous les chefs que lui présentèrent leurs missionnaires. Sur cinquante-huit, un seul, avec une douzaine de sujets, appartenait aux ministres protestants. En sorte que, non seulement les résultats du zèle catholique devinrent alors évidents, mais les propos insidieux des adversaires des prêtres furent publiquement réfutés par la manière dont leurs ouailles furent traitées.

Chaque année qui suivit, le même anniversaire devint l'occasion de fêtes semblables, et par conséquent de triomphes identiques pour la religion catholique, à peu près jusqu'au jour de l'entrée de la colonie dans la Confédération canadienne en 1871.

Mais il nous faut maintenant en venir au grand événement de 1864. Le champ confié aux soins de Mgr Demers était évidemment trop grand pour qu'un seul homme en put diriger les ouvriers. Ce qu'on appelait alors la Colombie Britannique, par opposition à l'île Vancouver (qui formait une colonie distincte) fut donc constitué en vicariat apostolique avec le R. P. Louis-Joseph D'Herbomez comme premier pasteur.

Bien que de santé assez délicate, ce père s'était

Mazenod le 25 juin 1854, et, après avoir professé quelque temps à la même institution, il fut envoyé en Colombie Britannique le 27 juillet 1859. Il mourut à la mission Sainte-Marie le 8 mars 1912 après une maladie d'à peine huit jours. Doué d'une énergie indomptable et d'un amour pour le travail peu ordinaire, il exerçait encore, deux mois avant sa mort, son ministère près des blancs de la vallée du Bas-Fraser dont les différents groupes formaient sa "paroisse".



Mgr D'HERBOMEZ, O. M. I.

toujours fait remarquer par ses travaux et surtout par la sûreté de son jugement, ainsi que par ses capacités exceptionnelles pour le gouvernement des hommes. Né à Brillon, au diocèse de Cambrai, le 17 janvier 1822, il avait été ordonné le 14 octobre 1849 par Mgr de Mazenod, le fondateur de l'institut des Oblats. Il s'était rendu en Orégon en 1850, faisant le voyage sur le cap Horn, et, depuis le retour en France du P. Ricard, supérieur des Oblats du Pacifique, il avait représenté le général de son ordre dans leur pays d'adoption.

+ Louis O. M. J.

Signature de Mgr d'Herbomez

Préconisé évêque de Miletopolis le 20 décembre 1863, il ne put être sacré que le 9 octobre de l'année suivante. Mgr Blanchet, archevêque d'Orégon City, fut le prélat consécrateur, et il fut assisté par Mgr Demers et le P. Fouquet qui, en vertu de pouvoirs spéciaux, remplit le rôle de troisième évêque.

Ce fut un grand jour pour Victoria, qui eut une espèce de contrepartie dans le 16 octobre 1864, alors que Mgr D'Herbomez fit son entrée solennelle à New Westminster, qui devait dès lors être sa résidence officielle jusqu'à sa mort.

CHAPITRE V

—

TOURNÉES DANS LE NORD CONTINENTAL

1864-1869

Le P. Fouquet avait répété en 1864 le long voyage aux mines du Caribou et points intermédiaires déjà exécuté par le P. Grandidier et M[gr] Demers. Quittant New Westminster le 11 juin, il visita l'un après l'autre, mais sans résultats bien tangibles au point de vue religieux, les divers campements des mineurs ; après quoi il dirigea ses pas vers le pays des Tchilkotines, dont il ne put voir les habitants, qui se trouvaient alors dispersés dans les défilés de leurs montagnes.

Puis, de concert avec ses confrères, il continua à ajouter les fonctions de chirurgien à celles de médecin des âmes. On calcule que, au mois de décembre 1864, les missionnaires oblats devaient avoir vacciné plus de quinze ou seize mille Indiens. De plus, comme pour montrer la variété de leurs connaissances et l'universalité de leur compétence, l'un d'eux, le P. Fouquet, publia en juin 1865, une brochure anglaise dans laquelle il démontrait victorieusement le droit des catholiques à une éducation chrétienne et l'injustice de les forcer à contribuer au

soutien d'écoles dont ils ne pourraient en conscience se servir pour leurs enfants.

La question des écoles était alors à l'étude, et elle intéressait d'autant plus le public que l'union des deux colonies de l'île Vancouver et de la Colombie Britannique formait alors l'objet de vives discussions. Elle fut l'occasion de plusieurs assemblées publiques et de correspondances dans les journaux, qui, malheureusement ne prirent guère en considération les aspirations des catholiques en cette matière. Cette question n'a jamais eu la solution qu'elle mérite dans la province d'outre-Rocheuses, et l'absence d'un système scolaire chrétien a toujours été une tache à son écusson.

Quant aux catholiques eux-mêmes, ils ne négligeaient alors aucune occasion de montrer l'intérêt qu'ils prenaient au bien-être de leurs concitoyens, protestants aussi bien que catholiques. Ainsi, le 16 octobre 1864, ils fondèrent à Cowitchan un orphelinat dont ils chargèrent les sœurs de Sainte-Anne, et le 20 juin de l'année suivante la même communauté jetait à New Westminster les bases d'un hôpital qui devait traiter, souvent gratuitement, les malades de n'importe quelle religion.

Au printemps de 1865, Mgr D'Herbomez entreprit une série de voyages par lesquels il voulait prendre contact avec son nouveau troupeau et se rendre plus facilement compte de ses besoins. En même temps, le P. Durieu faisait voile pour l'ingrate mission de Saint-Michel, dont les Indiens étaient « très loin du

ciel », ainsi que l'écrivait le P. Fouquet, et le P. Gendre prenait le chemin du Caribou, pour y donner à son tour l'occasion aux mineurs de remplir leurs devoirs religieux.

Dans l'automne de cette même année 1865, arriva d'Irlande un jeune prêtre, le P. Edouard Horris, qui, bien que dépourvu de brillantes qualités intellectuelles, n'en était pas moins destiné à faire beaucoup de bien aux blancs du Bas-Fraser par son affabilité et son dévouement. New Westminster allait être ses quartiers généraux. Il y commença sa carrière en enseignant, avec le F. Allen, au collège Saint-Louis, pendant de l'institution du même nom à Victoria, que Mgr D'Herbomez venait d'établir à deux pas de sa résidence. L'année suivante, les Oblats se retirèrent du collège de Victoria pour concentrer leurs efforts sur celui de New Westminster.

Egalement en 1866, Mgr D'Herbomez, qui avait déjà visité les postes du Bas-Fraser, dirigea ses pas vers Douglas et Lillouet, puis se rendit à Kamloops et à Okanagan, où un certain nombre de Français, d'Allemands et d'Anglais profitèrent de son ministère. Sur ces entrefaites, le P. Grandidier offrait pour la seconde fois le même privilège aux travailleurs des mines d'or du Caribou.

Puis, comme la partie continentale de la Colombie croissait toujours en importance, de nouveaux plans, dont l'exécution demandait un personnel plus nombreux, furent élaborés pour son évangélisation. Le vicaire apostolique se vit donc dans la nécessité de

rappeler les Oblats qui restaient sur l'île Vancouver, afin d'être plus en état de faire face à tous les besoins qui se faisaient sentir dans le vaste champ assigné à son zèle, c'est-à-dire le territoire qui constitue aujourd'hui la Colombie Britannique, à l'exception de l'île Vancouver. Son vicariat comprenait même la région connue aujourd'hui comme le pays de la rivière la Paix, juste à l'est des montagnes Rocheuses, ainsi que le groupe important des îles de la Reine Charlotte.

Par cette mesure qui s'exécuta au cours de 1866, le diocèse de Mgr Demers demeura exclusivement entre les mains des prêtres séculiers.

Ceux-ci n'y furent jamais nombreux, mais ceux d'entre eux qui restèrent longtemps à leur poste en eurent d'autant plus de mérite qu'aucun autre lien que leur zèle pour le salut des âmes ne les attachait à leur ministère. Nous avons déjà vu l'abbé Rondeau à Quamitchan. A l'époque que nous avons atteinte dans notre récit (1867), l'abbé J.-J. Jonckau, jeune prêtre belge, offrit ses services à l'évêque de l'île Vancouver. Jusqu'à sa mort, qui arriva en 1888, il travailla fidèlement dans les missions du Pacifique. Deux ans plus tard, le 19 octobre 1869, arrivait à Victoria un autre prêtre de la même nationalité, M. Auguste-Joseph Brabant, qui devait se faire remarquer autant par son inlassable persévérance, même au sein de la mauvaise fortune, que par son dévouement sans bornes pour les Indiens revêches qui lui doivent d'avoir fini par apprécier le don de Dieu.

En attendant, M. Ch. Seghers faisait de temps en temps des sorties de Victoria pour visiter les indigènes de Nanaïmo (les Nanaïmouhs), Chemainus et autres places sur l'Ile. Mais ses forces trahirent bientôt son courage. Il tomba sérieusement malade et fut si affaibli par de fréquents et copieux vomissements de sang, qu'il dut temporairement rentrer en Europe (octobre 1867), au moment où Mgr Demers, appelé au Concile du Vatican, pensait à lui confier l'administration de son diocèse.

Pendant que ces dignes missionnaires rivalisaient de zèle pour l'avancement spirituel des blancs et des Peaux-Rouges de l'Ile, le nouveau pasteur de la colonie continentale était sur le point d'entreprendre une très importante tournée apostolique dans le même but. Les aborigènes de la Nouvelle-Calédonie, auxquels les visites de Demers et de Nobili avaient déjà porté la connaissance du vrai Dieu, avaient, faute d'ouvriers évangéliques, été laissés à eux-mêmes depuis 1847. Exactement vingt ans après, l'un de leurs principaux chefs étant descendu à Quesnel, village de traite au confluent de la rivière du même nom avec le Fraser, il y rencontra le P. McGuckin qui venait de fonder (mai 1867) une nouvelle mission pour les Chouchouapes, les Tchilkotines, quelques villages porteurs et les blancs du Caribou, près du lac William, qui avait vu, longtemps auparavant, la cabane de M. Demers. Le chef porteur sollicita vivement la visite d'un prêtre à son peuple lointain. En réponse à sa demande, Mgr D'Herbo-

mez promit d'aller lui-même évangéliser son pays.

En conséquence, il partit le 18 avril 1868 avec le P. Lejacq, qu'il devait laisser en chemin à la mission Saint-Joseph du lac William. C'était le commencement d'un voyage de cinq mois.

Au fort Alexandre, ou Alexandria, comme cette place était maintenant plus souvent appelée, le prélat prit avec lui un jeune mais intelligent sauvage qui devait l'interpréter dans le district auquel il se rendait. Arrivé à Stony Creek, son parti fut reçu avec enthousiasme, et les enseignements de l'évêque firent autant d'impression qu'il était possible après la démoralisation opérée par les mineurs qui passaient par là dans leur course vers la région aurifère de l'Ominéca.

Il eut bientôt une preuve des idées sordides que le commerce des blancs avait engendrées chez les indigènes. A la fin de la mission, on lui demanda $10.00 pour l'usage d'un canot dont il avait besoin pour se rendre au lac Stuart, centre géographique et social de leur pays.

— Quoi, s'écria-t-il alors, j'ai fait plus de cinq cents milles pour venir vous faire du bien, et vous voudriez me traiter comme l'un de ces blancs qui ne viennent ici que pour s'emparer de l'or que recèlent vos rivières ! Si je devais vous payer pour n'importe quel service, j'aurais honte de vous et ne pourrais vous reconnaître pour mes enfants.

Cette réprimande eut le résultat désiré.

Disons de suite que l'une des secrètes raisons du

succès des Oblats parmi les indigènes de la province maritime de l'Ouest a été leur insistance pour être traités comme les envoyés de Dieu, pour être regardés comme des personnes de caractère sacré qu'on doit aider sans aucune autre rémunération que le sentiment d'avoir coopéré au salut des âmes tout le temps que ces personnes exercent leur ministère dans une localité. L'Indien qui fait quelque chose pour sa religion prend goût à cette religion et en prise d'autant plus les bienfaits ; il accorde son respect et fait preuve d'obéissance à son ministre en proportion de la générosité qu'il manifeste pour en faciliter la tâche. On l'a donc soigneusement habitué à transporter gratis le missionnaire d'un village à un autre et à le nourrir autant que possible pendant qu'il travaille au bien spirituel d'une localité.

Après avoir prêché une retraite au lac Fraser, Mgr D'Herbomez retourna à Stony Creek, d'où il partit pour le lac Stuart. Il vit pour la première fois cette belle nappe d'eau le lundi de la Pentecôte, et donna une mission de huit jours à ses habitants réunis au village situé près du fort, parmi lesquels un très grand bien se fit. Puis il se rendit au lac Babine, où il fut reçu avec plus de curiosité que de véritable empressement religieux. Ces Indiens venaient de commencer une série de fêtes accompagnées de danses et de jeux de hasard, dont il s'efforça de leur démontrer les dangers.

Avant de quitter définitivement le nord, le prélat visita les mines d'or de Caribou, dont la population

était maintenant fière de la possession d'un petit journal dont le matériel avait été acheté de Mgr Demers [1]. Cette petite feuille se répandit en éloges sur Mgr D'Herbomez, qui, du reste, fut traité avec générosité par les Français et les Irlandais qu'il rencontra. Il descendit alors la vallée du Fraser ; puis s'en détourna pour se diriger du côté du lac Okanagan, où il répéta ses efforts dans l'intérêt de son peuple.

L'un des résultats de cette visite pastorale fut la nomination du P. McGuckin au poste de Richfield,

1. Qui l'avait fait venir de France dans le but de s'en servir dans l'intérêt de son diocèse. Le journal de la contrée minière était le *Caribou Sentinel.*

Ce journal était surtout remarquable par le prix de son abonnement et le milieu dans lequel il se publiait. Ce milieu n'était autre que les montagnes du Caribou qui, désertes hier, étaient destinées à rentrer avant longtemps dans la solitude où elles se trouvaient avant la découverte de l'or dans leurs flancs, ou peu s'en faut. Il s'adressait uniquement aux mineurs des alentours, et se payait d'abord 52 piastres par an, soit une piastre (un peu plus de 5 francs) le numéro. Un M. Wallace en fut le fondateur, et cette feuille vit pour la première fois le jour le mardi 6 juin 1865. L'année suivante, M. Alexandre Allen en prit la direction après un court intervalle de suspension, il en continua la publication jusqu'après 1872, ayant soin d'en diminuer de moitié le prix d'abonnement.

M. Hagan, catholique irlandais que nous avons bien connu, en acheta le matériel, et fonda en 1880 l'*Inland Sentinel* qu'il publia d'abord à Emory, sur le Bas-Fraser, puis en transporta le siège en 1881 cinq milles plus haut, à Yale, petite ville que rendait alors très prospère la construction du C. P. R. Peu après, rédacteur et journal émigrèrent à Kamloops, dont le premier rêvait de faire la capitale de la Colombie Britannique. Ayant ensuite vendu le *Sentinel* et son matériel, M. Hagan se retira à l'école industrielle de Kamloops, où pendant quelque temps il fit la classe aux garçons indiens, et sa feuille — qui se publie toujours sous le même nom — s'étant procuré des machines plus perfectionnées que la presse à main de Mgr Demers, le Dr Marc Wade, qui possédait le tout en 1912, fit, cette même année, cadeau de l'ancienne presse du prélat catholique aux sœurs de Sainte-Anne établies à Kamloops.

Caribou, d'où ce père visita ensuite périodiquement les autres centres miniers de la contrée.

Nous pouvons aussi mentionner le fait que Mgr D'Herbomez jouit pendant la dernière partie de son voyage de la compagnie du T. R. P. Charles Jolivet [2], qui avait été envoyé de Paris en qualité de visiteur spécial des missions du Pacifique. Le P. Jolivet joignit le prélat au lac William pendant que celui-ci revenait de sa grande tournée en pays sauvage. Arrivé à New Westminster, le Père Visiteur prêcha une retraite à un certain nombre d'Oblats, puis alla inspecter la mission Saint-Michel et s'assurer du bien-fondé des rapports qui la représentaient sous un jour si défavorable.

Un autre résultat de la tournée apostolique de l'évêque fut la bénédiction d'églises à Clinton pour les blancs et pour les sauvages, et à Quesnel, Alexandria, Soda Creek, Tlitenaiten et Pavillon pour les Indiens. La dernière de ces églises était la cinquante-cinquième qu'il avait ouverte au culte pendant les quatre ans qu'il avait été chargé de la partie continentale de la Colombie Britannique.

C'était là sans contredit des indices d'un progrès réel.

La mission du lac William était alors (1868) sous la direction du P. McGuckin qui, comme nous venons de le voir, résidait maintenant une bonne partie du

2. Plus tard vicaire apostolique de Natal, dans l'Afrique australe.

temps à Richfield; celle de Sainte-Marie était gouvernée par le P. Durieu; celle de l'Immaculée Conception avait pour supérieur le P. Pandosy; le P. Horris desservait la paroisse de New Westminster, et le P. Fouquet luttait vainement contre l'indifférence des Kwakwioutles de Saint-Michel

A son retour à New Westminster, Mgr D'Herbomez fut charmé de recevoir, le 24 novembre 1868, deux nouvelles recrues pour ses missions dans la personne des PP. Charles Marchal et Denis Lamure. Caractère de feu, plein d'un zèle que ne tempéraient pas toujours le tact et la discrétion, le premier devait travailler longtemps dans la Colombie, souvent sans arriver aux résultats qu'il avait en vue. Quand au second, il n'était point destiné à fournir une longue carrière dans sa nouvelle patrie. Il n'y avait été que deux ans lorsque, le 17 décembre 1870, il fut emporté par le plus triste des accidents. Il était stationné à Sainte-Marie, mission autrefois fameuse par sa pauvreté et les privations que devaient endurer ses membres. Dans ces circonstances, la chasse était plutôt une corvée qu'une récréation. Le P. Lamure s'était un jour engagé dans un fourré, espérant y trouver quelque pièce de gibier qui put apporter un peu de variété au maigre menu de sa communauté, en compagnie d'un frère convers qui marchait derrière lui, lorsqu'une branche d'arbrisseau étant venue en contact avec le chien du fusil de ce dernier, causa une explosion de l'arme dont le

contenu alla se loger dans le corps du pauvre prêtre. Il en mourut quelques heures plus tard[3].

Signature du P. Lejacq

Laissant les bords ensanglantés du Fraser, nous voyons, au cours de 1869, le P. Lejacq marcher sur les pas de son évêque et quitter le lac William, où il était alors stationné, pour prendre le chemin du nord. Les Porteurs le reçurent bien; mais les Babines prirent occasion d'une épidémie de rougeole qui les avait visités pour se plaindre des agissements secrets des « sorciers français », ainsi que leurs voisins tsimpsianes leur avaient appris à appeler les missionnaires catholiques. Mais la bienveillance, la douceur et la faculté de persuasion que possédait le bon père finirent par avoir raison de ces difficultés.

Au Rocher Déboulé[4], sur la Bulkley, il assista à l'une des grandes foires qui s'y tenaient annuellement. Des centaines, sinon des milliers, de négo-

3. Le P. Lamure était un musicien, qui donna un certain lustre à une fanfare dont les membres étaient les enfants de l'école Sainte-Marie, fanfare que l'auteur de ces lignes devait ressusciter en 1880.

4. Ce nom était dû au fait qu'une partie de montagne, à quelque distance de là, s'étant soudain écroulée, elle tomba en travers de la rivière, dont elle barra momentanément le cours.

ciants aborigènes étaient arrivés de la mer pour y échanger avec des Indiens qui n'avaient jamais encore été visités par le prêtre les produits des navigateurs de race européenne et les leurs contre les pelleteries, peaux tannées et autres articles des naturels de l'intérieur.

Ces rassemblements de hordes étrangères les unes aux autres qui n'avaient point encore subi le joug de l'Evangile étaient toujours dangereux pour la paix des tribus et la sûreté des individus. Le P. Lejacq en eut bientôt une preuve.

Un jour, son hôte lui demanda si chacun n'était pas tenu de payer ses dettes.

— Sans doute, répondit le missionnaire, qui ne soupçonnait aucun piège.

Là-dessus, l'Indien alla trouver un Atna, ou étranger de race tsimpsiane.

— Tu me dois tant de couvertures, lui dit-il; de l'avis du prêtre, je te prends donc ceci comme paiement.

Et le Babine s'en alla avec les marchandises qu'il venait d'arracher à l'Atna.

Furieux de cette intervention, l'étranger jura de se venger sur le blanc qu'il croyait la cause de l'incident, et pendant quelque temps il sembla que les jours de celui-ci étaient comptés. Sa vie fut certainement en danger, l'Atna n'attendant que le moment où il serait seul pour le tuer. Le missionnaire n'en resta pas moins quatre semaines parmi ces In-

diens, qui étaient malheureusement trop en contact avec les Tsimpsianes pour lui donner les consolations auxquelles les autres Dénés l'avaient habitué [5].

5. Ce contact avait naturellement occasionné de fréquents mariages de tribu à tribu, qui avaient considérablement modifié le caractère déné que ces Indiens tenaient de leurs ancêtres. Nous verrons, à notre quatorzième chapitre, que ces " Babines de la rivière " furent les derniers de tous les indigènes du district à accepter le joug de l'Evangile dans toute son intégrité.

CHAPITRE VI

—

ILE ET CONTINENT

1870-1875

En 1870, ce fut au P. McGuckin d'aller visiter les Dénés du nord. Remontant le Fraser dans un canot minuscule, il visita le fort Georges et le lac Stuart, arrivant le 3 juin à cette dernière place. De là, il dirigea ses pas vers le lac la Truite (ou McLeod), le rendez-vous d'une partie des Sékanais, dans lesquels il trouva des sauvages d'autant plus simples, bons et moraux qu'ils ignoraient entièrement les manières des blancs. Leurs congénères du lac d'Ours, fort Connolly, reçurent pareillement sa visite, et bien qu'épuisé et même malade, le missionnaire se rendit de leur fort de traite à la rivière Skeena, en traversant à pied des montagnes couvertes de neiges perpétuelles, où sa nourriture consistait en viande de marmotte et en saumon sec.

Pendant que ces pérégrinations absorbaient le temps d'excellents missionnaires dans le nord de la Colombie, d'importants événements s'accomplissaient dans le sud. NN. SS. Demers et D'Herbomez étaient allés à Rome pour assister au Concile du Vatican. Le premier put à peine en revenir. Brisé

par ses labeurs parmi les Indiens et les blancs, autant que par les anxiétés inhérentes à une position dans laquelle il avait récolté plus de déboires que de consolations, il expira dans sa ville épiscopale le 21 juillet 1871.

Missionnaire zélé et prélat doux et humble de cœur, il fut regretté de son troupeau, qui ne l'avait pourtant pas toujours compris, ainsi que des protestants, dont beaucoup n'avaient rien épargné pour contrecarrer ses plans.

Sans être un littérateur dans toute la force du mot, Mgr Demers avait des goûts et des aptitudes qui permettent de le représenter comme un intellectuel. En 1838-39, il avait compilé un vocabulaire du jargon tchinouk, ramassis de termes français et anglais mal prononcés, ainsi que de mots aborigènes empruntés pour la plupart à la langue des Indiens tchinouks et souvent assez dénaturés dans la bouche de ceux qui s'en servaient. Ce curieux mélange était alors, et est resté jusqu'à nos jours, le moyen presque universel de communication entre blancs et sauvages, non moins qu'entre les diverses tribus hétérogènes du Pacifique à peu près depuis la Californie jusqu'en Alaska.

A la mort du premier évêque de l'île Vancouver, M. Ch. Seghers, qui était revenu avec lui d'Europe, devint l'administrateur du diocèse. Ce jeune prêtre ne paraissait pas lui-même devoir vivre longtemps; mais, comme par une intervention spéciale du Ciel,



LE P. LEJACQ, O. M. I.

il reprit peu après ses forces et devint bientôt aussi vigoureux qu'il avait été faible et délicat.

Il n'y avait pas un mois que Mgr Demers était allé jouir de la récompense promise au bon et fidèle serviteur, que sa ville épiscopale saluait l'arrivée d'un des principaux hommes politiques du Canada tout entier. La Colombie Britannique — Ile et Continent — venait d'entrer dans la Confédération, et le ministre des Travaux publics, l'Hon. Hector Langevin avait voulu se rendre compte *de visu* des ressources de la nouvelle province. Comme cet homme d'Etat était un excellent catholique, ses coreligionnaires de Victoria profitèrent de sa visite pour lui faire poser la première pierre du pensionnat Sainte-Anne qui allait se bâtir tout prochainement. Cette cérémonie eut lieu le 11 septembre 1871.

En 1872, les Dénés de la Nouvelle-Calédonie furent de nouveau visités. Pendant que le P. McGuckin dirigeait ses pas vers les plateaux herbeux du pays tchilkotine, à l'ouest de la mission du lac William, le P. Lejacq retournait aux lacs pittoresques et aux rivières torrentielles sur les bords desquels vivaient les bandes nombreuses des Porteurs et des Babines, qui ne se lassaient point de se demander pourquoi l'on n'établissait point un poste de missionnaires parmi eux. La présence d'un prêtre résident était devenue d'autant plus nécessaire dans le nord que, par suite de la découverte de mines d'or dans le district d'Ominéca, des blancs, dont la plu-

part ne faisaient guère honneur à leur race, s'établissaient temporairement au milieu d'eux.

Le P. Lejacq eut alors un exemple des difficultés que causait leur présence dans ces lointains parages. On lui fit un jour une foule de questions sur des sujets qui ne préoccupent généralement que fort peu l'esprit d'un Indien.

— Qu'est-ce qu'un juge? lui demanda le chef du Fond-du-lac (Fraser).

Après avoir reçu les renseignements qu'il désirait sur ce point, le sauvage voulut savoir quel droit pareil fonctionnaire avait de condamner un homme à mort, et, par-dessus tout, si la personne pendue par ses ordres pouvait aller au ciel. Il finit par se détendre l'esprit en révélant la cause de son anxiété, et voici ce qu'il raconta au missionnaire.

L'un des petits chefs babines ayant acheté un sac de farine d'un marchand américain établi à l'extrémité du lac Babine, on trouva, lorsqu'on l'ouvrit publiquement pour en distribuer le contenu à une foule d'Indiens qui s'étaient réunis pour la circonstance, que ce contenu n'était autre que des cendres. Tchœnnih (« la Martre »), le frère de l'interlocuteur du P. Lejacq, le retourna donc au marchand; mais celui-ci refusa de le reprendre, prétendant qu'on voulait se jouer de lui. Après deux ou trois jours de délibérations, les sauvages en vinrent à la conclusion que, puisque c'était un sac de farine qu'ils avaient payé avec de bonnes peaux de castor, ils avaient droit à un sac de véritable farine. Et comme l'Amé-

ricain refusait toujours de leur livrer ce à quoi ils croyaient avoir droit, Tchœnnih, accompagné d'un Babine, le prit de force dans le magasin du traiteur.

Quelques jours plus tard, le juge O'Reilly étant venu à passer au village babine, l'Américain porta plainte devant lui, et en conséquence Tchœnnih fut arrêté. Comme il n'y avait point là d'interprète qui put présenter au magistrat la version indienne de l'affaire, Tchœnnih fut condamné à six mois de prison.

Accablé par ses pensées et se demandant si c'était là la seule espèce de justice qu'on put attendre des blancs, l'Indien marchait à contre-cœur le long du sentier qui traversait le col des monts Babines, en route pour Victoria, où il devait purger sa sentence, lorsque, ayant réussi à se dégager les mains des menotes dont on les avait chargées, il fondit soudain sur les deux blancs qui le précédaient sur la rampe étroite et escarpée qu'ils suivaient, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il les lança au fond du précipice qu'ils côtoyaient, opération qu'il répéta relativement au troisième blanc avant qu'il eut le temps de revenir de sa surprise.

Tchœnnih était donc libre ; mais les blancs étant si incompréhensibles dans leur administration de la justice, ne le pendraient-ils point pour leur être échappé s'ils parvenaient à le reprendre ? Si tel était le cas, que serait son sort dans le monde invisible ? D'où les questions que le chef posait au P. Lejacq.

Par suite des difficultés créées par ce changement

temporaire dans les conditions économiques du nord et pour bien d'autres raisons, il devenait évident que l'établissement d'une mission parmi les Babines et les Porteurs devenait nécessaire. Ces Indiens méritaient certainement cette faveur. Même en l'absence de tout prêtre, ils s'efforçaient de conformer leur conduite à ses enseignements, gardaient soigneusement l'organisation établie chez eux pour la répression du vice, observaient le dimanche et les jours de fête d'obligation ainsi que l'abstinence du vendredi, et manquaient rarement de réciter en commun leurs prières du matin et du soir.

Même le journal des traiteurs du fort Saint-James (lac Stuart) rend témoignage à la fidélité des natifs aux principales observances de l'Eglise. En voici deux passages qui ont trait à ces pratiques.

« *Vendredi-Saint,* 15 avril 1870.—Rassemblement d'Indiens venus de tous côtés pour dire la messe (?!) jusqu'au jour de Pâques. Le chant et la prière dans l'église sont maintenant à l'ordre du jour.

« *Dimanche de Pâques.* — Cérémonies religieuses par les hommes [1] et les Indiens. »

C'est pourquoi, le F. Georges Blanchet, qui avait terminé ses études ecclésiastiques depuis près de 25 ans, fut ordonné prêtre en 1872 pour servir de compagnon au P. Lejacq que Mgr D'Herbomez destinait à la fondation de la nouvelle mission, et, au printemps de 1873, tous les deux montèrent au lac Stuart

1. C'est-à-dire par les employés blancs ou métis du fort.

et y établirent le poste aujourd'hui connu sous le nom religieux de N.-D. de Bonne Espérance.

Dans une baie à côté du fort Saint-James, les deux missionnaires défrichèrent une partie de la forêt et y bâtirent, sous la direction du P. Blanchet, une église temporaire; puis ils invitèrent les Indiens à venir s'établir à côté d'eux. Les humbles demeures de ces derniers formèrent bientôt un village en règle, avec rues qui convergeaient vers une belle église de 60 pieds de long, sans compter le chœur et la sacristie, laquelle devait servir non seulement pour les besoins locaux, mais même pour les réunions, à certains jours de fête, des habitants de trois autres villages assis sur le beau lac Stuart, et même pour des rassemblements bien plus considérables [2].

Les Indiens de la nouvelle mission non seulement montrèrent beaucoup de bonne volonté dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux, mais leur empressement à seconder les efforts du P. Blanchet, le grand entrepreneur des travaux de construction, fut digne de tout éloge, et dans la suite leur générosité vis-à-vis de leurs guides spirituels, malgré leur propre pauvreté, ne contribua pas peu à affermir les bases de la nouvelle fondation.

L'ordination du P. Blanchet n'ajouta guère aux rangs du clergé de Mgr D'Herbomez; car le 29 janvier 1873, un prêtre dont nous avons déjà entretenu

2. Jusqu'à une époque toute récente, les églises à l'usage des Indiens étaient dépourvues de bancs ou de n'importe quel siège, circonstance qui faisait plus que doubler en pratique les dimensions de l'édifice.

nos lecteurs, le P. F. Gendre, avait quitté ce monde alors qu'il était stationné à Okanagan.

Cependant la succession de Mgr Demers restait un objet d'effroi plutôt que d'envie pour chaque prêtre de l'Ouest et même de l'Est. Elle fut d'abord offerte à un M. Morrison, de la province de Québec, et ses bulles avaient même été préparées. Mais l'élu refusa énergiquement le fardeau, donnant comme prétexte le mauvais état de sa santé, et Rome n'insista pas [3]. Même du temps de Mgr de Mazenod, c'est-à-dire avant le 21 mai 1861, il semblerait que Mgr Demers avait sérieusement pensé à donner sa démission d'un poste où il ne rencontrait guère autre chose que des déboires [4], et un Oblat, le P. Alexandre Trudeau, homme très capable qui était anglais par sa mère et avait fait ses études avec Mgr Taché, fut proposé pour cette position. Mais ni ce père ni son supérieur général n'en voulurent entendre parler.

— Je préférerais être votre bedeau qu'évêque à Vancouver, avait déclaré le premier à Mgr Guigues, provincial des Oblats au Canada, qui lui annonçait la nouvelle.

— Tu es encore trop jeune; refuse, lui écrivait de son côté Mgr de Mazenod [5].

Après un interrègne de presque deux ans, l'abbé

3. " J'étais trop gros, et un canot d'écorce n'aurait pu me porter ", disait-il plaisamment dans la suite par manière d'excuse.

4. A moins qu'il n'eût demandé un coadjuteur au lieu d'un successeur.

5. Nous tenons ces détails d'un prêtre qui les avait lui-même du P. Trudeau et d'un autre — parent de M. Morrisson — qui vit la lettre de Mgr de Mazenod à ce même père.

Charles-Jean Seghers se dévoua enfin pour le bien commun et devint le successeur de Mgr Demers. Préconisé le 21 mars 1873, il fut sacré le 29 du mois de juin suivant.

Moins d'un an après, le jeune prélat fit voile pour la côte occidentale de son île, accompagné de M. Brabant qui s'était offert pour entreprendre l'évangélisation des tribus qui y vivaient encore à l'ombre de la mort. Les deux apôtres choisirent un point de la Côte pour devenir une mission catholique qui fut dans la suite connue sous le nom d'Hesquiat. Cette place était alors aussi sauvage qu'on pouvait le désirer. M. Brabant était destiné à y passer 34 années de sa vie dans un isolement parfait, loin des douceurs comme des tracas de la civilisation.

Aidé de M. Rondeau, il éleva d'humbles bâtisses, dans l'une desquelles il dit la première messe le 5 juillet 1875. Après le départ de son compagnon, le jeune prêtre dut braver seul les privations sans nombre et les dangers qui allaient être son partage chez les Indiens qu'il ne pouvait d'abord comprendre: dangers provenant de la fureur des flots, dangers résultant des épidémies, et même dangers dus à la malice de l'homme.

En effet, il avait à peine eu le temps de s'établir dans ses nouveaux quartiers, que la petite vérole éclata parmi ceux qui devaient former son troupeau. Il dut alors non seulement les vacciner, mais veiller les malades et enterrer les morts, vu que les vivants avaient si grand peur du fléau qu'ils se prêtaient à

peine à la tâche de creuser des tombes même pour leurs proches parents.

Le chef du village fut tout particulièrement éprouvé par le fléau, qui lui enleva nombre de ses parents et amis. Aigri par l'infortune, il tira un jour un coup de fusil sur le prêtre dévoué, lui infligeant une vilaine blessure à la main; après quoi il lui envoya délibérément le contenu de son fusil dans le dos pendant que celui-ci lavait sa plaie au ruisseau.

Signature de M. Brabant

M. Brabant se trouvait donc dans une terrible position. Son sort devint d'autant plus pitoyable que des amis l'ayant dépouillé de ses habits pour se rendre bien compte de l'effet de l'acte désespéré du chef, ils perdirent courage à la vue de la quantité de sang qui s'échappait de sa blessure. Au lieu de l'aider à l'étancher, ils le quittèrent l'un après l'autre pour aller annoncer au village que le prêtre se mourait. A dire vrai, celui-ci était à peu près de leur avis, et il se mit à faire ses préparatifs pour paraître au tribunal du souverain Juge.

Cette attaque meurtrière eut lieu le 28 octobre 1875.

Se trouvant loin de tout blanc, le pauvre prêtre souffrit terriblement de l'inflammation de sa double blessure. Puis, ayant été transporté à Victoria pour



M. BRABANT

y être soigné, ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il sauva sa main du bistouri. Le chirurgien déclarait une amputation nécessaire; mais cette amputation eût privé pour toujours le missionnaire du bonheur de dire la messe. Heureusement que M[gr] Seghers avait inauguré cette année même (1875) un hôpital, qu'il mit sous la protection de saint Joseph et confia aux sœurs de sainte-Anne, sous la direction desquelles il est devenu l'une des premières institutions de ce genre sur la Côte.

Après avoir été entre les mains des médecins pendant près de cinq mois, M. Brabant retourna sans hésiter au théâtre de ses travaux et de ses dangers, où il arriva le 25 mars 1876. Longue et pénible à son cœur de prêtre devait être l'apathie religieuse de son peuple. Il n'en était pas moins destiné à voir les consolants résultats de sa persévérance et de ses pieuses industries. Il devait aussi se réjouir d'avoir été assez bien inspiré pour ne point commettre la faute irréparable d'admettre dans l'Eglise des sauvages dont le cœur restait païen.

Cette longue période de lutte contre le vice et la superstition était d'autant plus pénible pour le pauvre missionnaire qu'il avait commencé son apostolat par une scène aussi consolante que peu commune dans les annales contemporaines de l'Eglise. Le 28 avril 1874, il n'avait pas régénéré moins de 177 enfants dans un seul jour et sans discontinuer, exploit qui n'a, croyons-nous, jamais été surpassé sur la côte du Pacifique ou à n'importe quel point de l'Amérique

depuis un très grand nombre d'années. Commencée à 9 heures du matin, cette mémorable cérémonie dura jusqu'à 5 heures de l'après-midi.

Juste un mois auparavant, c'est-à-dire en mars 1874, les missionnaires de Mgr D'Herbomez abandonnaient la mission Saint-Michel, à l'extrémité de l'île Harbledown, près du fort Rupert. Là aussi la vie du prêtre n'était pas sans danger; mais cet état de choses n'avait rien à faire avec la décision à laquelle s'était arrêté le vicaire apostolique de la Colombie Britannique. Pendant qu'il était en visite chez une tribu du voisinage, le P. Fouquet avait un jour vu aborder au village un canot contenant deux Indiens blessés et le corps d'un compagnon qui venait d'être tué par un officier de la police, dont ils avaient méprisé l'ordre de s'arrêter pour qu'il put examiner leur embarcation, qu'il savait contenir une cargaison de whiskey.

Inutile de remarquer que la vue du mort et des blessés avait été suffisante pour mettre les Indiens hors d'eux-mêmes.

—Tuons les blancs qui sont chez nous! s'écrièrent-ils alors en parlant du P. Fouquet et d'un confrère qui l'accompagnait.

Mais ils comptaient sans leur hôte. Avec un sang-froid imperturbable, le P. Fouquet sonna immédiatement la cloche comme pour un office extraordinaire, et lorsqu'il eut rassemblé un grand nombre d'Indiens, il leur fit voir comment ils étaient seuls à blâmer pour ce qui venait d'arriver; comment la

maudite boisson contre laquelle il tonnait depuis si longtemps était la cause de tout le mal, et il finit par les défier de mettre leurs menaces à exécution.

Il n'y a rien de tel pour un Indien que l'aplomb et le courage. Une bande de furieux se calmera souvent à la vue d'un homme déterminé, surtout si cet homme parle bon sens et est revêtu d'un caractère qu'ils redoutent. Ce fut le cas alors. Mais si l'assurance du missionnaire lui fut une protection suffisante à l'heure du danger, elle ne put décider les Indiens à faire le moindre pas dans la voie du christianisme et de la civilisation. On venait de fonder la mission du lac Stuart, et l'on projetait un autre établissement : plutôt que de laisser ses meilleurs missionnaires languir dans l'inaction, alors qu'ils pouvaient faire tant de bien ailleurs, M[gr] D'Herbomez jugea à propos de les retirer, ainsi que nous l'avons vu.

L'une des principales causes de cette mesure était le fait que, depuis longtemps, les pères jésuites qui desservaient les Koutenays de la Colombie, en les visitant une ou deux fois par an d'un poste situé à près de cent lieues de là, demandaient au chef ecclésiastique de ce pays de charger ses prêtres de ce ministère, consolant mais difficile, et dispendieux à cause de la distance. D'Herbomez avait toujours hésité à cause de son manque de sujets et aussi parce que la peuplade en question, d'ailleurs assez peu nombreuse, se trouvait dans un isolement complet du monde civilisé et encore moins facile à atteindre

du Fraser que du territoire américain. Voyant l'inutilité du ministère des missionnaires de Saint-Michel, il finit donc par se décider à fermer cette mission et à en envoyer le directeur chez les Koutenays.

En conséquence, le P. Fouquet quitta New Westminster au commencement de juillet 1874 avec le F. John Burns, et prit le chemin du coin sud-est de la Colombie Britannique. Tel était alors le manque de voies de communications, que le prêtre ne put atteindre ses nouveaux Indiens avant la première quinzaine d'octobre. Il acheta alors un bel emplacement d'un Américain qui n'était que trop content de se retirer de cette thébaïde, et, un mois après son arrivée, la mission Saint-Eugène — ainsi nommée en l'honneur du fondateur des Oblats, Mgr Charles-J. Eugène de Mazenod, de même que celle de Saint-Charles de New Westminster — avait pris rang parmi les stations régulières de missionnaires de la Colombie.

Au point de vue matériel, les commencements furent durs, à cause des privations qu'entraînait de toute nécessité l'isolement du nouveau poste du monde civilisé; mais, avec le temps, la vie devint plus facile: on cultiva la terre, et l'on éleva même un moulin qui rendit les plus grands services aux missionnaires et à leurs voisins. Une difficulté d'un autre genre consistait dans le fait que, faute de sujets, le P. Fouquet dut rester deux ans sans confrère. Mgr D'Herbomez avait bien ordonné, en juin 1874, le P. Médéric Hêtu; mais les services du nou-

veau prêtre étaient requis sur le Bas-Fraser, et du reste il devait mourir le 23 avril 1876.

Mieux partagé que le fondateur de Saint-Eugène était son ancien compagnon d'armes à Saint-Michel, le P. Lejacq, maintenant au lac Stuart. Peu de missionnaires ont jamais été plus laborieux ou plus dévoués que le directeur de la mission de N.-D. de Bonne Espérance au lac Stuart. Quiconque était témoin de ses travaux, qu'il appartînt ou non à sa religion, ne pouvait que rendre témoignage à son inlassable activité et aux consolants résultats de son zèle parmi les Indiens. Nous lisons donc dans le livre d'un ministre protestant, le Dr Gordon, qui le vit à l'œuvre :

« En chemin nous rencontrâmes le P. Lejacques, missionnaire de ce district, qui est chargé de tout le territoire s'étendant de la Fourche de la Skeena au fort McLeod, à l'ouest et à l'est, et entre le fort Connolly, au nord, et le fort Saint-Georges, au sud [6]. Après qu'on a quitté les vallées de la Skeena et de la Nasse, tous les sauvages de l'intérieur de ce district septentrional sont des chrétiens qui appartiennent aux catholiques romains. La mission est sous la direction des pères oblats, et si tous les missionnaires sont comme le dévoué P. Lejacques, ils sont « en « de fréquents voyages et dans des labeurs abon- « dants [7]. »

6. *Sic* pour fort Georges.
7. *Mountain and Prairie*, p. 123; Londres, 1880.

Parlant de la partie la plus éloignée du troupeau du même pasteur, M. Gordon dit que « parmi nos porteurs se trouvait le prince Akwilguète, comme nous l'appelions. Il était réconfortant de voir qu'ils faisaient chaque soir leur prière, que dirigeait l'un d'eux [8] ».

Dans son opinion, les Sékanais « paraissaient être dans tout ce district tranquilles, dignes de confiance et industrieux [9] ». Quant à la mission du lac Stuart elle-même et à la colonie indigène qu'elle avait vu surgir auprès d'elle, il remarque que, « à peu près à un mille du fort, il y a un village indien qui possède une gentille petite église [10] et des maisons qui ont un air d'élégance et de propreté qu'on voit rarement chez les aborigènes [11] ».

8. *Ibid.*, p. 90.
9. *Ibid.*, p. 134.
10. La grande église n'était point encore bâtie.
11. *Ibid.*, p. 134.

CHAPITRE VII

—

MGR DURIEU ET SON SYSTÈME

1875-1880

Le bien qui se faisait au lac Stuart et ailleurs allait bientôt être consolidé par l'avènement au pouvoir d'un homme qui est devenu dans la partie continentale de la Colombie le type du missionnaire clairvoyant et prudent, par conséquent du missionnaire qui réussit avec les aborigènes. Mgr D'Herbomez, dont la santé n'avait jamais été bien forte, ne pouvait visiter tous les postes de son immense vicariat apostolique. Il demanda donc un coadjuteur, et le P. Durieu fut préconisé évêque de Marcopolis en juin 1875 et sacré à New Westminster le 24 octobre suivant. Le prélat consécrateur, Mgr D'Herbomez, était assisté de Mgr Lootens, vicaire apostolique d'Idaho, et de Mgr Seghers, évêque de l'île Vancouver.

Né à Saint-Pal de Mons, au diocèse du Puy, en France, le 4 décembre 1830, Pierre-Paul Durieu fut ordonné prêtre le 11 mars 1854, et vint au Pacifique le 12 décembre 1859. Ne possédant aucune de ces qualités intellectuelles qui éblouissent et provoquent les applaudissements du monde, il n'en sut pas

moins dès le commencement se rendre compte du fait, si peu généralement connu, que l'Indien diffère infiniment plus du blanc par sa mentalité que par son apparence physique. Cette persuasion, jointe au rare bon sens et à l'énergique prudence dont il fit constamment preuve dans sa direction des néophytes aborigènes, en fit sans contredit le plus parfait missionnaire indien du Pacifique septentrional.

Les missions de la partie continentale de la Colombie Britannique sont devenues tout aussi fameuses que les réductions jésuites du Paraguay. Pour cette raison, il nous faut, avant de continuer notre récit, payer notre juste tribut d'éloges à la mémoire de celui qui, après Dieu, fut la cause principale de leurs succès et expliquer en quelques mots le système que cet apôtre suivait dans son ministère chez les sauvages, système dont se sont toujours loués les missionnaires qui l'ont adopté.

Tout d'abord, il ne faut pas perdre de vue le fait que l'aborigène des deux Amériques est un être qui a des aspirations, des manières de voir et des règles de jugement absolument différentes des nôtres. Essayer de le gagner à notre religion et surtout vouloir le maintenir fidèle à ses obligations morales par les méthodes en vogue parmi les prêtres chargés de paroisses de population européenne, serait courir audevant de la défaite et d'un insuccès final. Créature dégradée qui tient plus de l'enfant que de l'adulte, sans pouvoir prétendre à l'innocence du premier ou à la maîtrise des passions qui devrait caracté-

riser le second, le Peau-Rouge doit être traité avec la fermeté, la prudence et la prévoyance requises pour le gouvernement de la jeunesse, qualités auxquelles doit s'ajouter une grande perspicacité qui ...ne que ...Par-...ni



Mgr DURIEU, O. M. I.

chef, dont le rôle est, dans ... naturels, ce qu'est la tête à un corps bien organisé.

Avec le progrès spirituel de son peuple, un autre

moins dès le commencement se rendre compte du fait, si peu généralement connu, que l'Indien diffère infiniment plus du blanc par sa mentalité que par son apparence physique. Cette persuasion, jointe au rare bo
constam
aborig
sior

l
n
P
n
m
p
sy
cl
lo

qu
a
de
sa
le
m
ro
de
dé

sans pouvoir prétendre à l'innocence du premier ou à la maîtrise des passions qui devrait caracté-

riser le second, le Peau-Rouge doit être traité avec la fermeté, la prudence et la prévoyance requises pour le gouvernement de la jeunesse, qualités auxquelles doit s'ajouter une grande perspicacité qui empêche que les artifices d'une nature aussi fine que naïve ne conduisent à de fausses conclusions. Pardessus tout, le missionnaire qui veut réussir parmi les Indiens doit viser plus haut pour frapper plus bas. Sans faire trop violence aux véritables principes de la théologie, il doit demander davantage, sûr qu'il est d'obtenir moins.

Mgr Durieu s'était pénétré de ces caractéristiques de la nature indienne, ainsi que des exigences spéciales qu'elles entraînent, et il en avait fait la base de son « système » de missions. Etant un grand enfant, l'indigène doit être l'objet d'une surveillance de tous les instants ; il faut le corriger souvent, et sa persévérance doit parfois être mise à l'épreuve. D'où l'établissement chez lui de *watchmen*, ou surveillants, qui sont comme les yeux du chef local. Mais il serait inutile de surveiller si ce n'était pour empêcher le mal et le réprimer. Or toute correction est inefficace, aucun ordre ne sert de rien sans la sanction d'un pouvoir exécutif qui puisse au besoin avoir recours à la force. C'est ce qui explique la présence des soi-disant « soldats », ou gens de police, parmi les néophytes de Mgr Durieu. Ce sont les bras du chef, dont le rôle est, dans l'économie sociale des naturels, ce qu'est la tête à un corps bien organisé.

Avec le progrès spirituel de son peuple, un autre

officier — bien plus important que les autres au point de vue religieux — s'introduisit comme imperceptiblement dans les villages catholiques de la Colombie. C'est le « surveillant de l'Eucharistie », fonctionnaire qui rend aujourd'hui à ceux qui communient ou qui s'y préparent les services que les chefs rendaient autrefois au commun peuple, bien que dans un ordre d'idées plus relevé. Les attributions des chefs ordinaires sont maintenant regardées comme ayant un caractère plutôt civil que religieux. Ce grand surveillant remplace virtuellement le prêtre en l'absence de celui-ci; il affermit les faibles, console les affligés, excite l'ardeur des tièdes et relève ceux qui sont tombés, au moyen d'exhortations paternelles, de bons conseils et au besoin de salutaires pénitences.

Ces pénitences peuvent être de caractère moral, purement religieux, ou même corporel, et l'on apprend aux fidèles non seulement à s'y soumettre de bon cœur, mais même à les aimer et à les rechercher, en considération de l'exemple que nous en a donné Notre Seigneur. En conséquence, cette discipline rappelle plusieurs points de celle qui fut en vigueur pendant les premiers siècles de l'Eglise. Surtout pendant les retraites ou missions qu'on leur prêche périodiquement et à d'assez brefs intervalles, il n'est pas rare de voir les Indiens, les poignets attachés l'un à l'autre ou libres, à genoux ou debout à l'église devant l'assemblée des fidèles, expiant ainsi publi-

quement des fautes commises en public ou dont l'existence est connue du plus grand nombre.

Pour cela, des espèces d'assises ont lieu chez le chef ou le « surveillant de l'Eucharistie » quelque temps avant le jour des confessions. Entouré de ses officiers, les surveillants et les hommes de police, le principal représentant de l'autorité cite à son tribunal quiconque est connu pour avoir fauté. Il le réprimande si sa faute est prouvée, et lui assigne la pénitence que comporte la nature et la fréquence de ses manquements à l'ordre ou à la morale.

De cette manière, les Indiens les plus indifférents se sentent constamment surveillés, et ils sont forcés de s'observer, en même temps que les bons conseils qu'ils reçoivent les portent à s'amender et les castigations qu'ils subissent ont le double résultat de leur instiller une crainte salutaire et de les préparer à une bonne confession, aucun délinquant n'étant remis en liberté avant d'avoir promis de s'efforcer de ne plus retomber.

Et lorsque cette confession est suivie de la communion, on peut être sûr que l'Indien est sur la voie non seulement de la régularité, mais même de la perfection chrétienne. Car le système de Mgr Durieu n'admettait aucune communion faite à la légère, comme un acte tout ordinaire, sans préparation ni action de grâces. Le candidat devait au préalable réciter d'un bout à l'autre son catéchisme et montrer par sa conduite qu'il appréciait la faveur qu'il briguait. Des prières spéciales et des cantiques dé-

notant un ardent amour de Notre Seigneur dans l'Eucharistie et un grand désir de le recevoir étaient, dans certaines places, journellement récitées et chantés en commun par ces candidats, et, le jour de la communion arrivé, ce grand acte de la vie chrétienne était précédé de prières préparatoires par les communiants revêtus de leurs meilleurs habits et décorés d'un insigne propre à la circonstance. Puis, au milieu de chants qui embrasaient les cœurs les plus froids, l'Indien recevait son Créateur et le remerciait de sa condescendance par une longue et fervente action de grâces, où se mêlaient de nouveaux cantiques — tout comme au jour de la première communion des Apôtres [1].

+ Paul Durieu, o.m.i.

Signature de Mgr Durieu

Le culte de l'Eucharistie était soigneusement inculqué par Mgr Durieu, qui en avait fait comme le pivot de tout son système. Il en portait l'emblême sur ses armes épiscopales, et il passa les dernières années de sa vie à en instiller l'amour et le désir dans le cœur de ses ouailles. Mais, encore une fois, il réclamait le respect le plus profond provenant de la

1. *Et hymno dicto, exierunt,* "et, ayant dit un hymne, ils s'en allèrent" (Matt. XXVII, 30.).

foi la plus intense chez ses néophytes — *justus ex fide vivit* [2], comme le portait son écusson.

L'espèce de sévérité qu'il manifestait sous ce rapport contribua plus que tous les sermons au succès de son ministère. Sous son impulsion, les sauvages devenaient si enflammés de l'amour de Jésus-Hostie et du désir de le recevoir qu'ils s'efforçaient d'éviter la moindre faute, et vivaient plus comme des religieux, avec prières du matin et du soir en commun et visites quotidiennes au Saint-Sacrement, que comme de simples fidèles vivant dans le monde.

Tel est en quelques mots le fameux « système » de Mgr Durieu. Il est la clef de la merveilleuse transformation qu'un si grand nombre ont admirée du vivant de ce prince des missionnaires chez les Indiens.

L'un des premiers soucis du nouveau prélat fut de visiter les différentes parties de la Nouvelle-Calédonie et de s'assurer des progrès spirituels et temporels qu'avait faits la mission du lac Stuart. C'était pendant l'été de 1876. Son voyage fut couronné de succès. Il lui permit de voir les principales localités du nord, où il prêcha des retraites et des missions, qui se terminèrent par la bénédiction solennelle de la nouvelle église de la mission centrale de N.-D. de Bonne Espérance.

Le 19 mars 1876, la mission Sainte-Marie s'enrichissait de quelques sœurs de Sainte-Anne, qui de-

2. "Le juste vit de foi." (Heb., X, 38).

vaient rendre aux filles des Indiens les mêmes services que le pères oblats rendaient à leurs garçons depuis 1863. En outre de tout ce qui s'apprend dans une école élémentaire, elles allaient leur enseigner la couture et la broderie, sans compter l'art tout aussi nécessaire de tirer le meilleur parti possible des aliments qu'elles auraient à préparer pour la table.

Le 20 septembre suivant, arrivaient à New Westminster trois autres sœurs du même institut qui devaient se rendre jusqu'à la mission du lac William et y fonder une école industrielle pour les filles indiennes, tandis que sur l'île Vancouver deux jeunes prêtres, précieux renforts pour les missions de ce diocèse, offraient leurs services à Mgr Seghers. C'étaient les abbés J.-N. Lemmens et Joseph Nicolaye, tous les deux natifs de Hollande. Nous aurons plus tard à mentionner le premier à l'occasion d'une position des plus honorables. Quant au second, nous pouvons dire dès maintenant que, pendant cinq ans, il se dévoua au bien spirituel des Indiens, pour exercer ensuite pendant plus de trente-cinq ans son ministère parmi les blancs de son diocèse d'adoption.

Ce diocèse comptait en 1876 quelque 5,400 catholiques sur une population totale d'environ 30,000 âmes. Il possédait en même temps onze églises ou chapelles, une école pour les garçons et deux pour les filles, deux orphelinats, deux couvents et un hôpital, dont on venait d'achever la construction.

Cependant, la petite mais vigoureuse peuplade

que formaient les Koutenays correspondait aux grâces dont le P. Fouquet était en partie le dispensateur. Au cours de cette même année 1876, la mission établie au milieu d'eux put se considérer comme désormais complète après l'arrivée à Saint-Eugène du P. Edmond Peytavin au mois d'août 1876. Le directeur de ce poste avait désormais son *socius* ecclésiastique, et il allait encore plus facilement faire avancer dans les voies spirituelles des Indiens qui, tout froids, entêtés et hautains qu'ils étaient par nature, ne s'en étaient pas moins toujours montrés favorables aux pratiques de la vie chrétienne, ainsi qu'on peut en juger par les rapports de tous les voyageurs qui vinrent jamais en contact avec eux. Nous en avons déjà donné des preuves; en 1872, le colonel Robertson Ross, alors commandant de la milice canadienne, écrivait ce qui suit au cours d'un rapport officiel qu'il fit sur un voyage qu'il venait d'accomplir à travers le continent:

« Les Indiens koutenays à l'ouest des montagnes Rocheuses sont bien plus civilisés que les Cris ou les Pieds-Noirs... Pendant la journée que je passai avec la bande des Koutenays, la cloche sonna trois fois au camp pour appeler à la prière. Ce sont de fameux chasseurs, de bons cavaliers, et ils se tenaient tout prêts à se mesurer avec les Pieds-Noirs si l'occasion s'en était présentée [3]. »

3. *Report of a Reconnaissance of the North-West Provinces and Indian Territories of the Dominion of Canada,* p. 16 (imprimé privément pour un cercle spécial de lecteurs).

CHAPITRE VIII

—

PERTES ET GAINS

1876-1882

Sur le Bas-Fraser, à quelque distance en haut de Yale, l'Eglise dut alors enregistrer son premier échec sérieux, à part de son insuccès parmi les Indiens de la côte septentrionale de l'Ile et du Continent, qui ne voulurent jamais accepter ni sa doctrine, ni surtout son code moral. Les sauvages appelés communément Thompsons [1] s'étaient montrés très lents à rejeter leurs pratiques superstitieuses pour se courber sous le joug du Christ. D'un autre côté, un ministre anglican, qui considérait leur pays comme son champ d'action exclusif, ne se faisait pas faute de représenter la religion du prêtre comme d'une sévérité injustifiable. Il trouvait surtout à redire à l'intransigeance avec laquelle les missionnaires catholiques insistaient sur la nécessité pour tout chrétien de ne vivre qu'avec une seule femme.

— David et Salomon en avaient chacun des centaines, avait-il coutume de dire. Pourquoi demander tant à de pauvres sauvages?

Il arriva donc que cette coupable indulgence,

1. Les *Ntlakyapamuk*, vulgairement appelés Thompsons du nom de la rivière découverte par l'explorateur D. Thompson.

jointe aux libéralités dont sa secte est coutumière en pareil cas, finit par avoir le résultat désiré, et la majorité de la tribu thompsonne embrassa le schisme d'Henri VIII, bien que même dans son sein Dieu ait eu ses élus: un petit troupeau dont la ferveur compensait l'exiguité.

C'est aussi vers ce temps-là qu'un certain nombre d'Indiens du pays Chilliwack prirent prétexte de quelque difficulté avec leur prêtre pour passer à l'hérésie. Ce furent les méthodistes qui profitèrent de cette scission, si tant est que l'on puisse jamais trouver du profit dans les rebuts du catholicisme, des gens qui n'ont pas assez d'humilité pour se plier aux exigences de la religion d'un Dieu qui voulut être crucifié après avoir prêché la maîtrise des passions et la soumission à l'autorité légitime.

Nous avons laissé M. Brabant victime d'une attaque meurtrière aussi cruelle qu'injustifiable, et luttant sans trop de succès contre l'indifférence et les attaches superstitieuses des Indiens d'Hesquiat. Il ne comptait encore qu'une famille chrétienne en 1876; mais, en général, les autres ne refusaient point d'assister à la messe le dimanche. Ces Indiens suivaient aussi autant qu'ils le jugeaient bon ses directions en ce qui avait trait à leurs intérêts temporels.

Mgr Seghers lui fit, le 29 septembre 1876, une agréable surprise en arrivant chez lui avec M. Nicolaye. Deux jours plus tard, c'est-à-dire le 1er octobre, le prélat bénit en présence de représentants de cinq tribus l'église du village, qu'il mit sous la protection

de saint Antonin. Puis il laissa M. Nicolaye dans la compagnie de M. Brabant, avec prière à celui-ci d'initier le jeune prêtre au pénible ministère des missions indiennes. Le 5 décembre suivant, le directeur du poste d'Hesquiat se rendit au détroit de Barclay, toujours sur la côte occidentale de l'Ile, en vue d'y préparer la fondation d'une station de missionnaires.

En arrivant en vue de cette place, Brabant remarqua un grand nombre de sauvages assis devant leurs loges, selon la coutume de ces gens lorsqu'ils sont désœuvrés, ce qui leur arrive souvent. L'un d'eux se leva avant que le visiteur put aborder, et dans un discours furibond maltraita sans pitié le missionnaire dont, assura-t-il, personne ne voulait, et qui devait bien se garder de mettre pied à terre.

Mais le prêtre commençait à être familier avec la mentalité indienne. Sachant que les aborigènes ont une peur superstitieuse de voir leurs paroles notées sur le papier, il sortit tranquillement son calepin de sa poche et fit semblant d'écrire ce que l'Indien disait. Ce que voyant, celui-ci s'arrêta net et disparut derrière une maison. Alors le chef du village reçut le missionnaire.

Peut-être dégoûté à la vue du peu de progrès que faisait la mission d'Hesquiat, M. Nicolaye profita, le 25 mars 1877, du passage d'une goëlette pour se rendre au détroit de Barclay et de là à Victoria. Le 26 avril suivant, il retournait chez M. Brabant auquel il communiquait l'ordre de son évêque de partir

immédiatement pour la capitale de l'Ile, afin de prendre part à un synode auquel devaient assister tous les prêtres du diocèse.

Puis, en se rendant dans l'Alaska, où il avait l'intention d'établir des missions, Mgr Seghers chargea M. Brabant d'aller surveiller l'érection des bâtiments nécessaires à un poste de missionnaires à Namukamus, détroit de Barclay. En conséquence, celui-ci partit le 24 avril 1877, et, avec l'aide d'un Canadien-français nommé Morin, construisit d'abord une cabane de douze pieds carrés, puis une église de 64 pieds sur 26, où il dit pour la première fois la messe le jour de Noël suivant. M. Nicolaye fut chargé de cette nouvelle mission, qui fut dédiée à saint Léon-le-Grand.

Peu après, les intérêts de l'éducation chrétienne occasionnèrent l'érection, le 15 mai 1877, d'une école catholique à Nanaïmo. Trois sœurs de Sainte-Anne y firent l'office d'institutrices.

Retournant au Continent, nous trouvons dans le nord des traces encore fraîches de l'enthousiasme avec lequel les Porteurs du lac Stuart et autres points avaient reçu Mgr Durieu lors de sa visite de 1876. Dans l'automne de l'année suivante, ces Indiens virent un prélat d'un genre bien différent arriver de l'est. Ce n'était autre que l'ineffable Bompas, l'adversaire enragé des missionnaires du Mackenzie. Ce monsieur se rendait à la côte du Pacifique dans le but d'essayer de réconcilier avec les autorités de sa secte un homme capable, un excellent organisateur

— M. William Duncan — qui s'était fait remarquer par ses travaux à Métlakahtlah. Bien que ces travaux eussent été faits sous les auspices et aux frais d'une société anglicane, M. Duncan était trop bon protestant pour ne pas se prévaloir de son droit de « protester » contre ce qu'il appelait l'ingérence de son supérieur, même dans des choses qui sont généralement regardées comme essentielles.

Bompas arriva au fort Saint-James dans les premiers jours de novembre 1877. Malgré la saison avancée et la répugnance qu'avaient les Indiens à l'accompagner, vu qu'ils prévoyaient l'impossibilité où ils se trouveraient de revenir à leurs foyers, il se mit en route le 7 du même mois pour le lac Babine et la Skeena.

Le dignitaire anglican se trouvait alors en plein pays catholique. Il pouvait d'autant moins suivre ses goûts au prosélytisme que ses habitants avaient la foi la plus robuste dans le système religieux qu'ils avaient adopté. Il ne se permit pas moins de se moquer devant eux des pratiques qui sont propres au catholicisme, déclarant en des termes que les Porteurs répètent encore, dans le dialecte et avec l'intonation particulière dont le voyageur se servit, que « Dieu est un esprit et non pas du cuivre », comme si l'excellent homme eut été persuadé que ses auditeurs croyaient le contraire parce qu'ils portaient sur leur poitrine des crucifix de cuivre.

Néanmoins, grâce à l'intervention du P. Lejacq, les Indiens se montrèrent obligeants pour le voya-

geur, tout en ayant pitié de ce qu'ils considéraient comme son ignorance de leur véritable foi et de la signification de leurs pratiques religieuses. M. Bompas admit lui-même dans la suite la correction de leur conduite à son égard, et son biographe dit à ce propos : « Les Indiens babines de cette région étant tous catholiques romains, regardaient naturellement avec défiance un missionnaire de l'Eglise d'Angleterre. » « Cependant », dit l'évêque, « ils nous traitèrent bien [2]. »

Mentionnons pour mémoire le fait qu'en 1877 Mgr D'Herbomez eut la consolation d'ordonner prêtres deux Canadiens-français — sujets jusqu'alors excessivement rares parmi le clergé de la Colombie — les PP. Adolphe Martin et Frédéric Guertin qui, après un certain nombre d'années passées dans son vicariat, devaient tous les deux aller porter sous d'autres cieux les bénédictions qui s'attachent au ministère sacerdotal.

Nous avons à mettre au crédit de l'année 1878 la fondation d'encore une nouvelle mission, celle de Kamloops, sur le Continent, qui avait été rendue possible par le rappel du P. C. Chirouse de l'école indienne de Tulalip, au Territoire de Washington,

2. *An Apostle of the North,* par le Rév. H.-A. Cody, p. 194; New York, 1908. Bompas était alors à la merci du prêtre " romain " qu'il haïssait tant. Si le P. Lejacq avait voulu agir vis-à-vis de lui comme Bompas s'était conduit envers les missionnaires catholiques du Youkon, sa position aurait été d'autant moins enviable que l'influence du prêtre dans tout le district du lac Stuart était incomparablement plus grande que celle que n'importe quel ministre protestant posséda jamais sur ses adeptes.

où ce missionnaire avait fait des merveilles. Il fut le dernier des Oblats de l'Orégon à travailler sur le sol américain, de même qu'il avait été l'un des trois premiers prêtres de cette congrégation à y exercer son ministère.

Au cours de la même année, l'évêque de l'île Vancouver ouvrit au culte des églises à Comox et à Naïmo. Un semblable édifice, qui avait été mis sous le patronage de saint Pierre, avait déjà été érigé à cette dernière place en 1864. La première église bâtie par les Oblats à Esquimalt fut aussi remplacée par une meilleure, qui fut bénite en 1879 avec saint Joseph comme patron.

De plus, les rangs du clergé de la Colombie Britannique furent grossis, en septembre 1879, par l'arrivée sur le *Mainland* des PP. Jean-Marie-R. Le Jeune et Eugène-C. Chirouse. Ce dernier était le neveu du digne missionnaire du même nom que nous avons mentionné plus haut. Le diocèse de l'île Vancouver s'enrichit peu après d'une nouvelle recrue, l'abbé J.-A. Van Nevel, qui arriva à Victoria le 12 décembre de la même année. Ces trois nouveaux ouvriers se sont toujours montrés de véritables hommes apostoliques. Ils sont encore au champ d'honneur, parmi les meilleurs missionnaires du Pacifique.

Le 26 janvier 1879, Mgr Seghers avait surpris son ami d'Hesquiat en lui annonçant qu'il allait se rendre à Orégon City pour en faire sa résidence, vu qu'il venait d'être nommé coadjuteur de Mgr Blan-

chet, transfert qui avait été décidé le 10 décembre de l'année précédente. Le 20 décembre 1880, Seghers succéda au vénérable Mgr Blanchet sur le siège archiépiscopal d'Orégon City. En conséquence, M. Jean-Baptiste Brondel, prêtre qui avait jusque-là été chargé de Steilacom, Territoire de Washington, fut sacré évêque de l'île Vancouver par son prédécesseur, Mgr Seghers. La cérémonie eut lieu à Victoria le 14 décembre 1879 [3].

Eminentiæ Tuæ
humilis in Christo servus
Car. Jo. Seghers
Arch. Oregonops.

Autographe de Mgr Seghers

Vers la même époque, une autre addition aux rangs du clergé de l'île Vancouver réjouit le cœur de ceux qui y peinaient sans pouvoir suffire à tous les besoins. C'était l'abbé Gustave Donckel, qui fut bientôt après stationné parmi les Indiens Cowitchines, dont il devait être le pasteur pendant une dizaine d'années.

Enfin, sept mois après le sacre de Mgr Brondel, c'est-à-dire le 26 juillet 1880, les PP. Coccola, Chiappini et Morice débarquaient à sa ville épiscopale,

3. Mgr Brondel naquit à Maines, en Belgique, au cours de 1849.

après un voyage qui leur avait fait traverser non seulement l'Atlantique, mais les Etats-Unis de New York à San Francisco et le Pacifique de cette dernière place à Victoria. Les nouveaux arrivés n'étaient encore que frères scolastiques dans l'ordre des Oblats, et pouvaient être considérés comme faisant partie des épaves qu'avait dispersées sur tous les points du globe la tempête anti-religieuse qui commençait à sévir en France, autrefois la mère et la protectrice des missions étrangères.

Une ère nouvelle s'annonçait dès lors pour l'Eglise dans la Colombie Britannique. Le chemin de fer Canadien-Pacifique, qui devait faire une nation de provinces qui n'avaient jusque-là été reliées ensemble que par le lien politique, allait bientôt traverser les montagnes Rocheuses. Les ouvriers qui en préparaient la voie, non moins que les émigrés qu'il allait amener au Pacifique, devaient bientôt attirer l'attention des autorités ecclésiastiques sur le fait que l'époque où les missions indiennes étaient l'unique champ d'action offert au zèle apostolique touchait à sa fin. Il est vrai qu'un grand nombre de postes s'occupaient encore exclusivement des aborigènes et allaient continuer longtemps à le faire; mais Victoria, Esquimalt et Nanaïmo, sur l'Ile, avec New Westminster, Yale et Kamloops, sur le Continent, avaient déjà la prétention de se considérer comme de petites villes — et étaient autant de villages — de blancs dont les intérêts spirituels ne se pouvaient négliger.

Même les missions indiennes étaient à la veille d'une transformation, du moins sur la Côte, où Mgr Durieu règnait en maître, avec le jeune P. Chirouse pour disciple et auxiliaire. Les premières années de probation étaient passées pour les aborigènes, et le prélat missionnaire qui, avec son système de surveillants et de pénitences publiques, avait reproduit sur le Pacifique l'Eglise des premiers siècles, allait bientôt faire avancer ses chères missions à l'état plus perfectionné de l'Eglise du moyen âge, avec ses belles cérémonies et ses représentations religieuses, ou « mystères ».

Avant de faire entrer le lecteur dans cette nouvelle phase des missions du Pacifique, il peut être utile de jeter un regard d'ensemble sur l'état général et particulier des deux divisions ecclésiastiques qui se partageaient alors la province civile de la Colombie Britannique.

En 1880, le vicariat apostolique de sa partie continentale comptait 17 prêtres, tous oblats, avec 16 frères convers de la même congrégation, dont les travaux avaient pour théâtre 7 missions auxquelles se rattachaient un très grand nombre de succursales. Le tout avait pour surintendants 2 évêques, dont l'un, Mgr Durieu, passait sa vie entièrement chez les sauvages.

A New Westminster, il y avait une paroisse en règle pour les blancs, ainsi qu'une église qui était le rendez-vous religieux de foules indiennes qui s'échouaient à cette place pour la pêche au saumon,

ou d'autres travaux analogues. L'église des blancs était une humble bâtisse en bois sur la rue Columbia ; celle des sauvages s'élevait juste en face de la résidence du vicaire apostolique, qui confinait elle-même au collège Saint-Louis. Trois pères et quatre frères étaient stationnés à ce poste. Des rues encore à l'état plus ou moins embryonnaire et agrémentées de nombreuses souches d'arbres gigantesques qui avaient résisté au pic du terrassier conduisaient au pensionnat des sœurs de Sainte-Anne, un peu à l'est de la résidence épiscopale.

La mission Sainte-Marie était exclusivement pour les Indiens de la vallée du Bas-Fraser, ce qui n'empêchait pas que son église, alors la plus vaste du vicariat, n'ouvrît parfois ses portes à de grandes foules d'Indiens qui y suivaient les exercices d'une mission. Le personnel de ce poste consistait en deux prêtres, les PP. Alphonse Carion et Jayol. Il y avait aussi les trois scolastiques dont nous avons enregistré l'arrivée et autant de frères convers. Sous la direction du P. Carion, prêtre belge qui était venu au Pacifique immédiatement après la guerre franco-prussienne, se trouvait une double école industrielle pour les enfants indiens, dont les garçons étaient instruits par le F. Henri, ancien capitaine de bateau à vapeur, tandis que sœur Luména veillait avec deux autres religieuses sur les classes des filles.

Au confluent des deux branches de la Thompson était le petit village de Kamloops, qui formait alors à peine une rue. Un peu plus bas s'élevait la mission

Saint-Louis, où deux pères, aidés d'un frère convers, exerçaient leur ministère non seulement parmi les rares blancs catholiques de la place et des environs, mais encore chez les nombreuses bandes de Chouchouapes établies dans cette double vallée et dans l'intérieur du pays. En mars 1880, les sœurs de Sainte-Anne y avaient ouvert une école pour les blanches.

Plus à l'est se trouvait la mission d'Okanagan, qui occupait deux prêtres et autant de frères convers. Tel était aussi le personnel de Saint-Eugène des Koutenays, où le P. Fouquet et ses deux compagnons goûtaient les délices de l'isolement du monde civilisé.

Saint Joseph était le patron de la mission du lac William. De là, les missionnaires visitaient régulièrement les Chouchouapes du nord, quelquefois les Tchilkotines et aussi souvent quelques villages de Porteurs. Le poste de Richfield n'existait plus comme résidence de missionnaire. Ses habitants et les autres mineurs du Caribou n'en étaient pas moins toujours sous les soins du P. McGuckin ou de l'un des autres pères de la mission, qui les visitaient périodiquement. Une école de filles établie près de l'église locale était sous la direction de quatre sœurs de Sainte-Anne, dont la sœur Marie-Clément était la supérieure, tandis qu'une institution similaire, inaugurée le 9 décembre 1873, donnait l'éducation aux garçons des blancs éparpillés dans le district de Caribou. Deux frères convers assistaient les pères,

surtout en s'occupant de la grande ferme attenante à la mission.

Enfin, à cent lieues encore plus au nord, le poste de N.-D. de Bonne Espérance, sur le lac Stuart, continuait à faire le bien parmi les nombreuses tribus de la région des lacs et des montagnes. Pourtant, vers la fin de l'été 1880, son ciel s'était comme obscurci par suite du départ du P. Lejacq, dont les services étaient requis à Kamloops, où il s'était rendu en qualité de supérieur. Les Dénés du nord appréciaient son dévouement et son affabilité, et pendant quelque temps le mécontentement qu'avait causé son départ influa sur leur conduite. Le P. Marchal fut son successeur immédiat.

Sur l'île Vancouver, le clergé catholique était si limité que fort peu de nouveaux postes, ou même de simples succursales, pouvaient être fondés. Mgr Brondel, aidé d'un ou deux prêtres, veillait sur les catholiques de la capitale provinciale. Au détroit de Barclay (*Barclay Sound*), M. Nicolaye enregistrait quelques succès avec ses Indiens, tandis que, plus près de Victoria, M. Lemmens se ruinait la santé par ses efforts pour faire des chrétiens convenables d'Indiens qui étaient d'autant plus éloignés du royaume de Dieu qu'ils étaient plus proches de notre civilisation si vantée, et que M. J.-M. Mandart faisait son possible pour sauver du vice les Sanitches, après avoir dirigé quelque temps le collège Saint-Louis à la capitale.

Attaché au même diocèse était un autre prêtre

qu'il nous reste à mentionner, bien qu'à cette époque (1880) il fut stationné en dehors du Canada. C'était l'abbé J. Althoff, natif de Hollande, qui était arrivé à Victoria dans l'automne de 1878, après avoir fait ses études théologiques au collège américain de Louvain. Il se trouvait en 1880 à Wrangell, Alaska, mais devait bientôt être nommé directeur de la mission-paroisse de Nanaïmo, d'où il allait, un an ou deux après, reprendre le chemin du nord et s'installer à Juneau.

Enfin, nous voyons en 1880 l'infatigable missionnaire d'Hesquiat travailler toujours de son mieux et attendre l'heure de la grâce qui n'avait point encore sonné pour son troupeau. L'année suivante, en juin 1881, il construisait pour les Indiens d'Ahousat, à 18 milles de sa résidence, une chapelle à laquelle étaient adjointes deux pièces qui devaient servir respectivement de sacristie et de presbytère.

Pendant ce temps, la question de l'éducation était à l'ordre du jour en Colombie. Mgr D'Herbomez soutint en 1881 une controverse dans la presse de New Westminster sur ce sujet d'importance capitale. Il en profita pour exposer la doctrine de l'Eglise en pareille matière dans une série de lettres qui furent réimprimées sous forme de brochure par l'un des frères scolastiques de Sainte-Marie.

Au printemps de 1882, la partie continentale de la province reçut la visite officielle d'un représentant du supérieur général des Oblats dans la personne du T. R. P. Aimé Martinet. Malgré son âge

et ses infirmités, le vicaire apostolique tint à l'accompagner dans toutes ses missions, excepté celle du lac Stuart, de trop difficile accès pour que le visiteur eut pu s'y rendre dans la même saison sans négliger les autres postes. Le passage du P. Martinet fit le plus grand bien au vicariat. Evêque et Visiteur conclurent alors un arrangement en vertu duquel les propriétés de l'Eglise dans le pays furent divisées entre les Oblats, qui en étaient les seuls prêtres, et la corporation épiscopale qui, comme telle, se composait encore uniquement du vicaire apostolique. C'était une porte qu'on laissait ouverte aux membres du clergé séculier qui pourraient dans la suite venir offrir leurs services à l'autorité ecclésiastique et profiter des labeurs des pionniers de l'Evangile.

Les FF. Nicolas Coccola et Dominique Chiappini avaient été ordonnés prêtres à Sainte-Marie le dimanche de la Passion 1881. Le 2 juillet de l'année suivante, le F. Adrien-Gabriel Morice reçut également à la même place l'onction sacerdotale des mains de Mgr D'Herbomez.

Les vallons et les montagnes de la Colombie Britannique retentissaient alors des coups redoublés de milliers de haches et de pics, qui frayaient péniblement un passage au Canadien-Pacifique au travers des forêts de la province. C'étaient autant d'ouvriers, nouveaux arrivés dont un grand nombre étaient catholiques. Le P. Le Jeune, et plus tard le P. Coccola, travaillèrent au salut de leurs âmes de

leurs résidences respectives de Sainte-Marie et de Kamloops, tandis que le P. Morice partait, au commencement d'août 1882, pour la mission du lac William, où l'envoyait une obédience reçue du Visiteur. Ce jeune prêtre fit alors route avec le vénérable P. Pandosy, auquel la direction de la mission du lac Stuart venait d'être confiée.

Un mois plus tard, le P. McGuckin disait adieu à la vallée du lac William, d'où il avait rendu de grands services aux blancs disséminés dans les éclaircies de la forêt septentrionale. Sa destination était New Westminster. Là il devait exercer les doubles fonctions de curé de la ville et de procureur des missions du vicariat apostolique. Le P. Horris avait jusque-là rempli l'un et l'autre poste; mais il était maintenant épuisé et absolument incapable d'y rester plus longtemps [4].

L'une des conquêtes du P. McGuckin fut alors celle de l'Hon. John-Foster McCreight, juge de la Cour Suprême, ancien premier ministre de la province, qui quitta l'anglicanisme pour la véritable Eglise, dont il se montra jusqu'à sa mort un adhérent aussi ferme que pieux [5].

4. Il devait peu après retourner en Irlande pour y mourir.

5. Nous nous rappelons l'avoir vu dire son chapelet dans le tramway sans le moindre respect humain.

CHAPITRE IX

—

LA CIVILISATION APPROCHE

1883-1888

Au cours de 1883, la mission du lac Stuart reçut de nouveau la visite de Mgr Durieu. Les Porteurs, Babines et Sékanais qui vivaient dans ses limites se ressentaient encore de la peine que leur avait faite le départ de leur bien-aimé P. Lejacq, maintenant supérieur à Kamloops. Le prélat les consola et affermit encore leur foi en introduisant chez eux des dévotions eucharistiques pour lesquelles on ne les avait point jusque-là crus préparés.

Moins heureux étaient leurs congénères les Tchilkotines. En raison de leurs habitudes de vagabondage et peut-être aussi à cause de leur réputation peu enviable, ces sauvages avaient toujours été plus ou moins négligés des missionnaires, qui trouvaient à leur porte plus d'ouvrage qu'ils n'en pouvaient faire. Depuis leur premier contact avec les blancs, les Tchilkotines avaient vécu dans un état chronique de mécontentement, dont l'une des preuves les plus tangibles avait été le massacre, en avril et en mai 1864, de dix-huit personnes, dont dix-sept étaient de

purs blancs[1]. La mort par la potence de cinq Indiens coupables d'avoir trempé dans le sang des étrangers n'avait nullement amélioré la situation. Bien qu'ils eussent reçu quelques rares visites de missionnaires, ces sauvages étaient encore presque tous païens lorsqu'ils furent confiés au P. Morice en janvier 1883.

Comme gage de sa détermination de se dévouer entièrement à leur régénération, ce jeune prêtre non seulement fit de longs séjours au milieu d'eux, mais il se mit avec ardeur à l'étude de leur langue et les porta à se bâtir deux églises, à la construction desquelles il se prêta journellement, malgré son peu d'expérience dans ce genre de travaux. Néanmoins, pendant les deux ans et demi qu'il en fut chargé, il ne put changer ni leur mentalité ni leurs mœurs. Il baptisa les enfants et de très rares adultes; instruisit de son mieux jeunes et vieux; s'efforça de réprimer les abus sans toujours y réussir, et finit par habituer les Indiens à la pensée que la religion des blancs avait non seulement des doctrines qu'il fallait croire, mais des préceptes moraux que même des sauvages comme eux devaient respecter.

Sur l'île de Vancouver, Mgr Brondel ne fut pas longtemps à la tête du clergé. En 1884, il fut trans-

1. Même dans ce cas on pourrait trouver comme une excuse dans le fait que les blancs s'étaient mal conduits avec les sauvagesses, et avaient même sciemment introduit la petite vérole dans cette tribu, ainsi qu'on peut le voir pp. 316-17 de la troisième édition de notre *History of the Northern Interior of British Columbia* (Toronto, 1906).

féré au nouveau diocèse d'Héléna, dans le Montana. M. Jonckau fut nommé en 1883 pour lui succéder comme évêque de l'île Vancouver; mais il allégua l'état de sa santé, et, armé d'un certificat du médecin, il réussit à détourner de ses épaules un fardeau qu'il croyait au-dessus de ses forces.

Mgr Seghers se trouvait alors à Rome. Comme la Propagande ne savait quel successeur donner à Mgr Brondel, l'archevêque d'Orégon City, dans son zèle pour les pauvres missions de l'Alaska qu'il projetait de fonder, s'offrit généreusement à retourner à son ancien champ d'action, où il arriva au cours de 1885.

De 1884 date une ère nouvelle pour la mission d'Hesquiat, dont les habitants commencèrent alors à en venir à de meilleurs sentiments. De leur côté, les Indiens de Cloyoquot, sur la côte de l'Ile, pouvaient maintenant bénéficier du ministère de M. Van Nevel, qui devait être cinq ans leur pasteur.

Cette amélioration dans les dispositions des sauvages de M. Brabant n'eut pourtant point pour résultat de le mettre à l'abri de toute difficulté, ou même de tout danger. Wewiks, le fils de parents influents, s'étant rendu coupable de vol avec effraction dans le magasin d'un blanc, dut en conséquence passer six mois en prison, où il contracta une maladie de poitrine, dont il souffrait quand il fut rendu aux siens.

C'était en 1885.

A son retour à ses foyers, M. Brabant n'eut rien de plus pressé que d'aller le voir, et il fit de son

mieux pour le préparer à la mort. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que des embarras sérieux se préparaient pour lui. On faisait évidemment dans la demeure du malade des préparatifs qui n'auguraient rien de bon: les parents du jeune homme, s'étaient pourvus d'un fusil tout neuf qu'ils gardaient constamment à son chevet, et chacun se disait tout bas que leurs intentions ne paraissaient pas être des meilleures.

Un soir que le missionnaire venait de visiter le moribond, on vint lui demander de retourner chez lui. Il faisait noir, et tous les Indiens du village étaient couchés. D'un autre côté, un blanc se trouvait par accident chez le prêtre lorsqu'on vint le demander, apparemment au nom de Wewiks. Ce visiteur étant au courant de la situation, supplia M. Brabant de ne pas bouger de chez lui: il flairait un piège qui ne pouvait avoir, assura-t-il, d'autre but que de se défaire du prêtre, que les parents du jeune homme regardaient comme le compatriote et, à leurs yeux, le complice indirect des blancs qui étaient responsables de l'état désespéré de leur enfant. Mais Brabant ne crut point pouvoir négliger ce qu'il regardait comme son devoir.

Il partit donc pour la demeure de Wewicks; mais ayant rencontré en chemin un Indien qui s'était toujours montré bien disposé, il lui demanda de l'accompagner chez le malade. Une fois au chevet de celui-ci, il fut vite convaincu que la rumeur publique n'était pas sans fondement. « Quel désap-

pointement je lus dans les yeux des parents du malade lorsqu'ils s'aperçurent que je n'étais point seul, » écrit à ce sujet le missionnaire. « Ma présence en tant que prêtre n'était point demandée, » ajoute-t-il ; « pas un seul d'entre eux ne m'adressa la parole [2]. »

Même après la mort du jeune homme, ses parents persistèrent dans leurs mauvaises dispositions. Ils refusèrent au prêtre la permission de l'enterrer. Au lieu de la moindre cérémonie religieuse, ils juchèrent son corps dans les branches d'un arbre gigantesque, après l'avoir recouvert de couvertures et accompagné de l'arme qui avait évidemment eu à l'origine une toute autre destination [3].

Sur le Continent, Dieu épargnait la vie de Mgr D'Herbomez et de son dévoué coadjuteur. Avec une plus grande continuité au gouvernail, la direction se maintenait plus uniforme : les missionnaires profitaient de l'expérience de leurs chefs, et les progrès réels, surtout parmi les Indiens, en étaient d'autant plus faciles. Les Dénés du lac Stuart commençaient à se faire à l'absence de leur premier pasteur ; le P. Morice faisait régulièrement des sorties du lac Wil-

2. *Vancouver Island and its Missions*, p. 77 ; New York, s. d.

3. M. Brabant ajoute à ce propos : "Les lamentations de ses proches, leurs cris de désespoir et l'expression de la malice dont leurs cœurs sont pleins dépassent toute description. Ils m'appellent un menteur et m'insultent de toute manière ; les malédictions qu'ils me lancent sont de nature à faire frémir les enfants et les jeunes gens. On peut entendre du matin jusqu'au soir ces malédictions contre le pauvre prêtre, et cela uniquement parce que le jeune homme avait été arrêté par un blanc comme moi" (*Ibid., ibid.*).

liam pour évangéliser les Tchilkotines dont il apprenait la langue; le P. Le Jeune en faisait autant pour les Thompsons et, peu après, pour les Chouchouapes de la mission de Kamloops; le jeune P. Chirouse utilisait les ressources d'un zèle immense en faveur des aborigènes de la Côte — Sichalhs et Skwamiches — ainsi que ceux de Lillouet et de Douglas, sans compter les nombreux Indiens du Bas-Fraser; le P. Lejacq gouvernait la mission de Kamloops, et au besoin s'occupait des Chouchouapes, tandis que le P. Fouquet continuait chez les Koutenays le bien commencé par les Jésuites.

Un nouveau signe de progrès et un gage indubitable de la civilisation qui approchait furent l'arrivée en 1886 de religieuses qui représentaient un institut de femmes jusque-là inconnu au pays, institut dont le but spécial était le soin des malades. Nous avons nommé les sœurs de la Providence, de Montréal, dont une représentante fit alors son apparition à New Westminster et devait bientôt y établir le premier hôpital du *Mainland*. Le 4 juillet 1886, Mère Jean de la Croix, provinciale, arriva à cette ville pour acheter le terrain nécessaire. Elle donna elle-même le contrat pour la bâtisse; mais, bien que les travaux en aient été activement poursuivis, ce ne fut que le 24 mai 1887 que celle-ci put être bénite. Le lendemain elle recevait son premier malade.

Malheureusement tous ces avantages furent bientôt contrebalancés par une catastrophe qui fut aussi soudaine que peu attendue. Conduit par son zèle

pour le salut des âmes des aborigènes de l'Alaska, Mgr Seghers était parti pour une expédition apostolique, au cours de laquelle il remonta le Youkon, dans le but d'étudier les conditions locales en vue d'y établir des missions. Il était accompagné de quelques Indiens qui lui servaient de guides et d'un Américain nommé François Fuller, qui avait lui-même demandé à le suivre en qualité de serviteur attaché à sa propre personne. Pareil voyage comportait nécessairement des difficultés sans nombre, et, soit que l'esprit de l'Américain en ait été affecté, soit qu'il n'ait pas eu le courage d'en supporter paisiblement les inconvénients, sa mauvaise humeur ne fit que croître avec les difficultés, et ses exigences devinrent chaque jour plus grandes.

Nous regrettons d'avoir à ajouter qu'un blanc qui s'était toujours montré un ennemi déclaré des missions catholiques, fut assez vil pour profiter de l'état mental alarmant du pauvre homme et l'envenimer encore davantage contre l'archevêque par des accusations qui étaient en elles-mêmes aussi puériles que, dans les circonstances, elles étaient dangereuses.

Le 28 novembre 1886, Mgr Seghers se reposait des fatigues de la veille, lorsque, de grand matin, il fut réveillé en sursaut par une voix agitée, à la porte de la hutte semi-souterraine où il avait passé la nuit.

— Levez-vous, évêque, lui cria son compagnon américain.

Ce n'était point l'appel amical du matin auquel le prélat avait droit. Néanmoins, Seghers se leva par-

tiellement et s'assit sur son séant comme pour élever son cœur vers Dieu. Mais il eut à peine le temps de rassembler ses pensées; car, presque au même moment, le canon d'un fusil menaçant parut en face de lui. Comprenant la situation, il baissa la tête et croisa les mains sur sa poitrine. Immédiatement, un éclair accompagné d'une forte détonation, se produisit : l'évêque de l'île Vancouver était tué par son serviteur [4] !

Grand fut le saisissement qui s'empara du monde civilisé à la nouvelle de cet horrible meurtre. Les missions de l'île Vancouver, déjà si fortement éprouvées, en ressentirent surtout le coup : après des changements si nombreux dans leur direction, fallait-il donc encore se voir privées de leur chef et cela dans des circonstances si tragiques [5] !

Une autre calamité qui marqua 1886 affecta le sud de la partie continentale de la province; nous

4. S'il faut en croire Warburton Pike, voyageur et chasseur bien connu, qui arriva sur les lieux peu après la tragédie, " l'archevêque lui avait doucement fait, pendant la nuit, un reproche à propos de quelque négligence en matière légère, et, au dire de l'Indien qui voyageait alors avec eux, ce fut là toute la raison qu'on puisse donner du meurtre " (*Through the Subarctic Forest*, p. 24; Londres, 1896).

Ainsi que nous l'avons déjà vu, Mgr Seghers était né à Gand, en Belgique, le 26 déc. 1839. Laissé de bonne heure orphelin par la mort de ses parents, il fut élevé par l'un de ses oncles et, après avoir fait ses études à une institution locale, il partit, diacre, pour le séminaire américain de Louvain, où il fut ordonné prêtre le 31 mai 1863 par le vénérable cardinal Sterkx, archevêque de Maline.

5. Le sort fait à Fuller accuse une jurisprudence des plus curieuses. Le juge américain le considérait comme plus ou moins déséquilibré, le condamna à un certain nombre d'années de prison. Or le meurtrier de Mgr Seghers était ou bien fou, ou bien assez sain d'esprit pour être responsable de ses actes. Dans le premier cas, il devait être renfermé dans un asile d'aliénés; dans le second, il méritait la peine capitale.

voulons parler de la complète destruction par le feu de la ville naissante de Vancouver, à l'entrée de la longue baie Burrard. L'année précédente, le Canadien-Pacifique avait poussé ses opérations jusqu'à ce point, et il en était résulté une ville qui promettait beaucoup et se glorifiait déjà de posséder quelque 3,000 âmes dans son enceinte, lorsque, le 13 juin 1886, un vent violent poussa vers elle un feu de forêt qui avait couvé quelque temps dans ses environs. A peu près tout disparut sous les étreintes de l'élément dévastateur, et une cinquantaine de vies humaines furent même sacrifiées au cours de la conflagration.

Cette localité avait d'abord été connue sous le nom de Granville, du nom d'une scierie qui s'y trouvait originairement. Comme elle devait être la tête de ligne du chemin de fer transcontinental, on augurait beaucoup de son avenir. Aussi avait-on, l'année même de sa fondation (1885), pensé aux intérêts spirituels de ses habitants, et un Ecossais, l'abbé Patrice Fay, qui fut le premier prêtre séculier à exercer son ministère sur le *Mainland* depuis le passage de M. Demers, avait-il été chargé d'y organiser une paroisse catholique. A cet effet, il avait, le premier dimanche d'octobre 1885, dit, sur le bord de la baie Burrard, la première messe qui ait jamais été célébrée dans les limites de la ville en formation. Dans l'incendie de l'année suivante, il perdit tout ce qu'il possédait, à l'exception des ornements dont il se servait pour la célébration des saints mystères.

C'était là une bien grande calamité. Mais, nouveau Phénix, une autre ville, mieux bâtie que la première, s'éleva bientôt sur ses ruines, et avec elle un édifice en bois de modestes dimensions sur la crête de la colline qui sépare le port du *False Creek*. Ce fut la première église catholique de Vancouver, qui fut ouverte au culte dans l'automne de 1886. C'est donc de cette époque que nous pouvons faire dater la fondation de la paroisse aujourd'hui si florissante de N.-D. du Saint-Rosaire.

L'année précédente, le P. Morice avait quitté la mission du lac William et ses Tchilkotines, pour se rendre à celle du lac Stuart, où il était arrivé le 20 août 1885. Il devait passer là les dix-neuf meilleures années de sa vie, visitant régulièrement les quatorze succursales avec église de sa mission et travaillant, de retour à son logis, à l'étude des langues aborigènes et à l'impression de livres indiens d'après un système d'écriture dont il sera fait mention plus loin. Sur ces entrefaites, le P. Le Jeune remplaçait à Kamloops le P. Coccola qui était envoyé chez les Koutenays, parmi lesquels il devait rester douze ans et se faire aimer et apprécier de tout le monde.

En 1887, le clergé de l'île Vancouver était heureux d'ouvrir ses rangs à une recrue qui n'a cessé d'y travailler depuis et qui, tout en occupant parfois des postes honorables, surtout à la capitale provinciale, y a généralement fait plus de bien que de bruit. Nous voulons parler de l'abbé Joseph Leterme qui,

né le 5 septembre 1862 à Wytschaete, en Belgique, avait reçu l'onction sacerdotale le 12 décembre 1886. Le 24 septembre de l'année suivante, il abordait à Victoria, où il commençait des travaux qu'il n'a interrompus que pour aller les reproduire à Comox de 1906 à 1908. La cathédrale, l'école ou collège Saint-Louis, le pensionnat et l'hôpital ont tour à tour, et quelquefois simultanément, joui de ses services. Aussi pouvons-nous affirmer sans crainte de nous tromper que s'il y a à Victoria une figure cléricale qui soit familière aux protestants comme aux catholiques, c'est bien celle de M. Leterme, et nous doutons qu'il existe dans toute cette ville une personnalité plus estimée que la sienne.

Presque deux années s'écoulèrent avant que l'Eglise de l'île Vancouver (ou Victoria) fut tirée de son veuvage. M. Lemmens consentit alors à revêtir le manteau ensanglanté de Mgr Seghers. Jean-Nicolas Lemmens était né le 3 juin 1850 à Schimmert, en Hollande. Il avait été admis à la prêtrise le 25 mars 1875, et, depuis son arrivée à Victoria, il n'avait cessé de se montrer un ardent missionnaire en dépit d'une santé qui n'était pas des plus brillantes. En 1885, il avait fondé une mission à Cloyoquot, sur la côte ouest de l'Ile, et en était resté le directeur jusqu'au jour de son élévation à l'épiscopat. M. Brabant ayant passé par chez lui lors de sa nomination à ce poste élevé, le trouva « en bras de chemise, une hache à la main et fendant du



Mgr LEMMENS

bois [6] », préparation plutôt éloignée aux sublimes fonctions qu'il devait bientôt exercer.

Son sacre eut lieu le 5 août 1888.

Pendant l'automne de l'année précédente, les archevêques de Montréal et de Saint-Boniface, accompagnés du vénérable P. Lacombe, étaient venus admirer sur place les fruits des sages industries et de la clairvoyance de Mgr Durieu. Les Indiens skwamiches, que ce prélat avait, à force de patience et de persévérance, réunis en ce qu'on pourrait appeler un village modèle juste en face de la nouvelle ville de Vancouver, vinrent, fanfare en tête, recevoir à la gare leurs illustres visiteurs. Puis ce fut, à leur mission, une série de fêtes qui émurent jusqu'aux larmes le vétéran des grandes plaines de l'Ouest. Le P. Lacombe pleurait de joie et de tristesse : de joie, en voyant des Indiens si bien formés et si solidement instruits, en un mot des chrétiens si complets, et de tristesse, lorsqu'il les comparait par la pensée à leurs frères des Territoires du Nord-Ouest, pour lesquels lui et tant d'autres missionnaires bien méritants ne cessaient de se dévouer depuis longtemps avec des résultats si différents [7].

Le village des Skwamiches n'était qu'un spécimen de ceux que Mgr Durieu fonda sur la côte du Pacifique, et nous pouvons présenter l'état économique et social de ses habitants comme un exemple de la transformation opérée par ce sagace prélat. Il nous

6. *Vancouver Island and its Missions*, p. 79.
7. Lettre du P. Lejacq, 6 nov. 1887.

sera donc permis de citer ici quelques passages de deux livres écrits par des protestants qui ont trait à la condition de ce village à une époque où les avantages matériels découlant de la proximité d'une ville importante n'avaient point encore pu le faire avancer au degré d'excellence qu'on put admirer plus tard. Dans une description beaucoup trop prolixe pour être reproduite en entier nous lisons ce qui suit :

« Le village était dans un état de civilisation plus avancée que celle que j'avais vue dans n'importe quel endroit du voisinage. Il comprenait une cinquantaine de maisons, toutes d'un étage. Il y avait une grande rue en avant de l'église et des principales résidences... J'entrai dans quelques-unes des maisons. J'y trouvai des indices d'une civilisation bien supérieure à tout ce que j'avais vu sur la Côte. Les femmes paraissaient modestes et propres, et les hommes respectables et sobres. Pourtant c'était à peine si l'un d'eux parlait ou comprenait un mot d'anglais, vu que le tchinouk était leur moyen de communication avec les blancs. Les bébés semblaient nombreux, et, contrairement à ce qui existe en d'autres places, ils avaient l'air d'être en bonne santé et bien nourris. Leurs poumons étaient certainement des plus forts. »

Cet auteur passe alors à l'importante question de la tempérance, qui, chez les Indiens, peut être représentée comme le meilleur critérium possible de civi-

lisation chrétienne. Parlant des orgies qui sont le fait de tous les sauvages qui n'ont point accepté le joug de la religion, il dit :

« Le Peau-Rouge doit cette mauvaise habitude uniquement au blanc, dont la première leçon en civilisation eut pour résultat de rendre l'ignorant sauvage ivre-mort. Une civilisation plus récente a considérablement contribué à déraciner ces mauvaises habitudes en condamnant ces malheureux ivrognes à diverses périodes d'emprisonnement, tandis que l'Indien ne peut comprendre pourquoi une nouvelle civilisation le punit pour un vice qu'une précédente lui a enseigné et auquel elle l'a même encouragé à s'adonner.

« Néanmoins, dans ce village en particulier, je ne vis aucun indice d'intempérance, vu que jusqu'ici les prêtres catholiques ont fait un travail excellent parmi ses habitants.

« En face de l'église se dresse un mât, et le jour de ma visite un drapeau — bannière de mission blanche et rouge [8] — qui y flottait était en berne, indiquant qu'un des villageois était mort. En réponse à une question, l'on me dit qu'un enfant était décédé ce matin-là. On me conduisit au cimetière, où reposent les corps de ceux qui se sont endormis dans le Seigneur. Ce champ des morts se trouve juste aux portes du village, et il contient un grand nombre de

8. Le drapeau de la tempérance, que nous avons déjà décrit.

tombes. Je m'aperçus que chacune d'elles était ornée d'une croix portant le nom du mort[9]. »

De son côté, une non-catholique décrit ainsi dans un livre qui fut publié à Londres ce qu'elle vit à la même place :

« Nous traversâmes la baie dans un bateau à rameurs pour visiter le village que nous n'avions fait qu'entrevoir à distance pendant que ses petites maisons blanches brillaient au soleil du matin... La plupart des hommes étaient absents ; mais nous en trouvâmes deux qu'absorbait la fabrication d'un canot, qu'ils creusaient dans un tronc d'arbre. Un grand nombre d'enfants jouaient çà et là, et six sauvagesses étaient assises ensemble, occupées à faire un bel écran avec de minces bandes d'étoffe de laine. Notre visite parut amuser tout le monde ; tous semblaient heureux et contents, et nous regardaient nonchalamment au passage. La mission est catholique romaine, et l'église aussi. Le dimanche, un prêtre vient y faire les offices ; sur la semaine, c'est, nous dit-on, le maître d'école qui préside à l'église. L'intérieur de celle-ci était propre et en ordre ; ces gens s'en occupent eux-mêmes. Pauvres âmes simples, ils paraissent s'être pénétrés de cette vérité qu'il y en a Un qui peut sauver quiconque croit en Lui !

« Les Indiens de ce village gagnent de bons gages en s'engageant comme manœuvres dans le com-

9. S. Cumberland, *The Queen's Highway*, pp. 70 *et seq.;* Londres, 1887.

merce de bois. Presque tous les hommes travaillent dans des scieries non loin de là [10]. »

La même chose, ou à peu près, eut pu se dire des villages des Indiens sichalhs, que nous connaissons déjà, des Tlayamines et des Rhoumalkos, dont l'habitat se trouve plus au nord, mais sur la même côte.

10. A St. Maur, *Impressions of a Tenderfoot*, pp. 135-36.

CHAPITRE X

—

ENCORE PLUS HAUT

1888

Après un court séjour au village skwamiche, les prélats de l'Est et les Indiens qui les avaient ainsi reçus se rendirent à la mission Sainte-Marie, où ils furent rejoints par les sauvages du Bas-Fraser, ainsi que des représentants des districts de Kamloops et du lac William. Sans compter les blancs qui voulurent assister aux cérémonies qui accompagnèrent la mission qu'on y prêcha aux aborigènes réunis, ces derniers se trouvaient au nombre d'au moins trois mille. Procession du Saint Sacrement qu'on rendit aussi grandiose que possible, communion générale d'hommes et de femmes portant les insignes de la Garde d'Honneur, consécration solennelle des fidèles au Sacré Cœur de Jésus, représentation des principales stations du chemin de la Croix au moyen de tableaux vivants, dont la série se terminait par un groupe final représentant le crucifiement, fêtes nocturnes avec accompagnement de feu d'artifice, lanternes vénitiennes et feux de Bengale, telles furent les attractions qu'en cette occasion et en bien d'autres semblables Mgr Durieu offrit à son

LE CRUCIFIEMENT

peuple pour stimuler sa piété et lui faire apprécier la civilisation chrétienne [1].

Presque chaque année vit, dans une place ou dans une autre, quelque fête semblable, et avec le temps ces fêtes devinrent de plus en plus brillantes. Non seulement elles touchaient le cœur de l'Indien, mais elles faisaient même une vive impression sur les blancs, gens de presse et autres. Certains livres s'en firent les échos, et les journaux de toutes nuances se crurent bientôt obligés d'y consacrer quelques-unes de leurs colonnes. Parmi les comptes rendus de ces derniers nous choisissons pour le reproduire ici l'un de ceux qui parurent les premiers.

Soixante-six grands canots avaient amené au village des Skwamiches une foule d'Indiens du Bas-Fraser pour une retraite qui s'y prêcha en juin 1888. A la date du 22 de ce mois, le *News-Advertiser* de Vancouver décrivait ainsi les cérémonies qui marquèrent la clôture de ces pieux exercices :

« Tous ceux qui ont eu affaire avec les Indiens savent de quels succès a été couronnée l'action de l'Eglise catholique dans ses rapports avec eux, et quels progrès remarquables ces sauvages ont fait sous la tutelle de leurs guides spirituels. Un nouvel exemple de cette toute puissante influence vient d'être mis sous nos yeux.

« Depuis longtemps, le petit village indien assis au pied des collines, de l'autre côté de la baie, se

1. Il va sans dire que toutes les dépenses occasionnées par ces fêtes étaient soldées par les Indiens eux-mêmes.

préparait à quelque grande solennité avec une activité extraordinaire : le calme habituel de ses habitants, aux mœurs douces et simples, était troublé par le bruit de la scie et du marteau ; sous une nouvelle couche de peinture les blanches maisonnettes étaient devenues plus blanches encore, et les canots, remis à neuf, avaient reçu une décoration toute fraîche de rouge vermillon. La nuit dernière a révélé le but de ces longues semaines de préparation : spectacle à la fois curieux et attrayant pour tous ceux qui en ont été les témoins et qui doit avoir grandement réjoui le cœur des bons Pères et de leurs enfants spirituels.

« C'était à l'occasion du *Corpus Christi* [2], fête qui, de temps immémorial, a été célébrée avec beaucoup de pompe dans l'Eglise.

« Les rues du village étaient bordées de guirlandes de cèdre odoriférant, auxquelles se balançaient nombre de lanternes vénitiennes. On avait érigé sur la grève un reposoir en forme de dôme à plusieurs étages, surmonté de la statue du Sacré-Cœur et illuminé d'une multitude de verres coloriés. A chaque extrémité du village, un autel avait été dressé sous un élégant baldaquin.

« La cérémonie commença par un service solennel et la bénédiction donnée par Mgr Durieu. On a rarement vu un spectacle plus frappant. Les multiples rangées de fidèles à genoux, l'autel resplendissant d'une infinité de lumières dans la pénombre

2. Du moins c'est ce que croyait le représentant du journal, trompé qu'il était par la nature des cérémonies.

du crépuscule, les riches ornements du pontife et de ses assistants, tout se combinait pour former un tableau digne du pinceau d'un Rembrandt ou d'un Murillo. L'effet produit par les chants était également grandiose. Le soprano un peu criard, quoique musical, des femmes et des enfants, alternant avec la basse des hommes, avait quelque chose de religieux et de solennel.

« La fonction une fois terminée, les sauvages se portèrent vers leurs canots, décorés de lanternes de couleur, et la procession se forma. Au lieu de se mouvoir à la rame, les canots étaient remorqués deux à deux par le steamer *Etta White;* il y en avait cent cinquante-quatre dans la procession, et l'effet des lumières réfléchies par les eaux était vraiment féerique. Deux fanfares indiennes avaient pris place dans le défilé et jouaient les bons vieux airs de l'Eglise catholique. Quand les fanfares se taisaient, les sauvages chantaient des strophes sur ces mêmes airs, et c'était merveille què ce dialogue dans le silence de la nuit.

« Après un parcours de deux milles, la procession se replia sur le rivage, où elle fut saluée par le canon, comme elle l'avait été à son départ. Le steamer *Muriel,* accosté d'un grand chaland, était bondé de spectateurs, sans compter que tous les bateaux et les canots de la ville avaient été requisitionnés et couvraient la baie [3]. »

3. *The News-Advertiser,* 22 juin 1883.

La cérémonie se termina par la consécration solennelle du peuple au Sacré-Cœur, consécration que fit M[gr] Durieu au pied d'une statue illuminée de Notre Seigneur, qu'entouraient partiellement les Indiens restés dans leurs canots, rangés en forme de croissant.

Et ce n'était pas seulement au cœur et à l'imagination que s'adressaient les missionnaires catholiques du *Mainland* de la Colombie Britannique; l'esprit et les facultés intellectuelles dont le développement est si caractéristique de la civilisation moderne n'étaient nullement négligés. Deux des prêtres de M[gr] D'Herbomez se firent surtout remarquer sous ce rapport. Faire apprendre par cœur les longues formules du catéchisme, les cantiques et les différentes prières usitées non seulement chaque jour, mais en plusieurs autres occasions de la vie chrétienne, avait toujours été une tâche aussi ennuyeuse que difficile et longue. A l'est des montagnes Rocheuses, les missionnaires avaient adopté, généralement avec de légères modifications, les caractères ingénieux inventés par le ministre protestant James Evans, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Mais ces signes, qui avaient au début eu pour objectif l'expression de la langue crise, étaient absolument incapables de rendre les sons si nombreux et si délicats des langues dénées.

La première année de son séjour au lac Stuart, en octobre 1885, le P. Morice inventa pour ses Indiens un système d'écriture qui, syllabique comme celui

d'Evans, n'en différait pas moins par la nature et l'arrangement de ses parties componentes. Tout en rendant à perfection les sons de leur langue si compliquée, il était la simplicité même par l'agencement d'après lequel ses éléments découlaient, pour ainsi dire, l'un de l'autre, par la méthode rationnelle qui avait présidé à leur groupement, et par la facilité avec laquelle on en reconnaissait la valeur.

Ce système se répandit bientôt parmi les Indiens du nord, qui apprirent seuls à lire et à écrire après que son auteur eut donné quelques leçons aux enfants des principaux villages. Des individus acquirent même la nouvelle science en deux ou trois soirées. Le P. Morice fit fondre des caractères, avec lesquels il imprima de petits ouvrages consistant surtout en des livres de lecture et des livres de prières. Ces derniers contenaient, outre les différentes formules à l'usage du chrétien, la lettre du catéchisme, de nombreux cantiques et des conseils et explications sur les principaux exercices de la vie chrétienne, etc.

Bien plus, un périodique mensuel fut même imprimé avec les nouveaux caractères, lequel mit à la portée du lecteur des renseignements de nature profane aussi bien que sacrée, et élargit considérablement son horizon mental.

Ces publications supposaient naturellement toute une imprimerie sur le bord du lac Stuart, où le missionnaire devait, sans assistance d'aucune sorte, faire la « composition » et l'impression de tout ce

[illegible]

[illegible]

[illegible] 17 [illegible] *1899 [illegible] 7 [illegible]

[illegible]

[illegible]

*[illegible] — [illegible] 8 [illegible] 9 [illegible]

— [illegible] 14 [illegible]

— [illegible]

*[illegible] — [illegible]

*[illegible] — [illegible]

*[illegible] — [illegible]

*[illegible] — [illegible]

[illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible] 50$ [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

Première page (réduite) du journal du P. Morice

qu'il voulait publier, sans compter la « distribution » des caractères. Sa première presse fut une machine de modèle tout à fait primitif, qui tenait assez de la nature d'un jouet. Puis il eut recours à une machine plus perfectionnée, bien que son inventeur ne l'ait probablement jamais crue capable de faire l'ouvrage auquel on l'employa dans le nord de la Colombie Britannique.

Dans le sud, le P. Le Jeune avait les mêmes progrès intellectuels et religieux en vue lorsque, peu après l'invention du syllabaire déné, il adapta la sténographie Duployé à la transcription du tchinouk. L'acquisition de ce mode d'écriture était d'autant plus facile que la pauvreté verbale de ce jargon rendait la répétition de ses termes plus fréquente. En outre d'un certain nombre de petits livres fort utiles, lui aussi publia un périodique qui, pendant un assez grand nombre d'années, fit un bien immense aux Indiens de la famille séliche.

Dans l'unique but de compléter notre esquisse de la vie du missionnaire chez les Indiens de la Colombie Britannique, et pour montrer que les épreuves ne manquent pas, même dans ce pays qui, au point de vue du climat, jouit d'une réputation qui n'est pas toujours méritée, nous nous permettrons de présenter au lecteur un double exemple des difficultés qui accompagnent sa vie dans le nord de cette province.

Par une froide soirée de février, le directeur de la mission du lac Stuart retournait chez lui après

avoir prêché une retraite aux Indiens qui fréquentent le lac Babine, à 160 milles de ses quartiers généraux, lorsqu'il parvint avec son traîneau à chiens à l'extrémité d'une longue baie sur la grande pièce d'eau au bord de laquelle se trouvait sa résidence. Il avait mainte et mainte fois averti ses compagnons de voyage de la nécessité où il était de rentrer chez lui le samedi soir, sous peine de manquer la messe du lendemain, vu que certains articles indispensables pour la célébrer en route lui faisaient défaut. Dans ce but, il était de toute nécessité qu'il atteignît le vendredi un village appelé Yekoutché, qui se trouvait à 42 milles de sa mission. La journée de ce vendredi était maintenant passée, et le village en question était encore loin.

Les compagnons du prêtre, quatre forts gaillards babines, avaient employé les cinq jours de la semaine à une marche dont la lenteur était désespérante, lenteur qu'ils mettaient au compte du mauvais temps. Ils avaient même fini par atterrir au rivage, sous le prétexte que l'un d'eux avait un pied gelé, et se proposaient d'y passer la nuit, au lieu d'essayer d'atteindre Yekoutché. La neige qui recouvrait la surface de la glace devenait, disaient-ils, de plus en plus épaisse, ce qui rendait la marche excessivement pénible, et ils pressentaient d'ailleurs une violente tempête à brève échéance. Bien qu'il n'eût point encore l'expérience de la raquette sur une neige fraîche, épaisse et sans chemin battu, le jeune prêtre insista donc pour se rendre lui-même au village, en dépit

des protestations des Indiens qu'il était sûr de se geler en route.

Il pouvait être 5 heures du soir.

L'obscurité la plus profonde recouvrait maintenant le lac et la forêt, et, après avoir péniblement cheminé pendant quelques milles sur une neige dans laquelle l'imprudent voyageur enfonçait de plus en plus, la température qui avait jusque-là été exceptionnellement froide assuma toutes les caractéristiques d'un ouragan en règle, en un mot d'une « poudrerie » canadienne des plus authentiques. Sous la morsure du froid, les rocs et les arbres du rivage se fendaient avec de bruyantes détonations; le vent gémissait piteusement au travers des sapins, pour éclater bientôt en rafales assourdissantes, qui balayaient la neige fraîchement tombée sur la glace du lac et la soulevaient en tourbillons, tout en cinglant la face du voyageur comme avec un fouet.

Celui-ci se traînait maintenant avec peine lorsque deux de ses Indiens, chargés de ses couvertures, le rattrapèrent en chemin, dans le but de le mettre en position de coucher dans quelque anfractuosité de rocher, persuadés qu'ils étaient qu'il ne pourrait jamais atteindre son objectif au milieu d'une semblable tempête. En marchant soigneusement sur leurs traces, le P. Morice éprouva momentanément comme un regain de vigueur. Mais il faisait terriblement froid: ses deux compagnons étaient menacés de se geler s'ils n'avançaient pas plus vite que lui. D'un autre côté, épuisé par des efforts de carac-

tère si insolite pour lui, le jeune prêtre se trouvait dans l'impossibilité de les suivre, et les deux Indiens eurent bientôt disparu dans les nuages de neige fine avec lesquels se jouait la bourrasque.

Pénétré maintenant du danger auquel il était exposé, danger qui était d'autant plus réel que le terrible mal de raquettes venait de s'emparer de lui, le missionnaire leur cria de l'attendre, mais il ne reçut pour toute réponse à l'expression de sa détresse que le hurlement moqueur de la tempête, qui rendait parfaitement futiles tous les efforts de ses poumons.

Lentement et tristement chemina-t-il, seul au sein de l'ouragan, jusqu'à ce que, sous l'étreinte du mal qui rendait inutile tout effort de sa volonté, ses jambes refusassent de le porter plus longtemps.

Qu'allait-il faire? La marche même la plus lente était devenue impossible; se reposer sur la glace était, dans les circonstances, comme aller au devant d'une mort certaine. Par ailleurs, au cas où le voyageur survécut à une halte si dangereuse, il sentait qu'il ne pourrait se relacer aux pieds l'embarrassante chaussure qu'il devait défaire pour s'asseoir ou se coucher. Il était pourtant bien inutile de s'imaginer pouvoir avancer sans son secours.

Mais la force de résistance de l'homme a ses limites: alors même qu'il dût en mourir, le missionnaire fut obligé de s'arrêter. Se recommandant à Dieu, il se débarrassa donc de ses raquettes, s'étendit de tout son long sur la neige plus ou moins dur-

cie, et attendit la mort ou les effets bienfaisants du repos.

Il ne saurait dire combien de temps il resta sur sa couche glacée. Il lui semble que ce ne put être plus d'une demi-heure, et, grâce à la protection divine, il vécut pour reprendre le chemin du village où il voulait se rendre. En sondant la neige de tous côtés, il eut même la bonne fortune de tomber sur un ancien sentier partiellement oblitéré par la neige fraîche, qui lui permit d'avancer sans faire usage de ses raquettes. Il le suivit scrupuleusement, levant le pied le moins possible de peur d'en perdre les traces. Lorsqu'il atteignit Yekoutché, les Indiens de cette place faisaient leur prière du matin. Bien qu'il fut parti sans souper, le missionnaire avait cheminé toute la nuit. Il n'avait que le menton de gelé; mais il dut longtemps après garder la chambre en conséquence de ses misères pendant cette mémorable nuit. Il ne regretta pourtant guère son imprudence, puisqu'elle lui avait permis de célébrer la sainte messe le dimanche qui suivit.

Parfois le danger venait exclusivement des passions humaines. Parce que, après bien des essais, les Babines ne pouvaient se résoudre à abandonner ces coutumes païennes que le P. Nobili s'était prématurément flatté d'avoir abolies parmi eux, on les avait, de l'avis même de Mgr D'Herbomez, laissés à eux-mêmes pendant deux ou trois ans. Naturellement, toutes sortes de désordres avaient profité de cet intérim pour s'introduire parmi ces Indiens qui,

tout en consentant à servir Dieu, ne voulaient pas pour cela abandonner le diable. Ayant dû retourner chez eux pour réconcilier avec Dieu l'un des leurs chefs en danger de mort, le P. Morice réussit, avec l'aide de ceux d'entre eux qui étaient mieux disposés, à dissoudre les unions illégitimes qui s'étaient formées en son absence, à l'exception d'une seule: un couple restait sourd à toutes les remontrances, bien que l'homme, autrefois assez bon chrétien, fût déjà marié à une femme qui vivait encore. Même dans ce cas, les exhortations et les supplications du prêtre finirent par décider celui-ci à mettre de côté sa concubine, qui n'était même pas baptisée, mais qu'on savait ne devoir jamais se prêter de bonne grâce à cette séparation.

Le missionnaire venait de commencer à se reposer dans sa cabane, bâtisse inachevée à quelque distance du village, lorsque, vers minuit, il fut réveillé en sursaut par la voix d'une femme qui, du dehors, essayait de forcer sa porte.

— Patrice, criait-elle, sors vite d'ici. On vient tuer le prêtre: on pourrait te tuer avec lui.

C'était la mère du compagnon du P. Morice, qui était venue soustraire son fils au danger. En même temps, sur le rivage un tumulte indescriptible réveillait les échos d'alentour. Le bruit de factions évidemment opposées, des cris et des clameurs comme on n'en entend guère que chez les Babines, se faisaient entendre non loin du lac. Ce vacarme était le fait des parents très nombreux et des plus mal famés

de la femme abandonnée par son amant qui avait, paraît-il, pris une corde et était allée se pendre. Le prêtre étant la cause de sa mort, devait, de par le code indien, payer de sa tête l'acte inconsidéré de la mégère.

Heureusement, un grand nombre de Babines étaient sérieusement revenus à leur Dieu, et s'efforçaient d'empêcher la réalisation des plans formés par ses parents. Restait maintenant à savoir qui allait l'emporter : les amis du prêtre et des bonnes mœurs, ou bien la bruyante parenté de la pendue, que suivaient maintenant ceux dont la conversion n'avait pas été assez solide pour les empêcher de subir l'influence d'une pénible impression.

Le missionnaire fit le sacrifice de sa vie, au cas où Dieu eut décrété qu'il tombât martyr de l'indissolubilité du mariage, et se remit à dormir autant qu'il pouvait dans les circonstances. Mais, trêve de détails. Ses amis finirent par avoir le dessus, et on trouva le matin la cause première de l'échauffourée blottie dans le coin d'une loge abandonnée. Elle avait simplement feint d'attenter à sa propre vie dans le but de se venger du prêtre, qui l'avait tirée malgré elle de la fange du vice.

Hâtons-nous d'ajouter qu'avec le temps elle revint à de meilleurs sentiments. Non seulement elle mérita la grâce du baptême, mais elle tint à compenser le missionnaire pour le danger dans lequel elle l'avait mis.

CHAPITRE XI

—

FÊTES ET PRISON

1888-1892

Pour en revenir à la succession des événements, nous voyons en 1888 les catholiques de la Colombie Britannique fiers d'avoir à la tête du pays un converti du protestantisme, l'Hon. Alexandre-E.-B. Davie qui, nommé procureur général le 29 janvier 1883, était, le 12 avril 1887, devenu premier ministre de la province tout en gardant son premier portefeuille. Il resta au gouvernail jusqu'à sa mort, qui arriva le 1er août 1889. Homme d'une grande droiture, il « fut profondément regretté », au dire d'Alexandre Begg [1].

Deux jours après, son propre frère Théodore, un habile homme de loi, lui succéda comme procureur général dans le cabinet de l'Hon. John Robson, qui remplaça Alexandre Davie en tant que premier ministre. Le 2 juillet 1892, Théodore Davie devint lui-même chef du gouvernement provincial, et les élections qui eurent lieu deux ans plus tard le confirmèrent dans cette position. Théodore Davie avait lui aussi embrassé le catholicisme. Il devait mourir

1. *History of British Columbia*, p. 548.

juge-en-chef de la Cour Suprême de la Colombie Britannique [2].

Mais n'anticipons pas.

Nous trouvons maintenant Mgr D'Herbomez à New Westminster, malade au point de ne pouvoir s'acquitter de sa double charge de vicaire apostolique (ou supérieur des prêtres et des fidèles) et de vicaire (ou représentant du supérieur général) des Oblats sous lui. C'est pourquoi il fut à sa demande relevé de ses fonctions de vicaire des missions, et son coadjuteur, Mgr Durieu, fut investi de ce titre par lettres datées du 1er août 1888.

Le jour suivant, un petit événement se produisait au nouveau port de Vancouver, qui donnait la mesure de la foi qu'on avait dans son avenir. Nous avons déjà vu M. Fay y jeter les bases d'une paroisse catholique. Comme aucune église n'est complète sans son école, surtout dans un pays comme la Colombie Britannique, où l'Etat n'offre qu'une éducation sans Dieu, ou par euphémisme une instruction laïque, les catholiques de la jeune ville voulurent avoir des religieuses pour donner à leurs enfants celle qui nourrit l'âme aussi bien que l'intelligence. C'est pourquoi, le 13 août 1888, trois sœurs de Sainte-Anne arrivaient tranquillement de la capitale provinciale, où se trouvaient les quartiers généraux de leur institut pour l'Extrême-Ouest. Un emprunt leur permit d'acheter pour $1.100 trois « lots »

2. Une rue importante de Vancouver porte le nom des frères Davie.

contigus à la propriété de l'église, et, le 23 du même mois, on jetait les fondations du pensionnat Sainte-Anne.

Pendant plusieurs années, ce fut pour les bonnes sœurs une lutte continuelle avec la pauvreté, sinon la misère; mais la liste de leurs élèves s'allongea graduellement, et avant bien longtemps il y eut à la nouvelle institution de l'ouvrage pour quinze religieuses, qui enseignèrent à la jeunesse de leur sexe toutes les branches de la science et de l'économie domestique qui pouvaient lui être utiles.

Un signe de progrès analogue, bien que dans une sphère différente, fut la nomination d'un prêtre résident à Comox, poste sur l'Ile, qui avait jusque-là simplement reçu la visite d'un missionnaire de passage. Ce fut l'un des premiers actes officiels de Mgr Lemmens.

Presque un an plus tard, une intéressante fête attirait un grand concours d'aborigènes à un point situé environ 40 milles au nord de Vancouver — ville qu'il ne faut pas confondre avec l'île du même nom. Ainsi que les Skwamiches de la baie Burrard, les Sichalhs étaient à l'origine dispersés en plusieurs villages des plus primitifs, sous l'autorité d'autant de chefs héréditaires. Mais, voulant rivaliser avec les anciens missionnaires du Paraguay, Mgr Durieu en avait rassemblé les habitants qui se proposaient de mener une vie réellement chrétienne à un point stratégique, un isthme étroit où ils avaient l'habitude de faire le portage de leurs canots, dans le but de raccourcir



UNE FETE A SECHELT

considérablement une navigation qui était parfois très dangereuse. Le prélat leur avait fait défricher l'emplacement d'un village central, où toutes les bonnes volontés étaient les bienvenues et que recouvraient originairement des cèdres gigantesques; puis leur avait fait bâtir des maisons dont le confortable était encore supérieur à celui du village skwamiche.

Le nouveau chef-lieu des Sichalhs fut même éclairé pendant la nuit, et, comme il n'y avait point là d'eau potable en quantité suffisante pour ses habitants, on alla jusqu'à construire à grand renfort de travail un aqueduc de plusieurs lieues de longueur.

L'utile et l'agréable s'unissaient harmonieusement au nouveau centre. Comme dans un grand nombre d'autres localités peuplées par des aborigènes de la Colombie, on y organisa bientôt un corps de musique composé d'instrumentistes revêtus de somptueux uniformes. Ces habiles musiciens rendaient, les dimanches et jours de fête, des morceaux assez difficiles, soit dans une espèce d'édifice communal où se tenaient les réunions de caractère plus ou moins profane, soit dans un kiosque élégant qui s'élevait tout près du rivage [3]. On trouvait aussi chez ces Indiens, dont les ancêtres n'eussent point reconnu les mœurs, plusieurs pièces de canon dont la voix puissante saluait l'arrivée du missionnaire, ou bien contribuait à la solennité des processions du Saint Sacrement.

3. Il n'y a pas moins de onze corps de musique parmi les Indiens catholiques de la Colombie Britannique.

Mais la gloire principale de leur village consistait dans son église, bâtiment de 86 pieds sur 28, avec une façade de 48 pieds, d'où s'élevaient deux superbes tours. Commencée le 26 octobre 1889, cette construction put être ouverte au culte le 3 juin de l'année suivante. A l'exception d'un seul blanc, qui en avait dirigé les travaux, elle fut l'œuvre exclusive des Indiens eux-mêmes, qui en défrayèrent toutes les dépenses, c'est-à-dire plus de $3,000 rien que pour les matériaux et les services du blanc susmentionné. Et dire que lorsque Durieu aborda pour la première fois à ces parages, les Indiens étaient allés jusqu'à lui refuser la nourriture et le couvert, de peur qu'il ne leur enseignât une religion qui les fit renoncer à leurs mœurs et coutumes païennes !

Des députations d'une douzaine de tribus assistèrent à la dédicace du nouveau temple. Même la lointaine mission du lac Stuart y était représentée par six grands gaillards, qui ne s'y trouvèrent pas mal dépaysés. Inutile de décrire l'étonnement des gens du nord lorsqu'ils furent pour la première fois témoins des efforts pantelants du « cheval de fer » (la locomotive), et entendirent plus tard les terribles détonations des « gros fusils » (les canons) ; lorsqu'ils contemplèrent les merveilleux jeux de lumière du feu d'artifice, et purent jouir des accents si entraînants pour la nature indienne des nombreuses fanfares de leurs frères du sud. Il ne serait pas plus à propos de nous attarder à une description des différentes fêtes qui se déroulèrent alors sur

l'isthme des Sichalhs, fêtes dont les pages qui précèdent suffisent pour en faire deviner la nature.

Cette célébration fut malheureusement troublée par une nouvelle qui jeta du froid dans tous les cœurs. Comme nous l'avons vu, le vénérable chef du diocèse était depuis longtemps malade. Son état inspirait déjà des inquiétudes sérieuses lorsque son coadjuteur dut le quitter pour aller là où l'appelait le devoir. La surprise de prêtres et Indiens fut donc diminuée d'autant lorsqu'on apprit sa mort, qui arriva à New Westminster le 3 juin 1890.

La plupart des missionnaires, y compris NN. SS. Durieu et Lemmens, accompagnés de nombreux blancs et Peaux-Rouges, se rendirent alors à la ville épiscopale, d'où la dépouille mortelle du vénérable prélat fut transportée par train spécial à la mission Sainte-Marie, dans le cimetière de laquelle elle fut inhumée. Là repose, sous la fougère et au milieu des missionnaires qui l'avaient devancé et qui l'ont suivi dans le chemin qui conduit à la récompense éternelle, le premier vicaire apostolique de la partie continentale de la Colombie Britannique. Prudent administrateur et père de son peuple, il emporta des regrets universels.

Mgr Durieu devenait par sa mort vicaire apostolique de la Colombie Britannique; mais, en conformité avec la demande qu'en avaient faite les Pères du Premier Concile de Saint-Boniface auquel nous l'avons vu assister, son titre fut changé en celui d'évêque de New Westminster le 2 septembre 1890.

Le nouveau titulaire était déjà vieux et de santé délicate lorsqu'il devint le premier pasteur du *Mainland.* Néanmoins, bien que ses préférences aient toujours été pour les premiers habitants du sol, ce fut sous son épiscopat que furent fondées chez les blancs nombre de paroisses, comme Revelstoke, Greenwood, Nelson, Fernie, Cranbrook et d'autres, que le chemin de fer devait faire surgir comme par enchantement, et dont la plupart devaient être confiées à des prêtres séculiers.

Un Oblat qui devait aussi exercer son ministère surtout chez les blancs était le R. P. Julien-Augustin Bédard qui, né le 20 avril 1858 à Saint-Eugène de Prescott, dans l'Ontario, avait fait ses études au collège Bourget à Rigaud, province de Québec. En 1884, il était par ses derniers vœux de religion entré dans la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, puis avait été ordonné prêtre à Ottawa le 24 juin 1887. Il avait immédiatement été envoyé dans la Colombie Britannique, où il avait d'abord été stationné à Kamloops. De là, il sortait parfois pour aller porter les consolations de la religion aux ouvriers et employés du chemin de fer, aux bûcherons et aux mineurs, portant sa chapelle sur son dos d'un camp à l'autre.

A l'époque où nous sommes rendus dans notre récit (1890), il venait d'être nommé supérieur de la mission de Kamloops, poste qu'il devait occuper jusqu'en 1893, alors qu'il reçut son obédience pour

le lac William, où il devait en 1895 construire les bâtiments d'une double école industrielle.

Après de longues négociations entre le P. Coccola, maintenant directeur de la mission Saint-Eugène, et le ministère des Affaires indiennes, une institution de caractère identique s'était fondée en 1890 dans l'intérêt des Koutenays et se continuait avec le concours dévoué des sœurs de la Providence, de Montréal, qui en sont restées chargées. C'était la réalisation d'un plan formé par le P. Fouquet dès les premières années de son séjour chez ces aborigènes.

Par ailleurs, l'Eglise n'oubliait ni la faiblesse et l'infortune, ni les dangers d'ordre moral qui se dressaient sur le chemin de plusieurs de ses enfants. C'est ce qui explique pourquoi, le 23 mai 1890, étaient arrivées d'Ottawa trois religieuses professes de l'institut de N.-D. de la Charité du Refuge, communément appelées sœurs du Bon Pasteur. Ces bonnes sœurs commencèrent leurs opérations sur le Pacifique en établissant un orphelinat et une maison de refuge pour les filles à Sapperton, faubourg de New Westminster. Deux des fondatrices, Mères Saint-Norbert et Saint-Paul, devaient passer d'assez longues années sur la Côte, tout entières aux œuvres de dévouement conformes à leur vocation.

Pour retourner au clergé, nous voyons, le 6 février 1891, le P. Pandosy, fondateur de la mission d'Okanagan et l'un des vétérans des missions du Pacifique, passer à une vie meilleure après une très

courte maladie occasionnée par un accident de cheval qui lui arriva en se rendant au village indien où il devait passer de vie à trépas, loin de tout confrère et entouré uniquement d'Indiens qui, d'ailleurs, l'adoraient. Le 28 mai de l'année suivante, le P. C. Chirouse, qui avait traversé avec lui les grandes plaines des Etats-Unis au cours de 1847, le suivit dans la tombe.

En 1891, M. Nicolaye reçut en partage la direction spirituelle des blancs établis dans le voisinage de Victoria et, plus tard, de ceux de Ladysmith. Enfin, en mars de la même année, une école industrielle fut établie sur l'île Kuper, dans le diocèse de Mgr Lemmens, école qui était destinée à devenir des plus prospères. M. Donckel, qui s'était jusqu'alors dévoué au service des Cowitchines, fut mis à la tête de cette institution, et il devait y rester à peu près jusqu'au jour de sa mort.

Sur ces entrefaites, le vétéran qu'était M. Brabant était momentanément retourné à son pays natal, qu'il n'avait pas vu depuis 21 ans. Quatre mois de prédications et de conférences sur sa mission lui fournirent les moyens de bâtir à Hesquiat une nouvelle église, à laquelle il s'employa activement à son retour en novembre 1890. Deux Canadiens-français travaillèrent à cette nouvelle construction, qui se trouva prête à être ouverte au culte le printemps suivant.

Malheureusement, cet avantage d'ordre aussi bien temporel que spirituel fut plus que compensé par

l'arrivée à Barclay Sound, où il se fixa, d'un jeune homme qui représentait la secte presbytérienne. C'est en octobre 1891 que ce ministre s'établit chez les Indiens de M. Brabant. Tout danger était maintenant disparu, et les sauvages s'étaient enfin rendus aux appels de la grâce, dont le missionnaire catholique s'était depuis si longtemps fait le porte-voix. L'homme ennemi jugea le moment favorable pour intervenir. Dès lors allait commencer dans ces parages une période de luttes et de rivalité dont fort peu de bien allait découler [4].

Nous avons à enregistrer pour 1892 un événement aussi triste qu'il est peu commun dans les annales des missions catholiques en dehors de la Chine et de la Corée. Nous avons déjà mentionné les pénitences publiques, et parfois corporelles, que donnaient les chefs chrétiens à leurs subordonnés pris en faute. Ces pénitences ayant souvent pour but de faire expier des brèches à la morale, elles en vinrent avec le temps à susciter l'ire de blancs sans principes, qui voyaient dans ces châtiments comme une condamnation de leur propre conduite, ou pour le moins une barrière effective à toutes familiarités indues avec les sauvagesses.

Or il arriva qu'en mars 1892 une certaine personne dissolue appartenant à la tribu des Indiens de Lafontaine, village perché, pour ainsi dire, au sommet d'une montagne, fut ainsi punie par son chef pour

4. M. Brabant mourut à Victoria le 4 juillet 1912.

un manquement grave aux bonnes mœurs. Le jeune P. Chirouse prêchait alors une retraite dans le voisinage. Un fonctionnaire fanatique du gouvernement de la Colombie Britannique crut voir dans cet incident une excellente occasion de manifester son hostilité pour l'Eglise catholique et sa désapprobation de toute correction corporelle parmi les indigènes. Il fit donc arrêter le P. Chirouse, avec le chef de Lafontaine et quatre de ses officiers; mais il dut bientôt relâcher ses prisonniers sur le paiement par des blancs qui leur étaient sympathiques de $1.000, que le juge exigea comme caution en attendant leur procès.

E. C. Chirouse
P. O. M. I

Signature du P. E.-C. Chirouse

Inutile de remarquer que cette indignité occasionna un profond mécontentement parmi les Indiens et les blancs respectables de la province. Le pauvre missionnaire n'était pourtant pas au bout de ses humiliations. Accusé devant le tribunal de New Westminster de complicité dans des voies de fait dont les Indiens avaient été les fauteurs principaux, il fut condamné à un an d'emprisonnement [5], tandis que ceux-ci recevaient une sentence de six mois de

5. Exactement ce que lui avait prédit l'individu qui l'avait arrêté.



QUELQUES ENFANTS DE L'ECOLE SAINTE-MARIE

Le P. Chirouse. Le P. Rohr

détention. Néanmoins, comme résultat de nombreux articles de journaux, de pétitions et de lettres par les deux évêques catholiques de la province, les prisonniers furent presque immédiatement relâchés.

Il n'en faut pas moins admettre que l'interférence des fanatiques du pays de Lillouet fut un coup sérieux porté à la discipline, à l'ordre et aux bonnes mœurs chez les sauvages, surtout ceux du sud, dont les officiers devinrent en conséquence peu portés à s'attirer les peines disciplinaires des blancs en réprimant à leur manière les désordres qui pouvaient se produire chez leurs propres gens.

D'un autre côté, nous devons ajouter que, bien que les représentants de l'Eglise sur le Pacifique aient certainement encouragé la pratique des punitions corporelles, on ne saurait mettre leur adoption à leur crédit. Plusieurs tribus de la Colombie avaient originairement recours à pareil expédient pour faire expier des fautes publiques, ou même parfois secrètes. Nous savons personnellement que tel était le cas chez les Tchilkotines, qui avaient autrefois l'habitude de demander même pareils châtiments à leurs chamans. De même, lorsque le P. de Smet visita pour la première fois les Koutenays en 1840, il ne tarda pas à remarquer que parmi eux « toute tentative de séduction, par des jeunes gens ou des adultes, était punie d'une bonne flagellation [6] ».

Par manière de contrepoids à l'indignité dont

6. Lettre à l'Hon. S.-F. Tappan; Saint-Louis, mai 1870.

l'excellent P. Chirouse fut la victime, nous mentionnerons une grande réunion à Sainte-Marie, de différentes tribus pour les exercices d'une retraite à laquelle n'assistèrent pas moins de sept évêques, sans compter plusieurs autres dignitaires et un grand nombre de prêtres venus de l'Est. La renommée des missions du Pacifique se répandait de plus en plus, et chacun voulait s'assurer de ses yeux du bien-fondé de ce qu'elle annonçait.

C'était en 1892.

La même année, eut lieu à Victoria la bénédiction de la cathédrale Saint-André, bel édifice en brique commencé en 1890. Il mesurait 150 pieds de long sur 85 de large, et sa flèche s'élevait à une hauteur de 175 pieds au-dessus du sol. Il fut solennellement ouvert au culte le 30 octobre 1892.

De beaucoup plus modestes proportions était un autre édifice qui, sur le *Mainland,* fut ouvert au culte au cours de la même année. Son origine nous reporte à 1887, alors que Mgr D'Herbomez revenait d'un chapitre dont nous avons déjà parlé. Ayant eu à subir de très mauvais temps sur mer, l'évêque avait fait vœu d'ériger un sanctuaire à N.-D. de Lourdes s'il lui était donné de revoir son vicariat. Or, ce jour-là même, son coadjuteur recevait une traite de $1,000 sur une banque de New York, somme qu'on envoyait avec la demande formelle de la faire servir à l'érection d'une église dédiée à la sainte Vierge.

Mgr D'Herbomez revint sain et sauf à New West-

minster (septembre 1887), accompagné d'un jeune prêtre, le P. Olivier-P.-M. Cornellier qui, après avoir fourni un court stage de missionnaire chez les Indiens Douglas, fut nommé vicaire à la cathédrale et, en 1889, supérieur de Sainte-Marie [7].

Immédiatement au nord de ce dernier établissement, s'élève une éminence plus ou moins rocailleuse, dont la base est arrosée d'un humble ruisseau. Mgr D'Herbomez fit un jour remarquer la ressemblance entre cet endroit et celui où se trouve la grotte de Massabielle au P. Cornellier, qui ne put cependant saisir toute la portée de l'observation du prélat que lorsqu'il eut appris son vœu par son testament dont le jeune prêtre avait été constitué l'exécuteur.

Conformément aux instructions du défunt, une chapelle en forme de rotonde fut donc érigée sur l'éminence susmentionnée. Les dépenses que sa construction occasionna furent payées par la donation du bienfaiteur new yorkais, à laquelle le P. Cornellier ajouta $500 que lui avait données son oncle, l'abbé L.-M. Lavallée, curé de Saint-Vincent de Paul à Montréal, ainsi que diverses autres sommes dues à

7. Ce fut pendant le supériorat du P. Cornellier à Sainte-Marie que l'église de la mission fut transportée sur le haut plateau qui domine la vallée du Fraser. La proximité de la ligne du chemin de fer avait rendu ce transfert nécessaire. Le printemps suivant, deux Canadiens-français y élevèrent de chaque côté les importantes bâtisses qui servent de résidence aux pères et aux sœurs, ainsi que de local pour les écoles dirigées par les uns et les autres, bâtisses qu'un voyageur anglais appelle "les premières constructions réellement "substantielles" que nous ayions vues depuis notre départ de Winnipeg" (E. Roper, *By track and trail,* p. 179; Londres, 1891).

la générosité de particuliers. Cette chapelle fut solennellement bénite en 1892, au cours de la retraite dont nous avons parlé plus haut, et elle est devenue un lieu de pèlerinage aimé de la population blanche et peau-rouge de la vallée du Bas-Fraser.

CHAPITRE XII

PERTE MATÉRIELLE ET GAINS SPIRITUELS

1893-1898

Comme les résultats des écoles industrielles pour les Indiens paraissaient satisfaisants, une institution de ce genre fut établie à Kamloops. Son ouverture se fit le 15 avril 1893, et c'étaient les enfants des Chouchouapes qui devaient surtout en bénéficier. Le P. Carion, que nous avons vu à Sainte-Marie jusqu'en 1883, avait échangé cette place contre la mission d'Okanagan: comme son expérience dans la direction de la jeunesse indienne surpassait celle de n'importe quel prêtre sur le Pacifique, le soin de cet établissement lui fut confié, soin dans lequel un certain nombre de sœurs de Sainte-Anne l'aidèrent puissamment.

Dans le nord, le P. Morice faisait peu après, en vertu de pouvoirs spéciaux, une tournée de confirmations au travers de son immense district, vu que l'état de santé de Mgr Durieu ne lui permettait plus d'entreprendre un voyage comme celui qu'aurait nécessité l'administration par lui de ce sacrement (1893).

Cependant la ville de Vancouver croissait mer-

veilleusement. Son premier curé, l'abbé P. Fay, y avait fait son dernier baptême le 2 octobre 1892, et deux Oblats de New Westminster, les PP. Jean-Marie Fayard et Augustin Dontenville, en avaient desservi la paroisse catholique jusqu'à l'arrivée de M. Henri Eummelen au commencement de 1893. Le premier baptême fait à cette place par le nouveau curé date du 26 mars de cette année. Ce fut sous son pastorat que, pour se rendre aux désirs de la population, les sœurs de la Providence établirent à Vancouver, au cours de 1894, un hôpital qui prospéra dès les premiers jours de son existence. Cette institution, connue sous le nom d'hôpital Saint-Paul (en l'honneur du patron de Mgr Durieu), devait être considérablement agrandie sept ans plus tard.

Puis, dans le but de former un clergé indigène pour les nouveaux centres de population qui surgissaient surtout dans le district politique du Koutenay, l'évêque de New Westminster inaugura dans sa ville épiscopale un petit séminaire dont le P. Emile Bunoz, digne prêtre depuis quelque temps au pays, devint le directeur. Il faut dire que, malgré tous les soins qu'on prodigua aux enfants qui y reçurent momentanément l'instruction, les résultats de cet établissement ne furent jamais proportionnés aux sacrifices pécuniaires qu'il entraînait. Après avoir été dirigé par différents pères oblats, il dut être fermé en 1909.

Cependant, après avoir longtemps semé dans les pleurs, l'intrépide missionnaire de la côte ouest de

l'île Vancouver récoltait dans l'allégresse. Malgré les mauvais exemples que leur donnaient les matelots et autres blancs de passage au milieu d'eux, les Indiens de M. Brabant s'éveillaient définitivement aux attraits de la vie chrétienne, et montraient même parfois une fermeté dans sa pratique qui aurait pu faire rougir certains soi-disant chrétiens appartenant aux races civilisées.

Chacun connaît le penchant irrésistible des sauvages pour les boissons enivrantes. Or il arriva qu'en juillet 1894, en l'absence du missionnaire d'Hesquiat, un parti d'Indiens de l'Etat du Washington abordèrent à ce village avec une cargaison de ce maudit liquide, qu'ils se proposaient de vendre à ses habitants. Mais ils comptaient sans l'esprit nouveau que M. Brabant avait réussi à inculquer parmi ses ouailles. Trois de ses Indiens s'emparèrent de la dangereuse cargaison, et la cachèrent dans le presbytère avant que les étrangers eussent pu en disposer. A son retour, le missionnaire fut si content de cette opportune intervention qu'il fit récompenser ces trois individus par le gouvernement fédéral.

Comme pour suppléer au manque d'efficacité du petit séminaire de Mgr Durieu, deux excellentes recrues arrivèrent alors de différentes parties de l'Ancien Monde. La première était le P. François-Marie Thomas, jeune prêtre plein de zèle qui, par son égalité d'humeur et ses dispositions plutôt optimistes, allait réussir dans des sphères où de plus anciens avaient échoué. Ce père arriva à New West-

minster en septembre 1894, et fit ses premières armes en compagnie de Mgr Durieu. La seconde était un prêtre séculier [1] de sang irlandais, bien qu'originaire du diocèse de Liverpool, l'abbé John Welch, qui était venu demander aux montagnes de la Colombie la santé qu'il avait perdue au pays natal.

La région du Koutenay eut les prémices de son apostolat en Amérique. En 1895-96, le Canadien-Pacifique construisait un branche de son système qui devait mettre à la portée du monde civilisé les richesses minérales—en houille et même en or—que recélaient certaines montagnes de ce pays. L'une d'elles donnait naissance à un ruisseau qui était déjà connu sous le nom de Coal Creek. De la mission Saint-Eugène dont il faisait ses quartiers généraux, l'abbé Welch visita régulièrement les mineurs de cette vallée, où ne devait pas tarder à s'élever une ville qui allait porter le nom de Fernie. Il en évangélisa pour la première fois les habitants en janvier et février 1886. L'automne suivant, ceux-ci commencèrent la construction d'une église qui devait en 1908 devenir la proie d'un terrible incendie. Cet édifice fut terminé en juin 1897, c'est-à-dire un an après l'arrivée à Fernie d'un bon contingent de catholiques du Cap Breton, qui donnèrent les plus grandes consolations à leur prêtre.

Peu après l'érection de cette église, le P. Meleux remplaça M. Welch, et celui-ci fut chargé d'une nou-

1. Qui devait finir par se faire Oblat.

velle place, Rossland, située à peu près dans le même pays. Le P. Meleux fut le premier prêtre résident de Fernie.

Ces nouvelles localités se trouvaient toutes dans le district politique du Koutenay. Non loin de là, une transaction malheureuse privait alors le diocèse de New Westminster de sa plus ancienne mission. Par suite d'arrangements faits avec l'Administration des Oblats, la propriété de la mission d'Okanagan était passée à la corporation épiscopale du diocèse, et, bien que les Indiens qu'elle desservait ne fussent ni bien nombreux ni très exemplaires, ce poste n'en était pas moins précieux, ne fut-ce qu'en raison de la valeur monétaire de sa propriété, dans une vallée où les immeubles augmentaient constamment de prix.

Or il arriva qu'au commencement de 1896 un certain H. E. ayant formé, sous la raison sociale de *Maple Leaf Mining Company,* une compagnie minière qui était supposée devoir exploiter les richesses imaginaires d'un point dans l'Ouest koutenay, il s'était vu délaissé par la plupart de ses auxiliaires, au fur et à mesure que ceux-ci s'étaient assurés du peu de valeur du terrain retenu par la dite compagnie.

H. E. fit alors part de son embarras à Mgr Durieu. Il possédait, lui déclara-t-il, un terrain très précieux que, faute de fonds, il ne pouvait faire valoir. Pour cette raison il allait perdre quelque $300,000, qu'il destinait à la construction d'églises et d'écoles ca-

tholiques en Colombie. Mgr Durieu avait déjà parlé de vendre la propriété de la mission d'Okanagan. S'étant un soir de mars 1896 rencontré avec le directeur de la compagnie minière susmentionnée, qui n'avait alors guère d'autres actionnaires que lui, le prélat fut ébloui par les belles promesses de l'entreprenant Américain. En retour d'actions pour la somme de $33,000, il lui céda les 2,000 acres de terre que possédait la mission d'Okanagan et qui devaient, avant peu, se vendre au delà de $100,000.

Le P. Cornellier était alors à la tête de ce poste. Il reçut ordre de tout remettre au représentant d'H. E. Très surpris de ce qui venait de s'arranger, ce père voulut parer le coup, mais il était trop tard. Tout était signé, et, triste et pensif, le trop confiant évêque ne put que lui confirmer de vive voix ce qu'il lui avait déjà écrit. Aidé du P. Fayard, alors procureur vicarial, le supérieur d'Okanagan essaya bien de faire invalider le funeste contrat, dont la pensée devait empoisonner les dernières années de Mgr Durieu. Il prétendit que la vente devait être considérée comme nulle, parce qu'elle comprenait les bestiaux, instruments aratoires et bâtiments de la ferme, qui appartenaient aux Oblats, et dont l'évêque ne pouvait disposer. Mais tout fut inutile.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que les actions prises dans la fameuse compagnie ne rapportèrent jamais un centime à Mgr Durieu [2].

2. On dit que, sur son lit de mort, Mgr Durieu voulut faire revenir

Par suite de cette malheureuse affaire, le P. Cornellier dut quitter Okanagan. Il se retira à l'embryon de ville appelé Vernon, où il fit bientôt construire la première église catholique, dont plus tard des prêtres séculiers devaient jouir.

Humainement parlant, la perte d'une propriété comme celle d'Okanagan ne semblait pouvoir se compenser avant longtemps. Comme fiche de consolation, Mgr Durieu faisait, trois mois après, une fondation dans le nord de son diocèse par laquelle des religieuses d'un nouvel institut qu'il avait fait venir de son propre pays — le Puy, en Auvergne — remplaçaient au lac William les sœurs de Sainte-Anne qui avaient précédemment évacué la place. Le 17 mai 1896, quatre sœurs de l'Instruction de l'Enfant Jésus, sous la direction de sœur Euphrasie, étaient solennellement reçues à ce poste lointain par Mgr Durieu lui-même, par le supérieur et les pères de cette mission, ainsi que par le P. Morice, qui se rendait en France pour affaires.

Un an après, jour pour jour, le P. Thomas arrivait à cette mission, où il commençait cette série de courses chez blancs et sauvages qu'il n'a jamais depuis interrompues et qui ont notablement contribué à changer la face de ce district. Au souffle de son enthousiasme, et grâce à son inaltérable bonne humeur, les Chouchouapes et même les Tchilkotines, sans compter les Porteurs sous sa juridiction, de-

H. E. pour lui signifier de lui remettre les choses à point, ce qui était légalement impossible.

vaient graduellement renoncer à leurs sorcelleries et s'éprendre sérieusement de la religion chrétienne, dont ils allaient non seulement accepter les dogmes, mais pratiquer les préceptes.

Disons de suite que ce résultat, ainsi que les consolations qu'il goûta chez les blancs éparpillés dans son district, ne fut pas obtenu sans peine ou même sans danger. Pour ne parler que des blancs, il se perdit un jour dans le bois juste au nord de la vallée où se trouve la mission du lac William, et, seul avec son cheval, il y passa la nuit sans savoir où il était. Après maintes allées et venues, il descendit le lendemain un précipice de 1200 pieds de profondeur, où il eut pu cent fois se casser le cou, puis déboucha sur un village où il causa le retour à Dieu d'un Américain franc-maçon qui avait jusque-là étouffé la voix de sa conscience, mais que toucha profondément l'état où cette aventure avait mis le pauvre prêtre.

Une autre fois, celui-ci avait visité un Italien établi au sud de sa mission qui, depuis vingt-cinq ans, vivait en concubinage avec une sauvagesse sans vouloir entendre parler de mariage. Comme il n'y en avait pas d'autre à beaucoup de milles à la ronde, sa maison avait toujours été le rendez-vous des missionnaires de passage dans ces parages. Même l'excellent P. Lejacq, qui avait longtemps auparavant échangé le supériorat de Kamloops pour celui du lac William, n'avait jamais pu le décider à faire régulariser sa position. Après avoir déjeûné chez lui, le P. Thomas en repartit un mardi à la hâte, vu qu'il

désirait s'aboucher à la mission avec un supérieur qui devait y passer ce jour-là. Pour s'y rendre plus vite, il voulut prendre un chemin de raccourci, et, dans un pays qu'il avait traversé une foule de fois, il se trompa de sentier — toutes les voies de communication se ressemblant plus ou moins par suite du piétinement d'innombrables bandes d'animaux domestiques. Au lieu de rentrer chez lui après une demi-journée de marche, il tomba, après bien des tâtonnements, sur un chemin dans lequel son cheval s'engagea à fond de train, emportant son cavalier exactement à son point de départ, où il arriva à 7 heures du soir.

Frappé de ce contretemps, dans lequel il eut le bon esprit de voir une intervention de la Providence après tant de tergiversations, l'Italien se rendit enfin aux exhortations du prêtre. Sa sauvagesse, qui était déjà instruite des vérités de la foi, fut baptisée et le couple marié, circonstance dans laquelle le P. Thomas vit une heureuse compensation à son aventure. Six mois après, la vieille mourait en paix avec son Dieu. Quant à l'Italien, il vivait encore en 1912 et pratiquait fidèlement les devoirs de sa religion.

Cependant, Mgr Durieu ne pouvant plus qu'avec peine s'acquitter des fonctions inhérentes à sa charge d'évêque de New Westminster, un coadjuteur lui fut donné dans la personne du P. Dontenville, qui fut sacré évêque titulaire de Germanicopolis le 22 août 1897. Le nouveau prélat ayant reçu une partie de

son éducation aux Etats-Unis, possédait l'anglais comme sa langue maternelle, circonstance qui n'influa pas peu sur le choix qu'on fit de lui comme auxiliaire de Mgr Durieu avec droit de future succession. Celui-ci, comme nous l'avons vu, avait toutes les qualités requises pour faire un missionnaire idéal chez les Indiens ; mais son peu de familiarité avec la langue de presque tous les blancs dans son diocèse l'avait porté à se tenir le plus possible à l'écart de ces derniers, qui voyaient dans cette réserve un sentiment qui n'existait point en réalité et se croyaient négligés du premier pasteur du diocèse. La nouvelle nomination ne pouvait donc qu'être la bienvenue parmi eux.

Douze jours auparavant, l'Eglise de l'île Vancouver avait pour la cinquième fois été privée de son pasteur par la mort de Mgr Lemmens, survenue au Guatemala, Amérique du Sud. Le 29 juin de l'année suivante, l'abbé Alexandre Christie lui succédait, pour être bientôt après (1899) transféré au siège archiépiscopal d'Orégon City.

Pendant ce temps, le P. Dommeau, que nous avons entrevu à l'est des montagnes Rocheuses, devenait curé de la ville de Vancouver, où il faisait son premier baptême le 16 mai 1897, et, l'année suivante, Mgr Durieu confiait définitivement aux Oblats la desserte de cette paroisse.

Le pastorat du P. Dommeau ne fut pas de longue durée. Le 27 septembre 1898, le P. McGuckin arrivait à Vancouver avec les titres de supérieur de la

maison des Oblats qu'on venait d'y constituer et de curé de la paroisse. Il allait exercer ces doubles fonctions jusqu'au jour de sa mort (7 avril 1903).

Pendant que s'organisait définitivement cette paroisse importante, arrivaient de France deux jeunes prêtres de la même congrégation que son curé, qui allaient rivaliser de zèle pour l'avancement spirituel du pays, mais dont l'action devait s'exercer dans des sphères bien différentes. L'un et l'autre virent pour la première fois la Colombie en septembre 1898. Le P. Pierre Le Chesne fut d'abord stationné à New Westminster, d'où il allait, le 3 septembre de l'année suivante, aider aux PP. McGuckin et John Whelan dans la direction des catholiques de Vancouver.

Mais sa vocation n'était que partiellement pour le ministère paroissial. Le P. Martin, à l'ordination duquel nous avons assisté il y a longtemps, faisait alors l'office de procureur vicarial: ce père ayant été rappelé dans l'Est, le P. Le Chesne, qui s'était depuis quelque temps occupé avec succès d'affaires d'ordre matériel au bénéfice de la paroisse à laquelle il était attaché, fut nommé à la charge restée vacante par le départ du prêtre canadien, ainsi qu'à des fonctions analogues vis-à-vis de la maison à laquelle il appartenait. Malgré l'accroissement vraiment merveilleux qu'a pris la ville de Vancouver, il y a peu de ses habitants qui aujourd'hui ne connaissent pas, au moins de vue, la figure peu sévère de ce prêtre qui est resté fidèle à la cité dont ils sont à bon droit si fiers.

Celui-ci était venu du pays des landes et des clochers à jour. De l'extrémité opposée de la France, telle que ce pays était avant la guerre franco-prussienne, un autre excellent sujet, le P. Victor Rohr, abordait à la même époque aux rivages de la Colombie Britannique. Prêtre zélé autant que patriote irréductible, le P. Rohr passa d'abord six mois chez les sauvages Koutenays; puis, en 1899, il commençait à Sainte-Marie une carrière apostolique au cours de laquelle il devait faire le plus grand bien aux Indiens du Bas-Fraser, mais surtout à ceux de Douglas et de Lillouet. Il allait même résider un certain temps parmi ces derniers, et il devait aussi être chargé des Thompsons, ainsi que de certains villages chouchouapes.

CHAPITRE XIII

—

KLONDIKE ET COLOMBIE

1898-1901

Nous avons déjà assisté à la naissance de Fernie, Vernon et Rossland. Une autre petite ville de caractère à peu près identique surgissait alors non loin de la mission Saint-Eugène, par suite de la construction par le Canadien-Pacifique de sa branche du Nid de Corbeau (*Crow's Nest*). C'était Cranbrook, qui, en avril 1898, ne consistait encore qu'en la ferme du colonel Baker, deux hôtels et une maison avec étable en cours de construction. Avec l'achèvement de la ligne susmentionnée, tout changea à ce point du district koutenay, et, dès l'automne suivant, les pères oblats de la mission Saint-Eugène durent s'occuper des intérêts spirituels des catholiques qui s'établissaient toujours plus nombreux à cette place. Le P. Coccola y dit plusieurs fois la messe dans la maison d'un M. Kennedy. En avril 1899, le P. N. Ouellette, qui avait quitté le Manitoba pour la Colombie, non seulement continuait son ministère, mais faisait même l'acquisition d'un « lot », sur lequel il érigeait une église de 40 pieds sur 24, qui fut ouverte au culte le 10 septembre de la même année.

Ce père devait desservir six ans cette nouvelle paroisse.

Les gisements de houille qui sont communs dans cette partie du pays avaient été pour beaucoup dans l'avènement du chemin de fer qui allait à son tour changer la face du district. Bien loin au nord, et même en dehors de la Colombie Britannique, bien que toujours en territoire canadien, une autre région offrait alors au monde civilisé des dépôts d'or d'une richesse merveilleuse. Nous avons nommé le Klondike, ou Youkon, qui n'est point une terre inconnue pour nos lecteurs. Ceux-ci se rappellent aussi l'incroyable engouement des chercheurs d'or pour ce lointain pays que ni l'isolement, ni les longs hivers ne purent protéger contre un envahissement presque sans exemple dans l'histoire des mines.

Au point de vue religieux, ce véritable pays de cocagne était alors rattaché au vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie; mais, géographiquement parlant, il appartenait au Pacifique, auquel il devait plus tard être relié pour fins d'administration ecclésiastique.

L'Alaska, dépendance américaine, formait depuis 1894 une préfecture apostolique dont le soin était confié aux Jésuites. Ces religieux avaient autrefois demandé à Mgr Grouard juridiction sur toute partie du Youkon par où les exigences de leur ministère pourraient les appeler à passer, faveur qui leur avait été accordée de bon cœur. L'un des leurs, le P. Judge, s'était cru autorisé par là à s'établir dans la ville de

Dawson, centre qui avait grandi d'une manière fabuleuse, et était alors la capitale du pays tout entier. Ce religieux y avait passé l'hiver de 1897-98. Il y avait même construit chapelle, maison et hôpital. Bref, cet excellent père avait d'autant plus facilement fini par se croire chez lui au Klondike que certains Américains prétendaient alors que ce pays était en dehors du territoire canadien. Rome ayant décidé qu'il faisait partie du vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, Mgr Langevin, à titre de métropolitain et parce qu'il était plus en mesure de s'occuper de cette question que Mgr Grouard, qui ne savait trop ce qui se passait loin des neiges du Mackenzie, s'entremit pour y faire envoyer des Oblats.

Comme résultat de son intervention, le P. Gendreau, qui avait été procureur du collège d'Ottawa, fut donc envoyé à Dawson City, accompagné du F. Dumas, un Oblat comme lui. Puis, pour lui donner un *socius* ecclésiastique, Mgr Grouard fit le sacrifice du P. Desmarais, alors au Petit lac des Esclaves, qui ne tarda pas à aller le rejoindre, tandis que Mgr Langevin contribuait lui aussi pour sa quote-part au clergé de ces lointaines contrées en offrant à Mgr Grouard l'un de ses propres prêtres, l'abbé O. Corbeil, qui avait fait quelque temps l'office de colonisateur au Manitoba.

Le P. Gendreau était nommé représentant du vicaire apostolique au Klondike, avec le titre et les pouvoirs de vicaire général. Il arriva à Dawson le 27 juin 1898, tandis que le P. Desmarais, auquel

venait de s'adjoindre le P. Lefebvre, le jeune missionnaire que nous avons vu lutter avec la mauvaise volonté des Esquimaux, s'établit d'abord à Selkirk, où le F. Dumas lui rendait les services d'ordre matériel que comportait sa vocation. Le supérieur de la mission fit avec le P. Judge certains arrangements qui, tout en sauvegardant les droits des Oblats, dédommageaient celui-ci des dépenses qu'il avait faites à Dawson.

J. E. Gendreau, o. m. i.

Signature du P. Gendreau

La capitale du Youkon était alors une ville unique en son genre. Presque toutes les nationalités s'y trouvaient représentées. La plupart de ses rues n'étaient encore marquées que par des poteaux, entre lesquels des tentes, quelques cabanes en troncs d'arbres, des tas de caisses, de sacs de farine, de lard fumé, etc, s'y étalaient pêle-mêle. Le site de la ville lui-même n'était rien moins que salubre. C'était plutôt un marais pestilentiel dont l'emplacement s'était imposé à l'attention des premiers habitants, qui n'avaient point eu l'embarras du choix.

Tout y était très cher. Un menuisier y gagnait 50 francs par jour, et le P. Gendreau devait en donner plus de 400 par mois à son cuisinier. La population catholique du pays était estimée à une quin-

zaine de mille âmes, dont la moitié se composait de Canadiens-français. Avant peu, plusieurs conversions vinrent rendre évident le fait que les missionnaires n'étaient point oisifs parmi leur population cosmopolite.

L'église du P. Judge avait brûlé la veille de la Trinité. A la fin d'août 1898, une nouvelle, de 75 pieds sur 35 et dédiée à l'Immaculée Conception, fut ouverte au culte, dans laquelle, le P. Gendreau prit formellement possession de sa charge de curé le premier dimanche de septembre. L'hôpital catholique comptait alors cent trente-deux malades sous les soins des sœurs de Sainte-Anne [1]. Les circonstances dans lesquelles vivaient les paroissiens du P. Gendreau étaient bien plus favorables aux décès qu'aux naissances. Les baptêmes d'enfants étaient presque inconnus, tandis que, dans le seul mois de septembre qui suivit l'arrivée du nouveau curé, celui-ci ne fit pas moins de treize sépultures. Le P. Lefebvre faisait alors 40 milles pour aller administrer un moribond.

Pendant ce temps, M. Corbeil était stationné à Dominion Creek, d'où il se rendit, au commencement de 1899, à une localité appelée *Last Chance* (la Dernière Chance), où se trouvaient beaucoup de Cana-

1. Le P. Judge avait commencé son hôpital avec des laïques pour gardes-malades. Le P. Gendreau ayant fait venir des sœurs de Sainte-Anne pour remplir ces fonctions, ces religieuses furent arrêtées par les glaces que charriait le Youkon pendant l'automne de 1898, et durent passer l'hiver à Nulatto. Elles se rendirent à Dawson au printemps de l'année suivante.

diens-français. Dans ce voyage il était accompagné d'un chien qui traînait sa chapelle. Ce prêtre nous a laissé des circonstances dans lesquelles il exerça son ministère à ce point de l'Extrême-Nord, une description qui ne sera pas hors de place ici. Rien ne peut donner une meilleure idée et des gens et de la localité. Il écrit donc à ce sujet :

« Le dimanche 15 mars, j'ai dit la messe chez M. Lalonde, et une soixantaine de mineurs s'étaient entassés là, pressés les uns sur les autres. Il y a dans la cabane, comme dans les chantiers, des poutres accrochées au mur pour faire des lits. Il y en avait deux superposées, et des mineurs ont été obligés de se hisser là, de monter au jubé, comme ils disaient en riant. Pendant toute la messe, ils sont obligés de se tenir debout ou couchés sur les lits, parce qu'ils ne peuvent pas bouger. Une trentaine ont fait leurs pâques, et les autres m'ont demandé s'ils ne pourraient pas aller les faire à la ville. Naturellement, j'aime mieux qu'ils aillent à Dawson et je n'invite que ceux qui ne peuvent pas y aller, car les confessions sont difficiles à entendre dans ces cabanes à cause du peu d'espace...

« Je vais de cabane en cabane ; je parle à tout le monde de leurs parents, de leurs amis, de leur paroisse, de leur curé. Ça leur fait un immense plaisir et beaucoup de bien. On parle de religion et je les attire à confesse : ils ne manqueront plus la messe quand ils viendront à Dawson. Ils seront de bons chrétiens ; le bon Dieu sera aimé, servi et glorifié, et

j'y aurai un peu contribué. C'est là le complément de joie que nous pouvons goûter ici [2]. »

A Selkirk, il y avait une trentaine de maisons, plus une église commencée en 1898 par le P. Lefebvre aidé du F. Dumas. Même dans un pays aussi primitif qu'était alors le Klondike, on remarquait plusieurs Canadiens-français, partant des catholiques, de bonne famille, tels que le lieutenant Leduc, le juge Dugas et M. Charles Taché, neveu de Mgr Taché, qui y remplissait les fonctions d'ingénieur civil au compte du gouvernement local [3].

Pour compléter notre esquisse de ce lointain pays et des conditions spéciales dans lesquelles sa population coulait ses jours, citons un passage d'une lettre du P. Gendreau à Mgr Langevin, écrite vers la fin de 1899. Le supérieur de la mission du Youkon mandait alors à son archevêque:

2. Reproduite dans *Le Manitoba* du 3 mai 1899.

3. Il paraîtrait par un des nombreux livres écrits sur ce pays à l'époque de sa vogue que Selkirk, ou bien n'était pas du goût des prédicants, ou bien ne contenait pas beaucoup de protestants. Voici en effet ce qu'un auteur non catholique en écrivait en 1898:

" A quelques pas du magasin, se trouve (ou se trouvait) une église appartenant à la mission de l'Eglise d'Angleterre. L'avis suivant était cloué à la porte: " Mission Saint-Sauveur, Eglise d'Angleterre. Un " court office en anglais se fait chaque dimanche à deux heures et " demie de l'après-midi. " Néanmoins, ceux qui avaient besoin de consolations spirituelles doivent avoir été mal partagés. Le pasteur de cette triste paroisse avait apparemment, comme on dit en français, " pris la clef des champs ", et, à en juger par l'intérieur négligé et poussiéreux de la chapelle, il avait été au moins quelques mois absent " (H. de Windt, *Through the Gold-Fields of Alaska to Bering Straits*, pp. 90-91; Londres, 1898).

Un autre auteur (Robert-C. Kirk, *Twelve Months in the Klondike*, p. 230; Londres, 1899) parle d'une école pour les filles indiennes tenue par les catholiques à un poste appelé Forty-Mile Creek. Il fait erreur, et ses remarques à ce propos doivent s'entendre de la mission des PP. jésuites à Sainte-Croix, en Alaska.

« Les froids nous ont pris cette année quinze jours plus tôt que l'année dernière. Le steamer [*Stratton*] descendait paisiblement le Youkon au milieu de glaçons flottants, louvoyant avec difficulté à travers les banquises.

« Le 24 octobre dernier, à minuit, ce bateau s'est trouvé pris dans les glaces, pressé, écrasé; il a fini par disparaître sous la glace avec un bruit effrayant causé par l'explosion de la chaudière et les craquements de la coque écrasée par les banquises. Les passagers ont eu juste le temps de sauter sur la glace mouvante qui les environnait; puis le bateau a sombré avec toute sa cargaison et la malle dans une profondeur de 30 pieds d'eau.

« C'est un vrai miracle qu'il n'y ait pas eu de perte de vie. Le P. Desmarais vient d'arriver après avoir marché 140 milles, souffrant de la faim, du froid et de la fatigue. Il a perdu tout ce qu'il avait, même sa soutane et son bréviaire [4]. »

Malgré les conditions anormales de son peuple, le P. Gendreau, en digne représentant de l'Eglise, ne pouvait pas oublier la grande question de l'éducation de la jeunesse. Il fit donc construire à Dawson une école qui fut la première de tout le pays et qui recevait des enfants des deux sexes, parmi lesquels un assez grand nombre étaient protestants. Ce père s'était toujours montré fin diplomate: dans les glaces du nord, il ne voulut point déroger, mais

4. Lettre publiée dans *Le Manitoba* du 3 janvier 1900.

s'arrangea de manière à faire payer les frais d'entretien de son école par les parents de ceux qui en bénéficiaient, tels que représentés par des commissaires officiels, et bien que les institutrices en fussent deux religieuses de Sainte-Anne.

Une autre preuve de son habileté consiste en ce que, ayant fait bâtir pour $6,000 un presbytère qui était le plus bel édifice de la ville, il le loua au gouverneur du Youkon à un prix qui le remboursait de ses dépenses au bout de deux ans. Quant au prêtre et à ses compagnons, ils se contentèrent d'une humble maison attenante à l'église.

Enfin, comme pour montrer jusqu'au bout sa sollicitude pour une mission à l'établissement de laquelle il n'avait pas peu contribué, Mgr Langevin partit lui-même vers le milieu de mai 1901 pour son centre, où il devait prêcher le jubilé. Il arriva à Dawson le 14 juin suivant. A White Horse, il fut reçu par le M. Taché dont nous avons parlé, à l'insistance duquel cette place devait d'avoir une église et un prêtre résident: le P. Lefebvre. Bien que n'ayant pas plus d'un an d'âge, cette localité pouvait déjà se glorifier de posséder quelque 2,500 habitants, circonstance que le lecteur comprendra sans peine lorsqu'il apprendra qu'elle était la tête de ligne d'un chemin de fer maintenant en opération, qui reliait la Côte — c'est-à-dire Skagway — avec les mines de l'intérieur.

Par l'érection, en 1901, du nouveau vicariat apostolique du Mackenzie, le Youkon religieux changeait

de premier pasteur. Il devait pendant plusieurs années appartenir à Mgr Breynat, qui le visita régulièrement et y passa même quelque temps. Le P. Gendreau ayant été invité à assister au sacre du jeune prélat, il partit le 28 février pour Saint-Albert, où il obtint d'être déchargé du soin de ses lointains domaines. En conséquence, le P. E. Bunoz, alors supérieur à New Westminster, fut nommé pour l'y remplacer [5].

Au départ du premier administrateur ecclésiastique de ce pays, deux pères oblats vivaient avec lui à Dawson, lorsqu'ils ne s'employaient point à visiter les mineurs à distance; le P. Desmarais était stationné à Bonanza, la plus riche des missions, qui possédait une église en règle; Dominion Creek était desservi par M. O. Corbeil, qui ne devait pas quitter le pays avant trois ou quatre ans, et le P. Lefebvre exerçait son ministère à White Horse, où il s'était établi en permanence.

Mais n'anticipons pas, et retournons au sud.

A part une fondation qui augurait bien pour l'avenir, l'année 1899 s'était ouverte par un deuil sur la partie continentale de la Colombie Britannique. Le premier événement était l'établissement d'une école pour les enfants des Skwamiches par les sœurs de

5. Le P. Pierre-Edmond Gendreau naquit à Saint-Pie de Bagot le 3 avril 1840, et fit ses études classiques et ecclésiastiques à Saint-Hyacinthe, où il fut ordonné prêtre le 5 octobre 1862. Après avoir rempli divers postes dans les rangs du clergé séculier, il entra chez les Oblats et prononça ses vœux le 8 déc. 1881. Après son entrée dans la vie religieuse, il fut supérieur à Mattawa, puis, une fois revenu du Youkon, à Kénora, dans l'Ontario.

l'Instruction de l'Enfant Jésus, sous la direction de Mère Aimée de Jésus. Le second était la disparition de la scène de ce monde d'un ouvrier apostolique qui s'était toujours signalé par son zèle et, généralement, ses succès parmi les Indiens de la Colombie. En raison des privations qu'il avait endurées et des difficultés d'ordre matériel qu'il avait dû surmonter au cours de sa carrière de missionnaire, le P. Lejacq était depuis longtemps réduit à l'état d'un invalide qui se mourait avant l'âge. Le 23 janvier 1899, il quitta l'hôpital de New Westminster pour aller recevoir dans un monde meilleur la récompense de ses longs travaux.

La même année, une perte encore plus irréparable affligea le diocèse de New Westminster tout entier: nous voulons parler de la mort de son chef, que la malheureuse affaire d'Okanagan ne contribua pas peu à accélérer. C'est le 1er juin 1899 que Mgr Durieu passa de vie à trépas. Nous en avons assez dit sur ses mérites comme missionnaire chez les sauvages pour qu'il nous soit maintenant inutile d'appuyer sur la grandeur de la perte que faisaient en lui les Indiens de la Colombie continentale. A ce point de vue, sa place n'a point encore été remplie, et ne le sera probablement pas de sitôt.

Par ce triste événement son titre et les prérogatives qui en découlaient passaient à son coadjuteur.

A douze milles de la ville épiscopale, nous avons vu le P. McGuckin entrer en fonctions comme curé de Vancouver. L'un de ses premiers soins fut de

donner suite à un plan formé par M. Fay, et de jeter les fondations d'un temple qui put contenir les foules qui se pressaient toujours plus nombreuses dans l'enceinte, maintenant trop étroite, de la première église de sa paroisse. Le 16 juillet 1899, Mgr Langevin vint donc du Manitoba bénir la pierre angulaire d'une superbe église, toute en pierre et du plus pur gothique, qui est certainement le plus bel édifice de ce genre à l'ouest de Saint-Boniface, sinon de Montréal. Elle mesure 161 pieds de long à l'extérieur et 62 de large, tandis que son transept a une longueur de 104 pieds. Sa nef a 62 pieds sous voûte, et l'un de ses deux clochers s'élève à une hauteur de 222 pieds. Cette église devait être ouverte au culte par Mgr Christie, archevêque de Portland, le 9 décembre 1900.

Quelque deux semaines auparavant, c'est-à-dire le 21 octobre, Son Exc. Mgr Diomède Falconio, délégué apostolique au Canada, y bénissait un carillon de sept belles cloches, fondues par la célèbre maison de G. et F. Paccard, en Savoie, France.

Cependant, les sœurs du Bon Pasteur, dont nous avons salué l'arrivée à New Westminster, étaient cruellement éprouvées par l'incendie de leur établissement de Sapperton, où elles avaient déjà soin d'un certain nombre de madeleines et d'orphelines. Ce sinistre arriva le 4 octobre 1899. Les orphelines durent être confiées aux sœurs de la Providence, qui les recueillirent dans une bâtisse attenante à leur hôpital de New Westminster, en attendant la con-

struction, dans la même ville, d'un édifice en brique, qui, mis sous la protection de saint Vincent de Paul, fut ouvert le 9 juillet 1901, en la fête de ce grand patron des œuvres de charité catholiques.

De leur côté, les sœurs du Bon Pasteur se procurèrent un grand terrain à Vancouver, où elles se bâtirent un refuge dans lequel elles entrèrent le 19 septembre 1900. Là elles prennent soin, non seulement d'orphelins et d'orphelines, mais encore de jeunes filles tombées ou en danger de tomber, ainsi que d'autres qui vont chercher dans leur institution un asile contre les embûches du monde.

Cette même année, nous voyons le diocèse de l'île Vancouver, dont le nom avait jusque-là été une anomalie dans l'Eglise, et qui était maintenant d'autant moins approprié qu'il prêtait à confusion par suite de l'importance que prenait chaque jour la ville de Vancouver, changé en celui de Victoria et momentanément élevé au rang d'archidiocèse, avec le diocèse de New Westminster et le vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie pour suffragants. L'Ile avait précédemment dépendu du siège américain d'Orégon City: le nouvel arrangement la remettait à sa place naturelle parmi les divisions ecclésiastiques du Canada.

Cette importante mesure fut prise par Rome le 19 juin 1900. Juste dix jours auparavant, Mgr Bertrand Orth succédait à Mgr Lemmens sur ce qui était maintenant le siège de Victoria.

Le clergé de ce diocèse n'avait jamais été nom-

breux. Il était devenu parfaitement insuffisant. Aussi Mgr Orth crut-il devoir faire appel aux pères bénédictins, qui, au cours de 1900, s'établirent à Cloyoquot, où ils fondèrent une école industrielle pour les enfants des Indiens dont la charge leur avait été confiée. Puis, comme le besoin de prêtres se faisait toujours sentir, l'archevêque fit venir dans son diocèse des pères du Bienheureux Grignon de Montfort, communément appelés Maristes, qui se chargèrent immédiatement de la paroisse de Cowitchan, et dont quelques-uns devaient aussi exercer leur ministère dans la ville même de Victoria.

CHAPITRE XIV

—

DERNIERS ÉVÉNEMENTS

1901-1905

Cependant, la population blanche continuant à se porter vers le sud-est de la Colombie Britannique, le P. Bédard avait, en 1900, quitté la mission du lac William pour la paroisse naissante de Greenwood, dans le Koutenay. Ce prêtre entreprenant devait pendant une assez longue période consacrer à ce pays toutes les ressources de son zèle. Le P. Bédard était un véritable bâtisseur: sans parler des élégantes écoles du lac William, il avait construit en 1889 un presbytère à Kamloops et des églises à Donald en 1888 et à Nelson en 1893. Il devait en faire autant à Phœnix en 1904, et se bâtir un presbytère à Greenwood en 1906.

Non loin d'Okanagan, se trouvait la nouvelle ville de Vernon, dont la paroisse catholique peut être regardée comme ayant été fondée par le P. Cornellier. Au cours de 1900, ce jovial religieux avait cédé sa place à M. J.-A. Roy, l'ancien curé de Wolseley, au Manitoba. Ce centre ne pouvait alors être bien important au point de vue religieux, puisque, lors-

que celui-ci le quitta en 1906, il ne comprenait encore qu'une quinzaine de familles catholiques.

Quant au P. Chirouse et aux autres pères employés à la desserte des missions indiennes du Bas-Fraser et de la côte avoisinante, ils se surpassaient alors et donnaient à Chilliwack une grande retraite — commencée le 4 juin 1901 —au cours de laquelle devaient se dérouler des fêtes et représentations qui étaient comme l'écho fidèle de celles que Mgr Durieu avaient introduites parmi ses chers Indiens. Elles furent même d'autant plus appréciées du grand public que celles qui les avaient précédées avaient servi de réclame à celles de 1901. Bien que leur unique but fût l'édification des sauvages réunis pour la circonstance, elles attirèrent une foule de blancs, dont quelques-uns vinrent jusque de Spokane et de Tacoma, Etats-Unis, pour en être témoins.

Une protestante, Mme Frances-E. Herring, qui s'y trouvait également, a consacré un grand nombre de pages d'un de ses livres à décrire les principales phases de cette mission, ainsi que les processions et la représentation de la Passion de Notre Seigneur qui la couronnèrent. Nous n'aurions qu'à reproduire ces pages pour donner une idée exacte de ces fêtes. Nous nous bornerons aux citations suivantes, que nous ferons précéder de la remarque que cette retraite avait rassemblé autour de l'évêque de New Westminster un certain nombre de missionnaires, tels que les PP. Chirouse, organisateur de la réunion, Marchal, Le Jeune, Rohr et quelques autres. Les In-

FANFARES INDIENNES

diens qui s'étaient rendus à l'appel du P. Chirouse étaient au nombre d'environ deux mille.

Répondant à l'expression d'un sentiment d'appréhension qui pouvait s'emparer de l'esprit des blancs présents à ces fêtes, en face d'un groupement d'éléments si disparates, l'auteur susmentionné déclare que « la présence de Mgr Dontenville et d'une demi-douzaine de prêtres est tout ce qu'il faut » pour assurer l'ordre et la paix. «Ils ont», dit-elle, sur « ces sauvages d'autrefois une influence merveilleuse. Les offices de l'Eglise ont quelque chose de théâtral, et la religion qu'ils enseignent est pleine de réalité. Car personne ne sait mieux que les Indiens le sacrifice du confort personnel et des aises auquel les prêtres se soumettent pour élever leurs corps vers la civilisation et leurs âmes du côté du ciel [1]. »

En encore : « Je connais les bienfaits pratiques qui découlent pour les blancs et pour les Peaux-Rouges de l'influence modératrice de l'Eglise catholique parmi les différentes tribus que les pères gouvernent. Je vous ai souvent dit à quel point les enfants de la forêt et du fleuve sont portés à suivre les pires sentiers de la civilisation qui les a envahis depuis les quarante ou cinquante dernières années. Laissez ce rassemblement de 2,000 Indiens à moitié civilisés avoir la boisson qu'ils aiment tant, et vous verrez une horde de fous furieux et de femmes encore moins sensées. Alors réapparaîtront leurs an-

1. *Among the People of British Columbia,* p. 140; Londres, 1903.

ciennes dissensions de tribu à tribu; le ressentiment des restrictions auxquelles les soumet le flot de l'immigration des blancs deviendra une véritable furie. »

Puis, après avoir décrit avec éloquence l'état déplorable où se trouveraient ces aborigènes sans la religion, l'auteur ajoute: « Ici l'Eglise catholique romaine vient à leur secours en leur fournissant des écoles, dont celles destinées aux filles sont dirigées par des sœurs, tandis que celles des garçons sont sous la surintendance de frères [2]. »

Elle dit alors comment les rangs des pèlerins et des religieuses de New Westminster furent renforcés, à Sainte-Marie, par Mgr Dontenville et les sœurs de cette mission qui se joignirent à eux. Elle décrit ensuite la brillante réception faite à l'évêque à son arrivée au village de Chilliwack. De cette localité elle écrit: « Le village est bâti autour d'un long rectangle comprenant plusieurs arpents d'un terrain plat couvert de gazon, sans un arbre ou une souche, et qui est bien adapté au sport. Le côté nord de cet espace est occupé par la nouvelle église, qui vient d'être construite et achevée par les Indiens eux-mêmes sous la direction d'un nain difforme. En arrière de l'église se dressent quelques excellentes maisons possédées par les Indiens et maintenant cédées aux filles de la mission Sainte-Marie...

« Dans les champs ou éclaircies tout près de là, sont dressées des centaines de tentes blanches.

2. *Ibid.*, p. 143.

Chaque tribu et chaque groupe sont campés séparément et désignés comme ils le seraient dans une procession par leur propre étendard [3]. »

Vient alors la description des exercices de la mission, avec lesquels nos lecteurs sont déjà familiers : plusieurs sermons et catéchismes par jour, service solennel pour Mgr Durieu et d'autres trépassés, procession au cimetière avec allocution, grand'messes et autres offices, le tout couronné par des tableaux vivants représentant les stations du chemin de la croix, scènes devant lesquelles s'extasient tous les étrangers présents.

Après la procession qui défila devant ces groupes, « le P. Chirouse passa près de nous », ajoute l'auteur déjà cité, « et nous l'arrêtâmes pour le saluer. L'une de ses mains nerveuses retenait sa soutane au travers de sa pauvre poitrine toute délabrée, et il nous répondit d'une manière à peine intelligible, car il n'avait plus de voix. Mais il refusa de dire bonsoir, vu que la meilleure pièce du feu d'artifice était encore à venir et qu'il voulait que nous attendions pour la voir. Les Indiens l'avaient eux-mêmes préparée, ainsi que les pièces moins importantes.

« Nous fûmes bien récompensés ; car, au milieu d'un gerbe de lumière, parut un cœur de rubis surmonté d'une croix en diamants, qui étincelait et scintillait, changeant de couleur jusqu'à ce que le tout se fut éteint, lorsque, jetant les yeux autour de nous à

3. *Ibid.*, pp. 152-53.

la lueur de ses rayons expirants, nous vîmes le feu de centaines d'yeux en contemplation dans les paisibles figures brunes qui les encadraient [4]. »

Immédiatement après cette retraite mémorable, Mgr Dontenville prit le chemin du nord, où il allait visiter pour la première fois la mission du lac Stuart (juin 1901). Accompagné d'un jeune prêtre, qui lui servait d'assistant pendant les offices, et du P. Morice qui interprétait ses sermons, le prélat visita les principaux centres qui dépendaient de ce poste, où les Porteurs et les Babines le reçurent de leur mieux.

Il n'est que juste de remarquer que, à part les membres d'une sous-tribu, ces Indiens avaient fait de grands progrès sous bien des rapports. Les églises des premiers jours, qui n'étaient guère que de grandes masures, avaient fait place à des édifices proprets et aussi bien construits que le permettait le milieu dans lequel vivaient ces aborigènes. *Regis ad instar,* leurs propres demeures avaient, en beaucoup de cas, subi la même transformation. Mais, ce qui était mieux encore, leur mentalité s'était considérablement améliorée. Les Porteurs riaient maintenant des jongleurs et de leurs prétentions, et les cas de sorcellerie étaient depuis longtemps inconnus dans leur territoire. Quant aux Babines, la partie de leur tribu qui habitait le lac du même nom avait enfin abandonné les pratiques répréhensibles qu'elle tenait de ses ancêtres, et, bien que la peur des sorciers

4. *Ibid.*, pp. 194-95.

ne fut point encore inconnue de ses vieillards, l'exercice de leur métier superstitieux n'était plus toléré parmi eux.

Il en allait autrement des « Babines de la rivière », qui avaient deux importants villages sur la Bulkley : le Rocher-Déboulé, où nous avons vu le P. Lejacq, et Moricetown, à une chute trente milles en amont, où se prenaient annuellement d'immenses quantités de saumon. La première de ces localités avait un passé des moins édifiants, et, à cause de sa proximité d'un grand village tsimpsiane, ses habitants étaient de race mixte et de mœurs assez peu dénées. Ils avaient jusque-là insisté pour retenir cette organisation clannesque qui entraînait avec elle fêtes, danses, costumes et insignes qui leur paraissaient indispensables à la vie. Pourtant, pressés à différentes reprises par le P. Morice, qui, pour les éloigner de l'occasion du péché, avait voulu établir près de la chute susmentionnée ceux qu'il croyait mieux disposés [5], un certain mouvement de conversions s'était inauguré parmi eux. Ils en étaient venus à déclarer que, puisqu'on en voulait aux coutumes qui découlaient de leur organisation sociale, un changement radical dans cette organisation ne pouvait réussir qu'en tant qu'il proviendrait de l'accord commun de tous les Babines sur ce point. Mieux encore, comme ils avaient appris la venue prochaine du « grand

5. Et cela en conformité avec la pratique constante de Mgr Durieu relativement aux sauvages de la mer — d'où le nom que les blancs avaient donné à la place où s'était fait cet essai.

prêtre », ils avaient promis de profiter de l'occasion pour effectuer ce changement.

En conséquence, au cours de la mission qui leur fut donnée au Rocher-Déboulé, évêque et prêtres purent assister à une cérémonie jusque-là unique dans son genre. A un certain signal, par une belle soirée d'été, chacun des « nobles » héréditaires, membres de sociétés secrètes et tous les sorciers qui se trouvaient là sortirent de leurs demeures respectives, et en apportèrent qui une couronne en griffes d'ours gris, qui une ceinture magique en fibres d'écorce de cèdre; les uns un masque en bois peint, d'autres une crécelle ou immense grelot de même matière et sculpté aux armes du possesseur; des tambourins, des bâtons de cérémonie, des osselets de jeu; en un mot, tout ce qui rappelait l'ancien ordre de choses qu'on se proposait d'abolir à tout jamais.

Ces différents hochets formèrent bientôt un gros tas sur la place publique: au milieu du silence le plus profond, on en fit un feu de joie [6]!

C'était réellement un moment solennel pour cette petite peuplade: elle voyait s'en aller en fumée ce qu'elle avait jusque-là tenu pour aussi précieux que la vie. Chacun entourait sans mot dire les dépouilles de sa gloire passée, qui crépitaient, se tordaient et grimaçaient sous la morsure des flammes. Le silence

6. Il nous sera bien permis d'avouer ici que nos goûts d'antiquaire nous rendaient cet autodafé presque aussi pénible qu'aux Indiens eux-mêmes. Mais c'était ici une question de principes: le bien spirituel des sauvages devait primer toute autre considération.

était oppressif, et, pour éviter l'expression d'un regret ou toute remarque qui eut pu amoindrir la spontanéité du sacrifice, le P. Morice, à la demande de l'évêque, entonna l'un de ses plus beaux cantiques, qui fut vigoureusement continué par toute l'assistance.

Toute la tribu des Babines était dès lors catholique, et la mission du lac Stuart ne comptait plus de retardataires.

Tout allant bien chez lui, le missionnaire des Porteurs et des Babines voulut, l'année suivante, sortir de son district pour voler à de nouvelles conquêtes. Nous avons vu le P. Morice commencer son ministère chez les Tchilkotines, tribu dénée; en outre des Porteurs et des Babines, il avait depuis des années veillé sur les Sékanais, autre tribu apparentée aux précédentes. Une cinquième division ethnographique de la même famille était celle des Nahanais, dont le principal rendez-vous était Taltan, sur la Stickine, à quelque cinq cents milles du lac Stuart et par le 58ᵉ degré de latitude nord. Ces Indiens n'avaient jamais été visités par un prêtre, et pour cette raison ils étaient devenus une proie facile pour les ministres de l'erreur. De fait, un missionnaire anglican s'était depuis quelque temps établi au milieu d'eux.

Toutefois, un petit noyau d'Indiens avait toujours refusé de ployer le genou devant Baal. Chaque année, ils envoyaient quelques représentants écouter le prêtre au lac d'Ours, une des nombreuses succur-

sales du lac Stuart, et il va sans dire qu'ils soupiraient après le bienfait de sa visite.

Malheureusement, comme tous ses instants étaient pris par la desserte de ses propres chrétiens, ce prêtre n'avait jamais pu se rendre à leur désir, poursuivi qu'il était par la peur que ce ne fut au détriment de ces derniers. Débarrassé maintenant de tout souci du côté des Babines, il crut l'heure arrivée de s'élancer vers le nord. Mais comme la grande forêt ne lui offrait aucun chemin assez expéditif, il dut commencer par descendre près de sept cents milles vers le sud.

En conséquence, le 6 mai 1902, le P. Morice quittait le lac Stuart pour sa tournée annuelle du printemps, qui lui permit de gratifier en passant les villages de Natléh, Stony Creek et fort Georges de la mission qu'il avait coutume de leur donner à cette époque. De là, il se rendit à Victoria, où il s'embarqua pour Wrangell, Alaska. Il prit alors un autre vapeur qui lui fit remonter la Strickine jusqu'à Telegraph Creek. Au bas d'un rapide dans cette rivière, son bateau dut rester neuf jours pour permettre à l'eau de baisser suffisamment pour pouvoir le remonter.

En chemin, le voyageur n'avait reçu que les informations les plus décourageantes sur l'objet de sa mission. Il perdait son temps, semblait-il; il n'y avait plus aucun espoir de conversion pour les Nahanais : ceux que le ministre n'avait point accaparés étaient devenus les victimes incurables du vice et de

l'ivrognerie, et aucun d'entre eux ne prendrait même la peine de l'écouter. Par bonheur, ces prédictions ne devaient pas se réaliser à la lettre. D'abord, il n'était pas allé plus loin que Telegraph Creek, lorsqu'il fut agréablement surpris d'entendre, un matin, les prières qu'il avait composées pour les Porteurs récitées dévotement par un groupe de sauvages dont il ne connaissait que quelques-uns. Rendu à leur village, il rencontra une douzaine de familles, sans compter d'autres adultes, qui se déclarèrent franchement pour lui, malgré le ministre et ses suppôts. Il catéchisa et instruisit de son mieux ces Indiens pendant les dix jours qu'il resta chez eux. C'était une semence que d'autres allaient pouvoir faire germer et fructifier.

L'année suivante, 7 avril 1903, la mort ayant privé la paroisse de Vancouver de son digne curé, le R. P. McGuckin, un intérim s'ensuivit, auquel mit fin la nomination à ce poste (3 février 1904) du P. J. Welch qui venait de terminer son noviciat comme Oblat de Marie Immaculée, après s'être dépensé dans les œuvres du ministère parmi les blancs du Koutenay. Son départ de ce district avait donné lieu à certains changements dans le personnel ecclésiastique du pays. D'abord, le P. Coccola succéda au P. Meleux comme desservant de Fernie, où il fut assisté du P. Louis-Jules Choinel et d'un jeune prêtre allemand, le P. Joseph Meissner, dont les services allaient être d'autant plus précieux qu'il ne parlait pas moins de six langues. Arrivé en novembre 1904,

le P. Meissner reçut en partage le soin des Slaves et des Allemands qui étaient très nombreux dans ces parages.

Plus à l'ouest, sur la côte même du *Mainland,* le village de Sechelt, dont nous avons admiré l'église et les progrès spirituels et temporels de ses habitants, voyait alors une école s'ouvrir pour le bénéfice de ses enfants des deux sexes, et cela grâce à de sérieux sacrifices de la part des Indiens eux-mêmes. C'est le 29 juin 1904 que cette école fut inaugurée. La sœur Thérésine était la supérieure des sœurs de l'Instruction qui allaient en avoir la direction. En même temps, le P. Pierre Plamondon devenait le chapelain des religieuses et le premier missionnaire résident des Sichalhs.

Encore plus à l'ouest, une petite publication mensuelle venait de se fonder sous le nom d'*Orphans' Friend,* dont le nom [7] fait deviner le but. Son premier numéro parut à Victoria au mois de décembre 1903, et M. Van Nevel allait la diriger pendant trois ans. D'un autre côté, pour subvenir plus facilement aux besoins spirituels des catholiques de cette ville, une seconde église fut construite dans sa partie ouest au cours de 1905.

La même année, Vancouver, qui croissait d'une manière réellement merveilleuse, s'enrichissait d'un édifice analogue. C'était, dans ce cas, un temple protestant remodelé et adapté aux exigences du culte

7. "L'Ami de l'Orphelin".

catholique. Le P. Ouellette, qui avait desservi quelque temps Sainte-Marie de Cranbrook, fut appelé à diriger la nouvelle paroisse, que l'autorité religieuse avait constituée dans la partie est de la ville et qu'elle avait mise sous le patronage du Sacré-Cœur.

Puis, le P. Morice ayant dû, au printemps de 1904, abandonner la direction de la mission du lac Stuart, une espèce d'intérim s'ensuivit, après lequel le P. Coccola lui succéda au cours de l'été 1905. Ce choix nécessitait une nouvelle nomination : le P. Jean-Marie Tavernier, jeune prêtre capable qui avait fait ses preuves à la direction du matériel de Sainte-Marie, fut désigné pour remplacer ce dernier à Fernie.

FIN DU VOLUME III

APPENDICE H

—

BIBLIOGRAPHIE

ADAM (G.-M.). — The Canadian North-West. Toronto, 1885.
— The Life and Career of the Rt. Hon. Sir John-A. Macdonald. Londres, 1892.

ANDERSON (A.-C.). — Dominion at the West. Victoria, 1872.
— Notes on North-Western America. Montréal, 1876.

ANDERSON (Bishop D.). — The Net in the Bay. Londres, 1873.

ANDREWS (C.-C.). — Minnesotah and Dakotah. Washington, 1857.

ANONYME. — Statement respecting the Earl of Selkirk's Settlement upon the Red River. Londres, 1817.
— Les Communications de Mercator sur la Conteste entre le Comte de Selkirk et la Compagnie du Nord-Ouest. Montréal, 1817.
— A Narative of Occurrences in the Indian Countries of North America. Londres, 1817.
— Récit des Evénements qui ont eu lieu sur le Territoire des Sauvages dans l'Amérique septentrionale. Montréal, 1818.
— Report of the Proceedings connected with the Disputes between the Earl of Selkirk and the North-West Company. Londres, 1819.
— Notice sur la Rivière-Rouge dans le Territoire de la Baie d'Hudson. Montréal, 1843.
— Correspondence relative to Complaints of the Inhabitants of the Red River Settlement. Londres, 1849.
— Report of the Select Committee on the Hudson's Bay Company. Londres, 1849.
— Notes of the Flood at the Red River. Londres, 1852.
— Papers relative to the Affairs of British Columbia; 4 vols. Londres, 1852-62.
— Traits of American Indian Life and Character. London, 1853.
— Report from the Select Committee on the Hudson's Bay Company. Londres, 1857.
— Rapport du Comité chargé de prendre et recueiller (*sic*) des Informations relatives aux Droits de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Toronto, 1857.
— Return to an Address of the Honorable Legislative Assembly requiring copies of any Charters... [of] the Hon. Hudson's Bay Co. Toronto, 1857.
— Papers relative to the Exploration of the Country between Lake Superior and the Red River Settlement. Londres, 1859.
— Further Papers relative to the Exploration by the Expedition under Captain Palliser. Londres, 1860.

ANONYME. — Papers relating to Rupert's Land. Londres, 1869.
— Correspondence relative to the recent Expedition to the Red River Settlement: with Journal of Operations. Londres, 1870.
— Red River Insurrection. Hon. Wm. McDougall's Conduct reviewed. Montreal, 1870.
— Return: Instructions to the Hon. A. Archibald. Ottawa, 1871.
— Dix ans sur la Côte du Pacifique. Québec, 1873.
— Preliminary Investigations and Trial of Ambroise-D. Lépine for the Murder of Thomas Scott. Montréal, 1874.
— Report of the Select Committee on the Causes of the Difficulties in the North-West Territories. Ottawa, 1874.
— Message of Governor Dufferin relating to the Commutation of the Sentence of Death passed on A. Lépine. Ottawa, 1875.
— Vingt-cinquième Anniversaire de l'Episcopat de S. G. Mgr Taché. Montréal, 1875.
— Dayspring in the Far West. Londres, 1875.
— Historical Sketches of the Catholic Church in Oregon. Portland, 1878.
— The Story of Louis Riel, the Rebel Chief. Toronto, 1885.
— Riel, Martyr du Nord-Ouest. Montréal, 1885.
— La Reine *vs* Louis Riel. Rapport du Procès à Régina. Ottawa, 1886.
— La Question Riel, s. d.
— Réponse à une Adresse de la Chambre des Communes pour copie du Rapport des Médecins chargés de s'enquérir de l'état mental de Louis Riel. Ottawa, 1886.
— Epitomé des Documents parlementaires relatifs à la Rébellion du Nord-Ouest. Ottawa, 1886.
— Polémiques et Documents touchant le Nord-Ouest et l'Exécution de Louis Riel. Montréal, 1886.
— A Canadian Tour. "The Times"; Londres, 1886.
— Documents officiels constatant les nombreuses Plaintes et Réclamations des Métis du Nord-Ouest.
— La Mort de Riel et la Voix du Sang. Montréal, s. d.
— The Gibbet of Regina. New York, 1886.
— Le Véritable Riel. Montréal, 1888.
— The New West. Winnipeg, 1888.
— Report of the Select Committee of the Senate appointed to enquire into the Resources of the Great Mackenzie Basin. Ottawa, 1888.
— Autre réponse partielle à une Adresse de la Chambre des Communes demandant copie du jugement du Conseil Privé dans l'Appel de Barrett *vs* Winnipeg. Ottawa, 1893.
— Fêtes de la Consécration épiscopale de S. G. Mgr L.-P.-A. Langevin, O. M. I. Saint-Boniface, 1895.
— Réponse supplémentaire. Ottawa, 1893.
— Bill Réparateur (Manitoba). Débat dans la Chambre des Communes. Ottawa, 1896.
— Documents pour servir à l'Intelligence de la Question des Ecoles du Manitoba. Rome, 1896.

ANONYME. — Roughing it in the North-West Territories of Canada twenty years ago. Londres, 1896.
— South Dakota Historical Collections. Aberdeen, 1902.
— The Veterans of the Fur Trade. Prince-Albert, 1906.
— Kootenay Catholic Directory for 1910.
— A Short Account of the Work of the Congregation of the O. M. I. Vancouver, 1910.
— Documents publiés par la Société historique de Saint-Boniface. Saint-Boniface, 1911.
— Débuts d'un Evêque missionnaire, Mgr Ovide Charlebois, O. M. I. Montréal, 1912.
— Voyage du T. R. P. Louis Soullier en Amérique. Bar-le-Duc, s. d.
— The Riders of the Plains. Calgary, s. d.
ARCHIVES DU CANADA. — Relations des Voyages de Pierre-Esprit Radisson dans les années 1682, 3 et 4.
— Journal de Lavérendrye, 1738-39.
— Mémoire ou Journal sommaire du Voyage de Jacques Repentigny Legardeur de Saint-Pierre.
— Correspondance de Miles Macdonell.
— Memorial of Peter Bond [and Correspondence of] Benj. Frobischer.
— North West Disputes.
— Journal of Larocque from the Assiniboine to the Yellowstone, 1805.
AUBERT (F.). — L'Ouest canadien et le Jukon. Chartres, 1907
AUBERTIN (J.-J.). — A Fight with Distances. Londres, 1888.
BACK (Cap. George). — Narratives of the Arctic Land Expedition to the Mouth of the Great Fish River. Londres, 1836.
BAETS (Abbé M. de). — Mgr Seghers, l'Apôtre de l'Alaska. Paris, 1896.
BALLANTYNE (R.-M.). — Hudson's Bay. Edimbourg, 1848.
BANCROFT (H.-H.). — History of the North-West Coast of America; 2 vols. San Francisco, 1884.
— History of British Columbia. San Francisco, 1890.
— History of Alaska. San Francisco, 1890.
BARNEBY (W.-H.). — Life and Labour in the Far, Far West. Londres, 1884.
BARRETT-LENNARD (Cap. C.-S.). — Travels in British Columbia. Londres, 1862.
BEADLE (J.-H.). — Western Wilds. Cincinnati, 1878.
BEGG (Alexandre). — The Creation of Manitoba; or a History of the Red River Troubles. Toronto, 1871.
— The Great Canadian North-West. Montréal, 1881.
— History of the North-West; 3 vols. Toronto, 1894.
— et NURSEY (W.-R.).—Ten Years in Winnipeg. Winnipeg, 1879.
— (un homonyme).—History of British Columbia. Toronto, 1894.
BELL (C.-N.). — Henry's Journal. Winnipeg, 1888.
BELTRAMI (J.-C.). — A Pilgrimage in Europe and America; 2 vols. Londres, 1828.
BENOÎT (Dom P.). — Vie de Mgr Taché; 2 vols. Montréal, 1904.

BERNIER (Sén. Th.-A.). — Le Manitoba Champ d'Immigration. Ottawa, 1887.
BIBAUD (M.). — Le Panthéon canadien. Montréal, 1891.
BINNIE-CLARK (G.). — A Summer on the Canadian Prairie. Toronto, 1910.
BLAIS (Père M.). — Le Manitoba. Ottawa, 1898.
BLAKE (Hon. E.). — North-West Maladministration. Toronto, 1886.
BOLDUC (Abbé J.-B.-Z.). — Lettre et Journal. Québec, 1843.
BOMPAS (W.-C.). — Diocese of Mackenzie River. Londres.
BOND (J.-W.). — Minnesota and its Resources. Redfield, 1854.
BOULTON (Maj.). — Reminiscences of the North-West Rebellions. Toronto, 1886.
BOUTHILIER-CHAVIGNY (de). — A travers le Nord-Ouest canadien. Montréal, 1893.
BRABANT (Abbé A.-J.). — Vancouver Island and its Missions. New York, s. d.
BRACKENRIDGE (H.-M.). — Journal of a Voyage up the River Missouri. Baltimore, 1816.
BRYCE (Dr George). — Manitoba: its Infancy, Growth and Present Condition. Londres, 1882.
— Holiday Rambles. Winnipeg, 1888.
— John Black. Toronto, 1898.
— The Remarkable History of the Hudson's Bay Company. Toronto, 1900.
— Mackenzie, Selkirk, Simpson. Toronto, 1906.
— The Romantic Settlement of Lord Selkirk's Colonists. Winnipeg, 1909.
— The Life of Lord Selkirk. Toronto, 1912.
BRYCE. — Holiday Rambles. Winnipeg, 1888.
BURPEE (L.-J.). — The Search for the Western Sea. Toronto, 1908.
BUTLER (Gén. Sir W.). — The Great Lone Land. Londres, 1872.
— The Wild North Land. Montréal, 1874.
— Far out: Rovings retold. Londres, 1880.
CAMERON (A.-D.). — The New North. New York, 1910.
CARON (Abbé N.). — Histoire de la paroisse d'Yamachiche. Trois-Rivières, 1892.
CHAPLEAU (Hon. J.-A.). — Discours à la Chambre des Communes sur l'exécution de Riel. Ottawa, 1886.
CHERRIER (Abbé A.-A.). — Mémoire à Son Excellence Mgr P. Stagni. Saint-Boniface, 1911.
COATS (R.-H.) et GOSNELL (R.-E.).—Sir James Douglas. Toronto, 1909.
CODY (Rév. H.-A.). — An Apostle of the North. Toronto, 1908.
— On Trail and Rapid. Londres, 1911.
COOKE (Père R.). — Sketches of the Life of Mgr de Mazenod; 2 vols. Londres, 1879.
CROSBY (Rév. T.). — Among the Ankomenums Toronto, 1907.
CORNE (Saint-Luc de la). — Journal. Québec, 1863.
CORNWALLIS (K.). — The New El Dorado. Londres, 1858.
DALL (W.-H.). — Travels on the Yukon and in the Yukon Territory. Londres, 1898.

DAOUST (C.-R.). — Cent-vingt jours de Service actif. Montréal, 1886.
DAUNT (A.). — In the Land of the Moose, the Bear and the Beaver. Londres, 1885.
DAVID (L.-O.). — Monseigneur Alexandre-Antonin Taché. Montréal, 1883.
DAWSON (Abbé A.-E. McD.). — The North-West Territories and British Columbia. Ottawa, 1881.
DAWSON (Dr G.-M.). — Exploration made in 1887 in the Yukon District. Londres, 1898.
DAWSON (S.-J.).—Report of the Exploration of the Country between Lake Superior and the Red River Settlement. Toronto, 1859.
— Report on the Line of Route between Lake Superior and the Red River Settlement. Ottawa, 1869.
DEMERS (Mgr M.). — Chinook Dictionary, Catechism, Prayers and Hymns. Montréal, 1871.
DESAULNIERS (F.-K.). — La Généalogie des Familles Richer de la Flèche et Hamelin. Montréal, 1909.
DESROSIERS et FOURNET. — La Race française en Amérique. Montréal, 1910.
DEVINE (Rév. E.-J.). — Across widest America. New York, 1906.
DIONNE (Dr N.-E.). — Chouart et Radisson. Québec, 1910.
DOBBS (A.). — An account of the Countries adjoining to Hudson's Bay. Londres, 1744.
DUGAS (Abbé Georges). — La Première Canadienne au Nord-Ouest. Montréal, 1883.
— Légendes du Nord-Ouest. Montréal, 1883.
— Monseigneur Provencher. Montréal, 1889.
— Un Voyageur des pays d'En Haut. Montréal, 1890.
— Légendes du Nord-Ouest [2e série]. Montréal, 1890.
— L'Ouest canadien. Montréal, 1896.
— Histoire de la Paroisse de Sainte-Anne des Plaines. Montréal, 1900.
— Histoire véridique des Faits qui ont préparé le Mouvement des Métis à la Rivière-Rouge. Montréal, 1905.
— Histoire de l'Ouest Canadien. Montréal, 1906.
— Etablissement des Sœurs de la Charité à la Rivière-Rouge.
DUNCAN (D.-M.). — The Story of the Canadian Pecple. Toronto, 1911.
DUNN (J.). — The Oregon Territory. Philadelphia, 1845.
EARDLY-WILMOT (Lieut. S.). — Our Journal in the Pacific. Londres, 1873.
ELLIS (H.). — A Voyage to Hudson's Bay. Londres, 1748.
EWART (J.). — The Manitoba School Question.
FARAUD (Mgr H.). — Dix-Huit Ans chez les Sauvages. Bruxelles, 1866.
— Histoire Sainte en Montagnais. Lac la Biche, 1878.
FITZGERALD (A.-E.). — Hudson's Bay Company and Vancouver's Island. Londres, 1849.
FITZGIBBON (M.). — A Trip to Manitoba. Toronto, 1880.
FLEMING (S.). — England and Canada. Londres 1884.
FLYNN (Hon. E.-J.). — Discours sur l'Affaire Riel. Québec, 1886.

FOUNTAIN (P.). — The Great North-West and the Great Lake Region of North America. Londres, 1904.
FOXE (Cap. L.). — North-West Fox. Londres, 1635.
FRANCHÈRE (G.). — Narrative of a Voyage to the North-West Coast of America. New York, 1854.
FRANKLIN (Sir J.). — Journey to the Shores of the Polar Sea; 4 vols. Londres, 1829.
GAIRE (Abbé J.).— Dix années de Missions. Lille, 1898.
GORDON, (Rev. Ch. W.).—The Life of James Robertson, Toronto, 1909.
GORDON (Rév. D.-M.). — Mountain and Prairie. Londres, 1880.
GOSNELL (R.-E.). — Year-Book of British Columbia. Victoria, 1897.
GOWANLOCK (Th.) et DELANEY (Th.). — Two months in the Camp of Big Bear. Parkdale, 1885.
GOWEN (Rev. H.-H.). — Pioneer Church Work in British Columbia. Londres, 1900.
GRANT (Dr R.-G.). — Ocean to Ocean. Londres, 1877.
GUNN (Hon. D.) and TUTTLE (C.-R.). — History of Manitoba. Ottawa, 1880.
HALDANE (J.-W.-C.). — 3800 Miles across Canada. London, 1900.
HALL (Cap. Ch.-F.). — Life with the Esquimaux. Londres, 1865.
HAMILTON (J.-C.). — The Prairie Province, Toronto, 1876.
HANBURY (D.-T.). — Sport and Travel in the Northland of Canada. Londres, 1904.
HARGRAVE (J.-J.). — Red River. Montreal, 1871.
HARMON (D.-W.). — A Journal of Voyages and Travels throughout the Continent of North America. New York 1903 (réimpression).
HARRISON (A.-H.). — In Search of a Polar Continent. Toronto, 1908.
HAYDEN (A.-L.). — The Riders of the Plains. Londres, 1910.
HAZLITT (W.-C.).— British Columbia and Vancouver Island. Londres, 1858.
— Great Gold Fields of Caribou. Londres, 1862.
HEARNE (S.). — A Journey from Prince of Wales' Fort in Hudson's Bay to the Northern Ocean. Londres, 1795.
HENRY (Alexandre). — Travels and Adventures in Canada and the Indian Territories. Toronto, 1901.
HENRY (Alexandre) et THOMPSON (D.). — Journal of Travels; 3 vols. New York, 1897.
HERRING (F.-E.). — Among the People of British Columbia. Londres, 1903.
HERRINGTON (W.-S.). — Martyrs of New France. Toronto, 1909.
HIGGINS (D.-W.). — The Mystic Spring. Toronto, 1904.
HILL (R.-B.). — Manitoba: History of its Early Settlement, Development and Resources. Toronto, 1890.
HIND (H.-Y.). — Reports of Progress. Toronto, 1859.
— Narrative of the Canadian Red River Exploring Expedition of 1857; 2 vols. Londres, 1860.
HINES (Rév. G.). — Oregon. New York, 1857.
HOOPER (Lieut. W.-H.). — Ten Months among the Tents of the Tuski. Londres, 1853.

HORETZKY (Ch.). — Canada on the Pacific. Montreal, 1874.
HOWAY (Hon. F.-W.). — The Work of the Royal Engineers in British Columbia. Victoria, 1910.
HUGHES (K.). — Father Lacombe, the Black-Robe Voyageur. New York, 1911.
HULOT (Baron). — De l'Atlantique au Pacifique. Paris, 1888.
HUYSHE (Cap. G.-L.). — The Red River Expedition. Londres, 1871.
IRVINE (Cont.). — Report of the Red River Expedition of 1870. Londres, 1871.
JARVIS (A.-M.). — Police Patrol, Athabaska District.
JÉRÉMIE (N.). — Relation sur le Détroit et la Baie d'Hudson. Saint-Boniface, 1912 (réimpression).
JOHNSON (R.-B.). — Very far West indeed. Londres, 1872.
JONES (Père A.). — Documents rares ou inédits. Montréal, 1889.
JONQUET (Père P.-E.). — Monseigneur Grandin. Montréal, 1903.
KANE (P.). — Wanderings of an Artist. Londres, 1859.
KEELE (Jos.). — A Reconnaissance across the Mackenzie Mountains. Ottawa, 1910.
KING (Dr R.). — Narrative of a Journey to the Shores of the Arctic Ocean; 2 vols. Londres, 1836.
— The Franklin Expedition. Londres, 1855.
KIRK (R.-C.). — Twelve Months in the Klondike. Londres, 1899.
LACOMBE (le P.). — Le Nouveau Testament en langue crise. Montréal, 1872.
— Dictionnaire et Grammaire de la Langue des Cris. Montréal, 1874.
— Instructions en Langue crise. Saint-Boniface, 1875.
— Livre de Prières en Sauteux. Montréal, 1880.
— Abrégé du Catéchisme dans la langue des Sauteux. Montréal, 1881.
— Chemin de la Croix. Montréal, 1886.
— Livre de Prières en Langue crise. Montréal, 1886.
— Petit Manuel pour apprendre à lire la langue crise. Montréal, 1886.
LAIRD (Hon. D.). — Our Indian Treaties. Winnipeg, 1905.
LAMOTHE (H. DE). — Cinq mois chez les Français d'Amérique. Paris, 1879.
LAURIE (Maj. gén.). — Rapport du Major Général Laurie. Ottawa, 1887.
LAUT (A.-C.). — The Story of the Trapper. New York, 1902.
— Pathfinders of the West. Toronto, 1904.
— Vikings of the Pacific. New York, 1905.
— The Conquest of the Great North West; 2 vols. Toronto, s. d.
— Canada, the Empire of the North. Toronto, 1909.
LAVERGNE (A.). — La Vérité sur la Question scolaire du Nord-Ouest. Montréal, 1907.
LEDUC (Père H.). — Hostility Unmasked. Montréal, 1896.
LEGGE (A.-O.). — Sunny Manitoba. Londres, 1893.
LEGOFF (Père L.). — Cours d'Instructions en langue montagnaise. Montréal, 1889.
— Grammaire de la langue montagnaise. Montréal, 1889.

LEGOFF (Père L.). — Histoire de l'Ancien Testament racontée aux Montagnais. Montréal, 1889.
— Livre de Prières en langue montagnaise. Montréal, 1890.
LÉVIS (DE). — Visite au Canada suivie d'une Course aux Montagnes Rocheuses et à l'Océan Pacifique. Chateaudun, 1896.
LINDSAY (Abbé L. St.-G.). — Notre-Dame de la Jeune-Lorette. Montréal, 1900.
LIONNET (J.). — Chez les Français du Canada. Paris, 1908.
LOUIS et JEAN. — L'Aisance qui vient. Paris, 1911.
LOW (C.-R.).—A Memoir of Sir Garnet J. Wolseley; 2 vols. Londres, 1898.
LUMSDEN (J.). — Through Canada in Harvest Time. Londres, 1903.
MACBETH (Rév. R.-G.). — The Making of the Canadian West. Toronto, 1905.
— The Selkirk Settlers in Real Life. Toronto, s. d.
MACDONALD (D.-G.-F.). — British Columbia and Vancouver Island. Londres, 1862.
MACFIE (M.). — Vancouver Island and British Columbia. Londres, 1865.
MACHRAY (Rév. R.). — Life of Robert Machray. Toronto, 1909.
MACKENZIE (Sir Alex.). — Journal of a Voyage through the North-West Continent of America. Londres, 1801.
MACOUN (J.). — Manitoba and the Great North-West. Guelph, 1882.
MAIR (Ch.) et MCFARLANE (Rod.). — Through the Mackenzie Basin, and Notes on the Mammals and Birds of Northern Canada. Londres, 1908.
MARGRY (P.). — Découvertes et Etablissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique septentrionale; 6 vols. Paris, 1879.
MARSH (E.-L.). — Where the Buffalo roamed. Toronto, 1908.
MARSHALL (C.). — The Canadian Dominion. Londres, 1871.
MARTIN (Juge A.). — The Hudson's Bay Company's Land Tenures. Londres, 1898.
MARTIN (R.-M.). — The Hudson's Bay Territories and Vancouver's Island. Londres, 1849.
MASSON (Hon. L.-R.). — Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest; 2 vols. Québec, 1889.
MAURELLE (A.). — Journal of a Voyage in 1775. Londres, 1781.
MAYNE (R.-C.). — Four Years in British Columbia and Vancouver Island. Londres, 1862.
MCCLINTOCK (Sir L.-F.).—The Voyage of the "Fox". Londres, 1881.
MCDONALD (A.). — Peace River: A Canoe Voyage from Hudson Bay to the Pacific. Ottawa, 1872.
MCDONELL (Alex.). — A Narrative of Transactions in the Red River Country. Londres, 1819.
MCDOUGALL (Rév. John).—Saddle, Sled and Snowshoe. Toronto, 1896.
— Pathfinding on the Prairie. Toronto, 1898.
— G. M. McDougall. Toronto, 1902.
— In the Days of the Red River Rebellion. Toronto, 1903.
— Forest, Lake and Prairie. Toronto, 1910.

McEvoy (B.). — From the Great Lakes to the Wide West. Toronto, 1902.
McKeevor (Dr Th.). — A Voyage to Hudson's Bay. Londres, 1819. 1708.
McLean (J.). — Notes of Twenty-Five Years' Service in the Hudson Bay Territory; 2 vols. Londres, 1849.
McLean (Rév. J.). — James Evans. Toronto, 1890.
McNaughton (M.). — Overland to Cariboo. Toronto, 1896.
McPhillips (H.-T.). — Saskatchewan Directory. Qu'Appelle, 1888.
Messiter (C.-A.). — Sport and Adventures among the North American Indians. Londres, 1890.
Métin (A.). — La Colombie Britannique. Paris, 1908.
Middleton (Cap. Chr.). — A Vindication of the Conduct of Capt. Chr. Middleton. Londres, 1743.
Milton (Vicomte) et Cheadle (Dr W.-B.). — The North-West Passage by Land. Londres, 1865.
Montpetit (A.-N.). — Louis Riel à la Rivière du Loup. Lévis, 1885.
Montreal (Bishop of). — Journal. Londres, 1849.
Morice (Père A.-G.). — Premier livre de Lecture [en syllabiques dénées]. Lac Stuart, 1890.
— Petit Catéchisme porteur [syllabiques dénées]. Lac Stuart, 1890.
— The Western Dénés. Toronto, 1890.
— Le Petit Catéchisme à l'usage des Sauvages porteurs. Lac Stuart, 1891.
— The Déné Languages. Toronto, 1891.
— Notes on the Western Dénés. Toronto, 1893.
— Carrier Reading-Book. Stuart's Lake Mission, 1894.
— Au Pays de l'Ours Noir. Paris, 1897.
— Carrier Prayer-Book. Stuart's Lake Mission, 1901.
— Minor Essays. Stuart's Lake Mission, 1902.
— The History of the Northern Interior of British Columbia. Toronto, 1904.
— Du Lac Stuart à l'Océan Pacifique. Neufchâtel, 1904.
— Aux Sources de l'Histoire manitobaine. Québec, 1907.
— History of the Catholic Church in Western Canada; 2 vols. Toronto, 1910.
— The Great Déné Race. Vienne (doit être en 2 vols.), et une quinzaine d'autres essais.
Morris (Hon. A.). — The Treaties of Canada with the Indians of Manitoba and the North-West Teritories. Toronto, 1880.
— Nova Britannia. Toronto, 1884.
Mountain (A.-W.). — A Memoir of George Josaphat Mountain. Londres, 1866.
Mulvaney (C.-P.). — The History of the N. W. Rebellion of 1885. Toronto, 18886.
Newton (Rév. W.). — Twenty Years on the Saskatchewan. Londres, 1897.
Nicolay (Rév. C.-G.). — The Oregon Territory. Londres, 1846.
O'Donnell (Dr J.-H.). — Manitoba as I saw it. Toronto, 1910.
O'Gorman (Mgr Th.). — Verendrye and other Early Explorers. 1903.

O'HARA (E.-V.).—Pioneer Catholic History of Oregon. Portland, 1911.
ORDMIXON (I.). — The British Empire in America; 2 vols. Londres, 1708.
O'LEARY (P.). — Travels and Experiences in Canada, the Red River Territory and the United States. Londres, s. d.
OLIPHANT (L.). — Minnesota and the Far West. Londres, 1855.
OSBORN (Commandant S.). — The Discovery of the North-West Passage. Londres, 1856.
— Stray Leaves from an Arctic Journal. Londres, 1865.
OSBORN (E.-B.). — Greater Canada. New York, 1900.
OUIMET (A.) et MONTIGNY (DE). — La Vérité sur la Question métisse. Montréal, 1889.
PAGET (A.-M.). — The People of the Plains. Toronto, 1909.
PALLISER (H.). — Journal Reports relative to the Exploration of B. N. America. Londres, 1863.
PAQUET (E.-T.). — Fragments de l'Histoire de la Paroisse de Saint-Nicolas. Lévis, 1894.
PARKER (Rév. S.). — Journal of an Exploring Tour beyond the Rocky Mountains. Auburn, 1846.
PEMBERTON (J.-D.). — Facts and Figures relating to Vancouver Island and British Columbia. Londres, 1860.
PENNEFATHER (Dr J.-P.). — Thirteen Years on the Prairies. Londres, 1892.
PÉRIODIQUES.—The Annual Register for the Year 1790. Londres, 1793.
— Church Missionary Record for the Year 1842. Londres, 1842.
— Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec. Québec, 1847-57.
— Missions des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Paris, 1862-1912.
— Le Canadien. Saint-Paul, 1886.
— La Revue Canadienne. Montréal, 1885.
— Les Cloches de Saint-Boniface. Saint-Boniface, 1902-12.
— Notices Nécrologiques O. M. I.
— Necrologium O. M. I. pro Anno 1911.
PETITOT (Père E.). — Géographie du Mackenzie et de l'Anderson. Paris, 1875.
— Géologie générale de l'Athabasca-Mackenzie. Paris, 1875.
— Grammaire et Dictionnaire polyglotte de la langue déné-dindjiè. Paris, 1876.
— Vocabulaire Esquimau. Paris, 1876.
— Chez les grands Esquimaux. Paris, 1887.
— Traditions indiennes du Canada nord-ouest. Paris, 1888.
— En route pour la Mer Glaciale. Paris 1888.
— Quinze ans sous le Cercle polaire. Paris, 1889.
— Autour du Grand Lac des Esclaves. Paris, 1891.
— Exploration de la Région du Grand Lac des Ours. Paris, 1893.
PIKE (W.).—The Barren Ground of Northern Canada. Londres, 1892.
— Through the Sub-Arctic Forest. Londres, 1906.
PIOLET (Père J.-B.) éditeur. — Les Missions catholiques françaises au XIXe Siècle; vol. VI. Paris, 1903.
POOLE (F.). — Queen Charlotte Islands. Londres, 1872.

PRICE (J.-M.). — From Euston to Klondike. Londres, 1898.
PRUD'HOMME (Juge L.-A.). — Notes historiques sur la Vie de P.-E. de Radisson. Saint-Boniface, 1891.
— L'Elément Français au Nord-Ouest. Montréal, 1904.
— L'Honorable Joseph Royal. Ottawa, 1904.
— Pierre Gaultier de Varennes de la Vérendrye. Ottawa, 1905.
— Les Successeurs de la Vérendrye. Ottawa, 1906.
— La Baie d'Hudson [1re série]. Ottawa, 1910.
— La Baie d'Hudson [2e série]. Ottawa, 1911.
— La Baie d'Hudson; Notes préliminaires. Ottawa, 1912.
RAE (W.-F.). — Facts about Manitoba. Londres, 1882.
RALPH (J.). — On Canada's Frontier. New-York, 1892.
RATTRAY (Dr A.). — Vancouver Island and British Columbia; 2 vols. Londres, 1862.
RAWLINGS (Th.). — The Confederation of the British North America Provinces. Londres, 1865.
RICHARDSON (Sir John). — Arctic Searching Expedition; 2 vols. Londres, 1851.
RIEL (L.). — Poésies religieuses et politiques. Montréal, 1886.
— Les Métis. Montréal, 1886.
ROBERTS (M.). — The Western Avernus. Londres, 1904.
ROBERTSON-ROSS (Col.). — Report of a Reconnaisance of the North-West Provinces and Indians Teritories of Canada. Londres, 1873.
ROBINSON (H.-M.) — The Great Fur Land. Londres, 1879.
ROBSON (Jos.). — An Account of Six Years Residence in Hudson's Bay. Londres, 1752.
ROPER (E.). — By Track and Trail. Londres, 1891.
ROSS (Al.). — The Red River Settlement. Londres, 1856.
ROSS (Sir John). — Arctic Expedition. Londres, 1829.
ROUTHIER (Sir A.-B.). — De Québec à Victoria. Québec, 1893.
RUSSELL (F.). — Explorations in the Far North. Cambridge, 1898.
RYERSON (Rév. J.). — Hudson's Bay, or a Missionary Tour. Toronto, 1885.
SABOURIN (Abbé J.-A.). — Les Catholiques ruthènes. Québec, 1909.
SAINT-JOHN (M.). — The Sea of Mountains; 2 vols. Londres, 1877.
SAINT-MAUR (A.). — Impression of a Tenderfoot. Londres, 1890.
SAINT-PIERRE (Th.). — Les Canadiens du Michigan. Montréal, 1885.
SAVAÈTE (A.). — Les Ecoles du Nord-Ouest (vol. VII de "Vers l'Abîme"). Paris, s. d.
SCHWATKA (Lieut. F.). — Along Alaska's Great River. New York, 1885.
SECRETAN (J.-H.-E.). — To Klondike and Back. Londres, 1898.
SELKIRK (Lord). — A Letter to the Earl of Liverpool. Londres, *circa* 1820.
SETON (E.-F.). — The Arctic Prairies. Toronto, 1911.
SEYMOUR (E.-S.). — Sketches of Minnesota. New York, 1850.
SHANTZ (J.-Y.). — Relation d'un Voyage à Manitoba. Ottawa, 1873.
SHEA (J.-G.). — History of the Catholic Missions among the Indian Tribes of the United States. New York, 1855.

SHEA (J.-G.). — History of the Catholic Church in the United States; 4 vols. New York, 1886.
SHELDON (Ch.).—The Wilderness of the Upper Yukon. Toronto, 1911.
SIMPSON (Alex.). — The Life and Travels of Thomas Simpson. Londres, 1845.
SIMPSON (Sir George). — Narrative of a Journey round the World; 2 vols. Londres, 1847.
SIMPSON (Th.). — Narrative of the Discoveries on the North Coast of America. Londres, 1843.
SLADEN (D.). — On the Cars and Off. Londres, 1895.
SMET (Père DE).—Western Missions and Missionaries. New York, s. d.
— Life, Letters and Travels among the North American Indians; 4 vols. New York, 1905.
SOMERSET (H.-S.). — The Land of the Muskeg. Londres, 1895.
SOUTHESK (Comte de). — Saskatchewan and the Rocky Mountains. Edimbourg, 1875.
SPENCE (Th.). — Manitoba and the North-West of the Dominion. Québec, 1876.
SPROAT (G.-M.).—Scenes and Studies of Savage Life. Londres, 1868.
STALKER (Ch.). — The present State of Hudson's Bay, by E. Umfreville. Londres, 1796.
STEWART (E.). — Down the Mackenzie and up the Yukon, in 1906. Londres, 1912.
STEWART (G.). — Canada under the Administration of the Earl of Dufferin. Toronto, 1879.
STRANGE (Gén. T.-B.). — Gunner Jingo's Jubilee. Londres, 1896.
SULTE (B.). — Radisson in the Northwest. Ottawa, 1904.
TACHÉ (J.-C.). — Forestiers et Voyageurs. Montréal, 1884.
TACHÉ (Mgr A.-A.). — Lettre à M. S.-J. Dawson. Toronto, 1859.
— Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique. Montréal, 1866.
— Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique. Montréal, 1869.
— The North-West Difficulty. Londres, 1874.
— La Situation. Montréal, 1886.
— The Amnesty Question with regard to the North-West Difficulty. Saint-Boniface, 1893.
— A Page of the History of the Schools in Manitoba. Winnipeg, 1903.
TALBOT (F.-A.). — The New Garden of Canada. Londres, 1911.
TASSÉ (E.). — Le Nord-Ouest. Ottawa, 1882.
TASSÉ (Jos.). — Les Canadiens de l'Ouest; 2 vols. Montréal, 1878.
TOLLEMACHE (Hon. S.).—Reminiscences of the Yukon. Toronto, 1912.
TREMBLAY (E.). — Riel. Saint-Hyacinthe, 1885.
TUCKER (Rev. L.-N.). — Western Canada. Toronto, 1907.
TURNER-TURNER (L.). — Three Years' Hunting and Trapping in America and in the Great North-West. Londres, 1888.
TUTTLE (C.-R.). — Our North Land. Toronto, 1885.
TYRRELL (J.-B.). — A brief Narrative of the Journeys of David Thompson. Toronto, 1888.
TYRRELL (J.-W.).—Across the Sub-Arctics of Canada. Toronto, 1897.

TYTLER (P.-F.). — The Northern Coasts of America and the Hudson's Bay Territories. Londres, 1854.
UMFREVILLE (E.). — V. STALKER.
WADE (Dr M.-S.). — The Thompson Country. Kamloops, 1907.
WEST (Rév. J.). — The Substance of a Journal during a Residence at the Red River Colony. Londres, 1824.
WHATES (H.-R.). — Canada the New Nation. 1906.
WHITNEY (C.). — On Snow-Shoes to the Barren Grounds. Londres, 1896.
WHYMPER (Fréd.).—Travel and Adventure in the Territory of Alaska. Londres, 1868.
WIED-NEUWIED (Prince A.-P.-M. DE). — Voyage dans l'Intérieur de l'Amérique du Nord; 3 vols. Paris, 1840-43.
WILLSON (B.). — The Great Company; 2 vols. Toronto, 1900.
— Lord Strathcona. Londres, 1902.
WINDT (H. DE). — Through the Gold-Fields of Alaska to Behring Straits. Londres, 1898.
WOLSELEY (Vicomte G.). — Narrative of the Red River Expedition. Edimbourg, s. d.
— The Story of a Soldier's Life; 2 vols. Toronto, 1904.
YEIGH (F.). — Through the Heart of Canada. Toronto, 1910.
YOUNG (Rév. E.-R.). — Stories from Indian Wigwams and Northern Camp-Fires. New York, s. d. 1892.
— Cowitapun; or How the Gospel reached the Nelson River Indians. Toronto, 1895.
— On the Indian Trail. New York, 1897.
— The Apostle of the North. Londres, 1899.
— Indian Life in the Great North-West. Londres, s. d.
— By Canoe and Dog Train. Londres, s. d.
YOUNG (Rév. G.). — Manitoba Memories. Toronto, 1897.

ERRATA

P.	9	ligne	24	au lieu de	cinq ou six	lisez	cinq sur six
	41	"	23	"	baptisés	"	baptisées
	203	"	5	"	Trois ans	"	Trois mois
	215	"	2	"	Yales	"	Yale
	376	"	9	"	un branche	"	une branche

P. 140, un renseignement inexact nous a fait mentionner, en parlant de Saint-Ignace des Saules, un couvent qui n'existe point encore.

TABLE DES MATIÈRES DU VOL. III

LIVRE VIII

PERSECUTION SCOLAIRE (suite).

CHAPITRE IV

SPOLIATION DES DROITS SCOLAIRES

1888 - 1890

Page

L'éducation toujours protégée par l'Eglise dans l'Ouest — Le droit aux écoles séparées et à l'usage officiel de la langue française — L'élection de Saint-François-Xavier — Promesses violées — Luttes des catholiques.................. 1

CHAPITRE V

PROTESTATIONS ET LITIGES

1890 - 1892

Les catholiques protestent — Luxton et son journal — Procès et décisions contradictoires — La dénégation de Greenway — Recours à l'autorité fédérale 18

CHAPITRE VI

NOUVEAUX ÉVÊQUES ET NOUVELLES PAROISSES

1890 - 1891

A l'ouest du Manitoba — Mort de Mgr Faraud — Les PP. Grouard et Pascal évêques — A Edmonton et aux alentours — Dom Benoît — Letellier, Sainte-Rose et Bruxelles — Les Trappistes à Saint-Norbert 29

CHAPITRE VII

INTOLÉRANCE DANS LES TERRITOIRES

1892 - 1893

PAGE

Mort de M. Gratton — Intolérance des fonctionnaires du gouvernement — On fausse les statistiques indiennes — Le P. Legal et les Pieds-Noirs — Pose des premières pierres Le P. Langevin dans l'Ouest 49

CHAPITRE VIII

MORT DE MGR TACHÉ

1892 - 1894

Le P. Lefebvre et les Esquimaux — Luttes du P. Bonnald — La vapeur dans le nord — Mort de Mgr Taché — Appréciations de la presse protestante — Etat de l'Eglise dans l'Ouest.... 63

LIVRE IX

LUTTES SCOLAIRES

CHAPITRE I

MGR LANGEVIN ET LA QUESTION DES ÉCOLES

1895 - 1896

Le P. Langevin archevêque — Jugement favorable à la cause des catholiques — Obstination du gouvernement Greenway — Elections générales — Au lac Canard et dans l'Extrême-Ouest — La colonie de Saint-Paul des Métis.................... 81

CHAPITRE II

LE PRÉTENDU RÈGLEMENT LAURIER

1896 - 1898

Polonais et Galiciens — Le compromis Laurier — Protestations catholiques — Mgr del Val — Succès universitaires — Le P. Legal évêque — Ecoles industrielles — Dans les paroisses manitobaines 99

CHAPITRE III

INSPECTIONS ET COMMISSIONS

1897 - 1899

PAGE

La police dans le nord—Progrès matériels—Mgr Pascal en tournée pastorale — Immigration galicienne — Le Klondike et le traité indien — Double Commission...................... 114

CHAPITRE IV

« DE TOUTE LANGUE ET DE TOUTE NATION »

1899 - 1900

L'injustice scolaire en permanence — Soin des Galiciens — Œuvres de charité à Winnipeg et à Prince-Albert — Immigration française — Dans le nord et l'Extrême-Ouest....... 131

CHAPITRE V

NOUVEAU VICARIAT ET MORT DE MGR GRANDIN

1901 - 1902

Erection du vicariat apostolique du Mackenzie—A Saint-Laurent et à Gleichen — Besoins de l'Extrême-Ouest — Mandement de Mgr Langevin — Mort de Mgr Grandin — Paroisses françaises dans la vallée de la Saskatchewan.............. 146

CHAPITRE VI

CRIS ET ESQUIMAUX

1902 - 1903

Catholiques et protestants — Le P. Turquetil chez les Esquimaux — Nouveau prêtre métis — Paroisses manitobaines et leurs religieuses — Lac Canard et Saskatoon 160

CHAPITRE VII

LATINS ET RUTHÈNES

1903 - 1904

Nouveaux religieux dans l'Ouest — Régina et Morinville — A Brandon et à Sainte-Elisabeth — Galiciens et Polonais — Schismes 172

CHAPITRE VIII

ÉRECTION DE NOUVELLES PROVINCES

1904 - 1905

PAGE

Journal à Muenster — Nouveaux Instituts — Immigration française — Nouvelles religieuses à Prince-Albert — Constitution des nouvelles provinces — Controverses — Fondation d'un nouvel institut de religieuses — Derniers événements....... 185

LIVRE X

SUR LE PACIFIQUE

CHAPITRE I

PREMIÈRES ORIGINES

1789 - 1852

Les Espagnols à Nootka — Preuves — Premiers catholiques sur le *Mainland* — M. Demers et ses travaux — Bonnes dispositions des indigènes — Au lac Stuart — La route et les gens. 205

CHAPITRE II

MONSEIGNEUR DEMERS

1853 - 1859

M. Bolduc et le P. Nobili — Le P. de Smet rencontre des Porteurs — M. Demers évêque — Commencements de l'Eglise de Victoria pénibles — Le signe de la croix — Les Oblats arrivent sur l'Ile 225

CHAPITRE III

LES OBLATS EN COLOMBIE BRITANNIQUE

1859 - 1861

Fondation de la mission d'Okanagan — Concentration sur le *Mainland* — Cérémonial de réception — Démoralisation et progrès spirituels — Témoignages protestants — En faveur de la tempérance — Parmi les mineurs..................243

CHAPITRE IV

LE PREMIER ÉVÊQUE DE LA COLOMBIE CONTINENTALE

1861 - 1867

PAGE

Précieuses recrues — La petite vérole — A Victoria — Distribution des Indiens — A Cowitchan — La fête de la Reine — Nouveau vicariat apostolique — Mgr D'Herbomez......... 258

CHAPITRE V

TOURNÉES DANS LE NORD CONTINENTAL

1864 - 1869

Mgr D'Herbomez voyage — Nouveaux ouvriers sur l'Ile — Mgr D'Herbomez visite le nord de son vicariat — Un journal dont l'abonnement compte — Mort du P. Lamure — Le P. Lejacq au Rocher Déboulé 274

CHAPITRE VI

ILE ET CONTINENT

1870 - 1875

Mort de Mgr Demers — Nouvelles visites dans le nord — Qu'est-ce qu'un juge?—La mission du lac Stuart fondée—M. Seghers évêque — M. Brabant en danger — La mission Saint-Michel abandonnée — Celle de Saint-Eugène fondée.............. 287

CHAPITRE VII

MGR DURIEU ET SON SYSTÈME

1875 - 1880

Le P. Durieu sacré évêque — Le caractère Indien — Organisation des villages catholiques — Pas de communions à la légère — Fondations — Chez les Koutenays 303

CHAPITRE VIII

PERTES ET GAINS

1876 - 1882

Défections — A Hesquiat — Bompas en Colombie — Charité catholique — Nouveaux ouvriers sur l'Ile et le Continent —

PAGE

Transformation opérée — Etat des missions — Passage du P. Martinet 312

CHAPITRE IX

LA CIVILISATION APPROCHE

1883 - 1888

Les Tchilkotines — Mgr Seghers se sacrifie — Brabant court de nouveaux dangers — Les sœurs de la Providence — Assassinat de Mgr Seghers — Vancouver — M. Lemmens évêque — Deux protestants sur le village des Skwamiches................ 328

CHAPITRE X

ENCORE PLUS HAUT

1888

Grande fête nocturne — Zèle pour l'instruction des Indiens — Le syllabaire déné — Le P. Morice au sein de la tempête — Le même en danger de mort................................ 344

CHAPITRE XI

FÊTES ET PRISON

1888 - 1892

Conversions en haut lieu — Des sœurs à Vancouver — Réunion indienne à Sechelt — Mort de Mgr D'Herbomez — Expansion chez les blancs — Décès de vétérans — Arrestation et condamnation du P. E.-C. Chirouse — Résultat d'un vœu.... 358

CHAPITRE XII

PERTE MATÉRIELLE ET GAINS SPIRITUELS

1893 - 1898

Changements à Vancouver — Activité dans la région du Koutenay — Une escroquerie déguisée — Le P. Thomas et ses "égarements" — Nouvelles recrues........................ 373

CHAPITRE XIII

KLONDIKE ET COLOMBIE

1898 - 1901

Page

Les mines du Koutenay et du Klondike — Le P. Gendreau à Dawson — Ministère et accidents — La première école du Klondike — Mort de Mgr Durieu — A Vancouver, New Westminster et Victoria 385

CHAPITRE XIV

DERNIERS ÉVÉNEMENTS

1901 - 1905

Réunion indienne à Chilliwack — Une protestante en rend compte — Feu d'artifice — Mgr Dontenville dans le nord — Holocauste d'un nouveau genre — Le P. Morice chez les Nahanais — Derniers événements 399

Appendice H. — Bibliographie.................................. 413

Index 437

TABLE DES AUTOGRAPHES DU VOL. III

Sir Jos. Dubuc 24
Mgr Pascal, O. M. I. 36
Sén. Girard 59
P. Bonnald, O. M. I. 68
Mgr Langevin, O. M. I. 82
M. Cherrier 90
Mgr Legal, O. M. I. 108
P. Charlebois, O. M. I. 120
Juge Prud'homme 128
P. Nobili, S. J. 226
M. Demers 235
P. Fouquet, O. M. I. 250
P. Lejacq, O. M. I. 284
M. Brabant 296
Mgr Durieu, O. M. I. 308
Mgr Seghers 319
P. E.-C. Chirouse, O. M. I. 368
P. Gendreau, O. M. I. 388

PLANCHES DU VOL. III

	Page
Sir Joseph Dubuc	24
Mgr Grouard, O. M. I.	32
Mgr Pascal, O. M. I., avec son clergé séculier en 1912	40
Le Révérendissime P. Fabre, O. M. I.	60
Mgr Langevin, O. M. I.	80
Mgr Legal, O. M. I.	108
Mission actuelle de la Nativité	120
Mgr M. Demers	208
L'Echelle catholique du P. Lacombe	224
Le P. Fouquet, O. M. I.	248
Mgr D'Herbomez, O. M. I.	272
Le P. Lejacq, O. M. I.	288
M. Brabant	296
Mgr Durieu, O. M. I.	304
Une fête à Sechelt	360
Ecole Sainte-Marie, avec les PP. Chirouse et Rohr	368
Fanfares indiennes	400

INDEX

—

a., signifie abbé; Al., Alaska; Alta, Alberta; apost., apostolique; biogr., biographie; cap., capitaine; card., cardinal; col., colonel; Col., Colombie Britannique; fr., Frère; gén., général; gouvr, gouverneur; gouvt, gouvernement; l., lac; lieut., lieutenant; Man., Manitoba; mont., montagne; N., nord; O., ouest; p., Père; r., rivière; R.-R., Rivière-Rouge; Sask., Saskatchewan; sén., sénateur; sr, sœur; vic., vicaire, vicariat.

Les noms géographiques qui n'ont point une connexion essentielle avec l'histoire de l'Ouest Canadien, ainsi que certains qui expriment une idée peu déterminée, comme montagnes Rocheuses, Pacifique, etc., ne sont point mentionnés dans cet index.

A

Abandon, des vieillards, II, 59, 425; du prêtre, 420.
Abercrombie, gén., I, 63.
Abjurations, I, 165; II, 17, 19, 86, 289; des métis de Batoche, II, 381; III, 160, 327.
Abnégation, I, 279; II, 82, 313, 314, 393; III, 57; en Col., 269, 401.
Abstinence de toute boisson enivrante, I, 252.
Accaparement, actes d', II, 128, 129, 130; aux Islets de Bois, 195.
Accidents, I, 235, 291, 305; II, 25, 116; à Mgr Grandin, 296; III, 61, 178, 247; au p. Lamure, 283; 365, 392.
Affari vos, III, 106.
Agents du gouvt, II, 297.
Agnès, sr, II, 16.
Agnès-Emilie, sr, III, 200.
Agriculture, essai d', I, 64; 178, 196, 243; à Saint-Albert, II, 40, 79; à l'Ile-à-la-Crosse, 300; III, 40, dans le N., 116, 119.
Ahousat, III, 325.
Aide, aux colons ravagés par les sauterelles, II, 126.
Aimée de Jésus, mère, III, 395.
Akwilguète, III, 302.
Alaska, II, 75, 196, 239; visité, III, 260; 268, 316, 325, 334; préfecture apost., 386.
Albany, r., I, 16.
Albermarle, duc d', I, 15.
Alberta, raison de son nom, II, 212; III, 193; créée, 198; 203.
Albuféra, comtesse d', II, 430.
Alcool, I, 250.

Alexandre, fort, II, 213, 342; III, 202; en Col., 221, 227, 257, 279.
Alexis, fr., I, 355; II, 86, 251, 252; assassiné, 253; biogr. 254.
Algonquins, I, 113.
Allard, Mgr., I, 281.
Allard, p., II, 108, 109, 318, 409, 418; III, 9, 26, 73; administrateur, 81.
Allemands, III, 99, 134; se bâtissent une église, 181; colons, 185.
Allen, A., III, 281.
Allen, fr., III, 263, 276.
Allocations, I, 182, 210, 211, 341; III, 4, 14. V. Financières, Salaires.
Alloway, W.-F., III, 26.
Alphonse, sr, II, 9.
Althoff, a., III, 325.
Alvéna, II, 407.
Améliorations, II, 293. V. Progrès.
Américanistes, congrès des, II, 246, 321.
Amnistie, II, 233, 236.
Amour, golfe d', I, 20.
Anarchie, II, 124.
Ancel, fr., II, 422.
Ancel, p., II, 334; III, 120.
Andakamigowinini, I, 421.
Anderson, G., I, 385; II, 2.
Anderson, r., I, 287.
André, p., II, 70, 272; à Battleford, 275, 283; 286; à Saint-Laurent, 288; 303, 330; cité, 356; 369; prépare Riel à la mort, 384, 386, 387; à Calgary, 412, 438; meurt, III, 62.
Anecdotes, les Sioux et Bourassa, I, 36; de Saint-Pierre et les Assiniboines, 61; la Grenouillère, 102; les métis et Th. Simpson, 200; M. Belcourt et l'étranger, 223; "le commerce est libre", 328; le p. Taché devant Mgr de Mazenod, 337; le p. Faraud et le polygame, 350, et *Dénégonusyé*, 356; Provencher et le voleur, 364, et le bœuf, 366, et T. Harrison, 368; le p. Faraud et la cloche, 389; le P. Grandin et la vieille, 392; Mgr Bouvier et le jeune Grandin, 411; Grandin et le "Fils de Dieu", 412; Beaulieu et la divorcée, II, 52; Mgr Grandin sur le l. des Esclaves, 66; le p. Lacombe au feu, 101; comment Gaddee fut exécuté, 172; p. Lacombe et le siège d'Edmonton, 228; les ministres et les métis, 273; le p. Lacombe intervient en faveur du chemin de fer, 337; la famille indienne et la famine, 425; le p. Lefebvre et les Esquimaux, III, 65; l'orpheline dans le désert, 220; les Youkltas et le signe de la croix, 238; le p. Lejacq et l'Atna, 285; Tchœnnih et le marchand, 290; M. Brabant et Wéwiks, 330; le p. Morice au sein de la tempête, 351; le même et la femme évincée, 356.
Anglais, I, 33; 64; battus, 107; injustes à l'endroit de Riel, II, 121, 133, 136; 202; coopèrent à la formation du gouvt provisoire, 164; 166; sympathisent avec les métis de la Sask., 355; 371, 382; impérieux, III, 27; 183, 206; dépossèdent les Espagnols, 209.
Anglicanisme, abjuré, III, 327.
Anglicans, I, 224; au Pas, 259; au Cumberland, II, 302; 391, 407.

Animaux, domestiques, I, 143, 181, 207; II, 11; à fourrure, III, 115.
Annexion, combattue par le clergé catholique, II, 206; au Canada, facultative, III, 5.
Anse-aux-Poissons, II, 370, 407.
Antagonisme protestant, I, 220, 221, 224; au Pas, 259, 385; II, 3, 73, 269.
Antoine, p., II, 260.
Anthracite, III, 144.
Antler Creek, III, 257.
Apaches, I, 284.
Apostasie, I, 381; II, 74, 91, 392; III, 161. V. Défections.
Apparition, II, 210, 368.
Arat, III, 175.
Arbitraire, actes d', I, 314, 315, 316.
Arbres fruitiers, I, 179.
Arc, r. à l', I, 3, 60; II, 223, 267, 305, 339.
Archibald, gouvr, II, 189, 191, 192; l'homme de la situation, 194; sur la position des métis, 196, 198; a recours à M. Ritchot, 201; cité, 205; 436.
Armes, I, 5.
Arneau, I, 30, 31, 39.
Arpentage, II, 129, 130, 147; dans le N.-O., 352, 353.
Arrestations, I, 88, 99, 315, 325; III, 368.
Assassinats, I, 70, 88; de Semple, 106; de Darveau, 264; III, 335. V. Meurtres.
Assemblée populaire, II, 161, 353, 357, 358; des premiers chrétiens, 419; législative. V. Législature.
Assiniboels, I, 3, 21, 31.
Assiniboia, I, 208, 241; ses habitants, 314; II, 125; colonie indépendante au Canada, 125, 134; 149.
Assiniboia, Conseil d', I, 106, 181; organisation, 208; 209; contre les boissons enivrantes, 221, 251; 262; II, 31, 123; III, 3.
Assiniboine, r., I, 46, 77, 78, 81, 93, 98, 157; III, 169.
Assiniboines, I, 3, 4, 29, 44, 45; peu enclins au christianisme, 58; massacrent, 61, 239; mis en fuite, 62; 63; II, 104; au fort Edmonton, 227; massacrent des Porteurs, III, 230.
Astor, J.-J., III, 212.
Astoriens, I, 78.
Athabaska, I, 147, 287; visité par un prêtre, 307; II, 2, 3, 6, 23, 89; résidence de Bompas, 271; 293; III, 114; vicariat apost., 146.
Athabaska Landing, II, 420; III, 128, 165.
Atna, III, 285.
Attaque, I, 194, 201; II, 277.
Attentat, sur M. Dumoulin, I, 188; sur M. Brabant, III, 296; sur le p. Morice, 356.
Aubert, p., I, 280, 292, 301; à Saint-Boniface, 306; 323, 334.
Augier, p. C., II, 417, 418.
Auld, I, 83; cité, 84, 88; sur les plans des "Canadiens", 95; 99.
Aulneau, p. I, 30, 31; cité, 32, 33; 34, 37; massacré, 38; 40, 41, 42, 416; ses restes découverts, 422.
Auray l. d', II, 425.

Austin, III, 177.
Auteurs, I, 166, 208, 316, 389; II, 93, 245, 246, 421; III, 43, 52, 76.
Autodafé, III, 406.
Aventures, perdu sur le Grand l. des Esclaves, II, 66; le p. Lacombe à la bataille, 101; le p. Lefebvre et l'Esquimau, III, 65; l'orpheline dans le désert, 220; le p. Morice au sein de la tempête, 351; le p. Thomas perdu, 380.
Avian, I, 20.
Avocat, III, 27, 85.

B

Babine, l., III, 227; visité par Mgr D'Herbomez, 280; 290, 316, 352.
Babines, III, 217, 284, 289, 291; et Bompas, 317, 328; laissés à eux-mêmes, 355; 356, 357, 404, 405, 408.
Baby, juge, I, 48.
Back, cap., cité, I, 7; 290.
Badger, III, 141.
Baie-du-Febvre, I, 192.
Bain, J., I, 118.
Bain, juge, III, 25.
Baker, col., III, 385.
Balgonie, II, 429, 430.
Ballantyne, R.-M., I, 37; sur Th. Simpson, 201.
Bancroft, H.-H., cité, III, 210, incorrect, 225.
Banff, II, 223, 410.
Bannatyne, A.-G.-B., sur la fidélité de Riel, II, 139, 141; 165; cité, 176.
Bans de mariage, II, 281.
Baptêmes, I, 74, 111, 133, 136, 142, 147, 166; de Dénés, 214; 227, 237; de Montagnais, 293; 300, 307; soi-disant sans préparation, 307; avec préparation, 309; de *Dénégonusyé,* 360; 372, 378; d'Esquimaux, II, 21, 103; par Bompas, 220, 221; forcé, 270, 394; de Cris, 274; 296; de protestants, III, 94, 160, 215, 216; chez les Porteurs, 221, 222; 225; prématurés, 228, 234; 232, 243, 252, 255; grand nombre en un seul jour, 297; 329, 357, 374.
Barbier, a. F.-X., III, 79, 156, 157.
Barclay Sound, III, 314, 324, 367.
Barnabo, card., II, 224.
Barreau, fr., III, 55, 57.
Barrett, J.-K., III, 20; a recours aux tribunaux, 24.
Barrière, II, 149.
Basiliens, III, 180, 181.
Bataille, r., II, 105, 283, 329, 372; III, 96.
Batailles, de la Grenouillère, I, 102; du Grand Coteau, 344; des Cris et des Pieds-Noirs, II, 101; du l. Canard, 361; de l'Anse-aux-Poissons, 371; du Couteau-Coupé, 373; de Batoche, 374.
Batoche, village, II, 359, 368, 369, 370: assiégé, 374; pris, 375; 376, 381. 407; III, 91, 155, 171.
Batoche, X., I, 147.
Battleford, capitale, 275, 281, 282, 284, 289; peu prospère, 303; 321, 327; son église bâtie, 329; 330; pillé, 372; 373, 376; théâtre d'exécutions, 388; 406, 408; III, 96, 125.

Baudin, p., I, 419; curé de Winnipeg, II, 243; 318; à Kénora, 388, 44; à Saint-Charles, 141.
Baudre, p., III, 259, 265.
Beaudry, a., II, 431.
Beaudry, p., III, 165; au fort Jasper, 166.
Beauharnois, de, I, 24; cité, 27; se trompe, 34, 37; 43, 44; cité, 45, 47, 51, 53; sur Lavérendrye, 55.
Beauharnois, fort, I, 22, 42, 56, 57.
Beaulieu, famille, I, 67.
Beaulieu, Fr., I, 349; II, 5.
Beaumont, III, 40.
Beaupré, V., III, 149.
Beauregard, a., III, 187.
Bédard, p., III, 364, 399.
Bedford, III, 141.
Begbie, juge, III, 256.
Begg, Alex., se trompe, I, 38, 207; apprécie nos missionnaires, 226; cité, 127, 129, 130, 150, 153, 169, 171, 363, 435; son ouvrage supprimé, 143; dans l'erreur, 192, 355, 371; se contredit, 356; à propos de la Liste des droits, III, 5; sur l'iniquité scolaire, 14.
Begg, Alex. (de Col.), III, 358.
Bégon, M., I, 21.
Beillevaire, a., II, 304; biogr., 333.
Bélanger, a., III, 187.
Bélanger, H., II, 302.
Belcourt, a., I, 190; ses qualités et défauts, 192, 195; se trompe, 196, 207; sur Mgr Provencher, 197; 199; pacifie les métis, 203; 206; établit Wabassimong, 207; 208, 213, 214; cité, 216; 221; et l'étranger, 223; professeur de sauteux, 224, 282; sur la vénalité des ministres, 227; 240; peu aimé de Mgr Provencher, 274, 282, 293; 317; sa pétition, 318; 319, 320, 321; consulté, 326; à Pembina, 352; 353, 401; II, 25; III, 167.
Belges, III, 47.
Béliveau, a., I, 419.
Bellevue, III, 157, 158.
Beltrami, I, 183.
Bénédictins, III, 185, 186; sur l'île Vancouver, 398.
Benoît, Dom P., III, 42, 43.
Bergeron, III, 196.
Berland, E., III, 231.
Bermond, p., I, 304, 336, 363, 379, 391; retourne en France, 401; II, 38.
Bernier, N., III, 108.
Bernier, p. A., III, 179.
Bernier, sén., II, 319; biogr., 320; surintendant des écoles, 404; III, 10, 20, 27; sén., 59.
Berthelot, a., III, 156.
Bertrand, II, 6.
Bertrand, fr., II, 318.
Bétournay, A., II, 403.
Bétournay, juge, II, 232; III, 25.

Bible, I, 145, 217; contre le faux témoignage, 308; de Bompas, II, 221; 298; III, 161.
Biche, l. la, I, 295; mission fondée, 374, 378; 382; site changé, 387; II, 24, 37, 84, 114, 117; prêtée à Mgr Faraud, 225; 251, 252, 321, 322, 344; résidence de Mgr Faraud, 392; retourne à Mgr Grandin, 420; III, 96, 115.
Biche, r. la, II, 285.
Big Bend, III, 213.
Bigonesse, p., II, 321, 373, 388; inspecteur d'écoles, 406.
Bigot, intendant, I, 57.
Bisons, I, 18, 135, 155, 177, 194, 215, 244; chassés, 246; 285; II, 100, 211, 248; disparus, 291, 297.
Bitsche, p., II, 321, 325; au concile, 418; meurt, III, 71.
Black, juge, II, 153; délégué, 167.
Black, rév., I, 341; II, 237.
Blain, p., I, 419; II, 395.
Blais, p., II, 112, 139, 158, 159, 171.
Blake, E., III, 84.
Blanchet, Mgr A.-M., III, 246.
Blanchet, Mgr F.-N., I, 205; auteur de l'Echelle catholique, 261; II, 212, 218, 222, 223; évêque, 232; 273, 319.
Blanchet, p. G., III, 246, 265; ordonné, 292; 293.
Blanchet, p. J., II, 115; contracte la petite vérole, 222; III, 112.
Blé, I, 164; II, 117.
Bleau, III, 106.
Bobé, p., I, 20.
Bodard, III, 156, 158.
Bœuf, l. du, III, 125.
Bois, l. des, I, 21; vu la première fois par un prêtre, 25; 27, 35, 128; II, 127.
Bois, Mont. de, III, 113.
Boisramé, fr., II, 15, 49, 69, 85, 88, 93; à la Providence, 628; 293; à Saint-Boniface, III, 32.
Boisson, I, 33, 70, 75; demandée à Provencher, 128; 137, 189, 206; prohibée, 221, 251, 406; II, 127; et Schultz, 15; interdite sur le territoire des métis, 96; 114, 117; en Col., 249, 251, 299; rejetée, 375; 401.
Bolduc, a., III, 225.
Bompas, rév., décrit par le p. Petitot, II, 97; rend témoignage au zèle des prêtres, 99; 217; sa Vie, 218; 219; sa bible, 221; 237; ses calomnies, 98, 238; 270; baptise de force, 394; 440; en Col., 315, 316; 317.
Bonnald, p., II, 247, 266, 301, 421; calomnié, III, 67; 119; au chapitre, 120; 142; au l. la Croix, 160, 161, 162.
Bonanza, III, 394.
Bonneau, P., II, 329.
Bonne Madone, III, 157.
Bon Pasteur, sœurs du, III, 365, 396.
Borden, R.-L., III, 196.
Boucher, Ch., I, 118.
Boucher, E., II, 407.

Boucher, a. Fr., I, 174, 205.
Boucher, F.-F., I, 103, 104.
Boucher, J.-B., III, 218.
Boucher, P., I, 23.
Boucher, sr, II, 16.
Boucherville, I, 115, 139.
Boulton, II, 167; capturé, 171; 172, 175; se trompe, 179; 185; relâché, 186.
Bourassa, a., I, 270, 283; visite des Castors, 299; 383.
Bourassa, H., III, 197.
Bourassa, voyageur, I, 36, 37.
Bourbon, l., I, 46; érigé, 54.
Bourbonnie, I, 20.
Bourchet, II, 6.
Bourgeois, I, 76, 132, 133, 137; envoient leurs filles au couvent, 313; 325, 365; contre les prêtres, 385; 392; III, 211.
Bourget, Mgr., I, 268, 275, 379; II, 263; sa lettre à Riel, 360.
Bourgine, p., II, 222, 296, 304; meurt, III, 62.
Bourke, a., I, 83; impropre à l'œuvre de la colonie, 85; 86; retourne en Irlande, 87; 402.
Bourret, a., III, 168.
Bouvier, Mgr, I, 44.
Bowell, Sir McK., III, 85.
Bowes, fr., I, 382; II, 208.
Bown, II, 133.
Boyer, J.-B., I, 254, 262.
Brabant, a., III, 277; à Hesquiat, 295; on esaie de le tuer, 296; 297, 313; sa ruse en se voyant mal reçu, 314; 330; cité, 332, 338; va en Europe, 366; 375.
Brandon, fort, fondé, I, 78; 96, 107; ville, II, 331; église bénite, III, 71; 132, 169; église consacrée, 176, 177, 182.
Brasseur, V., III, 241.
Brazeau, III, 245.
Breland, P., I, 147, 329, 403.
Breland, Th., II, 427.
Breynat, Mgr, II, 440; III, 146, 394.
Brigade, I, 270; II, 229.
Brisebois, II, 267.
British Colonist, sur la transformation des Indiens, III, 251.
British Columbian, sur le même sujet, III, 250.
Broadview, III, 148, 173.
Brochet, l. du, III, 125.
Brondel, Mgr, III, 319, 324; transféré, 330.
Bruce, J., II, 149.
Bruck, p., III, 138.
Bruneau, F., I, 147, 172, 251; nommé juge, 329; conseiller, 402.
Brunet, p., II, 247.
Brunette, J., III, 219.
Bruneau, p., III, 185, 186.
Bruxelles, III, 46, 47, 112.
Bryce, G., corrigé, I, 11, 94; critiqué, 107; faux relativement au pre-

mier missionnaire, 129; 147; cité, II, 128; "ignorant", 137; 144; calomnie les prêtres, 145; ses nombreuses bévues, 145; inexact, 171, 184; sa haine de Riel, 236; 237.
Buccarelli, III, 205.
Buckete, île, I, 420.
Buckingham, I, 404.
Budd, H., I, 259, 262.
Bulger, gouvr, I, 160, 163; contre les droits seigneuriaux, 164; 167.
Bulkley, r., III, 284.
Bunn, Dr., I, 341, 405.
Bunn, Th., II, 165.
Bunoz, p., III, 374, 394.
Burke, Hon. J., III, 7.
Burke, J., I, 83, 104, 107.
Burns, fr., III, 300.
Burpee, cité, I, 415.
Burrard, baie, III, 336, 360.
Butler, gén., sur les dispositions pacifiques de Riel, II, 190, 437; sur les missionnaires catholiques, 215; 230; III, 5.
Bytown, II, 263.

C

Cache, II, 256.
Cadavres, peur qu'ils inspirent, II, 340.
Cadeau, V. Présent.
Cadieux, sr, II, 244.
Cadot, A., I, 69.
Cadot, J.-B., I, 71.
Caer, p., II, 14.
Cahill, p., I, 419; II, 397; III, 110, 111.
Caldwell, gouvr., I, 363.
Calgary, I, 60; II, 267, 272, 304, 305; son premier accroissement, 383; 339; dans les transes, 364; 397, 412; on y commence une église en pierre, 413; III, 38, 62, 96; ses institutions religieuses, 140; 143; développement final, 144.
Californie, I, 27.
Calomnies, 261, 262; à propos de la hâte à baptiser, 307; 73, 74; de Bompas, 98; 122, 176, 237; III, 67. V. Faussetés.
Cameron, II, 366.
Cameron, cap., II, 150.
Cameron, D., I, 100.
Campeau, a. T., II, 325; III, 167.
Campeau, p., III, 110.
Camper, p., I, 255, 266; II, 108; à Saint-Laurent, 264, 408; vicaire des missions, 410; III, 32.
Camperville, III, 168.
Campion, E., I, 71.
Canadian Gazette, II, 405.
Canadien-Pacifique, II, 283, 318, 327, 329; aide les missionnaires, 336; 369; remercié, 418; 428; III, 38, 41, 58, 71, 148, 149, 281, 320; en Col., 326, 336; branche, 376.

Canadien-Septentrional, III, 40.
Canadiens-anglais, insolents, II, 125, 130; soldats déguisés, 149; faits prisonniers, 161; marchent sur le fort Garry, 167; leurs actes désavoués, 184; leurs intentions, 192.
Canadiens-français, I, 56; explorateurs, 60; prennent femme, 67; 69, 72; leur influence civilisatrice, 76; à la R.-R. avant les Ecossais, 90, 91; 99, 101; à la Grenouillère, 102; 113, 114; guère sédentaires, 122, 168, 178; vont à la R.-R., 138; 147, 157, 158; appréhendés, 315; 363; se rendent dans l'O., 276; 295; II, 260, 319, 323; pionniers, 427, 429, 430; III, 19, 40, 46, 47, 104; en Col., 210, 215, 336; à Dawson, 389.
Canaques, III, 215.
Canard, l., II, 272, 303; ses habitants se plaignent, 351; bataille du, 361; 407; III, 91, 96; 158, 186.
Canards, baie aux, I, 223, 254, 257, 263, 305; visitée par le p. Vandenberghe, II, 84.
Canmore, III, 144.
Cannibalisme, II, 63, 96, 253.
Canons, pris, I, 100; amenés, 102; II, 191; à Batoche, 374; III, 214; en Col.., 361, 362.
Canot, l., III, 125.
Capitale, II, 281, 328; de l'Alberta, III, 39; du Youkon, 387. V. Protestantisme.
Caravane, de missionnaires, II, 85, 108, 115.
Cardinal, J., I, 295.
Cardinal, J., III, 96.
Caribou, l., I, 305; on y fonde une mission, II, 23; 35, 46, 64, 114, 209, 265, 302; visité par Mgr Pascal, III, 119; 162.
Caribou, mines du, III, 256, 274, 276, 278; visitées par Mgr D'Herbomez, 280; 282, 323.
Caribou Sentinel, III, 281.
Carillon, I, 63.
Carion, p., III, 322.
Carlton, fort, I, 233; II, 24, 84, 115, 282, 360; évacué, 362; 368, 377; paroisse, III, 156, 158.
Carmen, II, 43.
Caron, a. J., III, 50.
Caron, a. O., I, 269, 277.
Caron, p., III, 192.
Carotte, r., I, 64, 258.
Cartes, I, 30, 51, 55; II, 246; III, 207.
Cartier, localité, III, 173.
Cartier, Sir G., II, 126; charge Riel de continuer à gouverner, 166, 188; 232; et l'amnistie, 234.
Cary, I, 210.
Cas de conscience, I, 137.
Castors, Indiens, I, 287; visités par M. Bourassa, 299, par le p. Faraud, II, 4; 346.
Catala, p., III, 207.
Catéchisme, II, 134, 177, 307; suivi avec empressement, III, 223; 228.
Cathédrale, I, 185, 186; décrite par des protestants, 362, 395, 396;

brûlée, II, 29, 31; rebâtie, 76; 85; de Saint-Albert, 208, 226, 257; 387, 401; de Prince-Albert, III, 58; nouvelle de Saint-Albert, 144; 147, dernière de Saint-Boniface, 188; de Victoria, 235, 370.
Catholicisme, Macdonell voudrait le voir prévaloir, I, 112.
Catholiques, nombreux dans l'O., I, 112, 166, 177; 241; dans l'O., en 1844, 273; en 1853, 370; en 1856, 394, 395; fidèles à la Couronne, II, 195; 261, 264; résistent à l'agression des sectaires, 419; dans le N., 440, 441; de l'Assiniboia rassurés, III, 4; du N.-O. se plaignent, 29; de rite grec, 100; 104, 109; de la Col., 358.
Cauchon, gouvr, II, 280; ses funérailles, 396.
Cazeau, vic. gén., I, 293; II, 233.
Cession du Canada, I, 66, 69.
Chadock, J.-J., III, 20.
Chamans, V. Sorciers.
Chambault, de, I, 116.
Chamberlain, III, 175.
Chambeuil, p. de, III, 118.
Chambre, V. Législature.
Champlain, I, 83.
Chanoines, réguliers, III, 42; à Saint-Léon, 71; 121, 157, 179.
Chant, III, 347. V. Cantique.
Chapelet, II, 391, 394.
Chapelière, p., II, 299, 301.
Chapelle, de missionnaire, I, 127; à Sainte-Marie, II, 371.
Chapitre gén., II, 110, 113, 247, 291; III, 120; de religieuses, 191; 258.
Charbonneau, a., II, 277.
Charité, II, 258, 275, 297, 308, 347; III, 97, 138. V. Orphelinats, etc.
Charité, sœurs de la (Saint-John), III, 139.
Charlebois, Mgr., II, 411, 421; au l. Pélican, III, 93; au fort Cumberland, 119; au fort Nelson, 120; 142; à l'école industrielle, 170; 192.
Charles II, I, 15.
Charlevoix, p. de, I, 22.
Charlotte, îles de la Reine, III, 232, 267, 277.
Charrette, I, 215, 235, 245, 248; à bœufs, II, 336.
Charte, étudiée, I, 15, 339.
Chartrand, P., I, 256.
Chasse, I, 215; ses lois, 245; 285, 314; défendue, II, 209; 275; dernière, 328.
Chasseurs, I, 177, 244; visités par l'épidémie, 301; par le prêtre, 306; II, 198; III, 113. V. Bisons.
Chaumont, p. A., III, 168, 202, 203.
Chauvin, a. J., III, 158.
Chaux, inconnue, I, 187; faite, II, 37.
Chavagnes, III, 173.
Cheadle, Dr., II, 38. V. Milton.
Chemainus, III, 278.
Chemin, ouvert par les missionnaires, I, 288; de Dawson, II, 127, 173.
Chemin de fer, II, 280, 337, 351, 398; cause de trouble, III, 7; de Calgary à Edmonton, 38; 41; demandé par des Indiens, 130; 141.

Chênes, l. des, II, 427.
Chênier, F., II, 194.
Chênier, V., I, 170.
Cherrier, a. A., II, 281; à la tête du collège, 317; à l'Immaculée Conception, 327; au concile, 417; surintendant des écoles catholiques, III, 90; biogr., 123.
Chétakonn, I, 259, 263, 266.
Cheval-blanc, I, 157, 177; desservi par M. Poiré, 195; 329; II, 204.
Chiappini, p. D., III, 319, 326.
Chickasaws, I, 57.
Chilliwack, III, 313, 400.
Chinois, III, 214.
Chippewayyan, fort, III, 117.
Chippeways, I, 2.
Chirouse, p. C., III, 243, 245, 255; vaccine, 262; 265, 317; meurt, 366.
Chirouse, p. E.-C., III, 318, 333; arrêté, 368; 400, 403.
Choinel, p., III, 409.
Chossegros, p., I, 424.
Chouchouapes, III, 223, 266, 278, 323, 333, 373; sous le P. Thomas, 379.
Christie, I, 320.
Christie, Alex., I, 202.
Christie, J.-W., II, 229, 269.
Christie, Mgr, III, 382, 396.
Christinaux, I, 2.
Churchill, factorerie, I, 77.
Churchill, r., I, 2, 17, 288; III, 120.
Cinq-Mars, III, 108.
Cinq Plaies, sœurs des, III, 168.
Civilisation, I, 75, 193, 196; servie par les missionnaires, 388; II, 37, 40, 41, 79; à l'Ile-à-la-Crosse, 300; 349; III, 129, 130, 252; Indiens convertis plus civilisés que les Anglais, 253; 302, 340, 350, 361. V. Chaux, Chemin, Imprimerie, Moulin, Reliure, Scierie.
Clarke, II, 235.
Clarke, Dr., II, 384.
Claude, p., II, 340.
Clause XVI, III, 195.
Clergé, en 1853, I, 372; de la Sask., II, 114; sympathique aux insurgés, 122; le cl. protestant contre eux, 141; cl. catholique fidèle, 180, 206; du diocèse de Saint-Boniface, 417; indigène, 31, 374.
Clinton, (Col.), III, 282.
Clinton, fort, I, 63.
Cloche, première, I, 143; au l. Athabaska, 389; de Saint-Boniface, 396; II, 30, 85, 280; bénite, 305, 323; 329; à Saint-Andrews, III, 148.
Cloches de Saint-Boniface, poème, I, 424; revue, III, 152.
Cloutier, a. G., II, 417; III, 47; curé de Saint-Norbert, 203.
Cloyoquot, III, 330, 388, 398.
Clut, Mgr, I, 402; II, 3, 50, 86; nommé évêque, 89; sacré, 110; au Concile Œcuménique, 143; part pour l'Alaska, 237, 239; 247, 250,

251, 268; rencontre Bompas, 270; 307, 347, 392; III, 70, 108, 154; meurt, 177.
Coal Creek, III, 376.
Coccola, p., III, 319, 326; chez les Koutenays, 337; établit une école industrielle, 365; 385, 409, 411.
Cochrane, III, 144.
Cochrane, W., I, 340.
Coldwell, I, 404.
Coldwell, journaliste, II, 139.
Collège de Saint-Boniface, I, 169, 170; ses élèves en 1833, 204; 362; bâtisse spéciale, 381; 422; II, 17, 85; sous M. Dugas, 108; 118, 278, 279, 281; nouveau bâtiment, 317; 324, 335; confié aux Jésuites, 394; 403; ses succès, III, 107; à Victoria, 263, 264; à New Westminster, 276, 321; 324.
Collège, des demoiselles, I, 313.
Collège Saint-Jean, I, 313.
Collignon, p., II, 364.
Colomb, Ch., I, 83.
Colombie Britannique, II, 225; on demande qu'elle soit érigée en diocèse, 418; III, 144, 205, 209, 263; devient vic. apost., 272. V. toute la dernière partie de cet ouvrage.
Colombie, fl., I, 78, 223.
Colonisateurs, II, 428; III, 40, 139, 156, 157, 158; leurs mérites, 159; 387. V. Blais, Bodard, Gaire, Lacombe, Lalime, Taché, Mgr, etc.
Colonisation, catholique, II, 240, 241, 276, 319; III, 40, 114; les évêques la recommandent, 124; d'Allemands, 185, 186, 188, 189.
Colons, de la R.-R., I, 83, 88; presbytériens, 89; 90; dispersés, 98; 99, 109, 130; suisses, 163; viennent du N., 163, 175; II, 267, 319. V. Colonisateurs, Colonisation, et les noms de la plupart des paroisses.
Colville, III, 232.
Comeau, p., III, 31.
Commandement nouveau, II, 76.
Commerce, V. Traite.
Comminges, a., II, 335.
Commission, III, 127, 128, 146.
Communications, difficiles, II, 240, 307, 314, 346.
Communion, en Col., III, 308.
Communion, première, I, 140, 147; de Sauteux, 198; 237, 392; II, 263.
Comox, III, 318, 360.
Concile, utilité d'un, II, 416; de Saint-Boniface, 417, 419; III, 32, 34. V. Vatican.
Concubinage, III, 380.
Conférences, III, 154, 159.
Confessions, I, 138; II, 213; entendues par Riel, 365; III, 166; un chef en entend, 238.
Confirmations, I, 177, 378; II, 84, 305, 402, 429; III, 373.
Congrès, V. Américanistes.
Connolly, fort, III, 287, 301.
Connolly, sr, I, 365; II, 16.

Consécrations d'églises, II, 401; III, 98, 176.
Conseil, du N.-O., II, 284, 352, 357, 414; III, 91; d'Assiniboia. V. Assiniboia; Privé, III, 26, 28, 84; universitaire, II, 279.
Conservateurs, III, ,7, 85.
Consolations spirituelles, I, 236, 262; II, 289, 412; III, 94, 223, 250, 375. V. Abjurations, Baptêmes, Conversions, etc.
Constance. V. Persévérance, et: III, 61, 142, 260, 277, 295.
Constitution, II, 188; III, 11, 13, 14, 20, 25, 194, 197, 198.
Conte de Sauteux, I, 221.
Convention, II, 138; nouvelle, 164.
Convers, frères, I, 402; II, 119, 210, 247. V. Alexis, Boisramé, Dubé, Guillet, Renault.
Cook, III, 206.
Coppermine, r., I, 288.
Coquart, p., I, 47, 48, 49, 58, 59.
Corbeil, a., III, 139; au Klondike, 387, 389; cité, 390; 394.
Corbett, rév., I, 404.
Corcoran, P., I, 83.
Cordès, p., III, 181.
Corne, de la, I, 63, 64.
Corne, fort la, I, 64.
Cornellier, p., III, 371; proteste contre la vente d'Okanagan, 378; 379, 399.
Corps Législatif. V. Sénat.
Corruption, III, 221. V. Immoralité.
Costello, I, 83.
Costume, ecclésiastique, I, 130; des sœurs, 408; de Mgr Grandin en voyage, II, 61, 244; des sœurs défendu à l'école, II, 133.
Côté, H.-A., III, 128.
Coureurs de bois, I, 14; père des métis, 67; propagent la religion, 68; leur caractère, 73, 91.
Courmel, A.-A., I, 267.
Courrier de Bruxelles, III, 47.
Cour Suprême, III, 25, 26, 27, 28, 83, 327; en Col., 359.
Courte-Oreille, I, 70.
Couteau-Coupé, II, 373.
Couteaux-Jaunes, I, 288; II, 53.
Coutlée, sr, I, 270.
Couvent, I, 313; à Saint-François-X., 340, 371; Saint-Boniface, 396; Sainte-Anne, II, 9; l'Ile-à-la-Crosse, 16; Saint-Norbert, 409; Saint-Pierre, III, 140; Letellier, 169. V. Pensionnat.
Cowan, Dr., II, 148.
Cowitchan, III, 251, 264, 268; on y fonde un orphelinat, 275; 398.
Cowitchines, III, 235, 319, 366.
Cowley, A., I, 224.
Cox, Ross, I, 69; cité, 78.
Craik, III, 175.
Cranbrook, III, 364, 385, 411.
Crémation, III, 227.
Crevier, a., I, 139.
Cris, I, 2, 3, 8, 10, 14, 29; tirent sur les Sioux, 35; 43; partent en

guerre, 45, 238, 287, 336; II, 24; attaquent les Pieds-Noirs, 100, 104; 106, 209; au fort Edmonton, 227, 228; 266, 274, 297, 313; se révoltent, 357, 363; font le p. Legoff prisonnier, 377; excellents chrétiens une fois convertis, 412; III, 93; leur langue, 348. V. Grenouille, l. la.
Cris-Monsonis, I, 38. V. Monsonis.
Croche, l., III, 120; (en Sask.), 156.
Croix, érection de, I, 220, 222, 223, 262, III, 232; II, 238; sert d'appât à un ministre, 391; III, 205, 341.
Croix, l. la, I, 127; III, 142, 160, 161.
Croix Saint-André, Filles de la, III, 200.
Croix, signe de la, III, 215, 229; et les Youkltas, 238; 240, 248.
Crosse, primitive, II, 110.
Cross, L., V. Croix, l. la.
Crozier, maj., II, 360.
Cruauté, actes de, I, 289, 343, 347; II, 95, 96; d'une mère, 112; III, 216. V. Massacres, Meurtres.
Crucifiement, II, 423; III, 344.
Culérier, p., III, 137, 144.
Cumberland, fort, I, 216, 230; II, 301, 411; III, 119, 120.
Cumberland, l., I, 64, 374; III, 170.
Cumberland, mission du, II, 411; III, 93, 142, 160.
Cumberland, S., cité, I, 6.
Cunningham, fr., II, 3.
Cunningham, p., III, 32.
Custer, II, 286.
Cygne, l. du, II, 264.
Cyprès, mont. de, II, 214, 350.

D

Dabaudès, a., II, 418.
Dakota, I, 96, 175.
Damais, sr., II, 71.
Dandurand, p., II, 263; III, 141.
Danger, I, 206, 234; de la chasse, 247; 298; II, 48, 67; III, 285, 295, 298; pour M. Brabant, 331; pour le p. Morice, 351.
Danse, I, 5, 8, 250; et Mgr Provencher, 368; III, 280.
Darveau, a., I, 207, 223, 228, 240; loué, 253, 256; cru noyé, 254; 257; au Pas, 259; sur l'opposition qu'il rencontre, 260; 262; tué, 264, 266; 307; cité, 310; 381; II, 264, 411.
Dauphin, fort, I, 51.
Dauphin, l., découvert, I, 46; III, 187.
Dauphin, p., II, 247.
Dauphin, r., I, 68.
Dauphinais, Hon., I, 147; II, 203.
Dauphiné, V. Genton.
Davie, Alex., III, 358.
Davie, Th., III, 358.
Dawson, ville, III, 387; décrite, 388; 390, 392.
Dawson, S.-J., sur les sœurs grises, I, 407; 409; sur les métis, II, 43; le chemin qui porte son nom, 127, 173.

Dazé, L., II, 248.
Dean, baie, III, 266.
Decorby, p., II, 108; à Qu'Appelle, 214, 248, 265; 287; au fort Ellis, 321; III, 30, à Sainte-Rose, 46; 91, 99, 182.
Découvertes, I, 16; de Kelsey, 18; de lacs, 46, 289; du fort Saint-Charles, 422; d'or, III, 126.
Défections, II, 422. V. Apostasies.
Defoy, a., III, 176.
Degonnor, p., I, 24.
Delaere, p., III, 183.
Delaney, II, 366, 367.
Deleau, III, 141.
Délégation, II, 167, 187; de l'Extrême-O., 353; 355.
Delorme, F., I, 118.
Delorme, P., I, 147.
Delorme, U., I, 329.
"Déluge", à la R.-R., I, 176.
Demers, Mgr, I, 205; III, 212; biogr., 213, 215, 218; part pour le N., 219; 221, 224, 225, 226; nommé évêque, 233; 236; sur les Oblats, 237; 238; en tournée pastorale, 240; 241, 246, 261, 267; son diocèse divisé, 272, 273: 274, 277, 278, 281; au Concile, 287; meurt, 288, 294, 336, 371.
Dénégonusyé, I, 356; et la calotte du p. Faraud, 390.
Dénés, I, 284; bien disposés, 298, 300, 336; du l. Caribou, II, 210; III, 217; en Col., 266, 287, 289, 324, 332; leurs langues, 348; leur syllabaire, 348, 350; leurs progrès, 404. V. Montagnais, Mangeurs-de-Caribou.
Denier des Ecoles, III, 90.
Dennis, col., II, 130, 133, 141; essaie de soulever la population, 150; "conservateur de la paix", 157.
Dépenses, I, 225, II, 116, 346.
Déposition judiciaire, I, 104, 176; II, 135, 139, 141, 166.
Derome, a., III, 97.
Deschambault, I, 205.
Deschambeault, I, 116, 117.
Desgroseillers, I, 10, 11, 13.
Deshaies, a., III, 172.
Désintéressement, I, 227.
Desjardins, P., et S., III, 96.
Desmarais, I, 96.
Desmarais, p., III, 387, 392, 394.
Désordres, I, 70, 98, 100, 132, 161, 189, 190; élargissement par la populace, II, 124; 193; en Col., III, 249, 355.
Despatis, V. Forget-Despatis.
Destroismaisons, a., I, 146, 148, 162, 173; retourne en Canada, 174; 176.
Dévouement, au devoir, I, 334; des sœurs grises, 400; II, 82; du p. Lestanc, 213; 216, 222, 224, 230; à Saint-Albert, 258; du p. Chapelière, 299; 346; au l. la Grenouille, 367; 413; III, 252.
Dewdney, E., II, 327; établit Leduc, III, 41; 113.
D'Herbomez, Mgr, II, 403, 417; III, 241, 244; cité, 247; 258; va

en Europe, 258; 259, 263, 265; vic. apost., 272; 275, 276; dans le N., 279, 280, 281, 282; au Concile, 287; 292, 299; fait des ordinations, 326, 348; 355, 359; meurt, 363; son vœu, 370.
Dickson, col., I, 146.
Dictionnaire, I, 208, 213; II, 245, 246.
Didion, III, 46.
Difficultés, matérielles, I, 234, 257, 294, 298; II, 4, 14, 24, 48, 50, 57; en hiver, 63; 315; à la r. la Paix, 332; III, 67, 220, 334, 353. V. Pauvreté.
Difficultés, morales, I, 260, 411. V. Indiens, Attentats, Echecs.
Dimanche, observation du, I, 75. V. Repos dominical.
Diocèses, nouveaux, I, 324; de Mgr Taché, 394; proposés dans l'Extrême-O., III, 232.
Dionne, N.-E., I, 13.
Diplômes, III, 51, 52.
Discours, d'un chef à Belcourt, I, 217; III, 13.
Distillation, I, 251, 252.
Districts scolaires, II, 406.
Dominion Creek, III, 389, 394.
Dommeau, p., II, 406; à Vancouver, III, 382.
Domrémy, III, 156.
Donald, III, 399.
Donckel, a., III, 319, 366.
Dontenville, Mgr, III, 374; évêque, 381; 395, 401; va dans le N., 404.
Doucet, a., II, 319.
Doucet, p., II, 115; contracte la petite vérole, 222, 247; à Calgary, 267; sur les effets de la famine, 292; 305; III, 55, 149.
Douglas, fort, I, 98, 100, 101, 102; évacué, 107; repris, 108; 128, 134, 140, 156; théâtre de prétendus désordres, 161.
Douglas, fort (en Col.), III, 256, 276; ses Indiens, 333, 371, 384.
Douglas, gouvr, III, 225, 270.
Douglas, lady, II, 16.
Douglas, Pointe, II, 323.
Doukhobors, III, 124.
Droits seigneuriaux, I, 164.
Dubé, fr., I, 304, 335.
Dubois, p., III, 93.
Dubuc, A., III, 108.
Dubuc, Sir J., II, 194; procureur général, 235; à l'Université, 279; président de la Chambre, 280; III, 20; biogr., 24; 25.
Ducharme, II, 29.
Ducharme, O., II, 173.
Ducot, p., II, 271, 391; cité, 392, 393; abandonné, 420; 422.
Dufferin, gouvr, II, 279.
Dufresne, a., II, 238; III, 147.
Dugas, a., I, 11; fait erreur, 54, 73; critiqué, 107, 185; 188, 203, 209, 218, 313; se trompe, 354; 365; II, 108; 146; musicien, 260; 281; à propos de D.-A. Smith, 435; III, 131.
Dugas, juge, III, 391.
Dugas, Mgr A., II, 327; curé de la cathédrale, 375; 401; et vic. gén., III, 131; 141, 181; protonotaire apost., 203.

Duhamel, II, 333; III, 96.
Duhamel, Mgr, II, 263; III, 58, 73, 82.
Duhamel, sr, II, 244.
Dumas, fr., III, 387, 391.
Dumas, M., II, 354.
Dumée, I, 49.
Dumesnil, a., II, 431.
Dumont, G., II, 354; son caractère, 359; 361, 362, 370; à la bataille de l'Anse-aux-Poissons, 371; 375.
Dumont, I., II, 359.
Dumoulin, a., I, 123, 126, 128, 130; à Pembina, 135, 136; soumet des cas de conscience, 137; 142; 146, 157; retourne dans l'Est, 159; 160 *et seq.;* cité, 166, 185; attaqué, 188; 269, 417.
Dunbow, II, 339; III, 55.
Duncan, W., III, 267, 268, 316.
Dunvégan, fort, II, 4, 6, 254, 256, 307, 332, 346.
Dupin, p., II, 115, 208, 308; III, 118.
Dupire, p., II, 254; se plaint, III, 117.
Duplicité, III, 1, 9, 10, 30.
Durieu, Mgr, II, 417, 419; III, 108; arrive au Pacifique, 244; 262, 265; à Saint-Michel, 275; 283; sacré évêque, 303; 304; son système, 305, 309; 315, 321; au l. Stuart, 328; 346, 348; vicaire des missions, 359; 360, 362; évêque de New Westminster, 363; 373, 374, 375, 378; 379, 381; meurt, 395; 400, 403, 404.
Durocher, p. E., I, 276.
Drapeau, métis, II, 159; anglais défendu par Riel, 187; 191; du p. Lacombe, 212; 236; de Riel à Batoche, 360; de la tempérance, III, 248, 270, 341.
Drever, II, 231.
Drummond, p., I, 11; II, 395.
D'Youville, sr, II, 16.

E

Ebb and Flow, réserve, III, 46.
Echecs, II, 73, 75; III, 262, 312. V. Assiniboines, Insuccès, Sauteux.
Echelle catholique, I, 261, 294, 307; décrite, III, 222.
Ecoles, I, 135, 136; protestantes, 165; 168; à Saint-Paul, 206; à la R.-R., 300, 312, 341, 406; à Edmonton, II, 71; 111; séparées, 186 (V. Séparées); au l. Caribou, 210; dans le diocèse de Saint-Albert, 225, 255; à Saint-Laurent, 264; bilingues, 282; au Cumberland, 302; Sainte-Marie (Winnipeg), 318; 324, 331, 343, 392; le nombre, 399; 403; couronnées à Londres, 404; III, 2, 3, 4,7, 19, 55, 89; à Saint-Paul des Métis, 97; indépendantes, 104, 112; dans le N., 117, 118, 129; 133; à Calgary, 140; 143, 147, 152, 153, 158; de religieuses au Manitoba, 168, 176, 178; 197, 202; à Victoria, 241, 263; 310, 315, 323; à Vancouver, 359; 392, 394, 402, 410.
Ecoles chrétiennes, frères des, II, 17, 235.
Ecoles industrielles, I, 212; de Qu'Appelle, II, 334, 341, III, 120, 130; à Dunbow, II, 339; à Saint-Boniface, III, 31; au l. Canard, 92, 110, 151; brûlée, 179; 193, 202; en Col., 365, 373, 398.

Ecoles, question des, III, 83; le gouvt du Man. reçoit ordre de faire droit aux demandes des catholiques, 86, 100; réglement Laurier, 102; renvoyée de gouvt à gouvt, 132; premier projet Laurier en 1905, 195; en Col., 275.
Edge, G., I, 125, 127; à Pembina, 135; retourne dans l'Est, 148.
Edmonton, fort, I, 229, 230, 233, 378; sa première école, II, 71; 84, 216, 226; assiégé, 228; 269, 272, 284; commencements de sa paroisse, 304; 420; relié par un chemin de fer, III, 38; son église, 39; 96, 128, 165, 180, 211.
Education, I, 170; des filles, 172; 211, 403; II, 231, 260; ses résultats, 269; 324; le zèle de l'Eglise en sa faveur, 344; 406, 429; III, 2, 5, 12; son caractère change dans les Territoires, 50; chrétienne, 76, 274; 191, 200, 348; au Klondike, 392. V. Ecoles.
Egaré, II, 66, 108; III, 380.
Eglises, détruite, II, 379; des Ruthènes, III, 181; ouvertes au culte, 282; des Sichalhs, 362; 395. V. les noms des différentes paroisses ou missions.
Election, III, 7, 8, 89; de Saint-Boniface, 103, 104, 105.
Ellis, H., cité, I, 33.
Emerson, III, 44.
Emery, sr, II, 9.
Emigration, d'Anglais, II, 124; de catholiques, 241, 251; de Galiciens, III, 99; protestante, 124; de Canadiens-français, 139; 155; de mineurs, 241, 261.
Empiètements du gouvt fédéral, II, 143; 350, 410. V. Accaparement, Usurpation.
Enfance, ses droits, II, 433.
Enterrement, premier, I, 34; 147, 416; II, 34; d'un vivant, 95; d'un varioleux, 213; 373; de Riel, 387, 395; 396; de Mgr Faraud, III, 32; en Col., 295; dans un arbre, 332; 363.
Envie, I, 56.
Epidémies, I, 301, 303; II, 90, 100, 107; leurs effets, 222; III, 261; 284. V. Vérole.
Epiphanie, I, 75.
Erables, l. des, II, 427.
Erreurs, d'A.-C. Laut, I, 10, 104; du Dr Bryce, I, 11, 94, 129, II, 144, 145, 171, 184; de G. Dugas, I, 11, 54, 73, 185, 203, 209, 354; de Petitot, I, 30, 258, 265; de L. A. Prud'homme, I, 34, 59, 63, 67; de Beauharnois, I, 34, 37; de Begg, I, 38, 207, II, 192, 355, 371, 373; du juge Baby, I, 48; de plusieurs auteurs, I, 55, de Bompas, II, 98, 218; d'Alex. Ross, I, 100; de S. Fleming, I, 103, 107; de Pallisser, I, 130; du *Rainbow*, I, 307; à propos du titre de Mgr Provencher, I, 322; de M. Belcourt, I, 353; du p. Martin, I, 415; de J.-G. Shea, II, 30; de R.-B. Hill, II, 41; de Wolseley, II, 132, 152, 175, 176; d'O'Donnell, II, 161; de B. Willson, II, 161; du cap. Huyshe, II, 175, 191; du maj. Boulton, II, 179; de D.-A. Smith, II, 180; d'une publication wesléyenne, II, 216; du rév. Grant, II, 257; du *Saturday Night*, 313; de tous les auteurs, II, 375; d'un manuel sur Riel, II, 434; de l'inspecteur Jarvis, III, 116; de H.-H. Bancroft, III, 210, 226; de Kirk, III, 391.

Esclaves, III, 216, 227.
Esclaves, Grand l. des, I, 67, 284, 287; découvert, 288; visité par un prêtre, 349; 384, 386; II, 250.
Esclaves, Indiens, I, 287; II, 392.
Esclaves, Petit l. des, I, 300, 383; II, 307; III, 118, 128, 177, 387.
Espagnols, III, 205, 206, 207; pieux, 208.
Esquimaux, I, 286; II, 21,, 22; leur vice dominant, 60; 209; évangélisés, 423, 424; III, 63, 64; démoralisés, 117; 163.
Estévan, III, 187.
Esturgeon, r., I, 371; II, 80.
Etat, ses droits en matière d'éducation, III, 4.
Etats-Unis, leurs convoitises, II, 196, 197.
Ethnographie, I, 2, 20; des Indiens de la Col., III, 265.
Etta White, III, 347.
Eucharistie, III, 308. V. Communion.
Eummelen, a., III, 374.
Euphrasie, sr, III, 379.
Evangélisation, base de la civilisation, I, 196, 207.
Evans, J., I, 230, 290; III, 348, 350.
Evêques, et les spiritueux, I, 251; 338, et les écoles du Manitoba, III, 105.
Ewart, J., III, 8, 28, 84.
Exagérations, I, 13.
Explorations, de Mackenzie, I, 60; de Hearne, 288; du p. Petitot, II, 94; de Fraser, III, 211.
Eymard, p., III, 171.
Eynard, p., 401; II, 3, 9, 20; gelé, 64; 86, 110, 222; sa carrière, 249; noyé, 250; 251.

F

Fabre, Mgr, II, 401, 402, 403.
Fabre, p., II, 81; III, 19; s'oppose à une nomination, 35; meurt, 60.
Fafard, p., II, 275, 286, 296; massacré, 366, 367.
Faiseur-d'Enclos, II, 357; se révolte, 172; 376; se convertit, 388.
Falconio, Mgr, III, 145, 395.
Falher, p., III, 130.
False Creek, III, 337.
Famine, II, 6, 63, 64, 107; chez les Pieds-Noirs, 292; 293, 391; dans le N., 425; III, 117.
Fanatisme, I, 159; du Dr Bryce, II, 144; 176; dans Ontario, 182, 187, 213, 236; orangiste, 277, 354; 380; en Col., III, 368, 369.
Fanfare, III, 284, 339; nombreuses, 361.
Fannystelle, II, 430, 431.
Faraud, Mgr, I, 304; ordonné, 305; 306, 331, 334; au fort Résolution, 349, 355, 384; et Dénégonusyé, 356, 390; et le polygame, 374; 382; fonde la maison Saint-Joseph, 386; 388; et la cloche, 389; II, 23; 50; sacré, 70; 85; en quête d'un coadjuteur, 87; 109; cité, 111, 117, 225, 250, 310, 344; 347; à Macfarlane, 348; 392, 417, 418, 420; meurt, III, 32, 33; ancien junioriste, 173.
Farine, II, 13.
Fatigue, II, 6, 24, 50, 63. V. Grandin, Mgr, Morice, p.
Faussetés, I, 129, 143, 262, 307. V. Calomnies, Erreurs.

Fay, a., III, 336, 359, 374, 395.
Fayard, p., III, 374, 378.
Femme, chez les Indiens, II, 6, 7, 75, 76; III, 63, 227. V. Séquestration.
Féniens, II, 197, 200, 205.
Fermeté dans la foi, I, 231; II, 55.
Fernie, III, 364, 376, 377, 409, 411.
Fêtes d'obligation, I, 74; déclarées légales, II, 31; abolies, III, 16.
Fêtes religieuses chez les Indiens, III, 344, 345; de nuit, 345.
Fidèles Compagnes, II, 331, 343, 369; à Calgary, 397; leurs succès, 410; au l. Canard, III, 92, 170; à Lethbridge, 98; 140.
Fidélité au roi, recommandée, I, 124; de M. Belcourt, 318; de Riel, II, 135; reconnue, 137, 139; 140, 146.
Fiddler, I, 77.
Filage, I, 179, 180.
Fillion, a., II, 242; à Saint-Jean-Baptiste, 277; III, 44.
Fils de Dieu, le faux, I, 411.
Fils de Marie, III, 173.
Financières, questions, I, 225, 229, 312, 329, 380, 392, 405; II, 58, 262, 392; III, 4, 110, 123, 202, 326; relativ. à Okanagan, 378; 393.
Finke, a., III, 183.
Finley, W., I, 84.
Fish Creek. V. Anse-aux-Poissons. En Alta, III, 144.
Fisher, A., II, 407.
Fisher, G., II, 408.
Fisher, H., II, 32.
Fitzpatrick, C., II, 382; envoyé à Rome, III, 105.
Flancs-de-Chien, I, 287; II, 270.
Flèches, I, 38.
Fleming, S., I, 103, 107.
Flores, don, III, 206.
Flynn, P., I, 83.
Foi, exemples de, II, 51; récompensée, 223; d'un Cris, III, 94.
Foin, r. au, II, 270.
Foisy, p., II, 421.
Fondations, I, 22; 26, 27, 29; de Lavérendrye, 51; 64, 68, 77, 78; à la R.-R., 133; 136, 195; Wabassimong, 207; 218, 223, 239, 321, 374, 386; Saint-Laurent, II, 38; lac la Biche, 73; Calgary, 267. V. les noms des différentes missions et paroisses.
Fond-du-Lac (Athabaska), I, 388; II, 271; III, 117, 129. V. Sept-Douleurs.
Fond-du-Lac (Fraser), III, 290.
Forget, III, 187.
Forget, A.-E., II, 284, 406, 408, 414; premier gouvr de la Sask., III, 198.
Forget-Despatis, a., II, 278, 279; sa mort, 317.
Fort-Hall, III, 232.
Fouquet p., III, 144, 244; cité, 248, 251; 258, 259; vaccine, 262; 265; à la Fête de la Reine, 270; biogr., 271; 273, 274, 276; au fort Rupert, 283, 298; fonde la mission des Koutenays, 300; 311, 323, 365.

"Fourche", la, I, 45, 132, 136, 156, 157.
Fourche des Okanagans, III, 221.
Fourmond, p., II, 115, 209; et la petite vérole, 222; 288; à Saint-Laurent, 303; 364; prisonnier, 369, 379; maître de poste, 407.
Fournier, prairie à, I, 195.
Fourrures, I, 14, 15, 16; III, 114.
Frain, p., I, 401; II, 46.
Français, explorateurs et batailleurs, I, 19; traiteurs, 26; 33, 35, 36; aims des Indiens, 73; missionnaires, II, 216; 260, 319, 427.
Française, langue, généralement usitée, I, 73, 111; un ministre voudrait l'apprendre, 146; proscrite, 325; II, 185; ses droits, 403; III, 6, 7, 11, 12; son usage officiel aboli, 16; 21, 103; enseignée, 178; a les mêmes droits que l'anglais, 194, 196.
Franchère, G., I, 78.
Francis, fort, I, 221; III, 147, 202.
Franciscaines, à la Providence, II, 423; à Camperville, III, 168.
Franciscains, III, 207.
François-Joseph, empereur, III, 135.
Franklin, Sir J., I, 174, 289; sa mort, 290; II, 96.
Fransoni, card., I, 324.
Fraser, A., III, 210.
Fraser, fl., III, 210, 221, 227, 244, 246, 278, 281, 286, 300.
Fraser, fort, III, 210.
Fraser, J., II, 165.
Fraser, l., III, 290.
Fraser, S., III, 210.
Free Press, III, 21, 23; sur Mgr Taché, 74.
Frères de Marie, II, 318.
Friendly Cove, III, 208.
Frobischer, B., I, 72.
Frobischer, J., I, 72; (un homonyme), 118.
Froid, I, 285; II, 6, 24, 29; "martyrs du", 48; 60; III, 164, 177, 224; sur le l. Stuart, 353.
Froid, l., I, 379; II, 84, 299, 377.
Funérailles, V. Enterrements.

G

Gabillon, p., III, 156.
Gaddee, W., II, 168; comment il fut exécuté, 172.
Gagnon, L., III, 218.
Gages, élèves, III, 388. V. Salaires.
Gaire, a., II, 427, 428; à Saint-Antoine, III, 97; 121, 140; fonde de nouveaux centres, 141, 150; 158, 159; amène des colons, 188.
Gale, S., I, 118, 120.
Galiciens, III, 99, 121, 134, 135, 136, 151; source d'embarras, 180; aidés, 182; 183.
Galissonnière, de la, cité, I, 53.
Galles, prince de, I, 17.
Gareau, Az., III, 158.
Garnier, p., III, 157.

Garon, A., III, 113, 140.
Garry, fort, I, 200, 208, 402; occupé par Riel, II, 151; 155, 168, 169, 179, 184, 189, 199, 231.
Garry d'en bas, fort, II, 141.
Garry, N., I, 200.
Gascon, p., I, 400; commence son noviciat, II, 7, 9, 20; fait ses vœux, 34; 36, 51, 55, 56; fonde la Providence, 69; 86, 222, 270.
Gasté, p., II, 14, 15; fait ses vœux, 34; va au l. Caribou, 46; 65, 209, 210; bénit une église, 211; 265, 302, 334; III, 120; transféré à Prince-Albert, 162.
Gaudet, C.-F., II, 237; III, 117.
Gauthier, A., III, 241.
Gauvreau, E., II, 325.
Gelé, II, 27, 60, 62, 64, 256; III, 164.
Gendre, p., III, 259, 260, 265; à la fête de la Reine, 271; 276; meurt, 294.
Gendreau, p., II, 414; III, 202; au Klondike, 387, 388, 389; cité, 392; biogr., 394.
Générosité, I, 126, 360, 366, 379, 401; II, 18, 70, 126, 308; protestante, 389; de Mgr Taché, III, 18; 145; de Porteurs, 230; leçon de, 279; 280, 281.
Génin, p., II, 85.
Gens-du-Sang, II, 101, 421; III, 55.
Genton, M., I, 251, 329, 403.
Géographie, I, 20, 27.
Georges, fort, III, 210, 227, 287, 408.
Gérante, fr., II, 115.
Gibraltar, fort, I, 100, 101.
Gilgan, I, 83.
Gillies, a., II, 403; au concile, 418; III, 148.
Girard, sén., II, 194; premier ministre, 235; 280; III, 20, 24; sa mort, 58.
Giroux, A.-R., a., II, 242; III, 71, 141, 172
Giroux, L.-R., a., II, 118; cité, 136; 146, 147; sur O'Donoghue, 179; 334, 435; à Thibauville, III, 147.
Giroux, p., II, 422; cité, 425; III, 143.
Gladu, p., II, 283, 320; III, 203.
Gleichen, III, 149.
Glénat, fr., II, 17.
Glos Kanayiski, III, 183.
Goggin, D.-J., III, 51.
Goiffon, a., II, 25, 26, 28; meurt, 29.
Golden, E.-J., III, 108.
Gomez, p., III, 207.
Good-Hope, II, 9, 57; ses longues nuits, 58; 73, 75, 78, 87, 239; sa belle église, 422; 423; III, 142.
Gordon, Dr, II, 301, 302.
Gordon, réserve, III, 53.
Gorgendière, de la, II, 408.
Gosselin, sr, II, 29.
Goulet, E., II, 181, 195.

Goulet, R., I, 147; II, 148.
Goulet, R. junior, III, 132.
Grammaire, I, 208; II, 245, 246.
Grand-Coteau, I, 344.
Grande-Clairière, II, 427, 428, 430; III, 121, 150.
Grand-Esprit, I, 8, 217.
Grandidier, p., III, 246; cité, 250; 255; félicité, 256; au Caribou, 257, 296; 258, 274.
Grandin, bureau de poste, II, 407.
Grandin, Mgr, I, 379; au l. Athrabaska, 382, 384; 387, 388; et la vieille femme, 392; choisi pour être évêque, 398; nommé, 410; 411; et le "Fils de Dieu", 412; sacré, 414; II, 1, 4; revient de France, 14, 15, 23; 46; son grand voyage, 49; 55, 58,65, 69; calomnié, 73; 79, 81; apprécié par un protestant, 82; 85, 109; vicaire des missions, 113; 115, 136, 208; au l. Caribou, 210, 211; 224; évêque de Saint-Albert, 225; 247, 257, 259, 265, 271, 275, 281, 282, 284; revient au chapitre, 291; 295; sur les agents du gouvt, 297; sur le p. Petitot, 298; sur l'Ile-à-la-Crosse, 300; 302, 304; sur les ministres, 306; 310; apprécié par un journaliste protestant, 312; 330, 333; à Ottawa, 349, 352; 360, 364; apprécié par un ministre, 380; 381, 397; va à Ottawa, 403, 410, 413; 417; III 29; ordonne le premier prêtre métis, 30; 33, 34, 36, 42, 62, 73, 82; consacre une église, 98; 108; établit un petit séminaire, 137; 144, 151; meurt, 153; jugé, 154, 155; 180.
Grandin, p., II, 247, 259; chargé des catholiques d'Edmonton, III, 39; vicaire des missions, 203.
Grand-Portage, I, 62.
Grand-Rapide, III, 142.
Grant, C., I, 102, 105, 106.
Grant, Ch., II, 200.
Grant, G.-M., II, 257, 258.
Granville, III, 336.
Granville, lord, II, 134, 138; sur l arrestation des délégués, 187; 436.
Gratton, a., II, 49; biogr., 50.
Gravel, Mgr, III, 57.
Gréa, Dom, III, 43, 121.
Greenshields, J.-N., II, 382.
Greenway, Th., III, 8; fait des belles promesses, 9; 11, 18; renie ses promesses, 26; 51; refuse de rétablir les écoles catholiques, 85, 86, 87; 89, 101; son gouvt battu, 131.
Greenwood, III, 399.
Grenfell, II, 429.
Grenier, U., III, 158.
Grenouille, l. la, II, 366, 368, 377; massacre non répudié par Riel, 380; visité par Mgr Grandin, 382.
Grenouillère, bataille de la, I, 102, 118.
Grises, sœurs, V. Sœurs, et: I, 300, 398, 400; appréciées par Dawson, 407, par Southesk, 408; II, 3; à Sainte-Anne, 9; vont à Saint-Albert, 80; 108; à la Providence, 110; à Qu'Appelle, 341; 405; III, 110.
Gros-Ours, II, 366, 372, 373; capturé, 377; se convertit, 388.

Grosse-Ile, II, 20, 36, 53, 63.
Gros-Ventres, I, 193.
Grouard, Mgr, II, 14, 66, 86; à Saint-Raphaël, 112, 222; ses peintures, 226; 246, 321; imprime, 345; à la r. la Paix, 347; 348; à la Nativité, 420; visite les missions du Mackenzie, 421; 422; chez les Esquimaux, 423; nommé évêque, III, 33; 34, 58; fait un bateau à vapeur, 69; 116, 118, 128, 142; vic. apost. de l'Athabaska, 146; 386, 387.
Grouard, ville de, II, 255.
Guay, F.-X., II, 334.
Guerres, I, 5.
Guertin, p., III, 317.
Guibeau, J., I, 329.
Guignas, p., I, 42.
Guigues, Mgr, I, 279, 281, 293; II, 263.
Guillet, fr., II, 115; fait l'école, 210; 265.
Guillet, p., III, 138; curé de Sainte-Marie, 169.
Gun, P., III, 218.
Gunn, D., I, 83, 130, 161, 210; son continuateur sur le soulèvement de 1849, 327.
Gunn, H.-G., I, 130.

H

Habel, I, 291.
Habits, I, 180; des paroissiens, 397.
Hacault, Dr, III, 47.
Hagan, M., III, 281.
Haidas, III, 266.
Halkett, fort, II, 56.
Halkett, J., I, 156, 157, 168; jugé, 159; 161, 167, 174.
Hamelin, I, 118.
Hamelin, S., I, 147, 403; II, 32.
Hand, fr., II, 85; noyé, 222.
Hanover, II, 238.
Harbledown, ile, III, 298.
Hardisty, R., II, 268.
Hargrave, J.-J., I, 83, 403; sur les missionnaires catholiques, II, 45.
Harmon, D.-W., I, 68.
Harper, a., I, 154, 169, 171; ordonné prêtre, 173, 177; retourne dans l'Est, 205; 269.
Harris, E.-W., II, 279.
Harrison, Dr., III, 7.
Harrison, Th., I, 368.
Haultain, W.-J., III, 50, 100; critique les clauses scolaires de la Sask., 199.
Haute, r., II, 339.
Headingly, I, 404; II, 167.
Hearne, S., I, 288, 289.
Héléna, III, 330.
Henri, fr., III, 322.
Henry, Alex., aîné, à propos des métis, I, 67.

Henry, Alex., le jeune, cité, I, 70, 75.
Henry, W., I, 70.
Herald, II, 283, 304.
Herring, Fr., III, 400; cité, 401, 402, 403.
Hert, p., II, 285, 289, 304, 321.
Hesquiat, III, 295, 313, 325; ses progrès, 330; 366.
Hêtu, p., III, 300.
Heynen, a., III, 112.
High River. V. Dumas.
Hill, R.-B., I, 83; incorrect, II, 41; cité, 176, 199.
Hind, H.-Y., sur la cathédrale, I, 395.
Histoire faussée, II, 121, 155, 182.
Historiens anglais, injustes, II, 121, 133, 136, 202. V. Bryce, Wolseley.
Hobbéma, II, 333; III, 166.
Hollandais, III, 47.
Holt, I, 104.
Hongrois, III, 148, 183.
Honnêteté, cas d', II, 44; III, 245.
Hope, fort, III, 244, 250, 254, 255.
Hôpital, de Saint-Bon. fondé, II, 279; 409; pour les Indiens, III, 56; de maternité, 137; de Calgary, 140; de Kénora, 169; de New Westminster, 254, 275, 333; de Victoria, 297; de Vancouver, 374; 387, 389.
Horetzky, Ch., cité, II, 255.
Horris, p., III, 276, 283.
Hostilités, entre tribus, II, 227. V. Cris, Pieds-Noirs, Sauteux.
Houle, p., III, 187.
Howe, J., II, 183.
Hoys, C., I, 83.
Hudson, baie d', I, 16, 18, 21, 45, 88; visitée par Dumoulin, 142; 156, 209; III, 163.
Hudson, Cie de la baie, I, 15, 17; jalouse, 71, 77, 81; 93, 97, 107, 113; moins prévenante que celle du N.-O., 141; 155, 158, 161; aide Provencher, 182, 210; 200, et le Conseil d'Assiniboia, 209; aide l'industrie, 211; en faveur des missions protestantes, 219; et les spiritueux, 251; et le monopole, 314; 318, 338; II, 5, 49, 52, 117, 124; vend le N.-O., 125; 165; son gouvt impossible, 166, 196; 283, 418; aide aux écoles catholiques, III, 3; 38, 212, 236.
Hugonard, p., II, 247, 265; visité par Sitting Bull, 287; au "Tas d'Os", 329; nommé principal, 341; III, 30, 120.
Huns' Valley, III, 177, 183.
Hunter, rév., II, 2, 7.
Hura, p., III, 181.
Huron, l. I, 29.
Hurons, l. des, I, 14.
Husson, p., II, 254, 307, 346; aide un ministre, 347; III, 119.
Huyshe, cap., II, 175.
Hyman, W., II, 149.

I

Iberville, d', I, 19.
Idoles, I, 218.
Ile-à-la-Crosse, I, 717, 287; mission établie, 302, 305, 309; 331, 336, 354, 372, 382; statistiques, 391; 411; II, 2, 9, 15, 23, 37, 49, 65; visitée par le p. Vandenberghe, 84; 85; incendiée, 109; 114, 116; sous le p. Légeard, 209; 223; augmentation dans sa population, 299; 364, 368, 402; III, 125.
Ilets de Bois, II, 195, 430; III, 42.
Immaculée Conception, paroisse, II, 324; III, 58; 90.
Immigration, V. Emigration.
Immoralité, I, 6, 7, 216; III, 221, 222, 248, 262.
Impression, de livres, I, 400. V. Publications; III, 350.
Imprimerie, II, 420; III, 116, 186, 281, 350.
Incarnation, mère de l', I, 11.
Incendiarisme, II, 368; III, 193.
Incendie, I, 212; de la cathédrale, II, 28; 31; à l'Ile-à-la-Crosse, 109; III, 47, 111; à Saint-Pierre-Jolys, 132; à Lethbridge, 179; de Vancouver, 336; 376, 389; à New Westminster, 396.
Inconstance, I, 159, 205, 238, 267; des prêtres canadiens, 274; des Dénés, 354; II, 298, 345.
Indian Head, II, 329.
Indiens, I, 1; leur nombre et costume, 2, 3, 4, II, 239, 294; leur chasse et religion; I, 5, 8, 9; 28; indifférents, 32, 58, 59, 102, 114, 162, 174, 206, 215, 221; leur conversion difficile, 189; 195; impressionnables, 237, 297; 309, 389, II, 59, 95; du diocèse de Saint-Albert, 289; 293, 305, 371; revêtus d'ornements sacrés, 381; condamnés à mort, 387; s'éloignent de Dieu, 389, 392, 393; III, 36, 53, 54; respectent les religieuses, 57; en faveur des écoles catholiques, 129; 206; démoralisés en Col., 233, 234, 248; réformés, 250, 251; 258, 277, 304.
Industrie, I, 178; III, 40.
Infanticide, II, 60.
Inland Sentinel, III, 281.
Inondation, de 1826, I, 175; de 1852, 353; de 1862, II, 33.
Insanité, II, 382.
Inspecteurs, d'écoles, II, 403, 406; métis nommé, III, 132; des missions, 162.
Instituteurs, III, 21, 55, 92, 198.
Instruction, I, 310, 355, 358; II, 50, 212. V. Catéchisme.
Instruction, sœurs de l', III, 379, 410.
Insubordination, III, 268.
Insuccès, des Wesléyens, I, 220; des catholiques, II, 75, 221; du ministre, 393. V. Echecs.
Insurrection, de la R.-R. pas une rébellion, II, 133; 208.
Intempérance, I, 216, 406; II, 32. V. Boisson, Ivrognerie.
Intrusion, II, 127, 192.
Ireland, Mgr, III, 32.
Irlandais, à la R.-R., I, 83; accusés par Auld, 84, 88; 99; II, 135; en Col., III, 257.

Iroquois, II, 252; son sort, 254; III, 166, 215.
Isbister, A., I, 318, 319.
Isbister, J., II, 354.
Isolement, III, 140, 162; du p. Gendre, 259; 299. V. Caribou, l.
Israélites, I, 20.
Ivrognerie, I, 70, 189, 250, 252; et les Indiens, 253; II, 128; en Col., III, 249, 341, 408.

J

Jacob., III, 46.
Jacobs, I, 220.
James, baie, I, 13.
Janin, fr., III, 265.
Jarvis, inspecteur, III, 115, 116, 119.
Jasper, fort, III, 166.
Jaunay, p. du, I, 47.
Jayol, p., III, 246, 265, 322.
Jean de la Croix, mère, III, 333.
Jemmeraye, de la, I, 25, 26, 32; sa mort, 34; 268.
Jésuites, I, 11, 12, 20; au fort Saint-Charles, 28; 49, 66, 69, 160, 184; jamais au Pas, 258; 275, 421; chargés du collège, II, 394; leur nombre, 400, 417; III, 226, 245, 299, 333; en Alaska, 386, 391.
Jeûne, II, 64. V. Famine.
Johnstone, T.-C., II, 382.
Jolivet, Mgr, III, 282.
Jolys, a., II, 321, 322, 323, 432.
Jonckau, a., III, 277, 330.
Jones, rév., I, 210.
Jongleurs, V. Sorciers.
Jonquière, de la, I, 54; sur Saint-Pierre, 56.
Jonquière, fort la, I, 60; abandonné, 63; II, 267.
Joseph, Fr., II, 318.
Joseph, sœurs de saint, III, 147.
Journal, I, 404; II, 32, 124, 139; fondé, 232, 283, 304, 312, 314, 380, 384, 386, 405; catholique et protestant, III, 20, 21, 47, 74; polonais, 183, 184; allemand, 185; 203, 250; aux mines d'or, 281; des traiteurs, 292.
Joussard, Mgr, III, 70, 118.
Judge, p., III, 386, 388.
Jugement, contre les écoles catholiques, III, 24; pour ces écoles, 25; contre, 26, 27; pour, 84.
Juges, I, 172, 329; II, 232, 325, 395, 408; III, 27, 105, 290, 327, 359.
Juliopolis, évêque de, I, 150, 157, 163, 181; perd de l'argent, 229.
Juneau, III, 325.
Juniorat, III, 173.
Jury, II, 382.
Jutras, a., II, 324; III, 44, 45, 169.

K

Kaministiquia, I, 21, 24, 26, 48, 127.
Kamloops, II, 221, 244; visité par Mgr D'Herbomez, 276; 281, 320, 322; sa mission sous le p. Lejacq, 324; 327, 333, 337, 364; son école industrielle, 373; 380, 399.
Kamouraska, I, 121, 122, 139.
Kane, P., sur l'insuccès des méthodistes, I, 221; 230, 302.
Kaposvar, III, 148.
Kasper, p., III, 148, 174.
Kavanagh, a., II, 108; curé, 119; 402; III, 141.
Kaya, II, 221.
Kearney, fr., I, 401; II, 57, 87, 391, 422; homme instruit, III, 143.
Keewatin, III, 143.
Keith, baie, II, 391.
Keithley, Creek, III, 257.
Kelsey, H., I, 17, 18, 19.
Kennedy, II, 179.
Kénora, II, 342; III, 43; son école industrielle, 110; 169, 394.
Keveney, O., I, 88.
Kildonan, I, 90, 106.
Killam, juge, III, 24.
Kilmars, fort, III, 227.
Kim, p., III, 174.
King, R., I, 290.
Kingston, I, 63.
Kirk, R.-C., fait erreur, III, 391.
Kirkby, D.-N., II, 392.
Kirkby, W.-W., II, 7, 19, 7, 724; vénal, 75; 99, 221.
Kitchi-Manitou, I, 8.
Kiyerwin, II, 274.
Klondike, III, 126, 142, 146, 386, 391.
Kostorz, a., III, 183.
Koutenay, district du, III, 374, 377, 385, 399, 408.
Koutenays, Indiens, III, 217, 231; honnêtes, 245; 266, 299; leur mission fondée, 300; 311, 333, 337; leur école industrielle, 365; 369, 384.
Kowalski, p., III, 181.
Kranda, II, 96.
Kronan, III, 175.
Kryzanowski, p., III, 182.
Kulawy, p., III, 122, 134.
Kulawy, p. A., III, 148.
Kulawy, p. W., III, 180, 183; fonde un journal, 183.
Kuper, île, III, 366.
Kwakwioutles, III, 262, 265; indifférents, 283.

L

Labonté, p., III, 203.
Labroquerie, II, 334; III, 71, 148, 172, 189.
Lacasse, p., III, 203.

Lachance, F., III, 108.
Lachine, I, 320.
Lacombe, p., I, 316, 325, 352, 354, 378, 383; fait ses vœux, 391; II, 10, 30; apprécié par deux Anglais, 39; bâtit un moulin, 79, 80; 100; entre deux feux, 101, 105; 114, 211, 222, 227; apprécié par Butler, 230; à Winnipeg, 243; publie des ouvrages, 245; colonisateur, 261, 276; 274, 310, 318; intervient en faveur du chemin de fer, 337; fonde l'école de Dunbow, 339; 363; au concile, 418; et Pied-de-Corbeau, 442; nomme des stations, III, 41, 56; 92; écrit à Laurier, 88; fonde la colonie des métis, 95; 96, 124; conseiller d'une Commission, 127, 128, 129; va en Autriche, 135; 144, 151; son tableau-catéchisme, 223; 339.
Lacombe, ville, III, 41.
Lacroix, fr., III, 92.
Ladysmith, III, 366.
La Ferté, o., III, 219.
Laflèche, Mgr, I, 269, 282; cité, 290; 301; part pour le N., 301; 305; mentionné par Richardson, 310; 323, 329, 330; est l'objet de bulles, 331; au Grand-Coteau, 344, 352; sur le p. Grollier, 355; 363, 381, 383; dans l'Est, 384; 405; II, 402; à Prince-Albert, III, 58; 73.
Lafontaine, III, 367.
Laframboise, L., II, 359.
Lafrance, sr, I, 270, 340.
Lafricain, I., III, 200.
Lagimodière, enfants, I, 140.
Lagimodière, E., II, 203, 236.
Lagimodière, J., II, 132.
Lagrave, sr, I, 270, 340.
Laird, gouvr, II, 275, 327, 451; président de Commission, III, 128.
Lait, mont. au, II, 214.
Laity, p., II, 109, 222, 250; au fort Vermillon, 307.
Lajeunesse, p., III, 192.
La Jonquière, V. Jonquière, La.
Lalican, fr., II, 85.
Lalime, Ch., II, 276, 319.
Lambert, I, 76.
Lambert, fr., II, 253.
L'Ami du Foyer, III, 203.
Lamothe, de, II, 309, 312; III, 77.
Lamoureux, II, 332.
Lamy, sr, II, 9.
Landshut, III, 99.
Lane, M., III, 241.
Lane, W.-F., III, 218.
Lang, III, 175.
Langevin, F.-F., III, 83.
Langevin, Mgr, I, 419; II, 327; III, 38; se rend dans l'O., 60; 73; nommé archevêque, 81, 85; travaille à la cause des écoles catholiques, 87, 89; 91, 101; reçoit Mgr Merry del Val, 106; 107, 108, 123; actif, 125, 136; proteste, 132; 138, 140, 141, 147, 148; sur

les besoins religieux dans l'O., 151; 152; sur la liberté d'éducation, 153; 172; consacre une église, 176; 179, 182; veut une cathédrale monumentale, 188; sur la reculade de Sir Wilfrid, 197; 200; à la Côte, 339; 387.
Langevin, Sir, H., II, 320; III, 289.
Langley, fort, III, 217, 238.
Langues indiennes, I, 188, 192, 198, 204, 208, 224, 282, 305; apprises, II, 100, 266, 333; 288, 424; III, 252; comparées, 266; 329.
Lansdowne, lord, II, 415.
Laprairie, III, 83, 123.
Larche, a., II, 329; III, 173.
Largesses, des ministres, II, 72, 91. V. Vénalité.
Larivière, a., II, 432.
Larivière, A.-A., II, 194; ministre, 280; III, 20.
Larocque, A., I, 200.
Laronge, l., I, 305.
Lartigue, Mgr, I, 153.
La Salle, II, 431.
Lasserre, I, 87.
L'Assomption, II, 71.
Last Chance, III, 389.
Latimer, J., I, 118 .
Laurence, R., I, 314.
Laurendeau, A., III, 200.
Laurier, Sir W., III, 87, 88; premier ministre, 89; 90, 100, 101; publie son "règlement", 102; 104; favorise l'immigration non-française, 124; 134, 178, 193; première rédaction de la clause scolaire, 195; 196; rédaction définitive, 197.
Laut, A.-C., I, 10, 12; se trompe, 104.
Lauzon, J.-B., III, 104.
Lavallée, a., III, 371.
Lavérendrye, Fr., I, 47.
Lavérendrye, J.-B., I, 29, 34; massacré, 38, 39; ses restes retrouvés, 422.
Lavérendrye, L.-J., I, 30.
Lavérendrye, P.-G., aîné, I, 23, 24; cité, 26, 27, 29; ses dettes, 30, 50; 32; contre les liqueurs enivrantes, 33; 43, 44, 48, 49; démissionne, 50; ses fondations, 51; 52, 53; meurt, 55; 57, 60, 83; à propos des restes des Français massacrés, 416, 417, 418.
Lavérendrye, P.-G., le chevalier, I, 46, 54; sa lettre, 56; 57, 68; nomme la r. du Pas, 258.
Lavergne, A., III, 197.
Lavigne, I, 106.
Lavigne, a., III, 31.
Lavoie, fr., III, 69.
Lavoie, p., II, 244, 278, 325; à Sainte-Marie, 397.
Lazariste, I, 20.
Leader, II, 386.
Leblanc, C., I, 74.
Lebret, p., II, 324; à Qu'Appelle, 327, 342.
Lebret, village, II, 108, 265, 287; III, 109, 121; son école brûlée, 179.

Le Chesne, p., III, 383.
Le Chevalier, III, 149.
Lecomte, p., II, 268; ordonné, 423.
Lecoq, p., II, 291; au Cumberland, 302; maître de poste, 407; III, 46; à Sainte-Rose, 97, 111; 171.
Lecorre, p., II, 237; à Nulatto, 239; à la Providence, 268; 270; III, 171.
Le Doussal,, p., II, 268, 307, 332.
Leduc, lieut., III, 391.
Leduc, p., II, 85, 208; contracte la petite vérole, 222; 224, 252; biogr., 271; cité, 289; 303; délégué à Ottawa, 353; 364; proteste contre les accusations des fanatiques, 380; 406; à Calgary, 412; choisi pour être évêque, III, 34, 36; 39; écrit une brochure, 52.
Leduc, ville, III, 41.
Lefebvre, p., II, 424; chez les Esquimaux, III, 63; les misères du retour, 65; au Klondike, 388, 391, 393, 394.
Lefloch, p., I, 402; II, 7, 17.
Legacé, I, 135.
Legal, Mgr, II, 326, 340; fonde une mission, 341; III, 55, 56, 57; nommé évêque, 108; 112, 143, 145; évêque de Saint-Albert, 155; 203.
Legal, village, III, 40, 175.
Legaré, J.-L., III, 140.
Légeard, p., II, 115; à l'Ile-à-la-Crosse, 209; meurt, 290.
Législation scolaire, *intra vires*, III, 27.
Législature, II, 260, 325; de Régina condamne l'inaction d'Ottawa, 351; 353; III, 5, 11, 21; des Territoires, 32; 105.
Legoff, p., II, 108, 109, 209, 210, 265, 301; apprécié par un protestant, 313; fait prisonnier, 377; 379, publie des livres, 421.
Lejacq, p., III, 259, 265; au l. William, 279, 284, 285, 289, 290; fonde la mission du l. Stuart, 292; 301, 316, 317; à Kamloops, 324; 328, 333; au l. William, 380; meurt, 395; 405.
Le Jeune, p., III, 318, 326, 333; à Kamloops, 337 ; popularise la sténographie, 351; 400.
Lemarchand, p., III, 144.
Lemberg, III, 135, 136.
Lemieux, a., III, 141.
Lemieux, F.-X., II, 382.
Lemmens, Mgr, III, 310, 324; évêque, 338; 360, 363, 366; meurt, 382; 397.
Léon XIII, II, 320, 360; condamne le "règlement" Laurier, III, 106; 107, 226.
Lépine, A.-D., II, 165, 174, 192; fidèle, 203, 205; arrêté, 235; condamné à mort, 236.
Lépine, M., II, 407.
Lépine, P., III, 149.
Leroux, L., I, 289.
Le Serrec, p., II, 254, 308.
L'Espérance, sr, II, 16.
Lestanc, p., I, 383, 391; à Saint-Norbert, II, 15; 28, 85, 134, 146;

cité, 147; 148, 152; en faveur de la paix, 162; 168, 172, 174, 175; défendu, 177, 178, 179, 180; quitte Saint-Boniface, 213; sur les métis, 214; 215, 248, 274; à Battleford, 275, 281, 282, 283; 304, 435.
Letellier, III, 44, 45, 169.
Letendre, P., III, 218.
Letendre, X., II, 408.
Leterme, a., III, 337.
Lethbridge, III, 56, 98, 99.
Leuret, a., III, 113.
Léveillé, J., II, 427.
Liards, fort des, II, 36, 55, 222.
Libéraux, III, 8, 11, 16, 87, 199.
Liberté, III, 4, 6.
Lillouet, III, 256, 276, 333, 369, 384.
Linguistique, et les missionnaires, I, 208; II, 100, 424; III, 329.
Liste des Droits, II, 153, 156, 167; sa dernière version, 186; 188; demande des écoles séparées, III, 5, et l'usage officiel du français, 6.
Livre de classe, I, 168, 169, 171.
Loche, portage la, I, 297, 378; II, 50, 81, 84, 116, 301; III, 125.
Loche, r. la, III, 125.
Locomotive, première dans l'O., II, 280.
Logan, I, 202.
Logan, Alex., III, 25, 26.
Long, l., II, 297.
Long, maj., I, 159.
Lootens, Mgr, III, 303.
Loras, Mgr, I, 268.
Lorette, II, 242, 335, 342; III, 147.
Lorimier, de, I, 126.
Lory, p., II, 395.
Los Remedios, III, 205, 206.
Loucheux,, I, 287; II, 21, 72, 221, 270; bons, 391, et pleins de foi, 424; III, 65, 67.
Louis XIII, I, 16.
Loup, coulée du, II, 429.
Lourdes, N.-D. de (Alta), II, 295.
Louvière, de, I, 45.
Luxton, W.-F., III, 21.
Lynch, Mgr, II, 317.

M

Macdonald, II, 329.
Macdonald, H.-J., III, 131.
Macdonald, J., I, 176.
Macdonald, II, 74.
Macdonald, Sir J.-A., II, 137, 188, 341, 355.
Macdonell, Alex., I, 130; révoqué, 160, 161.
Macdonell, Allan, I, 218.

Macdonell, Angus, I, 118.
Macdonell, J., I, 3, 67; son caractère, 77, 78.
Macdonell, M., I, 82; cité, 84; 85, 86; veut un prêtre, 87, 89, 111; sur le nombre des Canadiens-français dans l'O., 91; 93, 94; met l'embargo, 95; 98, 99; marie et baptise, 110; écrit à Mgr Plessis, 112; meurt, 113.
Macfarlane, r., I, 287.
Macfarlane, Rod., II, 348; introduit la vapeur, III, 69.
Macfie, M., sur l'Echelle catholique, III, 222; rend témoignage en faveur des missionnaires, 268.
Machray, [illegible], 168.
Mackenzie, district, II, 90, 92, 99, 239, 321, 347; ses missions visitées, 421; III, 69.
Mackenzie, [illegible], I, 382; II, 20, 23, 83, 87; III, 64, 117, 146.
Mackenzie, Jas., I, 74.
Mackenzie, Sir Alex., I, 60, 289; III, 210.
Mackenzie, vic. apost., III, 146, 393.
Mackenzie, X., III, 92.
Macoun, J., II, 315.
Madore, p., II, 281; meurt, 398.
Magistrats, V. Juges.
Magnan, p. J., III, 46.
Magnan, p. Pr., II, 342; III, 30, 110.
Mail, II, 380.
Mair, Ch., II, 127; III, 128.
Maisonneuve, p., I, 321; à l'Ile-à-la-Crosse, 336; 372, 379; au l. la Biche, 382, 387; II, 71; 146; meurt, III, 61.
Maisons, r. aux, II, 252.
Makinac, III, 187.
Malentendu, III, 35, 37.
Maloney, B., II, 353.
Malplaquet, bataille de, I, 23.
Mandanes, I, 30, 32; visités par Lavérendrye, 46; 47.
Mandart, a., III, 260, 324.
Mangeurs-de-Caribou, I, 288, 376; II, 265, 334; III, 20.
Manitoba, Acte du, II, 18; III, 5, 28. V. Constitution.
Manitoba, Le, II, 380.
Manitoba, prov., I, 69, 163, 173; son invasion projetée, II, 198, 200, 234, 309, 404; III, 27, 91, 167, 177.
Manitou, I, 217, 347.
Manuels, travaux, I, 214, 282, 386, 388; à Good Hope, II, 59; à la Providence, 69; à Saint-Albert, 226, 291; du p. Petitot, 298; du p. Grouard, 346; III, 116, 260; de M. Lemmens, 338.
Marcellin, III, 158, 192.
Marchal, p., III, 283, 324, 400.
Marchand, et le sac de cendres, le, III, 290.
Marchand, station, III, 141.
Marchand, p., II, 366, 367.
Marchant, B., III, 45.
Marcil, a., III, 44.
Marcoux, p., II, 318.

Mariages, I, 6, 67; par M. Macdonell, 110, 134, 140; mixtes, 144, 145. 147, 165, 166, 238, 296; III, 160, 286.
Mariahilf, III, 148.
Marie, culte de, II, 323.
Marie-Clément, sr, III, 323.
Marie-Edouard, mère, III, 191.
Marie-Xavier, sr, III, 110.
Marion, N., I, 370.
Marion, R., aîné, I, 147.
Marion, R., le jeune, III, 20.
Maristes, III, 398.
Marque, de la, I, 45.
Marrin, M., III, 133.
Martin, a., III, 167.
Martin, A., I, 164.
Martin, Jos., III, 7, 11; redouté, 12.
Martin, p. A., III, 317, 383.
Martin, p. F., I, 415, 416.
Martinet, p., III, 37, 59, 325, 326.
Martinez, gouvr, III, 207.
Martyrs, de la chasteté, II, 254; de la charité, 367.
Masquasis, I, 76.
Massacres, I, 22; du p. Aulneau et de ses compagnons, 38; à la Grenouillère, 105, 160, 238, 239; d'Esquimaux, 289; de Sioux, 343, 415, 416, 418; II, 21; du fort Edmonton, 228; du l. la Grenouille, 366, 376, 388; III, 214, 230; par les Tchilkotines, 328.
Matchi-Manitou, I, 8.
Maurelle, cité, III, 205.
Maurepas, fort, I, 29, 32, 34, 37, 47, 48, 49, 50, 58.
Maurepas, ministre, I, 49.
Mayne, R.-C., III, 214; sur le signe de la croix, 239.
Mayrand, a., I, 205, 223, 239, 252, 280; retourne dans l'Est, 282.
Mazenod, Mgr de, I, 276, 278, 332, 333, 379, 398, 414; meurt, II, 54; III, 273, 294, 300.
McBean, W., III, 218.
McCarthy, D., III, 11.
McCarthy, p., II, 230, 318; à Régina, 330; III, 173.
McCreight, juge, III, 327.
McDonell, Al., I, 107.
McDougall, J., II, 226.
McDougall, rév., II, 242.
McDougall, sr, II, 231.
McDougall, W., II, 130, 133; reconnaît la fidélité de Riel, 138, 141, 149, 156, 157; veut s'emparer de Riel, 160, 166; ses actes désavoués, 184, 189.
McGillivray, I, 112.
McGuckin, p., III, 263; fonde la mission Saint-Joseph, 278, 281, 282, 287, 289; à New Westminster, 327; curé de Vancouver, 383, 395; meurt, 409.
McKay, A., II, 203.

McKay, Hon. J., I, 233; président du Conseil, 235, 284.
McKay, J., II, 372.
McKay, M., III, 191.
McKenna, J.-A., III, 128, 130.
McKenzie, Rod., I, 291, 305, 310, 392.
McLean, *bishop*, II, 351.
McLeod, I, 107.
McLeod, col., II, 267.
McLeod, fort et ville, II, 276, 305, 344; III, 56.
McLeod, fort (Col.), III, 210, 301. V. Truite.
McLeod, J., 85, 129, 132.
McMurray, fort, II, 251.
McPherson, fort, II, 219.
McRooney, II, 83.
McStay, fr., III, 263.
McTavish, J.-H., I, 233; II, 129, 153; sur les bonnes dispositions de Riel, 191, 192.
McTavish, S., I, 72.
McTavish, W., II, 127, 148, 150; abdique; 165, 170.
McVicar, II, 169.
McWilliams, a., II, 386.
Médailles, II, 391.
Meissner, p., III, 409, 410.
Meleux, p., III, 376.
Mennonites, III, 124.
Mercier, Fr., II, 238.
Mérer, p., II, 289, 295.
Mesaiger, p., I, 25, 29.
Messe, I, 327; II, 26, 65, 68; dans Winnipeg, 231, 251, 381; III, 134, 147, 158, 208, 252, 297; ce qu'on peut souffrir pour la célébrer, 352, 355; 390.
Messier, a., II, 324; au concile, 418; III, 131.
Mestre, p., II, 3, 70; apparaît, 210.
Méthodistes, I, 216; III, 161, 250; à Chilliwack, 313.
Métis, leur origine, 67, 241; reçoivent mal les colons de Selkirk, 91; à la Grenouillère, 102; 117, 147; instruits en vue du sacerdoce, 169; et Th. Simpson, 201; étudiés, 242, 243, 244, 247, 248, 249; au Grand Côteau, 344; 367; dans le Conseil, 403; II, 16, 41; honnêtes et moraux, 42; 51, 74, 79; anglais et français, amis, 123; 129, 134; anglais protestent contre le col. Dennis, 142; fidèles, 151, 153, 154, 158; au fort Garry, 169; 198; tentés par les Féniens, 200; 201, 202; sauvent le pays, 205; 214; cèdent leur place aux blancs, 261, 211; 265, 267; défendus par M. Ritchot, 311; 323, 329, 344, 349; leurs réclamations méconnues, 351; 353; sous les armes, 369, 370, 374; courageux, 376; 388; noyaux de paroisses, 427; écossais, III, 7, 46; invités à s'établir ensemble, 95, 113; 124; commission des, 128; prêtre, 165; 166; en Col., 212.
Métis, Le, II, 232.
Métlakahtlah, III, 268, 366.
Meurons, I, 108, 110, 138, 144, 164.

Meurtres, I, 190; de M. Darveau, 264; II, 95, 112; de Goulet, 181, 195. V. Assassinats.
Michillimakinac, I, 29, 32, 34, 37, 48, 49, 50, 58.
Milestone, III, 175.
Milton, lord, II, 38, 41.
Mine, imaginaire, III, 377. V. Caribou, Ominéca.
Ministère, II, 52, 103; épiscopal, 296; paroissial, 413. V. Baptêmes, Catéchisme, Mariages.
Ministres, II, 54, 61; connivent à la polygamie, 62, 270, V. Polygamie; leurs calomnies, 73, 217, 238, 380; 216; 227, 257; leurs futiles attaques, 273; 275, 286; jugés par Mgr Grandin, 297, 306; 346; 390; et la croix, 391; 393; nombreux dans les plaines, III, 53, 56, dans le district du Cumberland, 160, 161, 162, 256.
Minnésota, I, 22; déclaration de sa législature, II, 197; 198.
Missionnaires, I, 49, 112, 114; juges de paix, 116; leur influence, 146, 147, 158, 176; officiellement appréciés, 181; appréciés par les protestants, 199, 225, 226, 373; 374; appréciés par Hargrave, II, 115, par Butler, 215, par d'autres, 10, 40, 257, 312, 315; 294; font la classe, 344; morts de mort violente, 382; 390; III, 151; les premiers en Col., 209; s'y dépensent sans compter, 253, 254; 262, 280.
Missions, I, 22, 27, de la R.-R. mal vues, 166; 174; du N.-O. en 1853, 372; II, 111, 114, 289; du N. visitées par la police, III, 116; 186; de la Col., 304, 321.
Missions, sœurs de N.-D. des, III, 121, 168, 169.
Mitchell, H., II, 361.
Mitrailleuse, II, 371, 372, 374.
Mœurs déréglées, I, 6, 132, 138. V. Boisson, Désordres, Immoralite.
Molloy, J., II, 408.
Monastère, III, 183.
Monk, I, 15.
Monk, F., III, 196.
Monopole, I, 25, 72, 97, 314, 320, 325; aboli, 328.
Monsonis, I, 4, 38, 46, 418.
Montagnais, I, 283, 287, 291; bien disposés, 294 296, 297; 298, 305; inconstants, 354; II, 209, 299, 313; demandent un chemin de fer, III, 130.
Montagne, fort de la, II, 227.
Montfort, B. de, III, 378.
Montreuil, a., II, 429.
Mooney, fr., II, 85.
Moosejaw, II, 430; III, 171.
Moosomin, II, 413; III, 173.
Morard, p., III, 187.
Morice, p., III, 319; ordonné, 326; au l. William, 327, 328, 332; au l. Stuart, 337; invente un syllabaire, 348, 350; au sein de la tempête, 351, 353; et la mégère, 356; confirme, 373; 379, 404, 405, 407; visite les Nahanais, 408; 411.
Moricetown, III, 405.
Morin, III, 315.
Morin, a., III, 40, 159, 175.

Morin, S., II, 407.
Morinie, p. de la, I, 58.
Morinville, III, 40, 175.
Morley, II, 223.
Morris, gouvr, II, 280.
Morris, place, II, 277.
Morrison, a., III, 294.
Morts, disposition des, I, 9, 10.
Morts prématurées, I, 215, 232, 254, 291; II, 95, 103, 180; de Parisien et de Goulet, 181; du fr. Hand, 222; de L. Dazé, 248; du p. Eynard, 250; du fr. Alexis, 253; du p. Hert, 290; 302; III, 61, 176; du p. Lamure, 283.
Moulin, I, 405; II, 40, 79, 257, 268; III, 97, 360.
Moulin, p., II, 3, 23, 265, 360, 364; prisonnier, 369, 379; blessé, 374; maître de poste, 407.
Mudge, cap, III, 214.
Muenster, III, 185, 186.
Mulaire, Mme, II, 405.
Mulvihill, fr., II, 109, 264; fonctionnaire public, 408.
Muriel, III, 347.
Muskeg, l., III. 92, 157, 170.
Muskégons, I, 4, 259, 262.
Mutilations, I, 238. V. Cruauté.
Muy, de, I, 50.

N

Nahanais, III, 407, 408.
Namukamus, III, 315.
Nanaïmo, III, 278, 318, 320, 325.
Nanaïmouhs, III, 238, 278.
Nass, r., III, 267, 301.
Nationalités, diverses, III, 30, 98, 139, 183.
Nativité, mission de la, I, 335, 372; II, 50, 65, 86, 250, 307, 308, 348. 420.
Natous, I, 8; chef, II, 101, 102.
Nault, A., II, 188; blessé, 195; 200, 202, 203, 204; arrêté, 236.
Nault, sr, II, 244.
Navajos, I, 284.
Nelson, fl., I, 85; III, 142, 161.
Nelson, fort, I, 17; III, 120, 142.
Nelson, ville, III, 399.
Némoz, fr., III, 96.
Népigon, l., I, 24.
Nesbitt, rév., II, 303.
Nesqually, III, 232, 246.
Nétchako, r., III, 221, 227.
New Nation, II, 139.
News-Advertiser, III, 345.
Newton, rév., II, 259, 380.
New Westminster, III, 246, 249; on y bâtit des chapelles, 254; 259, 265, 270, 273, 276, 282, 300, 320; paroisse, 321; son hôpital, 333; 363, 368; son petit séminaire, 374; 377, 383, 394, 400.

Nicolaye, a., III, 310, 314, 315, 324, 366.
Nid-de-Corbeau, III, 385.
Nipissing, l., I, 127.
Niverville, de, I, 60, 61.
Nobili, p., III, 232, 246.
Nolin, I, 172.
Nolin, Angél., I, 172, 173, 206.
Nolin, Ch., II, 235.
Nolin, Dlles, I, 180, 267.
Nolin, L., I, 69, 118.
Nootka, III, 205, 207, 209, 226.
Nord-Ouest, Cie du, I, 69; fondée, 72, 73; 85, 88; hostile aux colons, 92, 93, 95, 102, 111, 126, 139; obligeante pour les missionnaires, 141; III, 211.
Nord-Ouest, Conseil du, V. Conseil.
Nord-Ouest, Territoires du, vendus au Canada, II, 125, 275, 281, 282; ses fonctionnaires injustes, II, 29; 50, 339.
Norman, fort, II, 8, 19, 61, 78, 94, 391, 420; visité officiellement, 422.
Normandeau, a., III, 175, 176.
Norquay, J., III, 7; en faveur des écoles séparées, 13.
Northwest Review, III, 20, 90.
Norway, fort, I, 156, 230.
Nor'Wester, I, 404; II, 124, 128; III, 74, 86.
Noue, de la, I, 21.
Nouvelle-Calédonie, II, 16; III, 210, 218, 222, 226, 229; diocèse proposé, 232; 237; visitée par Mgr D'Herbomez, 278, 289, par Mgr Durieu, 309.
Noviciat, I, 382, 400; II, 7, 15, 210, 263, 268; III, 109, 169, 200, 246.
Noyelle, de, I, 52, 53; se rend dans l'O., 54.
Noyon, de, I, 21.

O

Oakburn, III, 183.
Oblates, sœurs, III, 199, 201.
Oblats, I, 276, 278; à la R.-R., 280; en 1852, 356; en 1855, 383; à Saint-Boniface, 384; leur nombre en 1857, 402; II, 27, 77, 215, 254, 255, 261, 263, 267, 395; le premier à mourir chez Mgr Taché, 396; 399, 417; leur général officiellement remercié, 418; III, 34, 38, 91, 109, 110; cosmopolites, 134, 149, 155, 173; à Régina, 174, 202; arrivent dans l'Orégon, 237; s'établissent sur l'île Vancouver, 240; 243, 263, 268, 276, 277; raison de leurs succès en Col., 280; 301, 310, 320, 325, 377, 387, 382, 397.
Observations astronomiques, I, 59.
Obus, II, 371.
O'Donnell, Dr, II, 161.
O'Donoghue, W.-B., II, 135, 137, 154; injustement attaqué, 162; 165, 171; et le drapeau anglais, 187; 192, 195, 199, 202; capturé, 203,
O'Dwyer, p., III, 61.
Œufs, l. des, III, 95.
Ogden, P.-S., III, 211, 218, 219.
Oignon, l. d', II, 354.

Okanagan, l., III, 244, 265, 281.
Okanagan, mission d', II, 254, 276, 294, 323, 377;vendue 378; 379, 395.
Okanagans, III, 217.
Omineca, III, 279, 289.
Or, découverte d', III, 126; mines d', au Caribou, 256, dans l'Omineca, 289, au Klondike, 386.
Oram, a., I, 404; II, 14, 17.
Orange Sentinel, II, 384.
Orangistes, II, 182; leur première loge dans l'O., 193; 195, 200, 213, 234; de Morris,, 277; 332, 354, 383; du Portage, III, 11.
Ordinations, I, 305; II, 259, 321, 324, 325, 333; III, 83, 109, 127, 264, 292, 326. V. Harper.
Ordonnances, III, 24.
Orégon, ses colons pétitionnent, I, 204.
Orégon City, III, 232.
O'Reilly, juge, III, 256, 291.
Organisation, en Col., III, 305.
Orgue, II, 260.
Orignal, r., I, 16, 45.
Orignaux, I, 13.
Orphans' Friend, III, 410.
Orphelinats, II, 111, 258, 269, 281, 293; de la Providence, 423; III, 138, 187; en Col., 275, 397.
Orth, Mgr, III, 387.
Oskapa kasasteki, II, 328.
Osler, F., II, 283.
Otter, col., II, 372, 376.
Ouant Chipouanes, I, 31.
Ouchichig, I, 21.
Ouellet, M., II, 354.
Ouellette, p., II, 326; à Sainte-Marie, 397; 407; III, à Cranbrook, 385; 411.
Ouest, mer de l', I, 20, 21, 60.
Ouimet, col., II, 381.
Ours, I, 13.
Ours, Grand l. des, I, 284, 287; visité par le prêtre. II, 94, 391.
Ours, l. d' (Col.), III, 287, 407.

P

Paccard, frères, III, 396.
Pacifique, Cie du, III, 212.
Page, p., III, 122, 182.
Pagé, X., II, 165.
Paillé, p., III, 171.
Paix, N.-D. de la, V. Calgary, et: III, 148.
Paix, r. la, I, 287; visitée pour la première fois, 300; 383; I, 291, 332, 345; III, 70, 118, 277.
Pakitawakan, II, 411.
"Palais" épiscopal, I, 377; 88, 82; III, 236.
Palliser, fait erreur, I, 130.

Pambrun, P.-C., I, 118.
Pandosy, p., III, 244; vaccine, 262; 265, 283; meurt, 365.
Panet, Mgr, I, 174, 180.
Paquay, p., III, 176.
Paquette, p., II, 266; au Cumberland, 302; 363, 368; en danger, 379; principal au l. Canard, III, 92; 170.
Paquin, p., I, 420, 421.
Parchemin, employé comme vitre, II, 58; III, 223.
Paré, a., III, 189.
Parent, famille, III, 45.
Parisien, II, 180.
Paroisses, en 1853, I, 370, 371; en 1856, 394, 395, 402; II, 7; ambulante, 214; fondées, 242, 277, 320, 322, 324, 325; au Manitoba, 427; III, 42, 44; 97, 113; ruthène, 122, 136, 181; polonaise, 134; hongroise, 148, 156, 157; française à Winnipeg, 204; en Col., 399. V. les différents noms de villes et de villages.
Parti, esprit de, III, 104, 105.
Pas, Le, I, 254, 257; visité par deux prêtres, 258; 260, 262, 300, 411.
Pascal, Mgr, II, 247, 271; cité, 293; 307; à la Nativité, 420; III, 32; nommé évêque, 36, 37, 91; visite son vicariat, 119, 124; 138, 142, 145, 190, 191.
Paskiakewyin, II, 274.
Passage, de missionnaires dans les canots de la Cie, I, 111, 113, 155, 205, 399.
Passaplan, a., II, 140.
Passeport, I, 125.
Passion, représentée, III, 344, 400, 403.
Pauvreté, des missionnaires, I, 143, 151; attestée par Ross, 225; 377, 387; II, 12; décrite par Mgr Grandin, 53; à Good Hope, 57, 78; 93, 116; au l. Caribou, 211; à Prince-Albert, 304; 307; à la r. la Paix, 346; 390; III, 235.
Pavillon, III, 282.
Peaux-de-Lièvres, I, 214, 287; II, 88.
Pêche, I, 244, 315.
Peel, r., II, 20, 72, 270, 391; III, 63, 117.
Pèlerinage, III, 372.
Pélican, l., II, 266, 301, 411; III, 93, 142.
Pelletier, p., II, 335; III, 71.
Pelly, fort, III, 182.
Pembina, colonie et vallée, I, 92, 135, 141, 146; point de ravitaillement, 155; 156, 157, 159, 160, 162, 170; place importante, 177; 200, 272, 321; II, 25, 140, 161; III 45.
Pembina, fort, I, 101; II, 203.
Pembina, mont. de, III, 42.
Pembina, r., I, 174, 188.
Pénitence, pratique de la, II, 273.
Pénitences publiques, III, 306, 321, 367; et corporelles, connues des anciens, 369.
Pensionnat de Saint-Boniface, II, 281, 324; Sainte-Anne des Chênes, 331; Calgary, 397; III, 98; dans le N., 116, 119; à Lebret, 121;

Sainte-Marie, 133, 169; chez les Pieds-Noirs, 143; en Col., 289, 360. V. Couvent.
Pépin, J.-B., II, 67.
Pépin, sr, II, 16.
Péran, p., III, 147.
Perdu, V. Egaré.
Périodiques, du p. Morice, III, 350; du p. Le Jeune, 351, 410. V. Journal.
Perplexité, des Indiens, I, 224.
Perquis, a., II, 431.
Perréard, fr., II, 46, 65.
Perreault, p., III, 121.
Persécution, I, 66, 100, 154; II, 192, 219, 385; scolaire, 419; 427; III, 29, 173.
Persévérance, II, 313, 333, 389; III, 297. V. Thibault.
Pétition, pour un prêtre, 117, 204, 237; au Congrès, 158, 317; 160, 251; contre le monopole, 318; 405, 406; contre les prêtres dans le N., II, 7; des métis et autres, 353; 382; en faveur des écoles séparées, III, 12, 20, 27; en faveur du p. Chirouse, 369.
Petitot, p., I, 30; cité, 258; 265; II, 66, 68; à la Providence, 69; au Grand l. des Esclaves, 75, 76, 87, 92; son menu, 93; atteint le Grand l. des Ours, 94; cité, 95, 96, sur Bompas, 97, 219; 100, 221; au Youkon, 221; 240; publie des ouvrages, 246; en Alta, 296, 298; 311; artiste, 422; chez les Esquimaux, 424.
Petit-Rapide, II, 394.
Peytavin, p., III, 311.
Picard, V. Destroismaisons.
Picher, I, 233.
Pie IX, 48, 320.
Pied-de-Corbeau, II, 364, 442.
Pieds-Noirs, I, 2, 4, 6; viennent en contact avec les prêtres, 235; attaquent des Cris, 238; 299; attaqués, II, 101, 105; 212, 227; massacrés, 228; 230, 267, 291; convertis, 306; contre le chemin de fer, 336; 339; maintenus en paix, 363; 421; III, 54, 56, 108, 143, 148; et le p. de Smet, 232; 311.
Pieds-Noirs, Traverse des, II, 305; III, 55, 143, 149.
Pierre, fort de, II, 168.
Pierre, fort la, II, 72.
Pierres précieuses, I, 87.
Pike, W., cité, III, 335.
Pincher Creek, III, 112.
Pine Creek (Alta), III, 144.
Pine Valley, III, 141.
Pionniers, V. Premiers.
Piquet, fr., II, 302.
Pitt, fort, I, 232, 238, 278, 388; un missionnaire s'y établit, 275; 296, 366.
Plamondon, p., III, 410.
Plessis, Mgr, I, 111, 114; recommande M. Tabeau, 115; 119, 120; donne ses instructions aux missionnaires, 123, 187; 133, 139, 141, 149, 154; sur la persévérance, 274; III, 2, 3.

Plourde, p., III, 184.
Pluie, l. la, I, 21, 26, 111, 113, 128, 142; mission, 206, 218; reçoit un ministre, 216; 227.
Pluie, r. la, III, 202.
Plumée, V. Peel.
Pointe-aux-Chênes, II, 127, 204.
Pointe-aux-Lièvres, III, 148.
Pointe-Claire, I, 121.
Pointe-Coupée, II, 204.
Poiré, a., ordonné à Saint-Boniface, I, 195.
Poison, III, 114.
Poisson, sec, II, 13; III, 115, 116, 405.
Poitras, I, 67.
Poitras, a., III, 93.
Poitras, p., III, 61.
Politiciens, II, 194.
Poliwka, p., III, 122, 136.
Polonais, III, 99, 134; schismatiques, 181.
Polyandrie, II, 60.
Polygamie, I, 6, 350, 374; II, 62, 74, 221; et protestantisme, 270, 306, 393; III, 240; abolie, 269; et les ministres en Col., 312.
Pons, p., I, 12.
Poole, F., cité, III, 204.
Population, I, 210; du fort Edmonton, 232, 241, 371; de la R.-R., II, 123. V. le nom des différentes paroisses.
Portage-la-Prairie, I, 46, 48; ses habitants s'insurgent, 150, 167; III, 11.
Portelance, p., III, 204.
Porteurs, III, 217, 227, 229, 267, 278, 284, 289, 292; et Bompas, 315, 316, 328, 379, 404, 407, 408.
Posen, III, 148.
Poskoyac, fort, I, 54, 60, 64.
Poste, II, 284, 320; maîtres de, 342, 407.
Potvin, A., III, 188.
"Poudrerie", I, 256; II, 5, 66, 248; III, 352.
Poulin, a., III, 139.
Pound-Maker, V. Faiseur-d'Enclos.
Powell, Mlle, I, 146.
Prairies, fort des, I, 343. V. Edmonton.
Prairies, l. des, III, 125.
Prédication, par signes, II, 288; 301; III, 243, 409.
Préjugés, II, 193. V. Préventions.
Premier,—ère,—ères,—ers, blancs dans l'O., I, 8, 10; explorateurs, 23; prêtre, 25; fort, 26; enterrement chrétien, 34; blanc à l'emplacement de Winnipeg, 46; blanc aux montagnes Rocheuses, 47; prêtre à la R.-R., 48; blancs au site de Calgary, 60; gouverneur, 82; colons de la R.-R., 83; blancs résidant dans l'O., 90; mariages et baptêmes à la R.-R., 111; prêtre nommé pour l'O., 114; prêtre en permanence dans l'O., 121, 129; enterrement fait par un prêtre, 134; école, 135; église de Saint-Boniface, 141; visite d'un prêtre à Qu'Appelle, 142; cloche, 143; ministre protestant,

143; évêque, 155; élève au collège de Saint-Boniface, 170; école de filles, 173; prêtre au l. Manitoba, 176, à Saint-François-Xavier, 177; baptêmes de Dénés, 214; ministres méthodistes, 216, à Edmonton, 230; prêtre chez les Pieds-Noirs, 235, au Pas, 238; sœurs dans l'O., 270; vœux de religion, 292; prêtre à la r. la Paix, 300; frère convers, 304; prêtre au l. Caribou,, 305, au l. Athabaska, 307, au Grand l. des Esclaves, 349, au Fond-du-Lac et au l. la Biche, 376; journal dans l'O., 404; ministre dans le N., II, 2, sous le cercle arctique, 8; Esquimaux baptisés, 21; école d'Edmonton, 71; prêtre à mourir de mort naturelle, 79; prêtre au Grand l. des Ours, 94; loge orangiste, 193; école, messe et curé de Winnipeg, 231; prêtre dans l'Alaska, 239; Canadien oblat, 263; locomotive, 280; habitant de Battleford, 283; prêtre séculier de l'Alberta, 304; messe à Régina, 329; Oblat qui meurt chez Mgr Taché, 396; surintendant de l'Education pour le Manitoba, 414; bateau à vapeur, 421; cabinet libéral au Manitoba, III, 8; instituteur laïque à Winnipeg, 21; prêtre métis, 32; messe à Thibauville, 147; gouvr de la Sask., 198; ministre d'un culte en Col., 209; habitants blancs de ce pays, 210; messe en Col. continentale, 213; sur l'île, 226; missionnaire chez les Koutenays, 232; mission de la Col., 244; curé de Vancouver, 336.

Prémontré, III, 93, 174.

Prendergast, juge, cité, II, 14; biogr., 325; III, 9, 12, 20, 104.

Presbytériens, I, 89, 129, 130, 144; à Barclay Sound, III, 367.

Présent, II, 364.

Présentation, sœurs de la, III, 169, 170.

Prêtres, appréciés par les Esquimaux, II, 424; latins et ruthènes, III, 134; se mettent au service des ruthènes, 136; espagnols, 208. V. Missionnaires.

Préventions, non fondées, I, 129.

Prière, de Dénégonusyé, I, 359; II, 223; i. e. religion, 394.

Prisonniers, II, 161, 167, 169, 173; relâchés, 186, 376, 388; 387.

Privations, I, 349, 358, 387; II, 12, 78, 255; III, 49. V. Difficultés matérielles, Pauvreté.

Prince, sr., III, 138.

Pritchard, J., I, 174, 188.

Pritchard, S., II, 27.

Procès, I, 104, 176, 327, 404; II, 181; III, 24; avec les Galiciens, 180.

Processions, II, 49, 302, 366; nocturne, III. 345.

Proclamations, II, 138, 152, 153, 157; de Wolseley, 189.

Progrès, des missions, II, 111, 293, 300; de la province de Saint-Boniface, 399; 412; des Sioux, III, 30; 69, 78. V. Réforme.

Propagande, II, 224; et les Galiciens, III, 121; 232, 237.

Propagation de la Foi, I, 229, 269, 334, 400.

Prophète, Riel pose en, II, 365.

Propriété, droit de, II, 131; 184.

Prosélytisme, d'un Indien, I, 356; d'un Canadien, III, 231; de Bompas, 316.

Protestantisme, II, 54, 273; dans le N.-E., 301; 392; III, 28; ses effets délétères, 93.

Protestations, III, 19, 52; contre le "règlement" Laurier, 103.

Proulx, a., II, 242.
Provencher, J.-A.-N., II, 150, 235; à l'Université, 279.
Provencher, Mgr, I, 121, 122; à propos de lady Selkirk, 127; arrive à la R.-R., 128; sur le pays et ses habitants, 132; 136, 138, 140, 141; contre les mariages mixtes, 144; à Québec, 148; 149; nommé évêque, 150; 153, 154, 155; et Halkett,, 156; 158, 161, 164; sur M. West, 165; 169, 170, 173, 174, 176; enseigne l'agriculture et l'industrie, 178, 179, 180, 181, 182; apprécié par Beltrami, 183; 186, 187; et M. Belcourt, 192; sur M. Thibault, 204; au Conseil d'Assiniboia, 209; 213, 219, 237, 239; contre les spiritueux, 252; sur M. Darveau, 253, 256, 265, 267, 269; vic. apost., 272; 275; sur les prêtres séculiers, 277; demande des Oblats, 278; 281, 293, 302, 312, 317, 321; évêque titulaire, 322; 324, 328, 330, 331; sur M. Lacombe, 335; évêque de Saint-Boniface, 388; 361; meurt, 363; 364; sa personnalité, 365, 366, 368; l'opinion de Simpson, 369; et les sœurs grises, 398; ses restes transférés, II, 76; 207, 237, 290, 417; III, 3, 31.
Providence, Filles de la, III, 138, 139; à Végreville, 192.
Providence, mission de la, II, 53, 69, 86, 88; reçoit des religieuses, 110; 240, 250, 268, 293, 347; sous le p. Lecorre, 423.
Providence, sœurs de la, III, 143; en Col., 333, 374, 396.
Province ecclésiastique, II, 224.
Provisions, saisies, I, 96; II, 160; et Sitting Bull, 287.
Prud'homme, J.-P., III, 128.
Prud'homme, juge, I, 13, 15; se trompe, 34, 59, 63; sur l'origine des métis, 67; 175, 417, 419, 421; écrivain sérieux, II, 319; biogr., 320; nommé juge, 395; III, 20.
Publications, I, 208; en langue indienne, 389; II, 93, 245, 246, 421; de Dom Benoît, III, 43; de missionnaires, 52, 76, 77, 102, 139, 274.

Q

Quamichan, III, 242, 277.
Qu'Appelle, mission et vallée, I, 107; visitée pour la première fois par un prêtre, 142; II, 214, 247, 321, 327; son école, 334, 340; ses habitants se plaignent, 351; 396; III, 30, 91.
Qu'Appelle, r., I, 223; II, 108, 262, 286, 287, 328; III, 120, 179, 182.
Qu'Appelle, station, II, 429, 430.
Quennelle, M., III, 150.
Quesnel, J.-M., III, 210, 278, 282.
Queue de Porc-Epic, I, 70.
Quinn, P., I, 83.
Quinn, T., II, 366.

R

Radeaux, I, 249.
Radisson, E., I, 10 *et seq.*
Rae, Dr, I, 290, 408.
Rae, fort, II, 20, 270, 423.
Rapet, p., II, 291, 301.

Rapid City, III, 177.
Raquette, décrite, II, 14; 57, 65; III, 93, 352.
Rat, Portage du. V. Kénora.
Rats, r. aux, II, 322.
Raynard, V. Alexis.
"Rebelles", II, 135; fidèles, 151; anglais, 169; à Batoche, 371.
Rébellion, non existante, II, 133, 137; de la Sask., 357 *et seq.;* ses résultats, 378, 379.
Réception, du missionnaire sur la Côte, III, 248.
Récollets, I, 66.
Recrutement du clergé, difficile, I, 159, 170, 171, 274; 169, 381.
Rédemptoristes, III, 176, 177; à Yorkton, 182, 183.
Reed, H., III, 92.
Reeve, W.-D., II, 99.
Réforme dans les mœurs, III, 250, 251.
Régina, ses origines, II, 328, 329, 330; visité par Mgr Taché, 338; 376, 384, 386, 404, 414, 429, 430; sous M. Caron, III, 50, 99, 173; sa population, 174; 175.
Règlement Laurier, III, 102, 105; condamné, 106.
Reine, fort la, I, 46, 49, 51, 54, 58, 60; détruit, 63.
Religieuses, II, 28, 70; institutrices, III, 52, 57, 402. V. Ecoles, Sœurs.
Religieux, I, 277. V. Jésuites, Oblats, etc.
Religion, des Indiens, I, 8, 9; nécessité de la, 110, 112; influence de la, II, 96; III, 251; nouvelle de Riel, II, 365; III, 14.
Reliure, III, 116.
Rémas, p., I, 355; au l. la Biche, 376; à Sainte-Anne, 382; II, 9; mentionné dans un livre, 255.
Renards, Indiens, I, 52.
Renault, fr., II, 268, 346, 348.
Renne, I, 285.
Rentes, I, 164.
Repentigny, I, 57.
Repos dominical, I, 217, 237; III, 231, 253.
Représentations, III, 344.
Réserves, III, 53, 54, 56, 92.
Résolution, fort, I, 349, 384; II, 256; sous M. Gaudet, III, 117.
Réunions de tribus indiennes, III, 344, 370, 400.
Revelstoke, III, 364.
Reynier, fr., II, 250.
Ricard, p., III, 273.
Richard, E., II, 408.
Richard, p., III, 244.
Richardson, col., II, 351.
Richardson, Sir John, I, 290; cité, 310.
Richfield, III, 281, 323.
Riel, L., fils, II, 132; fidèle à l'Angleterre, 135, 137, 139, 140, 146; sauve l'O., 136; 1138, 139, 148, 149; écrit aux aubergistes, 156; 160; fait des prisonniers, 161; 162; élu président, 165; 166, 168; écrit aux insurgés anglais, 170; 177, 179, 184, 185; nouvelle preuve de sa fidélité, 188; 189; 190, 194, 197, 200; contre les Féniens,201, 203, 204; les titres que lui décernent les fanatiques, 236; 311;

on va le chercher au Montana, 354; 357, 358; à Batoche, 360; 361, 362, 363; perd l'équilibre, 365, 366; 368, 369, 375, 376; apprécié par un ministre, 380, 382, 383; exécuté, 384, jugé par Wolseley, 387; 419, 433; sa dernière lettre à sa mère, 438; III, 5, 31, 105.
Riel, L., père, I, 326, 405.
Riou, p., III, 149.
Rivière-qui-Barre, III, 40, 166.
Rivière-Rouge, colonie de la, I, 83, 108, 148, 150; change de gouvt, 208; 210; statistiques, 241; II, 40, 117; sa population en 1869, 123; 170, 189.
Rivière-Rouge, mission de la, I, 116, 119, 121, 123, 128, 140, 151, 158; mission pénible, 160; son état en 1830, 185, en 1839, 213; 274, 332; son état en 1856, 394, 395; II, 31, 54; III, 3.
Ritchot, Mgr, II, 70, 107; va au Canada, 118; 131, 152; cité, 163, 166, 167; arrêté, 186; 201; et l'amnistie, 233; 311, 330, 435; III, 5; 48; protonotaire apost., 107; 141; meurt, 203.
Rivalité, entre traiteurs, I, 72, 78, 98, 104, 119, 143; entre missionnaires, 220. V. Antagonisme.
Robertson, C., I, 99, 100.
Roblin, R.-P., III, 13, 132, 178.
Robson, J., III, 358.
Robson, Jos., I, 18; cité, 19, 33.
Rocan, a., III, 178.
Roche, l. la, II, 297.
Rocheblave, de, I, 128.
Rocher Déboulé, III, 284, 405, 406.
Rocheuses, mont., découvertes, I, 47; 51.
Rodger, I, 140.
Rogers, I, 105.
Rohr, p., III, 384, 400.
Rolette, J., II, 27.
Rondeau, a., III, 242, 277.
Rooney, Ph., I, 83.
Roper, E., cité, III, 371.
Roseau, r., III, 44.
Ross, Alex., I, 83; cité, 91, 93, 94; se trompe, 100; 108; injuste vis-à-vis de Macdonell, 161, et de Provencher, 182; 192, 202, 207; sur l'opposition des Wesléyens, 220; 223, 224, 225, 327; sur l'honnêteté des métis, II, 44.
Ross, J., II, 165.
Ross, R., cité, III, 311.
Rossland, III, 377.
Rosthern, III, 186.
Rouge, fort, I, 45, 51.
Rouge, Petite r., III, 143.
Rouge, r., I, 27, 69, 81, 92, 98; inonde, 175; II, 405.
Rougeau, III, 172.
Rougeole, III, 284.
Rouleau, III, 175.
Rouleau, juge, II, 406, 408.

Roure, p., II, 293, 423.
Roux, a., cité, I, 115.
Rowand, J., I, 230; son caractère, 231, 232, 233; 302; sur M. Thibault, 303.
Roy, a., II, 429, 430; à Wolseley, III, 122; 399.
Roy, p., III, 219.
Royal, gouvr, II, 279, 280, 414, 415.
Ruelle, p., III, 202.
Rundle, R., I, 230.
Rupert, diocèse anglican de la Terre de, I, 340.
Rupert, fort, III, 262, 275, 282, 298.
Rupert, Prince, I, 15, 17.
Russell, III, 106.
Ruthènes, paroisse des, III, 122, 134; 177; schismatiques, 182. V. Galiciens.
Ryan, juge, II, 357.
Ryerson, rév., I, 373; sur la cathédrale de Saint-Boniface, 396.
Ryswick, traité de, I, 16.

S

Sabourin, a., III, 136.
Sacré-Cœur, II, 368.
Sacré-Cœur, paroisse du, III, 204.
Sacré-Cœur, sr M.-J. du, III, 201.
Sacrifices, I, 9.
Saint-Adolphe, III, 97, 173.
Sainte-Agathe II, 204, 322; son école couronnée, 405; III, 168.
Sainte-Agathe des Monts, II, 71.
Saint-Albert, diocèse de, II, 225, 272; on demande sa division, 418; 420; divisé, III, 34; statistiques, 78; 109, 152, 180.
Saint-Albert, ville de, II, 30; ses commencements, 38; 79, 80 84, 101, 114; Mgr Grandin s'y établit, 116; 117, 208, 211, 215; visité par la petite vérole, 222, 258; 226, 228, 268, 272, 291, 295, 302, 304, 326, 332; ses habitants se plaignent, 350, 352; 364, 381; III, 32, 38, 62, 96, 137, 144; sa cathédrale. 145; 394.
Saint-Alphonse, II, 325; III, 47; sous M. Willems, 112; 168.
Saint-Andrews, II, 413; III, 148.
Sainte-Anne, mission de, I, 239, 372; visitée par Mgr Taché, 378; 382; II, 9, 30, 38, 114, 209; 222; III, 39, 165.
Sainte-Anne des Chênes, II, 77, 118; paroisse, 119; 242; son pensionnat, 331; 334, 335, 342, 405; III, 176, 189.
Sainte-Anne du Loup, II, 430; III, 122.
Sainte-Anne, sœurs de, III, 241; font des merveilles, 263; 275, 281, 297; à Sainte-Marie, 309; au l. William, 310; 315, 321, 323, 333; à Vancouver, 359; à Dawson, 389, 393.
Saint-Antoine, V. Batoche.
Saint-Antoine des Prairies, III, 97.
Saint-Bernard, V. Grouard, ville de.
Saint-Boniface, I, 109, 120, 140, 144, 149, 155; peu important, 156; 157; son collège, 170, V. Collège; 174, 176, 177, 239; son couvent, 396, 406; II, 25, 85, 117, 169, 184, 191, 204, 207; siège d'un archevêque, 224 225; 322, 382; sous M. Dufresne, 335; 387, 409;

province ecclésiastique, 416; 428; III, 28, 72; statistiques du diocèse, 78; nouvelles paroisses, 97; 123; son orphelinat, 138, 172, 178, 187, 188, 200; son école industrielle abolie, 202; 396.
Saint-Charles, fort, I, 27, 28, 32, 33, 34, 38, 44, 51, 419, 421; son emplacement retrouvé, 422.
Saint-Charles, paroisse, I, 371; II, 262; sous le p. Baudin, III, 141.
Saint-Claude, III, 42, 168.
Sainte-Croix, mission, III, 161.
Sainte-Croix (Al.), III, 391.
Saint-Daniel, II, 431.
Sainte-Elisabeth, III, 177, 178.
Saint-Eugène, mission, III, 300, 301, 323, 376, 385.
Saint-Eustache, III, 167.
Saint-Florent, II, 262.
Sainte-Foy, bataille de, I, 63.
Saint-François-Xavier, I, 157, 240, 267, 331; son église, 397; II, 77, 109; visité par Mgr Laflèche, 402; son école couronnée, 405; II, 7, 11; sa nouvelle église, 141. V. Cheval-Blanc.
Sainte-Geneviève, de Berthier, II, 118.
Saint-Germain, p., II, 329; fonde Saint-Ignace des Saules, III, 113; 140, 173.
Sainte-Gertrude, II, 266.
Saint-Henri, V. Vermillon.
Saint-Hubert, II, 430; III, 173.
Saint-Ignace des Saules, III, 113, 140.
Saint-James, fort, III, 210, 212, 222, 226; ses Indiens religieux, 292; 293, 316.
Saint-Jean-Baptiste, II, 277; sa nouvelle église, 330; 342; III, 178.
Saint-Jean de Port-Joli, I, 115.
Saint-John, fort, III, 129.
Saint-Joseph, II, 26, 204, 277, 342; III, 167.
Saint-Joseph, II, 63, 66. V. Esclaves, Grand l. des.
Saint-Laurent (Man.), II, 38, 84, 109; assigné aux Oblats, 262; 264, 407, sous le p. Péran, III, 147.
Saint-Laurent (Sask.), II, 272; nommé Grandin, 282; 288, 303, 330; reçoit des religieuses, 343; 350, 359, 368, 369; III, 91; abandonné, 156.
Saint-Lazare, III, 91, 99.
Saint-Léon, II, 320, 325; III, 42, 71, 168.
Saint-Louis, mission (Col.), III, 323.
Saint-Louis de Langevin, II, 407; III, 91, 156.
Saint-Malo, II, 432.
Sainte-Marie (Col.), III, 259, 265, 270; mission pauvre, 283; 309, 322, 326, 344, 363; sous le p. Cornellier, 371; 384, 402, 411.
Sainte-Marie, (Winnipeg), II, 232, 261; sous le p. Lavoie, 278; sa nouvelle église, 317; 323; sous le p. Ouellette, 326; 397; son église consacrée, 403; III, 34; sous le p. Guillet, 138; 178, 203.
Sainte-Martine, I, 190.
Sainte-Matte, II, 45.
Saint-Maurice, II, 428; III, 139.
Saint-Michel (Al.), II, 239.

Saint-Michel, (Col.), V. Rupert, fort.
Saint-Norbert, I, 371, 387; érigé en paroisse, 402; son couvent, 409; II, 7, 14, 107, 152, 155, 200, 204; son église en brique bâtie, 330; 342; son église consacrée, 402; reçoit les Trappistes, III, 48; 187.
Saint-Norbert, mère, III, 365.
Saint-Ours, de, I, 21.
Saint-Paul, mère, III, 365.
Saint-Paul des Assiniboines, I, 195, 197, 223.
Saint-Paul des Cris, II, 115, 208.
Saint-Paul des Métis, III, 96, 192.
Saint-Pé, p., I, 49.
Saint-Peters Bote, III, 185.
Saint-Pie, II, 277, 324; III, 44; son premier missionnaire, 45.
Saint-Pierre, de, I, 42, 56; cité, 59, 60; et les Assiniboines, 61; 62.
Saint-Pierre, fort, I, 26, 27, 51.
Saint-Pierre (Montana), II, 355.
Saint-Pierre-Jolys, II, 321; nouvelle église, 330; 397, 432; III, 123; son couvent, brûlé, 132, rebâti, 140; 178, 181.
Saint-Pierre, V. Caribou, l.
Saint-Raphael, paroisse de, II, 428.
Sainte-Rose du Lac, III, 45, 97, 111, 168, 187.
Sainte-Thérèse, mission. V. Norman, fort.
Sainte-Thérèse, sr, II, 231.
Saint-Vital, II, 17, 118, 131, 200, 204, 387, 405.
Saints Noms de Jésus et de Marie, sœurs des, II, 244, 331; à Saint-Pierre, 397; 405; à Sainte-Agathe, III, 168; 169.
Salaberry, de, II, 161.
Salaire, des missionnaires, I, 225, 311; du juge Thom, 325; des officiers de traite, 392; II, 392; III, 252.
Salasse, fr., II, 268.
Salaun, p., III, 149.
Sale, r., I, 371; III, 48.
Salette, pères de la, III, 187.
Samoisette, a., II, 242, 322.
Sandy Bay, III, 202.
Sandyland, III, 141.
Sanitch, III, 253, 254, 264.
Sanitches, III, 246, 324.
Sapperton, III, 365, 396.
Sarcis, II, 289, 305, 421.
Saskatchewan, fort, II, 353; III, 115.
Saskatchewan, province, III, 91, 167, 197; créée, 198.
Saskatchewan, r., I, 2, 18, 51, 54, 60, 64; sa vallée, II, 261, 343; 309; se peuple, 349, 357, 406; III, 91, 158, 190.
Saskatchewan, vic. apost., III, 35, 37; statistiques, 79; 155.
Saskatoon, II, 287; III, 171, 172.
Saskhè, I, 413.
Saturday Night, II, 312.
Sauterelles, I, 134, 155, 175; II, 126.
Sauvages, et la boisson, I, 253. V. Indiens.
Sauvé, a., I, 148, 168, 170.

Savants, II, 66, 245, 246; III, 77, 109.
Savio, fr., III, 226.
Sayer, W., I, 325.
Scalpes, I, 5, 38, 194, 238, 343; II, 104.
Scandales, III, 236.
Schismatiques, III, 180.
Schisme, III, 182, 313.
Schmidt, L., II, 161; fonctionnaire public, 408.
Schultz, J.-C., II, 124, 133, 149, 160, 168; traité en héros, 182; gouvr, III, 14; 15.
Scieries, II, 257; III, 69, 96, 116, 336.
Scollen, p., II, 71, 379.
Scott, A., II, 167, 187; et l'amnistie, 234.
Scott, Th., II, 168, 171, 173; fusillé, 175; 181, 235, 384, 434, 436.
Scott, W.-J., II, 284.
Scrips, II, 350; III, 129.
Sécession, guerre de, II, 199.
Sechelt, III, 410.
Seghers, Mgr, III, 264, 278, 288; devient évêque, 295; 297, 303, 310, 313, 318, 319; redevient évêque de l'île Vancouver, 330; assassiné, 334; 338.
Séguin, p., II, 14; part pour le N., 15; 50; à Good Hope, 57; 72, 73; va au fort Youkon, 74; 87, 92, 100, 308; cité, 391; 422, 424; presque aveugle, III, 143.
Seigneurie, I, 126, 163.
Seine, r., I, 109, 164, 405; III, 203.
Sékanais, visités pour la première fois, I, 300; II, 421; III, 217, 227, 287, 302, 328, 407.
Sel, r. au, II, 51.
Séliches, III, 213, 266.
Selkirk, lady, I, 126.
Selkirk, lord, I, 81, 87; sur les presbytériens, 89; 90, 91, 95, 97; loue Macdonell, 99; 108, 110, 112; demande un prêtre, 114, 117; donne des terres à la mission, 126; 143; meurt, 156; 164; III, 3.
Selkirk (Youkon), III, 388, 391.
Selle, l. la, II, 297.
Séminaire, petit, III, 137, 374, 375.
Semple, gouvr, I, 99; à la Grenouillère, 102; 104; tué, 106; 107, 176.
Sénat, III, 21; aboli, 22.
Sénécal, I, 170.
Sénécal, J.-A., III, 137.
Séparées, écoles, III, 4, 5, 11, 12; abolies, 13, 14; 21; dénaturées dans les Territoires, 51, 84. V. Greenway; 102, 178.
Sept-Douleurs, N.-D. des, I, 376.
Séquestration, des femmes, I, 7; II, 56.
Sérafin, III, 182.
Servantes de Marie, Petites, III, 180.
Severn, fort, I, 17.
Shanley, Mgr, III, 34.
Shaw, A., I, 112, 115.
Shea, J.-G., II, 30.

Sherbrooke, lord, I, 108; recommande Provencher, 125.
Sichalhs, III, 267, 333, 360, 363, 410.
Sifton, III, 183.
Sifton, C., III, 196.
Signay, Mgr, I, 253.
Simonet, p., II, 17, 84, 264; à Saint-Pie, III, 45.
Simonin, p., III, 119, 120.
Simpson, Alex., cité, I, 199, 369.
Simpson, Dame, II, 367.
Simpson, fort, II, 2, 3, 8, 19, 36, 54, 64, 87, 88; théâtre de rivalités, 91; 99, 422.
Simpson, Sir Geo., I, 181, 185, 193, 270; demande le rappel de M. Belcourt, 319; 386, 399.
Simpson, Th., I, 200; sur Rowand, 233.
Sinclair, I, 95.
Sion, sœurs de N.-D. de, III, 191.
Sioux, I, 4, 13, 21; attaqués par les Cris, 35; et Bourassa, 36, 37; 42, 160, 194; hostiles, 342; 343; se battent au Grand Coteau, 344; s'établissent au Canada, 286; 288; III, 30.
Sitting Bull, I, 286, 328.
Skagway, III, 393.
Skeena, r., II, 267, 287, 301, 316.
Skwamiches, III, 333, 339; leur village décrit, 340; 342; fête de nuit, 345; 360, 394.
Slaves, II, 323.
Smet, p. de, I, 232, 298; III, 217, 221; rencontre des Porteurs, 229; chez les Koutenays, 231; 369.
Smith, D.-A., II, 161, 166, 172, 174; son rapport, 175, 177; fait erreur, 178; 433; III, 15.
Smith, fort, III, 118.
Snow, J.-A., II, 129.
Société historique, I, 421.
Soda Creek, III, 282.
Sœurs, I, 142, 172, 267, 268; arrivent à Saint-Boniface, 271. V. Grises, sœurs, et le nom des différents instituts de religieuses.
Soldats, I, 316; II, 192, 195, 198; compagnies formées par les métis, 204; 361; de Wolseley, 434.
Somerset, III, 71.
Songes, I, 412.
Sorcellerie, III, 243, 380.
Sorciers, I, 8, 286; II, 5, 393; terrassé, III. 30, 227; 243, 406.
Soulèvement, I, 201; de la R.-R. légitime, II, 140, 167, 171; III, 113.
Soullier, p., II, 278; sur Mgr Pascal, III, 36; 60; visite l'Amérique, 71.
Souris, III, 177.
Souris, r., I, 96, 142.
Souscriptions, III, 218.
Southesk, comte de, sur les sœurs de Saint-Boniface, I, 407; sur la mission Sainte-Anne, II, 10; sur les métis, 44; sur les Koutenays, III, 245.
Spencer, J., I, 96.
Spoliation, III, 10, 13, 194.

Starbuck, II, 430.
Stations du chemin de fer et le p. Lacombe, III, 41.
Statistiques, de prêtres, I, 66, 304; II, 119; de fidèles, I, 162; de sacrements administrés, 166, 237, 275. V. Baptêmes, etc.; générales, 183, 241, 372; de l'Ile-à-la-Crosse, 391; de la R.-R., 394, 395; II, 241; religieuses, 399, 417, et générales, 441; falsifiées, III, 33; de l'Eglise dans l'O. à la mort de Mgr Taché, 78, 79; scolaires, 133; 201; de la Col., 321. V. Catholiques, Jarvis, et le nom des différentes paroisses.
Sténographie, III, 351.
Sterkx, card., III, 335.
Stickine, r., III, 407.
Stobart, II, 407.
Stoneys, Indiens, II, 223.
Stony Creek, III, 282.
Strange, gén., II, 363.
Strathcona, lord, V. Smith, D.-A.
Stuart, l., III, 211, 222, 226, 227, 279; sa mission établie, 292; 299, 301, 315, 324, 326; visitée par Mgr Durieu, 328; 332; sous le p. Morice, 337, 350, 362, 407, 411.
Stuart, r., III, 221.
Stutzman, II, 139.
Succès des missionnaires, I, 228; II, 3; aux examens, III, 107, 108, 245; contre l'intempérance, 260; attestés par un ministre, 268. V. Consolations.
Suffa, p., III, 174.
Suisses, I, 108, 146, 163, 165; émigrent aux Etats-Unis, 175.
Supérieur, l., I, 21, 31, 51.
Superstitions, I, 7. 8, 286; II, 41; soi-disant, 218; 339; III, 262.
Surel, fr., III, 244.
Surveillants, III, 305, 306, 321.
Sutherland, Jas., I, 129.
Sutherland, John, II, 165, 180.
Swan, M., II, 275.
Sweeney, I, 83.
Swift Current, II, 439.
Syllabaire, cris, I, 239.
Syllabiques, caractères, I, 355, 400; II, 246; III, 68, 348.

T

Tabac, plaine au, III, 231.
Tabeau, a., I, 114, 118, 138, 220.
Taché, Ch., III, 391.
Taché, Mgr, I, 280, 292; part pour le N., 301; voyage, 305, 310, 376; 323, 324; à l'Ile-à-la-Crosse, 331; nommé évêque, 333, 334; 336; devant Mgr de Mazenod, 337; sacré, 338; 352, 354; succède à Mgr Provencher, 370; 376; décrit son "palais", 377; 381, 382, 385; au l. la Biche, 387; au l. Athabaska, 388; va en Europe, 393, 398, 399, 400; admis au Conseil, 403; 408, 410; II, 2, 4, 8, 15, 23, 30; au Conseil, 31, 32; 42, 46, 51, 84; ordonne le p. Clut, 90; 108, 113, 117, 126; cité, 135; 136; au Concile Œucuménique,

143; 146, 183, 184; maintient Riel dans la fidélité politique, 185; 190, 194, 195, 200; archevêque, 225; pourvoit aux besoins de l'éducation dans Winnipeg, 231; 232; et l'amnistie, 233; 236; et la colonisation, 240, 276; 259, 264, 277; établit des paroisses, 277; à l'Université, 279; 281; apprécié par un Huguenot, 309, 310; 317, 322, 325, 326, 327, 334, 338, 341, 351; bienfaiteur de Riel, 355; 384, 388, 394, 396, 398, 401, 403; "rusé prélat", 406, 408, 410; convoque le concile de Saint-Boniface, 417; III, 1, 4, 16, 18, 19, 20, 22, 28; établit une école industrielle, 31; 32, 34, 35, 37, 48, 58, 59, 61, 70; meurt, 73; 79, 83, 91, 116, 172.
Taltan, III, 407.
Tananas, II, 239.
Tanner, II, 195.
Taschereau, Mgr, II, 263.
"Tas d'Os", II, 328.
Tavernier, p., III, 411.
Taxe, double, III, 19, 27, 84, 133, 198.
Taylor, M., II, 95.
Tchilkotines, III, 217, 228, 274, 278, 289, 323; peu édifiants, 328; 333, 337; et les pénitences corporelles, 369; 379, 407.
Tchimékatis, I, 263, 266.
Tchinouk, jargon, III, 288, 351.
Tchinouks, III, 208.
Tchœnnih, et le marchand, III, 290.
Telegram, V. *Nor'wester*.
Telegraph Creek, III, 408, 409.
Telmesse, évêque de, I, 153.
Tempérance, II, 33; parmi les métis de Riel, 154; 155; en Col., III, 250, 252, 255, 270, 340, 341. V. Abstinence totale.
Tempêtes, III, 140. V. "Poudrerie".
Terres, I, 164, 193; leur étendue, 243; II, 128, 350, 353; III, 95, 180; de la colonie allemande, 185. V. Seigneurie.
Terres-Stériles, II, 265, 271; III, 164.
Territoires, V. N.-O., et: III, 193.
Testament de Riel, II, 385.
Têtes-Plates, I, 298.
Théogonie des Sauteux, I, 217, 221.
Thérésine, sr, III, 410.
Thérien, p., III, 96, 193.
Thew, W., III, 219.
Thibaudeau, p., I, 419, 420; III, 193.
Thibault, a., I, 204, 205; va à Edmonton, 233; 235, 237, 281, 283, 293; sur les Montagnais, 294, 296, 297; 299, 302, 303; cité à comparaître, 320; 324 à Saint-François-Xavier, 352; 383, 402; II, 77; cité, 100; 108; retourne dans l'Est, 119; 161, 226.
Thibault, L., I, 370, 406.
Thibault, p., III, 173.
Thibauville, III, 147, 176.
Thom, juge, I, 325, 328.
Thomas, p, III, 375, 379; perdu, 380, 381.

Thompson, r., III, 244, 267.
Thompsons, III, 312, 333.
Thouminet, fr., II, 254.
Times, II, 233; III, 76.
Tipis, I, 4, 101; III, 135.
Tissage, I, 179, 211.
Tisseur, sr, II, 71.
Tissier, p., II, 85, 110, 255; biogr., 256; s'attelle à un traîneau, 332.
Tissot, p., I, 331; à l'Ile-à-la-Crosse, 336; au l. Vert, 373; 378; au l. la Biche, 382, 387; enseigne à faire la chaux, II, 37; 146; meurt, 396.
Titres, accordés, II, 359. V. *Scrips.*
Tlitenaiten, III, 282.
Tombe, I, 9, 10; d'Esquimau, III, 165; aérienne, 332.
Tondre, mont. de, III, 109.
Tonsure, I, 391, 209.
Toréatsiark, III, 63.
Totem, III, 206.
Tourigny, L., II, 429.
Tourond, P., II, 407.
Tourtes, r. aux, III, 45.
Touze, p., II, 361; prisonnier, 369, 399.
Traditions, III, 207.
Traîneau, II, 332, 346, 360; III, 115.
Traite, des fourrures, I, 16, 26, 71; liberté de la, 328.
Traitement, V. Salaire.
Traités, politiques, I, 155; avec les Indiens, 108; II, 275, 286; III, 127.
Traiteurs, anglais, I, 17, 18, 230; partiaux pour les ministres, II, 18, 54, 62, 92; III, 217; français, I, 23, 67, 69, 70.
Traits, V. Anecdotes.
Transfert, du N.-O. ajourné, II, 157.
Trappistes, III, 48, 121, 187.
Travail énorme des missionnaires, III, 253, 272. V. Abnégation, Dévouement, Zèle.
Travail (véhicule indien), I, 345.
Traverse, V. Pieds-Noirs.
Tremblaye, de la, III, 46.
Tribunaux, et la langue française, II, 186; III, 6, 11; recours aux, 24; 28, 105, 180; en Col., 368.
Tribune, sur Mgr Taché, III, 75.
Tributs protestants, aux missionnaires catholiques, d'Al. Simpson, I, 199, 225; d'un ministre, 373; de lord Southesk, II, 10; de Milton et Cheadle, 39; d'Hargrave, 45; au p. Grollier, 79; à Mgr Grandin, 82; des Wesléyens, 216; du Dr Grant, 258; de Lamothe, 309; au p. Legoff, 312; du prof. Macoun, 315; du rév. Newton, 380; aux écoles catholiques, 405; d'un journal méthodiste, III, 250; d'un ministre, 262; du Dr Gordon, 301; à un village catholique, 340, 342; 401, 402.
Triomphe des catholiques, III, 272.
Trois-Rivières, I, 11, 23.

Troupes, métisses de Batoche, II, 369; 377, 436; ne doivent point forcer les colons, III, 5. V. Soldats.
Troyes, chevalier de, I, 19.
Trudeau, p., III, 294.
Truite, l. la, III, 287.
Tsimpsianes, III, 266, 267, 286.
Tubault, J., III, 219.
Tupper, Sir Ch., III, 88, 89, 100.
Turgeon, Mgr, I, 335.
Turquetil, p., III, 163; sur les Terres-Stériles, 164.
Tuttle, cité, II, 199.

U

Université, du Manitoba, II, II, 278, 414; III, 107; de France, 108.
Ursulines, I, 11.
Usurpation politique, II, 127, 133; de McDougall, 137.

V

Vaccin, III, 262, 274, 295.
Vachon, p., III, 157, 158, 159.
Val, card. Merry del, III, 106.
Valade, mère, I, 270; II, 4, 33; son enterrement, 34.
Valès, p., III, 46, 110.
Valois, S., III, 241.
Vancouver, fort, III, 212, 217, 225.
Vancouver, île, III, 205, 209; diocèse, 233, 235, 237, 244, 253, 262; le diocèse réduit à l'Ile, 272; statistiques, 310; 338, 375, 382; le titre du diocèse changé, 397.
Vancouver, ville, III, 336, 339, 345, 359; son accroissement, 373, 383, 410; son hôpital, 374; sa paroisse sous les pp. Dommeau, 382, et McGuckin, 383, 395; 397, 409.
Vandenberghe, p., II, 81, 84.
Van Heertum, p., III, 174.
Vanne, Alex., III, 92.
Van Nevel, a., III, 318, 410.
Van Tighem, p., II, 344; III, 112.
Van Wetten, p., III, 93.
Vapeur, bateaux à, II, 421; III, 69, 116, 117, 347, 392.
Vasser, III, 141.
Vasseur, I, 106.
Vatican, Concile du, II, 143, 183; III, 278, 287.
Végreville, localité, III, 40; sous les Chanoines réguliers, 179; 192.
Végreville, p., I, 355; à l'Ile-à-la-Crosse, II, 9; au l. Caribou, 23, 46, 65; au collège, 85; au l. la Biche, 209; 295, 364; prisonnier, 369, 379.
Vénalité, I, 225, *et seq.*; II, 55, 221, 270, 389; des Esclaves, III, 161.
Ventes, I, 164.
Ventre, r. du, II, 285.
Vérendrye, V. Lavérendrye.
Vermeille, mer, I, 27.
Vermillon, fort, II, 6, 256, 307; III, 118, 129.

Vernet, fr., III, 265.
Vernon, III, 379, 399.
Vérole, petite, I, 3, 45, 100, 107, 213; dans l'Alberta, 222, 258; III, 15; en Col., 261, 295, 329.
Vert, l., I, 305; II, 299, 364, 368; III, 125.
Viateur, mère Marie Saint-, III, 201.
Viateurs, I, 362; III, 187.
Vicaire, des missions, I, 338; gén., II, 380, 409; III, 9, 26, 81, 131, 232, 387.
Vicariat des missions, II, 113.
Victimes du dévouement, II, 222.
Victoria, III, 233, 234, 236, 240, 251, 260, 273; visitée par Sir Hector, 289, 291, 296, 314, 318, 320, 325, 338; siège d'un archevêque, 397; 398, 408.
Vies, pertes de, II, 378. V. Batailles, Massacres, Meurtres.
Villages, indiens, III, 293; au l. Stuart, 302; leur organisation en Col., 305; 320, 339; décrits par un protestant, 340, 346; 361, 402.
Villeneuve, III, 40.
Visiteurs officiels, II, 81, 278, 342; III, 38, 125, 282, 325.
Vizéna, I, 263, 266.
Vocabulaire, II, 246; III, 288.
Vœux, I, 292, 391; II, 34, 209, 250; III, 83, 364; privés, 370, 371; 394.
Voisin, p., III, 157.
Volontaires, II, 204, 364, 369.
Voyages, I, 127, 233, 248, 269; dernier par la voie des canots, 304; 305, 314, 349; du p. Faraud, II, 4; 24; de Mgr Grandin, 48; 52, 75, 83, 89; du p. Petitot, 94; 293, 345; III, 119, 124; en Autriche, 135; 163; en " packtrain ", 219; 254, 256. V. Explorations.
Voyageurs, V. Coureurs de bois; leurs habitudes, I, 416, 417; III, 212.

W

Wabassimong, I, 196; établi, 207, 222, 301; abandonné, 306.
Wade, M., III, 281.
Walker, maj., III, 128.
Wallace, M., III, 281.
Wallamette, III, 212, 213, 217.
Walla Walla, III, 323; diocèse, 233; 237.
Walravens, p., III, 93.
Walsh, J., I, 83.
Wauchope, III, 150.
Webb, II, 148.
Welch, p., III, 376; oblat, 409.
Wesléyens, I, 220.
West, rév., I, 130, 143, 144; sur le papisme, 145; 146; sur la condition des métis, 147; 189, 259; II, 32.
West Canada Publishing Co., III, 184.
Wétaskiwin, III, 41, 93.
Whelan, p., III, 383.
Wewicks, III, 330.

Whiskey, III, 270, 298. V. Boisson, Ivrognerie.
White Horse, III, 393, 394.
Whitewood, III, 173.
Whittier, I, 424; II, 30.
Willems, a., III, 47, 112.
William, fort, I, 21, 102, 120, 127, 138, 176, 436.
William, Fr., II, 318.
William, l., III, 223, 278, 279, 282, 284, 289, 323, 327, 332, 337, 365, 380, 399.
Williams Creek, III, 257.
Willow Bunch, III, 113.
Willson, Beckles, I, 78; II, 161; injuste, 162; cité, 179, 182; III, 15.
Wilson, Sir D., vante les métis, II, 376.
Windigo, I, 261, 265.
Windt, de, cité, III, 391.
Winnipeg, l., I, 3, 46, 98, 128; III, 202.
Winnipeg, r., I, 76.
Winnipeg, ville, I, 45, 48; II, 151, 191; sa première école catholique, 231; 243, 260, 264, 284, 287, 369, 409; en procès, III, 24, 26; 50, 87, 110, 122, 126, 132; ses catholiques protestent, 133; 136, 164, 169; et les droits scolaires, 178; 181, 186.
Winnipegosis, l., I, 46, 54, 240, 256, 336; II, 264; III, 168.
Wolseley, lord, se trompe, II, 132; 135; faux relativement au clergé, 152; 157, 175; ridiculement faux, 176; illogique, 189; 192, 193; sur Riel, 387; sur l'éducation donnée par des ecclésiastiques, 400, 405; 436.
Wood, juge, II, 182.
Woodcutter, a., III, 148.
Woodridge, III, 141, 172.
Wrangell, III, 325, 408.
Wrigley, fort, II, 394, 425.

Y

Yale, fort, III, 267, 281, 312.
Yale, J., III, 215, 320.
Yamachiche, I, 151, 154, 170.
Yekoutché, III, 352, 354.
York, factorerie, I, 17, 18, 30, 39, 84, 157, 167, 177, 181, 315, 338, 399.
Yorkton, III, 121, 182.
Youkltas, III, 207, 214, 215; leur chef et Demers, 238, 240.
Youkon, fort, II, 73, 237.
Youkon, r. et pays, II, 60, 72, 221, 334, 388, 391, 393.
Youville, Mme d', I, 268.

Z

Zèle des missionnaires, I, 373; II, 36; attesté par Bompas, 99; 107, 395.
Zerbach, a., III, 174.
Zoldak, a,. III, 136.